

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

# 1901

Compilé article par article en continu

# Le Messager Evangélique – Année 1901

---

## **TABLE DES MATIERES**

Notes sur la première épître aux Corinthiens .....	6
<b>Chapitre premier</b> .....	6
<b>Chapitre 2</b> .....	11
<b>Chapitre 3</b> .....	15
<b>Chapitre 4</b> .....	19
<b>Chapitre 5</b> .....	22
<b>Chapitre 6</b> .....	24
<b>Chapitre 7</b> .....	28
<b>Chapitre 8</b> .....	32
<b>Chapitre 9</b> .....	35
<b>Chapitre 10</b> .....	40
<b>Chapitre 11</b> .....	48
<b>Chapitre 12</b> .....	56
<b>Chapitre 13</b> .....	61
<b>Chapitre 14</b> .....	64
<b>Chapitre 15</b> .....	69
<b>Chapitre 16</b> .....	85
<b>Lettres de Darby J.N.</b> .....	88
<b>Lettre de J.N.D. n° 265 – ME 1901 page 15</b> .....	88
<b>Lettre de J.N.D. n° 266 – ME 1901 page 58</b> .....	90
<b>Lettre de J.N.D. n° 267 – ME 1901 page 138</b> .....	91
<b>Lettre de J.N.D. n° 268 – ME 1901 page 195</b> .....	92
<b>Lettre de J.N.D. n° 269 – ME 1901 page 217</b> .....	95
<b>Lettre de J.N.D. n° 270 – ME 1901 page 237</b> .....	96
<b>Lettre de J.N.D. n° 271 – ME 1901 page 298</b> .....	98
<b>Lettre de J.N.D. n° 272 – ME 1901 page 314</b> .....	99
<b>Lettre de J.N.D. n° 273 – ME 1901 page 370</b> .....	101
<b>Lettre de J.N.D. n° 274 – ME 1901 page 376</b> .....	103

Lettre de J.N.D. n° 275 – ME 1901 page 397 .....	106
Lettre de J.N.D. n° 276 – ME 1901 page 398 .....	106
Lettre de J.N.D. n° 277 – ME 1901 page 414 .....	107
Lettre de J.N.D. n° 278 – ME 1901 page 416 .....	109
Lettre de J.N.D. n° 279 – ME 1901 page 437 .....	111
Lettre de J.N.D. n° 280 – ME 1901 page 440 .....	112
Lettre de J.N.D. n° 281 – ME 1901 page 458 .....	113
Lettre de J.N.D. n° 282 – ME 1901 page 475 .....	113
Lettre de J.N.D. n° 283 – ME 1901 page 476 .....	114
<b>Pensées</b> .....	<b>116</b>
ME 1901 page 20 .....	116
ME 1901 page 100 .....	116
ME 1901 page 120 .....	116
ME 1901 page 140 .....	116
ME 1901 page 220 .....	116
ME 1901 page 236 .....	116
ME 1901 page 260 .....	117
ME 1901 page 280 .....	117
ME 1901 page 320 .....	117
ME 1901 page 360 .....	118
ME 1901 page 413 .....	118
ME 1901 page 457 .....	118
<b>Onésime</b> .....	<b>119</b>
La condition première d'Onésime .....	119
Sa fuite et de sa conversion .....	120
Le retour d'Onésime .....	121
L'utilité d'Onésime converti .....	122
<b>Fragments</b> .....	<b>125</b>
ME 1901 page 40 .....	125
ME 1901 page 60 .....	125
ME 1901 page 240 .....	125
ME 1901 page 259 .....	126

<b>Méditations de Darby J.N.</b> .....	127
Méditation de J.N.D. n° 129 – ME 1901 page 53 (Jean 13: 1-32).....	127
Méditation de J.N.D. n° 130 – ME 1901 page 76 (1 Pierre 2: 1-12) .....	129
Méditation de J.N.D. n° 131 – ME 1901 page 233 (Jean 15: 1-11).....	131
Méditation de J.N.D. n° 132 – ME 1901 page 275 (Jean 4: 1-30).....	133
Méditation de J.N.D. n° 133 – ME 1901 page 293 (1 Pierre 2: 1-12) .....	135
Méditation de J.N.D. n° 134 – ME 1901 page 311 (2 Pierre 2: 1-9) .....	137
Méditation de J.N.D. n° 135 – ME 1901 page 351 (Nombres 23: 1-24).....	139
Méditation de J.N.D. n° 136 – ME 1901 page 357 (Hébreux 12: 1-15) .....	141
Méditation de J.N.D. n° 137 – ME 1901 page 391 (Genèse 3: 1-15).....	143
<b>Méditations sur le premier livre de Samuel (Rossier H.)</b> .....	146
Introduction.....	146
<b>Chapitres 1-3 : Eli ou la ruine de la sacrificature</b> .....	148
<i>Chapitre 1</i> .....	148
<i>Chapitre 2: 1-11</i> .....	149
<i>Chapitre 2: 12-36</i> .....	150
<i>Chapitre 3</i> .....	153
<b>Chapitres 4-8 : Samuel juge et prophete</b> .....	155
<i>Chapitre 4</i> .....	155
<i>Chapitres 5 à 6: 13</i> .....	156
<b>Chapitres 6: 13 à 7: 1</b> .....	158
<i>Chapitre 7</i> .....	160
<i>Chapitre 8</i> .....	162
<b>Chapitres 9-15 : Saül ou le roi selon la chair</b> .....	163
<i>Chapitre 9</i> .....	163
<i>Chapitre 10</i> .....	165
<i>Chapitre 11</i> .....	166
<i>Chapitre 12</i> .....	167
<i>Chapitre 13</i> .....	170
<i>Chapitre 14</i> .....	172
<i>Chapitre 15</i> .....	175
<b>Chapitres 16-31 : David ou le roi selon la grâce</b> .....	178
<i>Chapitre 16</i> .....	178

<i>Chapitre 17</i> .....	180
<i>Chapitre 18</i> .....	182
<i>Chapitre 19</i> .....	185
<i>Chapitre 20</i> .....	187
<i>Chapitre 21</i> .....	189
<i>Chapitre 22</i> .....	191
<i>Chapitre 23</i> .....	193
<i>Chapitre 24</i> .....	196
<i>Chapitre 25</i> .....	198
<i>Chapitre 26</i> .....	202
<i>Chapitre 27</i> .....	204
<i>Chapitre 28</i> .....	206
<i>Chapitre 29</i> .....	209
<i>Chapitre 30</i> .....	210
<i>Chapitre 31</i> .....	212
<b>Une lettre</b> .....	214
<b>Veillez pour prier (1 Pierre 4: 7)</b> .....	217
<b>Les alliances</b> .....	223
<b>Extrait d'une lettre inédite</b> .....	227
<b>Ephésiens 1: 3-7</b> .....	229
<b>Dieu peut-il se repentir?</b> .....	230
<b>Luc 20: 37, 38</b> .....	233
<b>Extrait d'une lettre relative aux expressions: la table du Père — la table du Seigneur (Darby J.N.)</b> .....	235
<b>Matthieu 13</b> .....	237
<b>«Eprouvant ce qui est agréable au Seigneur»</b> .....	255

## Notes sur la première épître aux Corinthiens

---

ME 1900 page 321 - ME 1901 page 3

### Chapitre premier

Cette épître pourrait être nommée: «*La constitution de l'Eglise*», en contraste avec les constitutions qu'ont élaborées les diverses dénominations de la chrétienté, et qui les régissent. En effet, elle renferme les directions divines pour la marche et l'administration des assemblées de Dieu de tous les pays et durant tout le temps renfermé entre la Pentecôte et le retour du Seigneur pour prendre les siens avec Lui.

(Verset 1). — Paul, qui aura à revendiquer son autorité apostolique que niaient les faux docteurs à Corinthe, se présente comme apôtre par l'appel de Dieu: «Apôtre appelé de Jésus Christ par la volonté de Dieu». Il avait été appelé par Jésus Christ sur le chemin de Damas, et la mission d'Ananias, envoyé par le Seigneur auprès de lui, lui expliquait et confirmait cet appel (Actes des Apôtres 9: 5, 6, 15-17; comparez 26: 16-18; 22: 14-16). La volonté de Dieu (Christ agit toujours selon la volonté de Dieu) peut avoir été exprimée lorsqu'à Antioche, l'Esprit Saint dit: «Mettez-moi à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés» (Actes des Apôtres 13: 2). «Par la volonté de Dieu» est aussi en contraste avec la volonté de l'homme. Paul n'était pas appelé par l'homme (comparez Galates 1: 1).

Sosthène, le frère, est peut-être le même que celui dont il est fait mention en Actes 18: 17. Paul se l'adjoint ici comme un témoin de l'opportunité de l'épître; c'est ce qu'il fait aussi en d'autres occasions.

(Verset 2). — Quel que fût le fâcheux état spirituel où se trouvaient les Corinthiens, l'apôtre les reconnaît comme étant «l'assemblée de Dieu à Corinthe». L'assemblée est ainsi envisagée dans sa position en Christ, comme étant à Christ, et, par conséquent, une chose sainte. C'est la qualité de l'assemblée comme telle, en dehors de la qualité des individus qui la composent. L'assemblée considérée ainsi est une pâte sans levain (chapitre 5: 7). On ne peut comprendre ce qu'est une assemblée si on ne l'envisage pas comme telle, et comme telle, elle est un fait existant en permanence. Ceux qui délogent la laissent subsister, ceux qui y entrent ne la constituent pas: ils la trouvent ce qu'elle est. L'assemblée existe aussi d'une manière permanente, et non seulement quand ceux qui la composent se trouvent rassemblés aux jours convenus pour cela.

A côté des païens et des Juifs dégénérés, Dieu avait une assemblée à Corinthe, et tous ceux qui dans cette ville étaient au Seigneur, se trouvaient dans l'assemblée. En ce temps-là, être à Christ, et être dans l'assemblée était une seule et même chose, et il n'y avait qu'une seule assemblée. Dans la pensée de Dieu, l'assemblée de Dieu d'un endroit comprend tous les enfants de Dieu de cet endroit. Aujourd'hui, au milieu de la ruine de l'Eglise, aucun rassemblement de chrétiens dans une localité ne peut se dire «l'assemblée de Dieu» de cette

localité. Il faudrait pour cela que tous les croyants de l'endroit s'y trouvaient. Mais s'il y a là quelques croyants qui se réunissent au nom de Jésus sur le principe de l'unité du corps, ils *représentent* l'assemblée, et ils jouissent des privilèges et ont aussi la responsabilité de l'assemblée de Dieu de cet endroit. Ils sont alors *une* assemblée de Dieu. Une telle assemblée perdra son caractère si elle refuse de juger le mal. Si les Corinthiens avaient refusé d'ôter le méchant du milieu d'eux (chapitre 5), l'apôtre ne les aurait plus reconnus comme «l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe».

L'apôtre ajoute: «Aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés». *Vus ensemble*, les croyants à Corinthe étaient l'assemblée de Dieu; *vus comme individus*, ils étaient «sanctifiés», mis à part dans le Christ Jésus, et «saints», séparés pour Dieu par son appel. Telles étaient les bases divines de leur position. Ensuite, l'apôtre embrasse dans sa pensée «tous ceux qui, en tous lieux, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre». Les directions données dans l'épître ont donc une portée universelle; tous les saints sur la terre, sont tenus de s'y conformer. De plus, l'épître faisant partie maintenant de la parole de Dieu, vivante et permanente, elle a son application pour tous les temps du passage de l'Eglise sur la terre. Aujourd'hui, où la profession d'invoquer le nom du Seigneur a pris de l'extension, tous ceux qui se réclament du nom du Seigneur sont responsables envers ce Seigneur: Il est leur Seigneur et le nôtre. «Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême». De sorte qu'aujourd'hui, tout l'ensemble de la profession chrétienne — la chrétienté — est responsable à l'égard des directions de cette épître, quant à la marche de l'assemblée.

(Verset 3). — La grâce et la paix, dans le sens pratique, sont souhaitées aux sanctifiés dans le Christ Jésus, de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ. C'est du Père et de son Fils, unis dans une même pensée, que découlent ces grâces dans le coeur et la vie des croyants.

(Versets 4-9). — L'apôtre reconnaît avec actions de grâces tout ce que l'assemblée de Corinthe avait reçu de Dieu en Christ. Ils étaient enrichis des dons qui leur avaient été conférés; aucun ne leur manquait, et par cela le témoignage du Christ était confirmé au milieu d'eux. Plus loin dans l'épître, l'apôtre devra les reprendre au sujet de l'exercice de ces grands dons qu'ils possédaient, et avec lesquels ils aimaient à se produire. Mais ici, tout ce qui est reconnu est de Dieu, tout repose sur des bases divines. Pendant qu'ils marchaient à la rencontre du moment où Christ serait révélé — en contraste avec son absence — il ne leur manquait aucun don de grâce.

Au verset 8, quel que fût d'ailleurs l'état regrettable des Corinthiens au point de vue doctrinal et moral, Paul exprime la confiance qu'il a dans le Seigneur, qu'il les affermira jusqu'à la fin, de sorte qu'ils soient irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ, cette journée où tout sera manifesté. Le Dieu qui les avait appelés à avoir part avec son Fils à toutes les bénédictions futures, était fidèle. L'apôtre savait qu'il pouvait compter sur Lui.

Ces neuf premiers versets forment l'introduction de l'épître. Tout y repose sur une base divine. Après cela et en conséquence de cela, l'apôtre peut entrer dans tous les détails

nécessaires pour blâmer et redresser tout ce qui était incompatible avec le caractère divin qu'ils possédaient, d'être l'assemblée de Dieu, des sanctifiés dans le Christ Jésus, et des saints par l'appel de Dieu.

(Versets 10). — L'apôtre ici commence ses exhortations, en faisant appel au nom de notre Seigneur Jésus Christ. C'est ce nom qui les avait rassemblés en unité autour de Lui, et c'est l'unité et la pratique de cette unité, qui sont tout d'abord réclamées. Le Christ est-il divisé? demandera-t-il au verset 13. Pour demeurer dans l'unité pratique, il fallait donc parler tous un même langage, celui de la vérité, afin d'éviter les divisions intestines, et d'être au contraire parfaitement unis dans un même sentiment et un même avis, comme étant un seul tout, où chacun accomplit sa fonction selon la vérité commune à tous.

(Verset 11). — Paul leur apprend qu'il a été informé par des personnes d'entre eux (et il ne manque pas de les nommer) qu'il y a des dissensions parmi eux.

(Verset 12). — Les Corinthiens apportaient dans l'assemblée l'esprit de parti auquel les avaient habitués les opinions divergentes des écoles de philosophie; chez les païens, les uns se réclamant de tel maître fameux et de sa doctrine, les autres de tel autre avec une doctrine différente. Ainsi, au chapitre 17 des Actes, il est question des philosophes stoïciens et des philosophes épicuriens qui disputaient contre Paul à Athènes. Les chrétiens de Corinthe, conservant leurs anciennes idées, faisaient des ouvriers du Seigneur des chefs de partis, sans que ceux-ci, il va sans dire, y donnassent les mains. Les uns se réclamaient de Paul, d'autres d'Apollos ou de Céphas. Il y en avait même qui croyaient s'honorer davantage en se réclamant de Christ, faisant ainsi de Christ un chef d'école. Tout cela était bien le contraire de l'unité de pensée et de sentiment, à laquelle les rattachait le nom de Christ (verset 10). C'est pourquoi l'apôtre s'écrie: «Le Christ est-il divisé?».

(Versets 13-16). — C'est à un Christ unique, à un unique Sauveur que l'on est rattaché. C'est pourquoi Paul, peiné de ce que quelques-uns prenaient son nom comme centre de ralliement et se réclamaient de lui, dit: «Paul a-t-il été crucifié pour vous? Avez-vous été baptisés pour le nom de Paul?» Et à cause de cela, Paul rend grâces à Dieu de n'avoir pas baptisé beaucoup de Corinthiens. Tous avaient été baptisés, mais lui-même n'en avait baptisé que quelques-uns. Il n'y avait donc pas lieu de dire qu'il avait baptisé pour son nom, en vue de rattacher quelqu'un à lui.

(Verset 17). — L'apôtre veut dire ici qu'il n'a pas reçu la mission des douze, comme nous la trouvons en Matthieu 28: 19; sa mission était celle que nous trouvons en Actes 26: 16-18, et qui fut mise à exécution, selon l'ordre de l'Esprit Saint, en Actes 13: 2. Ce n'est pas que Paul ne donnât au baptême toute l'importance qui lui appartient. Lui-même avait été baptisé à Damas (Actes des Apôtres 9). Lydie et sa maison, de même que le geôlier et les siens, l'avaient été par ses soins, peut-être par lui-même. Mais dans ce verset, il s'en réfère à sa mission d'évangéliste. Seulement, son évangélisation n'était pas un exposé philosophique de la doctrine qu'il annonçait, ce n'était pas non plus en empruntant à la philosophie ses formes



d'exposition qui commencent par flatter l'homme au moyen d'un beau langage. Agir ainsi aurait été rendre vaine la croix de Christ qui abaisse l'homme et son orgueil.

(Verset 18). — Mais le simple exposé de ce qu'est la croix de Christ, c'est-à-dire la fin de tout ce qu'est l'homme dans la chair, ne peut être qu'une folie pour ceux qui périssent; pour nous qui avons le bonheur d'obtenir le salut par ce moyen, la parole de la croix est la puissance de Dieu. Ces paroles de Paul semblent montrer comme sous-entendu dans sa pensée, un côté de la croix que les Corinthiens n'avaient pas saisi. Ils avaient compris la mort de Christ pour le pardon de leurs péchés, mais non pas le fait qu'ils étaient morts avec Christ, et que la croix de Christ était la fin de l'homme comme tel, et, pour le croyant, la fin de tout ce qu'est le monde. Les choses auxquelles les Corinthiens tenaient encore, et qui étaient selon l'homme, prouvaient qu'ils n'avaient pas encore compris que ces choses avaient trouvé leur fin dans la croix de Christ.

(Versets 19, 20). — Les sages de ce monde font partie de ceux qui périssent; aucun de leurs systèmes ne peut donner à l'homme le salut et le bonheur. Dieu met fin à leur sagesse: il la détruit par la croix de Christ, et montre que toute cette sagesse n'est que folie, puisqu'elle ne peut donner à l'homme ce qui répond à ses réels besoins. Que l'on prenne le sage, le philosophe grec, ou le scribe — les savants rabbins juifs, ou le disputeur de ce siècle — le sophiste qui soulève des objections pour l'amour de la dispute, tous ces partisans de la sagesse de ce monde se disant sages sont devenus fous. «Où sont-ils?» s'écrie avec hardiesse l'apôtre. Dieu a montré que leur sagesse n'est que folie.

(Verset 21). — Il entrait dans les voies de Dieu, selon sa sagesse à Lui, que l'homme, par sa propre sagesse, n'arrivât pas à la connaissance de Dieu. Il aurait dû conserver, après le déluge, le fait de l'existence de Dieu; il pouvait et devait la connaître en considérant les oeuvres de la création (Romains 1: 20); mais *la connaissance même de Dieu*, de ce qu'il est dans son essence, ses conseils, ses desseins et ses voies, cette connaissance-là ne se trouve que dans la foi à la révélation qu'il nous a donnée; et maintenant nous n'avons la vraie et pleine connaissance de Dieu que par Christ. Cela étant, il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient, par cette prédication de la croix qui est taxée de folie par les sages de ce monde.

(Versets 22-25). — Ce qui était reconnu alors dans le monde, c'était, ou le judaïsme, ou la philosophie païenne. Les Juifs voulaient des miracles, des signes grands et palpables (voyez Jean 6: 30). Les Grecs recherchaient ce que la raison humaine peut expliquer; ils se complaisaient dans les spéculations de la philosophie. A cela Paul oppose la croix. «Mais nous», dit-il, «nous prêchons Christ crucifié». Or Christ crucifié mettait absolument de côté et l'homme, et sa religion, et sa sagesse. Pour les Juifs orgueilleux, Christ était une occasion de chute: un Messie crucifié au lieu d'un Roi glorieux, comment accepter semblable chose? Pour les nations, croire comme Sauveur à un homme pendu au bois, quelle folie! Mais au milieu des Juifs et des Grecs incrédules, il y avait des appelés, et pour ceux-là, en contraste avec les Juifs scandalisés, ce Christ crucifié était la puissance de Dieu, et en contraste avec les Grecs sceptiques et moqueurs, il était la sagesse de Dieu. Car ce qui en Dieu est taxé de folie par

l'homme, est plus sage que l'homme; et ce que l'homme appelle faiblesse en Dieu est plus fort et plus puissant que l'homme.

(Verset 26). — L'appel des Corinthiens semblait justifier, en apparence du moins, ce que les hommes disaient de la faiblesse de Dieu. Parmi ceux que la grâce avait convertis et rassemblés, il n'y avait pas beaucoup de sages selon la chair, de ces puissants, de ces nobles, qui auraient relevé le christianisme aux yeux du monde. Il pouvait y en avoir, mais il y en avait peu. Dieu aimait à se glorifier dans ce qui était petit, lors même que sa grâce était accessible à tous.

(Verset 27). — Dans le verset précédent, il s'agit de personnes dont la condition dans ce monde pouvait justifier le reproche de faiblesse adressé au christianisme par les Juifs et les sages du monde. Ici, il s'agit de certaines choses qui rendent honteuses certaines personnes. L'apôtre reprend les expressions employées par les hommes du monde à l'égard de l'Évangile, et qu'il a citées dans les versets 18-25. Il s'agit de l'estimation que le monde fait de ces choses, et non de ce qu'elles sont en elles-mêmes. Les choses folles du monde sont les choses que le monde estimait telles, et c'était le christianisme. Mais cet Évangile, qui convertissait et rassemblait des idolâtres, et, en leur faisant rejeter leurs idoles, les faisait changer de conduite et abandonner leur vie impure et dissolue, cet Évangile était une chose qui, dans ses résultats, couvrait de honte les hommes sages qui s'en moquaient.

Les choses estimées faibles par le monde étaient ce même christianisme, ce même Évangile, choses choisies de Dieu, pour couvrir de honte les choses fortes, ce que le monde reconnaissait comme telles, c'est-à-dire le judaïsme et la philosophie.

(Verset 28). — C'étaient encore des choses viles et méprisées aux yeux des hommes, mais non viles et méprisables en elles-mêmes, que ce christianisme qui annonçait un Christ crucifié. Et, pour le monde, il paraissait comme une chose qui n'est pas, tandis que le judaïsme et la philosophie étaient des choses existantes. Mais cette chose vile, méprisée et n'existant pas, le christianisme, convertissait et rassemblait des Juifs et des gentils en tous lieux, et se montrait ainsi, en s'établissant dans le monde, comme une chose qui annulait les choses reconnues des hommes comme existant seules et prenait leur place.

(Verset 29). — Or cette puissance et cette sagesse de Dieu en Christ, manifestées de cette manière, montraient que nulle chair, nul homme quel qu'il fût, soit Juif, demandant des signes, soit Grec, recherchant la sagesse, ne pouvait se glorifier devant Dieu; tout ce que l'homme prétend avoir ou pouvoir ou être, étant annulé.

(Versets 30, 31). — Or les croyants à Corinthe — et nous avec eux — tout en n'étant pas, d'une manière générale, des sages, des puissants et des nobles, étaient cependant *de Dieu*. Ils tiraient de Lui, dans le Christ Jésus, leur origine, leur vie, leur position et leur caractère. C'était leur qualité, leur raison d'être: ils étaient de Dieu et le Christ Jésus leur avait été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sainteté et rédemption. C'est ce qu'il a été fait pour nous, et non pas proprement ce que nous sommes en Lui. Il a été fait tel en vue de nous. Sans doute que de notre position découle la pratique; mais, position et pratique, nous ne saurions les posséder

sans Christ. C'est en Lui seul que nous avons tout, et non en nous-mêmes ni par nous-mêmes, comme le voudraient les sages de ce monde. Il est notre sagesse, notre justice, notre sainteté et notre rédemption. Celle-ci est nommée la dernière, parce qu'il s'agit du couronnement de ce qu'est Christ pour nous, c'est-à-dire de la rédemption de nos corps mortels. Alors la gloire de la sagesse et de la puissance de Dieu en Lui sera pleinement manifestée.

Or, puisque tout est en Christ et par Christ, l'homme, la chair, n'a pas sujet de se glorifier. Tout sujet de gloire est *dans le Seigneur*, ainsi qu'il est écrit (Esaïe 45: 25; Jérémie 9: 23, 24).

«A la fin du chapitre 1, nous avons l'expression la plus complète de ce qu'est un chrétien: «Vous êtes de lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption». Ce n'est pas la sagesse que l'on possède en soi et d'après laquelle on agit, de sorte que l'on est sage à l'égard de Dieu; mais «vous êtes de lui», c'est-à-dire de Dieu, «dans le Christ Jésus». Je suis de Dieu, et j'ai de Lui ma sagesse, ma justice, ma sainteté et ma rédemption, le tout en Christ. Je suis de Dieu en Christ, et je tiens tout de Dieu en Christ. Cela vient de Lui, et non de ce que je pense à son égard. Ainsi l'homme est totalement mis de côté, la chair est réduite au silence. Le monde par la sagesse n'avait pas connu Dieu, mais en Christ j'ai un nouvel être, je suis une nouvelle créature, créé de nouveau, et j'ai sagesse, justice, sainteté et rédemption, tout en Christ. Ce passage est un exposé complet de ce qu'est un chrétien, la pleine rédemption, du corps et de l'âme, couronnant le tout.

» Nous avons ici la mesure et le caractère et la plénitude de la sainteté; elle n'est ni légale, ni extérieure, elle est ce qui est en Christ. Elle est pratique: la sainteté, dans la Parole, l'est toujours, sauf dans les Hébreux. Nous en avons la nature et la qualité. Si nous regardons à Christ, nous voyons ce qu'est la sainteté. Quelques-uns disent que la sainteté de Christ nous est imputée, mais c'est absurde. Pensez quelle absurdité ce serait de parier d'une rédemption imputée! Mais en Christ toutes choses sont réelles pour moi. Quelle sagesse que celle que j'ai! Suis-je donc un sage comme Platon? Non, Christ est ma sagesse. La justice est imputée, dit-on. Oui, le terme est juste, mais il ne s'applique pas dans ce passage. Quelle sainteté je possède! C'est Christ, et j'ai aussi la rédemption quand tout sera accompli en gloire. Tout est accompli, sans doute, mais n'est pas encore dans sa pleine réalisation.

» Quant à l'ordre des mots, je pense que la sagesse est quelque peu séparée du reste, parce que c'est ce dont l'apôtre venait de parler. Ce n'était pas la sagesse de l'homme, Dieu avait choisi les choses folles du monde, etc., avait dit l'apôtre, et alors il introduit le fait que Christ nous a été fait sagesse, appuyant davantage sur ce mot.

«Vous êtes *de Dieu*», c'est la vie positive nous tirons de Dieu notre vie et notre nature par la puissance vivifiante de l'Esprit; tandis qu'ensuite nous avons «de la part de Dieu»

(J.N.D. Notes sur 1 Corinthiens)

## Chapitre 2

(Versets 1, 2). — L'apôtre rappelle aux Corinthiens que lorsqu'il est allé auprès d'eux pour leur annoncer l'Évangile, il a laissé de côté tout ce qui satisfait l'homme naturel, savoir

l'éloquence et la logique humaine. Il avait annoncé *le témoignage de Dieu*; le témoignage que Dieu rend au sujet de son Fils. (1 Jean 5: 6-13). En arrivant à Corinthe, il a présenté d'emblée à ses auditeurs Jésus Christ, et Jésus Christ dans son état le plus humiliant, sujet de scandale pour les Juifs et de moquerie pour les philosophes, savoir Jésus Christ *crucifié*. Mais bien que ce Jésus Christ crucifié fût un objet d'opprobre et de moquerie pour les hommes, la prédication de Paul avait converti et rassemblé un grand peuple dans la ville de Corinthe.

«Remarquez comment Paul vient vers les pécheurs, vers les sages de ce monde. Il n'y avait dans sa prédication ni excellence de paroles et de sagesse aux yeux de l'homme. Ce n'est pas à strictement parler la croix de Christ qui en est le sujet, mais Jésus Christ; le fait positif qu'il présente est Christ dans son état d'abaissement le plus grand: Christ, et Christ crucifié. La prédication de la croix n'est pas exactement la même chose, mais le point est qu'il ne raisonnait pas comme les philosophes avec eux, mais qu'il prêchait Christ — un homme crucifié.

» Habitués comme nous le sommes à regarder la croix comme le moyen de la rédemption, il nous est difficile de sentir l'effet que devait produire sur des philosophes et leurs disciples des paroles comme celles-ci: «Il y a un homme qui a été pendu à la croix en tel endroit — confiez-vous en lui». Pour l'homme, c'était la plus grossière folie possible. Et c'est la plus forte chose à placer devant l'homme, car c'est ce qui écrit le mot folie sur toute sa sagesse et sur toute la grandeur du monde.

» Du moment que l'homme est un pécheur, c'est une toute autre chose, et quand l'amour infini de Dieu entre sur la scène et vient parler à l'homme comme homme, que devient toute grandeur, toute sagesse, et toute autre chose? Tout ce qu'est l'homme dans la chair est balayé, il n'en reste rien. Tout ce en quoi la chair pouvait se glorifier prend fin. Dans la croix il n'y a aucune sorte de gloire de la chair. Et c'était la sagesse de Dieu d'agir ainsi: il n'y avait dans la croix ni dignité, ni héroïsme, mais seulement honte, opprobre, ignominie et mort; tout ce qui était de l'homme était mis à néant là où l'on ne pouvait rien trouver, pas une pierre pour y poser le pied, pour le soutenir hors de l'eau. Les esclaves seuls étaient crucifiés, et c'est un homme crucifié que Dieu prend pour réduire le monde à néant, en jugement d'abord, à néant aussi lorsque nous savons que Christ est dans la gloire.» (J.N.D.)

(Versets 3-5). — La conscience qu'avait l'apôtre que ce qu'il annonçait était *le témoignage de Dieu*, jointe au sentiment de l'opposition des hommes, lui avait fait sentir sa faiblesse; il avait été dans la crainte et dans un grand tremblement. Mais le Seigneur l'avait encouragé en lui disant: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi, et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand peuple dans cette ville» (Actes des Apôtres 18: 9, 10). Mais dans ce sentiment de faiblesse et de crainte, Paul avait parlé et prêché, et s'il ne l'avait pas fait avec éloquence et sagesse humaines, il y avait eu démonstration de l'Esprit et de puissance, de sorte que la foi des Corinthiens reposait uniquement sur la puissance de Dieu. L'Esprit Saint avait agi puissamment en eux pour produire cette foi.

(Versets 6-10). — Paul, ayant parlé de la sagesse de l'homme, semble dire ici que c'est maintenant le tour de la sagesse de Dieu d'être aussi présentée. Seulement il ne peut parler de cette sagesse que parmi les hommes faits. L'état d'homme fait est celui de la maturité spirituelle, en contraste avec l'état d'enfance, et surtout d'enfance anormale, tel qu'était celui des Corinthiens (chapitre 3: 1, 2), des Hébreux (chapitre 5: 12-14), et tel qu'il est mentionné en Ephésiens 4: 14. C'est un état comme de nains spirituels, en contraste avec les petits enfants, en 1 Jean 2: 13, où nous avons l'enfance à l'état normal. Les hommes faits sont initiés dans la connaissance de l'état chrétien complet, et ils le possèdent. Ils jouissent de toute l'étendue de la rédemption, non seulement de la justification par la mort de Christ pour nous, mais de la rédemption de notre état en Adam par notre mort avec Christ, laquelle est la fin de tout ce qui se rattache à l'homme dans la chair. Ensuite, dans cet état d'homme fait, il y a la possession consciente de notre union avec Christ ressuscité et glorifié; c'est le nouvel homme, un être céleste, étranger ici-bas, ayant sa bourgeoisie dans les cieux, attendant de là le Seigneur Jésus Christ. L'état d'homme fait n'est pas une théorie, mais une affaire de foi, de conscience et de marche, dans la jouissance de l'union avec Christ dans la gloire, à laquelle témoignage est rendu par l'Esprit Saint, selon les paroles du Seigneur: «En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (Jean 14: 20). L'homme fait se nourrit de viande solide, de la parole de la justice, en contraste avec le lait, nourriture des enfants. Aussi est-il dit que les hommes faits ont les sens exercés à discerner le bien et le mal. Ils n'ont pas besoin de demander, un texte formel pour chaque détail. Il y a chez eux un exercice de sentiments — par la Parole et par l'Esprit, sans doute — qui leur fait saisir ce qui convient et ce qui ne convient pas à un être céleste uni à Christ dans la gloire.

«La sagesse de Dieu en mystère» (verset 7) est tout ce qui est dévoilé des conseils de Dieu en Christ; tout ce qu'il a fait en Christ. S'ils avaient vu toute la gloire de Dieu en Christ, ils ne l'auraient pas crucifié.

» Les versets 9 et 10 sont en contraste avec l'état de choses juif. «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment;» voilà le Juif, le prophète déclarant que ce n'était pas entré au coeur de l'homme; mais Dieu *nous* a révélé ces choses. Dans l'Ancien Testament elles n'étaient pas révélées, elles le sont maintenant. L'apôtre parle de la condition chrétienne tout entière, et non de l'état de l'individu, et par conséquent il prend le chrétien dans son plein caractère normal, et non dans son manque fautif de développement.» (J.N.D.)

L'état des Corinthiens n'était pas tel que l'apôtre ne pût entrer avec eux dans des développements au sujet de la sagesse de Dieu. Il ne fait que l'indiquer, mais suffisamment pour montrer que c'est quelque chose qui se rapporte aux conseils de Dieu relativement à notre position en Christ, le Seigneur de gloire. C'est une sagesse en contraste avec celle de ce siècle et des chefs de ce siècle qui s'en vont. Ils ne l'ont pas connue, sinon ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire, en qui se concentre tout ce qui se rapporte à cette sagesse de Dieu, et qui est Lui-même la sagesse de Dieu, cette sagesse éternelle dont il est parlé en Proverbes 8.

Cette sagesse était un mystère caché en Dieu jusqu'à sa révélation par l'Esprit, mais Dieu l'avait préordonnée avant les siècles pour notre gloire. L'oeil de l'homme n'y pénétrait pas, son oreille n'en avait rien perçu, son coeur n'avait pu la concevoir (lisez Job 28). Dieu le tenait en réserve pour ceux qui l'aiment. Mais il nous l'a maintenant révélée, cette sagesse, et il l'a révélée par son Esprit, car l'Esprit qui sonde les choses profondes de Dieu, nous les fait connaître. Quelle chose merveilleuse que Dieu nous fasse ainsi entrer dans ses pensées et nous découvre ses desseins éternels de grâce et de gloire envers nous!

(Verset 11). — Nul ne peut connaître les pensées d'un homme à moins qu'il ne les exprime; jusque-là son esprit seul les connaît. A plus forte raison ne peut-on pas connaître les choses de Dieu, s'il ne les révèle pas; l'Esprit de Dieu seul reste à les connaître, jusqu'à ce qu'il nous les dévoile; et l'apôtre va nous dire qu'il le fait et comment il le fait. «Nous avons l'Esprit de Dieu qui connaît les choses de Dieu, et par conséquent nous les connaissons».

(Versets 12-14). — Ce passage remarquable et d'une haute importance, place devant nous le chemin par lequel les pensées du coeur de Dieu arrivent directement à nos coeurs, sans qu'il y ait pour nous les transmettre d'autre agent effectif que l'Esprit de Dieu.

Au verset 12, nous avons la révélation des choses de Dieu à Paul (et à d'autres) par l'Esprit de Dieu; l'esprit du monde, la sagesse et les raisonnements humains y étant complètement étrangers.

Au verset 13, c'est la communication de cette révélation des pensées de Dieu par le moyen de Paul et d'autres — car il est dit «*nous parlons*» — mais cette communication est en «paroles enseignées de l'Esprit», et non en paroles choisies et arrangées par la sagesse humaine, de sorte que les choses révélées par l'Esprit — les choses spirituelles — nous arrivent par des moyens spirituels — des paroles que l'Esprit Saint a données aux instruments qu'il emploie, instruments non passifs toutefois, mais goûtant eux-mêmes dans leur intelligence spirituelle les choses que l'Esprit leur révèle et qu'il leur donne d'exprimer. Ainsi la faiblesse de l'homme n'a pu en altérer en quoi que ce soit la vérité; c'est l'inspiration quant aux choses, et l'inspiration aussi quant aux paroles qui les expriment.

Au verset 14, on a la réception de la communication. Elle ne peut avoir lieu que par l'action de l'Esprit de Dieu. En effet, l'homme animal, l'homme tel qu'il est avec son âme créée, quelles que soient d'ailleurs l'étendue de ses facultés, ne peut pas saisir, comprendre ni recevoir les choses de Dieu que l'Esprit révèle et communique. Elles lui apparaissent comme une folie, ainsi que l'apôtre l'a fait voir au chapitre 1, et que l'expérience, et de nous-mêmes, et du monde qui nous entoure, vient affirmer. Pour recevoir avec fruit l'enseignement de l'Esprit, pour profiter de la révélation des pensées de Dieu, il faut l'action puissante de l'Esprit Saint, illuminant notre être intérieur, agissant sur notre conscience et notre coeur, et faisant de nous des hommes spirituels. «La source, le moyen de communication, et la réception, tout est donc de l'Esprit». Et ainsi la révélation des choses par l'Esprit, la communication inspirée par l'Esprit, et la réception par l'Esprit, amènent dans nos coeurs les pensées qui étaient dans le coeur de Dieu, sans que l'homme y ait rien à faire, sinon comme instrument de l'Esprit.

Lorsqu'on a bien compris ce passage, on connaît la valeur de la Bible, et nul ne peut nous l'ôter comme étant la *Parole de Dieu, l'Écriture divinement inspirée*.

(Versets 15, 16). — Le verset 15 montre que l'action de l'Esprit de Dieu dans le croyant, non seulement lui donne la capacité de recevoir la communication inspirée, mais produit en même temps en lui un état spirituel qui le rend capable de discerner sainement toutes choses. Il en découle une marche dont les motifs sont inconnus à l'homme naturel; il ne les discerne pas mieux qu'il ne reçoit les choses de l'Esprit de Dieu. L'homme spirituel discerne tout et juge sainement de tout, mais lui, dans sa marche et les motifs qui le guident, n'est discerné de personne. L'homme naturel se trompe toujours à l'égard des mobiles qu'il veut imputer à la marche de l'homme spirituel. Mais quelle grâce! nous avons, nous chrétiens, la pensée de Christ, et c'est pour cela que l'homme naturel ne nous comprend pas. «Car qui a connu la pensée du Seigneur pour qu'il l'instruise?» Nous avons la pensée de Christ, la faculté intelligente, la faculté de penser et les pensées de Christ par l'Esprit. «Celui qui est uni au Seigneur est un même Esprit avec Lui» (1 Corinthiens 6: 17).

«Si j'ai la pensée de Christ (l'entendement de Christ), j'ai les pensées qui sont en elle et tout ce qu'elles renferment. Nous n'avons pas d'une manière abstraite la pensée divine, mais nous avons l'Esprit Saint demeurant en nous; et alors vient toute la révélation du mystère.» (J.N.D.)

«Je dois apporter la croix à un pauvre pécheur quel qu'il soit. L'habileté et le génie d'une personne ne lui serviront de rien au jour du jugement; la croix est pour cela la réponse de la sagesse divine. Supposons un homme du plus grand talent sur la terre, un homme qui ait fait les plus merveilleuses inventions. Quand il est mort, que seront-elles pour lui? Dieu veut vous donner, non l'habileté d'esprit, mais l'Esprit Saint, et la vérité de Dieu, et la pensée de Christ. Jean dit: «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses» (1 Jean 2: 20). Il n'y a pas une seule partie des conseils de Dieu qui ne soit maintenant mise en lumière. Quant à cela l'intelligence et l'intelligible vont ensemble; pour nous, créatures, nous ne pouvons avoir la capacité sans la pensée.» (J.N.D.)

### Chapitre 3

(Versets 1, 2). — Les Corinthiens n'étaient plus des hommes naturels, car ils avaient l'Esprit de Dieu lequel posséder est le privilège de tout croyant; mais ils n'étaient pas pratiquement des hommes spirituels, ils étaient charnels, agissant selon la chair. Ils n'avaient pas crû dans la vraie connaissance, et étaient restés dans un état d'enfance anormal; ils étaient comme des nains dont la croissance est arrêtée. C'est pourquoi, soit quand l'apôtre était au milieu d'eux, soit maintenant qu'il leur écrivait, il devait les nourrir de lait, les éléments du christianisme, car ils ne pouvaient supporter la viande solide, la connaissance des vérités plus profondes qui est pour les hommes faits. Quel soufflet pour l'orgueil des Corinthiens qui se glorifiaient de leurs dons et de leurs connaissances, et se croyaient sans doute très spirituels.

«Dieu accorde ses communications au coeur prêt à les recevoir. Telle était Marie de Magdala. Son coeur était tout entier attaché à Christ. Pierre et Jean s'en vont, mais elle reste et elle est appelée à communiquer aux disciples nos privilèges les plus élevés à ce moment, et cela parce que son coeur était rempli de Christ: «Va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Tel est le message dont le Seigneur la charge — et c'est la première fois que nous avons une déclaration aussi complète. C'était l'affection personnelle de son coeur pour Jésus — affection produite par la puissance attractive de la grâce — qui la rendait propre à recevoir et à communiquer un tel message. Il en était ainsi de la grande pécheresse de Luc 7, et de Marie assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole. Elle vint et l'oignit pour sa sépulture. Ainsi vous verrez toujours que l'intelligence de la pensée de Christ découle de l'attachement à sa Personne. Mais les Corinthiens étaient amoureux d'eux-mêmes et des dons qui les faisaient valoir. Aussi ne pouvaient-ils faire des progrès.» (J.N.D.)

(Versets 3, 4). — L'état charnel des Corinthiens se manifestait en ce qu'ils pensaient à l'égard des choses de Dieu comme les hommes pensent à l'égard des choses du monde. Ils traitaient les unes à l'égal des autres. Ils agissaient à la manière des hommes, en manifestant de l'envie et en se querellant à propos des serviteurs de Dieu qui avaient travaillé parmi eux et dont ils faisaient des chefs d'école, comme le faisaient les païens à l'égard des philosophes. L'un disait: «Moi, je suis de Paul,» et un autre: «Moi, je suis d'Apollos», comme les païens auraient dit: Je suis de Platon, ou d'Aristote. C'est pourquoi l'apôtre leur dit En faisant cela, «n'êtes-vous pas *des hommes*» Ils auraient dû se montrer non comme des hommes, mais comme des chrétiens.

(Versets 5, 6). — Apollos et Paul étaient sans doute d'éminents serviteurs de Dieu, par le moyen desquels les Corinthiens avaient été amenés à la foi. Chacun d'eux avait fait l'oeuvre que le Seigneur lui avait départie. L'un, Paul, avait planté; venu le premier, il avait jeté la semence de la parole; puis Apollos étant arrivé à Corinthe, avait arrosé, mais ni l'un ni l'autre n'étaient rien pour faire germer et croître la semence: Dieu seul est Celui qui donne l'accroissement. Qu'il est beau de voir Paul prendre cette place de dépendance! C'est un des caractères du vrai ouvrier.

(Versets 7, 8). — Celui qui plante et celui qui arrose ne sont donc rien quant à eux-mêmes; Dieu qui donne l'accroissement est tout. Cependant, comme serviteurs du même Maître et occupés à la même oeuvre, ils sont un; différents dans leur service, ils tendent à un même but, et comme chacun d'eux a son travail propre, chacun recevra sa propre récompense: parole bien encourageante pour les ouvriers du Seigneur. L'un a une sphère d'action plus étendue et qui attire davantage l'attention; à l'autre est départie une oeuvre plus restreinte et moins apparente; mais l'un et l'autre recevront du Seigneur la récompense de leur travail.

(Versets 9-11). — Ces versets présentent les ouvriers eux-mêmes dans leur responsabilité comme tels, plutôt que l'édifice. Mais avant de nous occuper de ce sujet, remarquons ce qui est dit au verset 9. Il fait ressortir que Dieu est tout et que l'homme n'est qu'un instrument. Littéralement il est dit: «C'est *de Dieu* que nous sommes collaborateurs; c'est *de Dieu* que vous



êtes le labourage (ou le champ), *de Dieu l'édifice*», L'apôtre laisse ici l'image qu'il avait prise de la culture des plantes et d'un labourage pour passer à celle d'un édifice. L'édifice, ce qui se construit, ce qui s'élève sur la terre, est présenté ici en rapport avec la responsabilité des ouvriers. Par suite de leur infidélité, la maison de Dieu a été amenée à l'état de 2 Timothée 2, représenté par une grande maison. Pour la foi, la maison de Dieu existe toujours selon la pensée de Dieu au début: elle est l'habitation de Dieu par l'Esprit. Mais l'édifice que Christ bâtit lui-même ne doit pas être confondu avec ce qui est le résultat de la responsabilité de l'homme. En Matthieu 16: 18, le Seigneur dit: «JE bâtirai mon assemblée». C'est son oeuvre à Lui. En Ephésiens 2: 19-21, l'édifice *croît* pour atteindre un résultat final, sans qu'il soit fait mention d'instruments humains. En 1 Pierre 2: 4, 5, les pierres *vivantes* s'ajoutent en s'approchant du Seigneur, pour constituer une maison spirituelle sans l'instrumentalité de constructeurs humains. Mais dans le passage de 1 Corinthiens 3, que nous considérons, l'homme entre comme ouvrier pour élever l'édifice, il y entre avec sa responsabilité comme constructeur, et dès lors il n'y a plus de garantie, mais toute possibilité de manquement. Et c'est pour cela qu'il est dit: «Que chacun considère comment il édifie dessus», c'est-à-dire sur le fondement qui est Jésus Christ. Paul, comme un sage architecte, avait posé ce sûr et inébranlable fondement, selon la grâce qui lui avait été donnée, et nul n'en peut poser d'autre; il demeure intact malgré tout: *Il est posé* et nul ne peut l'ébranler (Matthieu 16).

«L'erreur grave commise par le système papiste et la doctrine courante dans les églises, est d'identifier avec l'édifice élevé par Christ ce qui se rattache à l'édifice auquel l'homme travaille sous sa responsabilité».

(Versets 12-15). — De l'édifice de Christ, il est dit: «Les portes du hadès ne prévaudront point;» mais quant à ce qui est confié à l'homme: Que chacun prenne garde comment et avec quels matériaux il édifie. L'ouvrage de chacun sera rendu manifeste au jour de Christ. Ce «jour» a toujours trait au jugement. «Il sera révélé en feu», est-il dit. Le feu du jugement éprouvera l'ouvrage, et tout ce qui n'est pas de Dieu sera consumé. Ceux qui auront édifié sur ce fondement des matières précieuses, des choses, doctrines ou personnes, que Dieu peut reconnaître comme siennes, comme répondant à sa pensée, recevront en ce jour-là une récompense. Tandis que ceux qui auront introduit des vues erronées, de fausses doctrines ou des personnes inconverties, subiront une perte, leur travail aura été vain; ils verront le résultat de leur travail consumé par le feu qui éprouvera tout. Eux-mêmes toutefois seront sauvés comme à travers ce feu, s'ils ont eu la vie de Dieu.

L'or, l'argent et les pierres précieuses peuvent représenter les caractères précieux, mais divers, des doctrines chrétiennes, De même le bois, le foin, le chaume, donnent l'idée, de doctrines qui ont plus ou moins l'apparence des vérités chrétiennes, et qui semblent offrir une résistance plus ou moins grande au feu qui finalement les consumera toutes.

En y comprenant le verset 17, nous voyons qu'il y a trois classes de personnes. D'abord les bons ouvriers qui font de bon ouvrage. Leur travail supportera l'épreuve du feu. Ensuite les mauvais ouvriers qui bâtissent avec de mauvais matériaux; leur travail sera consumé, mais eux personnellement seront sauvés. Enfin il y a — verset 17 — ceux qui corrompent le temple

de Dieu et qui seront détruits. Quelqu'un a dit: «On peut être vrai chrétien et bon ouvrier, vrai chrétien et mauvais ouvrier; puis ni chrétien, ni ouvrier, sinon hérétique». Et encore: «Il ne faut pas confondre le fait de bâtir avec du bois, du foin et du chaume, et le fait de corrompre le temple. Dans le premier cas, l'ouvrier bâtit sur le fondement, quoi que ce soit qu'il édifie, et il est sauvé, bien que la doctrine soit erronée. Mais le second cherche positivement à corrompre le temple de Dieu même par de fausses doctrines. Un chrétien peut introduire une mauvaise doctrine, mais reconnaître qu'il n'y a d'autre Sauveur que Christ; il peut enseigner la perfection dans la chair, et cela sera brûlé. Mais celui qui cherche à corrompre, introduit des erreurs mortelles, et il n'est pas chrétien... Les gnostiques étaient des corrupteurs; tels aussi sont les sociniens.» (J.N.D.)

(Versets 16, 17). — Dans ces versets, le *temple* est la chose collective, l'habitation de Dieu par l'Esprit, envisagée au point de vue de la responsabilité; tandis qu'au chapitre 6: 19, le temple est la personne même du croyant. La sainteté de Dieu ne peut admettre que son temple soit corrompu, aussi il détruira ceux qui le corrompent, jugement solennel et avertissement sérieux pour chacun. «Bien qu'il y soit introduit du bois, du foin et du chaume, ce n'en est pas moins le temple de Dieu».

(Versets 18-23). — L'apôtre semble reprendre ici le sujet de la sagesse. La vraie sagesse étant celle de Dieu, il veut que les Corinthiens se dépouillent de leurs pensées humaines même à l'égard des serviteurs de Dieu. En effet, en faisant de Paul, d'Apollos, de Céphas, des chefs d'école, ils agissaient comme les autres hommes et selon leur sagesse. Il fallait dépouiller la vaine sagesse humaine, devenir fou aux yeux du monde, afin de devenir vraiment sage de la sagesse de Dieu. En se réclamant de l'un ou de l'autre, ils rabaissaient les serviteurs de Dieu au niveau *d'hommes*, chefs de partis. En se glorifiant dans l'un ou dans l'autre, ils se plaçaient sous leur dépendance, et restaient ainsi au-dessous de leurs privilèges, car toutes choses étaient à eux, même les serviteurs tels que Paul, Apollos et Céphas, comme donnés de Christ. Ils n'étaient pas à ceux-ci et ne dépendaient pas d'eux; ils étaient à Christ. Ces serviteurs leur avaient été donnés et non eux aux serviteurs, et ils leur avaient été donnés, non pour se glorifier en eux, mais pour profiter par leur moyen. Nous sommes la propriété de Christ. Personne, ni rien d'autre, n'a des droits sur nous. Asservis à Christ, nous pouvons, sous sa dépendance, user de tout comme étant à nous. La manière de jouir de ce fait, c'est de ne nous laisser asservir par aucune des choses que Paul énumère. Etant à Christ, nous sommes au-dessus de toutes, et toutes nous appartiennent comme étant à Lui. Paul, Apollos et Céphas sont à nous comme serviteurs donnés de Christ pour nous, et nous ne leur sommes pas donnés pour qu'ils dominent sur nous ou que nous nous glorifiions en eux. Le monde entier est à nous et nous pouvons user de ce qu'il présente, mais en user pour nos besoins comme voyageurs ici-bas. Si je veux me l'approprier pour en jouir, il cesse d'être à moi, c'est moi qui suis à lui. La vie est à moi, non pour ma jouissance, mais pour la donner à Christ. La mort est à moi, non pour la redouter, car alors elle me dominerait, mais pour l'envisager comme ce qui me conduit à Christ. Les choses présentes sont à moi, et alors les peines, les difficultés et les labeurs qu'elles offrent, n'ont pas le pouvoir de me troubler. Les choses à venir sont à moi, car je suis

héritier de Dieu, cohéritier de Christ, et ainsi je régnerai avec Lui. Je n'appartiens qu'à Christ et à rien d'autre qu'à Lui dans l'avenir comme dans le présent. Quelle position glorieuse! Puissions-nous la réaliser et ne nous laisser asservir par rien. Le point culminant de cette échelle ascendante est Dieu. Nous sommes autant à Christ que Christ est à Dieu, et ainsi en Lui nous sommes à Dieu.

L'apôtre réalisait que le monde était à lui quand il disait: «Comme n'ayant rien, et possédant toutes choses» (2 Corinthiens 6: 10).

Ainsi le résumé de ces deux derniers versets, c'est que le chrétien n'a personne ni rien au-dessus de lui que Christ. Il a tout au-dessous de lui, il domine tout, et n'est dominé par rien.

## Chapitre 4

Nous avons dans ce chapitre un bel et remarquable exemple de ce qu'il y avait d'affection ardente dans le coeur de l'apôtre, sans qu'il y traite aucun sujet particulier.

(Versets 1, 2). — il débute par ce qu'il était en droit de réclamer des Corinthiens et de tout homme, savoir d'être tenus, lui et ses collègues, pour des serviteurs spéciaux donnés par le Seigneur, des administrateurs des mystères de Dieu, ceux auxquels la révélation était donnée pour la communiquer (chapitre 2: 11-13). Les Corinthiens auraient dû les reconnaître comme tels. D'ailleurs ce que l'on requiert d'un administrateur, c'est qu'il soit fidèle dans ce qu'il administre. Lui, Paul, l'avait-il été?

(Versets 3-5). — Il avait conscience de sa fidélité dans son administration, et s'en remettait au Seigneur. Peu lui importait le jugement des Corinthiens ou d'autres. Mais tout en ayant une bonne conscience, il ne se croyait pas pour cela exempt de tout manquement, il ne prenait pas sa conscience comme règle pour se juger lui-même. Le Seigneur est au-dessus de la conscience, c'est pourquoi il s'en remettait à son jugement. Ainsi, au verset 5, il invite à ne pas prononcer un jugement avant le temps où tout sera mis en lumière. Ce serait un jugement d'homme, un jour d'homme. (Jour d'homme veut dire jour assigné pour un jugement et est pris pour le jugement lui-même). Mais quand le Seigneur viendra, ce sera son jour à Lui, et son propre jugement. Alors ce jour, du Seigneur mettra en lumière, fera connaître pleinement les choses cachées des ténèbres, celles que maintenant l'homme ne peut pas plus voir et discerner que quelqu'un, qui se trouve dans une obscurité profonde, ne peut discerner les objets qui l'entourent; alors les conseils, les pensées et les intentions du coeur seront manifestés. Alors aussi chacun recevra sa louange de la part de Dieu: le jugement et la louange de la part des hommes auront pris fin.

(Versets 6, 7). — L'apôtre dit qu'il a tourné ce qui précède sur lui et Apollos (chapitre 3: 4-6, 21, 22), mais c'était aussi pour poser un principe général qui visait ceux qui étaient venus au milieu des Corinthiens avec de grandes prétentions. Les Corinthiens ne devaient pas se vanter d'être pour l'un en étant contre l'autre, par exemple pour Apollos contre Paul. Car qui mettait de la différence entre l'un et l'autre, c'est-à-dire, si quelqu'un était plus ou autrement doué qu'un autre, d'où cela venait-il? Tout venait de Dieu. L'un disait: Je suis de Paul, et un

autre: Je suis d'Apollos; mais l'apôtre disait à ceux qui parlaient ainsi: «Toutes choses sont à vous, et si l'un est plus grand qu'un autre, qui a établi cette différence»? C'est ainsi que Jean disait: «Un homme ne peut rien recevoir, à moins qu'il ne lui soit donné du ciel».

(Versets 8, 9). — Si ces paroles, dans un sens, renferment une certaine ironie, elles ne sont pas moins très instructives. Sous l'influence exercée par les faux docteurs qui étaient venus parmi eux, les Corinthiens avaient de grandes prétentions. Ils étaient un peu comme ceux de Laodicée (Apocalypse 3: 17). Ils étaient rassasiés, ils étaient riches, ils régnaient, mais tout cela selon leur propre estimation. L'apôtre réprime cette prétention et leur fait honte d'être ainsi à leur aise, tandis que lui et ses compagnons souffraient. «Vous avez régné *sans nous*», dit-il. Il réfute cette pensée en disant: «Plût à Dieu que vous régnassiez, afin que nous régnassions avec vous;» c'est-à-dire, plût à Dieu que ce fût le moment de régner, car nous serions du nombre. Au contraire c'était le moment de souffrir, car les apôtres étaient produits les derniers sur la scène de ce monde et voués à la mort comme ces prisonniers que le vainqueur traînait derrière son char de triomphe. Les hommes et les anges étaient, chacun dans leur sens, les spectateurs qui contemplaient cette scène. Admirés par les anges, les apôtres étaient honnis et méprisés par les hommes.

(Versets 10-13). — Le contraste était donc complet entre la position des Corinthiens et celle des apôtres. Ceux-ci étaient estimés par les hommes comme les balayures du monde et le rebut de tous, parce qu'ils avaient accepté ce que le monde méprisait, la folie de la croix pour l'amour du Christ, la faiblesse aux yeux des hommes et leur mépris; en un mot, ils réalisaient le chemin chrétien, la mort avec Christ. Et ils éprouvaient ce que cette position comporte: ils souffraient avec constance de toutes manières; injuriés, ils bénissaient comme leur divin Maître l'avait enseigné; persécutés, ils le supportaient avec patience; calomniés, ils priaient pour ceux qui disaient du mal d'eux. Il est beau de comparer cela avec la position du Seigneur qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, et avec les enseignements de Jésus, en Matthieu 5 et 10. Les Corinthiens au contraire s'estimaient sages et forts, et étaient en honneur dans le monde. Ils étaient de ces chrétiens que le monde regarde comme n'étant pas excentriques dans leurs idées et avec qui l'on peut encore s'arranger. Ces chrétiens-là, par leur christianisme commode qui n'accepte pas l'opprobre de Christ, peuvent jouir de la considération du monde, et y être en honneur et estimés sages. Cet état, chez les Corinthiens, provenait sans doute de l'enseignement des faux docteurs qu'ils avaient écoutés, car l'erreur donne toujours une place à la chair, à l'homme comme tel, et cela en contraste avec la vérité, qui montre la croix de Christ comme étant la fin de l'homme et du monde pour le croyant.

(Versets 14-16). — L'apôtre donne maintenant essor aux sentiments de son cœur envers les Corinthiens. Il établit un contraste touchant entre lui, le père des Corinthiens dans la foi, et qui les chérissait comme de bien-aimés enfants, et tous ces maîtres qui les enseignaient, qui se recherchaient eux-mêmes et se glorifiaient en eux. Pouvaient-ils ces maîtres avec leurs prétentions, avoir les mêmes sentiments paternels que lui, Paul, qui les avait engendrés dans l'Évangile, par qui ils étaient devenus chrétiens? L'affection paternelle de l'apôtre s'unissait à son autorité. C'est pourquoi il avertit les Corinthiens et va bientôt leur parler avec cette

autorité. Mais en attendant, il réclame d'eux une réciprocité d'affection, des sentiments filiaux à son égard. C'est pourquoi il leur dit: «Je vous supplie donc d'être mes imitateurs». Quel accent touchant dans cette supplication de l'apôtre. Pouvaient-ils y résister?

(Verset 17). — L'envoi de Timothée était une preuve des sentiments paternels de Paul pour les Corinthiens, et en même temps de son autorité apostolique. Il pouvait envoyer son délégué pour contrecarrer l'influence de ceux qui agissaient contre lui parmi les Corinthiens. Timothée était son enfant bien-aimé, instruit par lui et fidèle dans le Seigneur; c'était sa recommandation auprès d'eux, et il devait rappeler à leur mémoire les voies de Paul en Christ, ces voies selon lesquelles il se conduisait parmi les saints, et ce qu'il enseignait partout dans les assemblées. Paul n'avait pas changé; son enseignement était partout et toujours le même.

(Versets 18, 19). — Ceux qui s'enflaient d'orgueil étaient sans doute les chefs de parti qui répandaient le bruit que Paul ne viendrait pas à Corinthe; le tout pour fortifier leur position. Mais Paul viendrait bientôt, si le Seigneur le permettait, et connaîtrait s'il y avait chez eux la puissance et pas seulement des paroles de vanterie.

(Verset 20). — A cette occasion, il dit que le royaume de Dieu n'est pas en parole, mais en puissance. La puissance ne consiste pas en facilité d'élocution, en beaux discours bien agencés pour produire de l'effet, ni en connaissances approfondies, même dans le domaine religieux. La puissance selon Dieu est le ressort produit par l'action de l'Esprit Saint, dans un homme où est libre d'agir, où aucune entrave n'est mise à son action. Sans grand effet extérieur, il y a une puissance active qui se manifeste même par la patience, l'endurance, la persévérance, à travers toutes les difficultés, pour la vérité et la cause du Seigneur.

Le royaume de Dieu est le grand domaine de toute l'administration du pouvoir de Dieu et de Christ, surtout à la suite de la rédemption, pouvoir qui aura son action effective jusqu'au moment où tout ce qui s'oppose sera subjugué et détruit. Après quoi, Christ remettra au Père les résultats et les conséquences éternelles du royaume, celui-ci n'ayant plus sa raison d'être, lorsque tous les ennemis, même la mort, auront été détruits.

Avant cela, il y aura eu une administration en grâce et en gloire pour une bénédiction terrestre sur la terre millénaire.

Actuellement le royaume est un principe moral s'imposant à toute âme qui reconnaît que Dieu a des droits sur tout ce qui se trouve sous sa dépendance. Pour le chrétien il revêt un caractère spécial. «Le royaume de Dieu», dit Paul, «est justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint» (Romains 14: 17). Tels sont les fruits produits dans l'âme du chrétien par cette reconnaissance des droits de Dieu. Paul prêchait le royaume de Dieu tout en rendant témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu (Actes des Apôtres 20: 24, 25). Il était ministre ou serviteur du royaume de Dieu, de la nouvelle alliance, de l'Évangile et de l'Assemblée.

(Verset 21). — Ici l'apôtre en appelle à son autorité, et donne le choix aux Corinthiens. Veulent-ils se soumettre à cette autorité, afin qu'il puisse continuer à agir, envers eux avec amour et dans un esprit de douceur, ou bien veulent-ils être rétifs et l'obliger à employer la verge?

## Chapitre 5

(Verset 1). — Une chose bien triste, mais remarquable en même temps, c'est qu'au milieu de la corruption qui régnait dans la ville de Corinthe, il se trouvait dans l'assemblée un cas pire que tout ce qui existait chez les païens. Cela montre l'empire qu'a le mal sur un chrétien abandonné à lui-même. Un mondain, par amour-propre, peut avoir une certaine retenue dans le mal, tandis qu'un chrétien laissé à lui-même enfonce dans le mal comme du plomb dans l'eau.

(Verset 2). — Bien que les Corinthiens n'eussent pas encore les directions de l'apôtre pour agir comme assemblée contre ce mal qui se trouvait parmi eux, ils auraient dû cependant en être profondément humiliés, et avoir le front dans la poussière, afin que Dieu agit pour les délivrer d'un mal aussi horrible. Hélas! au lieu de cela, ils étaient enflés d'orgueil, se vantant de leurs dons et de leurs connaissances, et les faux docteurs qu'ils accrédiétaient, ne les pressaient pas de réprimer le mal.

(Versets 3-5). — L'apôtre, pénétré de l'horreur de ce péché abominable, devance les Corinthiens en s'en occupant avec l'autorité apostolique qui lui était conférée par le Seigneur. Absent de corps, mais présent au milieu d'eux, et les associant avec lui en esprit, il juge pour son propre compte, que c'est le cas de livrer un tel homme à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus. Livrer à Satan était un acte d'autorité apostolique et non un acte d'assemblée. Celle-ci doit ôter le mal du milieu d'elle. L'apôtre a livré à Satan Hyménée et Alexandre (1 Timothée 1: 20). Ici, il juge que c'est le cas de le faire. L'a-t-il fait, puisque l'assemblée a fait son devoir en excluant le coupable? Cela est douteux.

Dans l'assemblée, en marchant avec le Seigneur, on est gardé sous sa conduite et celle de l'Esprit Saint. C'est le *dedans*, où l'on se trouve en sécurité. En *dehors*, c'est le domaine où Satan peut exercer ses droits. Mais s'il lui est permis de le faire à l'égard de quelqu'un qui est à Dieu, comme dans le cas de Job, c'est afin de mâter une chair rebelle. C'est le châtement gouvernemental infligé pour que l'on échappe à la condamnation finale qui atteindra le monde.

Une assemblée, en ôtant le méchant du milieu d'elle, ne le livre pas à Satan, mais le coupable une fois dehors se trouve, hélas! dans le domaine où Satan exerce ses droits.

Il faut aussi se rappeler que l'exclusion a deux buts: la purification de l'assemblée, et le relèvement du coupable.

(Verset 6). — Les Corinthiens n'avaient pas à se vanter, car l'assemblée tout entière était souillée par le mal qui était au milieu d'elle et qu'elle tolérait. «Un peu de levain fait lever la pâte tout entière». Le mal ne s'arrête donc pas à la personne coupable; l'assemblée en est souillée.

(Verset 7). — Il fallait donc que l'assemblée ôtât le vieux levain, le péché qui était dans son sein. Une fois purifiée du péché qui l'avait souillée, elle serait une nouvelle pâte, le mal en

ayant été exclu. Ce qui nécessitait cette purification, c'est que l'assemblée est en elle-même une chose sainte. En sa qualité d'assemblée de Dieu, appartenant à Christ et étant en Lui, l'assemblée de Corinthe était sans levain. Elle était telle comme résultat de ce que notre pâque, Christ, a été sacrifiée.

(Verset 8). — La fête des pains sans levain, qui durait sept jours, suivait la célébration de la Pâque. Durant ce temps, indiquant une période complète, il était interdit chez les Israélites d'avoir du levain dans les maisons. «C'est pourquoi», dit l'apôtre, «célébrons la fête» — celle des pains sans levain, qui pour nous figure le temps complet de notre vie ici-bas — «célébrons la fête, non avec du vieux levain» — le péché qui est vieux en effet, car il date de la chute d'Adam — «ni avec un levain de malice et de méchanceté». «Le vieux levain» est le levain de la vieille nature; le levain de malice et de méchanceté exprime plutôt l'activité du levain. Paul fait peut-être allusion ici à l'esprit qui animait les Corinthiens, même à son égard, par suite de l'influence qu'exerçaient parmi eux les faux docteurs. Enfin il ajoute: «Mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité». Contraste frappant avec ces dispositions qui existaient chez eux.

(Versets 9-13). — L'apôtre nous enseigne ici quelle est la conduite à tenir envers les personnes qui ont dû être ôtées du milieu de nous-mêmes, c'est-à-dire de l'assemblée. Il dit qu'on ne peut rompre d'une manière absolue avec les pécheurs, même avec les grands pécheurs de ce monde; on peut avoir affaire avec eux pour les choses de la vie. Mais si quelqu'un portant le nom de frère, a dû être exclu pour l'un des péchés mentionnés au verset 11, ou pour d'autres, on ne doit pas conserver avec celui-là les relations ordinaires de la vie, qui peuvent être obligatoires avec les mondains. On ne doit, pas même manger avec ces exclus.

Ce sont donc ceux du dedans qui tombent sous le jugement de l'assemblée. Ceux du dehors ont affaire avec le jugement de Dieu. Mais si quelqu'un du dedans peut être appelé méchant, pour avoir fait outrage d'une manière quelconque au saint nom du Seigneur Jésus, celui-là doit être ôté, du milieu de nous-mêmes, «mais bien qu'exclu de l'assemblée, il appartient néanmoins à la maison, comme un méchant enfant renvoyé du salon, appartient cependant à la famille».

Il est bon de remarquer aussi que les péchés mentionnés au verset 11, ne composent pas la liste complète des cas qui exigent le retranchement. Il n'y a pas une telle liste. Ici, il n'est question que du mal moral. Le voleur et même le meurtrier n'y sont pas nommés.

Trois points importants ressortent de l'enseignement de ce chapitre. 1° Le sentiment de profonde humiliation qui doit s'emparer de l'assemblée à la découverte d'un péché dans son sein. 2° L'action de l'assemblée pour se purifier du mal en excluant le coupable, mais en vue de son relèvement. 3° La ligne sévère de conduite à tenir à l'égard de la personne qu'on a dû exclure de l'assemblée. «Il y a des cas difficiles à juger, comme, par exemple, si un homme est «avare ou convoiteur». Mais si l'assemblée est dans un bon état spirituel, le Seigneur, dans un tel cas, amènera tout au jour. Là où se trouve une assemblée spirituelle, ce qui est faux ou

hypocrite ne peut toujours durer. Mais on ne peut pas mettre quelqu'un dehors, jusqu'à ce qu'il ait commis quelque acte d'après lequel l'on peut agir».

## Chapitre 6

L'apôtre, dans ce chapitre, entre dans des détails relatifs au relâchement, des Corinthiens dans leur vie ordinaire. Ils avaient des procès devant les infidèles; ils faisaient tort à leurs frères plutôt que de supporter le tort qui leur était fait. Puis il revient à ce qui était le grand piège à Corinthe, la corruption par les convoitises de la chair.

(Versets 1-8). — Les Corinthiens agissaient aussi comme des hommes du monde dans leurs différends en matière d'intérêt. Se conduire comme morts et ressuscités avec Christ leur était bien étranger. Ils avaient des procès entre eux; triste chose déjà que d'avoir des procès, mais de plus ils les portaient devant les hommes du monde pour être jugés. Ils allaient devant les injustes, devant les incrédules, dit l'apôtre, et non devant les saints. A ce propos, Paul leur répète ces paroles qui reviennent souvent dans cette épître: «Ne savez-vous pas?» On les trouve jusqu'à six fois dans le chapitre qui nous occupe. Ils avaient été enseignés par l'apôtre; ils auraient dû savoir quelle était la pensée de Dieu à l'égard de telle ou telle chose. Et parmi les choses qu'ils ne devaient pas ignorer étaient celles-ci, savoir, que les saints accompagneront le Seigneur au jour du jugement des vivants, et que même ils assisteront, au jugement des anges comme associés à Lui. Sont-ils donc indignes ou incapables de juger dans les petites choses de la terre?

«Une chose bien digne de remarque dans le Nouveau Testament, c'est que très souvent les choses de Christ les plus élevées et les plus merveilleuses sont introduites dans les circonstances de la vie ordinaire et leur sont appliquées. Ici il est dit que les saints jugeront les anges. L'Esprit de Dieu introduit les gloires d'un autre monde et en projette la lumière directe dans les choses les plus ordinaires d'ici-bas. Nulle manière de les juger n'est semblable à celle-là. Si l'apôtre exhorte les esclaves à ne rien détourner, il présente comme motif le résumé de tout le christianisme (Tite 2: 9-14). Les Corinthiens avaient des différends et des procès entre eux: «Eh quoi», dit l'apôtre, «vous allez juger le monde, et même les anges, et vous ne sauriez juger dans les choses de cette vie!» De même, quant à la fornication, il dit: «Votre corps est le temple de Dieu, ne le souillez pas». Ce qui est si remarquable, c'est la révélation de semblables motifs introduits pour agir sur toute notre conduite journalière. La chair est là, et pour la juger, il faut appliquer ces motifs élevés.

» Les saints jugeront le monde et les anges quand Christ reviendra; dans un sens ce sera durant tout le millénium, mais d'une manière générale, quand il reviendra. Et dans le jugement du monde, les saints de l'Ancien Testament seront associés avec Christ. Dans l'Apocalypse 20: 4, nous lisons: «Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné». Ils sont ressuscités et glorifiés, et arriveront à la perfection avec nous (Hébreux 11: 40).» (J.N.D.)



Ce coup d'oeil sur la gloire à venir montre, par contraste, combien ce qui concerne les affaires de cette vie est peu de chose. Si les Corinthiens avaient des procès entre eux, ceux qui étaient peu estimés dans l'assemblée — c'est-à-dire ceux qui avaient le moins de puissance spirituelle — valaient mieux pour juger les procès que les juges de ce monde. Il leur fait honte de ce qu'ils agissaient comme s'il n'y avait pas parmi eux un seul homme sage pour décider entre ses frères, plutôt que d'avoir recours aux incrédules.

(Verset 7). — C'était d'ailleurs un mal que d'avoir des procès entre eux. Ils auraient dû plutôt supporter des pertes, des injustices, et se laisser faire tort. Quel triste état que le leur! Ils ne manquaient d'aucun don, mais la grâce leur faisait défaut. Le Seigneur nous dit que nous ne devons pas résister au mal (Matthieu 5: 39), et que si quelqu'un veut plaider contre nous et nous ôter la tunique, il faut la lui laisser, et même au besoin lui abandonner le manteau. C'est une question de grâce. Il vaut mieux garder le caractère de Christ que de conserver son manteau.

(Verset 8). — Mais les Corinthiens, au lieu d'agir ainsi, faisaient même tort à leurs frères et commettaient des injustices à leur égard. Combien n'étaient-ils pas coupables!

(Versets 9, 10). — De nouveau l'apôtre porte leurs regards en avant vers la gloire, en leur disant que les injustes n'hériteront pas le royaume de Dieu. Ceux qui trouvent leur plaisir dans les péchés énumérés aux versets 9 et 10, ne pourraient pas participer au jugement de ces choses dans le royaume.

(Verset 11). — Quelques-uns des Corinthiens avaient été autrefois du nombre de ceux qui sont mentionnés dans les versets 9 et 10, mais maintenant, ayant cru au Seigneur, ils étaient dans un état tout nouveau. Ils avaient été lavés, sanctifiés, justifiés, au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu. Il y a un lavage initial dont le Seigneur parle à Pierre, en Jean 13: 10, en disant: «Celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds, mais il est tout net». Il y a aussi une sanctification, c'est-à-dire une mise à part qui précède la justification; puis vient celle-ci qui donne la paix en vertu de l'oeuvre de Christ, «lequel a été livré pour nos fautes, et a été ressuscité pour notre justification». Ainsi justifiés, «nous avons la paix avec Dieu» (Romains 4: 25; 5: 1).

Quelqu'un a dit: Dans ce verset 11, la sanctification vient avant la justification. Il en est ainsi habituellement, lorsque les deux choses sont placées ensemble. Ainsi, en 1 Pierre 1: 2: «Elus... en sainteté de l'Esprit, pour l'aspersion du sang de Jésus Christ», L'Ecriture parle aussi très clairement d'une sanctification progressive, mais quand la sanctification et la justification sont mises ensemble, la première vient d'abord. La raison en est que si vous la mettiez la dernière, vous auriez un homme qui a un droit au ciel, mais qui n'est pas propre pour y entrer. D'un autre côté, on ne trouve jamais que le fait d'être propre pour le ciel soit en rapport avec la sanctification progressive. L'Ecriture parle souvent de celle-ci, par exemple: «Afin que nous croissions en toutes choses jusqu'à lui» (Ephésiens 4: 15); et encore: «Se purifie comme lui aussi est pur» (1 Jean 3: 3), etc. Ces passages montrent qu'il y a des progrès à faire quand l'on est chrétien; mais ils ne se rattachent pas du tout au fait de rendre propres pour le ciel. Au

contraire, nous lisons: «Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables (ou dignes) de participer au lot des saints dans la lumière» (Colossiens 1: 12); il est question là de tous les chrétiens ensemble. Le pauvre brigand qui va droit dans le paradis était sans doute propre pour y être, sans sanctification progressive. L'Écriture est claire quant à celle-ci: c'est être transformé en la ressemblance de Christ ici-bas.» (J.N.D.)

«*Sanctifié*, c'est être mis à part pour Dieu. Un homme est mis à part pour Dieu. Il est semblable à une pierre dans une carrière, et l'Esprit de Dieu vient l'en tirer. Il est vivifié par le Saint Esprit, puis il est placé sous l'efficacité de l'oeuvre de Christ. Dans l'épître aux Hébreux, nous avons: «sanctifiés par le sang de l'alliance», cela veut dire simplement que maintenant la nouvelle alliance est introduite, car Christ est mort pour la nation, et le sang de l'alliance a été versé, et Dieu a posé le fondement sur lequel le peuple peut être placé pour entrer dans l'alliance... Mais en Pierre: «sanctifiés pour l'aspersion du sang», est par l'Esprit de Dieu; l'Esprit nous met à part pour cela. La sanctification par l'Esprit ne se trouve pas dans l'épître aux Hébreux.» (J.N.D.)

«*Vous avez été lavés*, dans le passage que nous considérons, est le développement de la vérité, l'apôtre ayant parlé de la souillure dans laquelle ils étaient auparavant. Ce lavage s'opère par l'application de la Parole à l'âme. «Vous êtes nets», dit le Seigneur, «par la parole que je vous ai dite» (Jean 15: 3).» (J.N.D.)

(Versets 12-14). — Ici se présente un autre enseignement. Pour le chrétien, il y a pleine liberté s'il s'agit des viandes, mais tout n'est pas avantageux, et il ne faut se laisser asservir par rien. Quant aux viandes et à l'estomac, Dieu les mettra à néant dans leur rapport l'un avec les autres. Il y aura une fin à tous deux: l'état présent sera détruit. Mais s'il s'agit du corps, du vase, il a une tout autre destination. Il est déjà *pour le Seigneur*, comme instrument du nouvel homme. En Romains 12: 1, l'apôtre exhorte les chrétiens à l'offrir en sacrifice vivant (en contraste avec les sacrifices de victimes que l'on tuait). Le corps est un instrument vivant offert à Dieu pour son service. Et par conséquent il ne doit servir à aucun usage impur. Si toutes choses sont permises, c'est en rapport avec la sainteté de Dieu et pour le bien des autres. Mais le Seigneur est pour le corps, et le sera jusqu'à la résurrection de celui-ci. Dieu a ressuscité le Seigneur et il nous ressuscitera par sa puissance.

Écoutons encore ces paroles d'un autre: «Par ces paroles: «Toutes choses me sont permises», mais toutes ne sont pas avantageuses», l'apôtre veut dire que pour lui, il n'y a pas différence entre elles; toutes lui sont indifférentes, mais il ne veut permettre à aucune d'avoir puissance sur lui. Du moment qu'une chose gouverne, la convoitise a puissance sur moi, même s'il ne s'agit que de quelque chose de bon à manger. Il y a dans ces passages quantité de détails rapprochés les uns des autres: les viandes sont pour l'estomac; le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur et le Seigneur pour le corps. Le Seigneur s'est occupé du corps aussi bien que de l'âme, bien qu'il n'ait pas encore racheté celui-là de son présent état. Le corps est donc pour le Seigneur et non pour ses propres convoitises, et le Seigneur l'a fait être le temple de l'Esprit Saint. Le corps attend la rédemption, dans ce sens qu'il attend d'être transformé pour être dans la gloire. Mon âme jouit de la liberté de la grâce; mon corps, ainsi

que toute la création, attend la liberté de la gloire. Mais le corps appartient maintenant au Seigneur, et l'Esprit Saint y habite comme dans un temple.» (J.N.D.)

(Versets 15-20). — Dans ces versets, les raisons données pour montrer que le corps mortel du racheté doit être un instrument consacré au Seigneur, présentent une gradation frappante. L'apôtre avait dit: «Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur;» puis il ajoute: «Vos corps sont des membres de Christ». De là vient l'énormité du péché commis en prenant un membre de Christ pour le faire membre d'une prostituée. La grandeur de ce péché est démontrée par ce que, dans l'acte de la fornication, il y a union des deux, selon la parole que nous trouvons en Genèse 2: 24. Un membre de Christ uni à une prostituée devient une seule chair avec elle! Quelle abomination!

Au contraire, la position bénie du racheté est d'être uni au Seigneur. Ayant la vie de Christ, ayant l'Esprit de Christ, on est un avec Lui. «Dans ces paroles: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui», il y a la pensée d'autorité. C'est au *Seigneur* lui-même que l'on est uni. La personne à qui l'on est uni n'est rien moins que le Seigneur. Aussi ne pourrait-on pas dire d'une manière intelligente «membres du Seigneur», car on perdrait alors la notion de la seigneurie de Christ».

(Verset 18). — La fornication est un péché énorme en soi, comme nous l'avons vu. Le chrétien est uni au Seigneur; quelle confusion horrible, s'il s'unissait à une prostituée! Mais ce péché est encore aggravé par le fait qu'il est une dégradation du corps qui est l'ouvrage de Dieu. Le fornicateur pèche contre Dieu et contre son propre corps.

(Verset 19). — Ici vient s'ajouter une raison encore plus puissante; c'est que le corps du racheté est le temple du Saint Esprit qui est en lui, et qu'il a de Dieu. Un tel temple ne peut ni ne doit être profané. — Enfin le chrétien est la propriété de Celui qui l'a acheté, corps et âme. Un esclave ne s'appartient pas; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il gagne, appartient à son maître. Ainsi vous n'êtes pas à vous-mêmes, «car vous avez été achetés à prix». Oui, au prix du précieux sang de Christ. Tels sont les grands motifs présentés pour nous engager à marcher dans la pureté, et pour ne faire servir nos corps que pour le Seigneur.

Quelques mots d'un autre: «Le corps est le temple du Saint Esprit qui agit sur l'âme et sur le coeur. Christ habite dans nos coeurs par la foi — mais le corps est son temple, et par conséquent on doit s'en servir selon ce qu'il est. Un temple est saint comme Celui qui y habite. Il ne comporte rien de profane, ni d'impur. Bien du mal provient de ce que l'on ne reconnaît pas cela. Le corps n'est à sa vraie place que lorsqu'il est un vase dont l'on se sert pour Dieu et en vue de Dieu. Il est un membre de Christ, parce qu'il est à Lui, une partie de Lui. Il est le temple de Dieu, parce que l'Esprit Saint y demeure. Mon corps est son temple, c'est une simple déclaration; mais j'ai l'Esprit Saint pour me guider. «Vous n'êtes point à vous-mêmes», est-il dit. Cela et le fait que mon corps est le temple du Saint Esprit sont les deux grands principes directeurs de la condition chrétienne. Pour cette double raison, nous devons glorifier Dieu dans notre corps. «Votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous». Ces paroles nous montrent d'une manière très distincte la réalité de la présence de l'Esprit Saint en nous comme

Personne divine, et non comme une simple influence, ainsi que bien des personnes en parlent. — On ne doit donc pas profaner le temple de Dieu. Depuis que la rédemption a été accomplie, être le temple du Saint Esprit est le privilège des saints. Etre uni au Seigneur est une chose réelle. Si je suis uni au Seigneur, je possède toute la plénitude de Celui qui demeure en moi. Cela montre la grande différence qu'il y a entre la vie et l'union. On dit quelquefois que nous sommes unis par la foi, et aussi par la vie: ni l'un ni l'autre n'est vrai. Nous sommes unis *en* vie, mais l'union est *par* l'Esprit Saint. Les saints de l'Ancien Testament pouvaient être unis de coeur et d'esprit, mais ce n'est pas l'union des saints du Nouveau Testament. Des personnes demeurant ensemble ne constituent pas un corps. Le corps de Christ formé de membres unis à Lui par le Saint Esprit, ne pouvait pas exister avant que Christ, la Tête, fût à la droite de Dieu. Il faut avoir la Tête avant d'avoir le corps. Il y avait le Fils de Dieu sur la terre vivifiant qui il voulait, mais il n'y avait pas de corps jusqu'à ce que l'Esprit Saint eût été donné en suite de la séance de Christ à la droite de Dieu.» (J.N.D.)

(Verset 20). — La conclusion de tous les motifs donnés par l'apôtre est: «Glorifiez donc Dieu dans votre corps». C'est du corps, du vase, de l'instrument seulement qu'il a été question dans tout le passage. Il est important de le remarquer. L'addition du texte reçu: «Et dans votre esprit qui appartiennent à Dieu», ne peut qu'ôter à la force de l'exhortation qui est de glorifier Dieu dans l'emploi de l'instrument. Il n'y a point de similarité entre cette exhortation et le voeu de l'apôtre Paul pour les Thessaloniens (1 Thessaloniens 5: 23), où nous avons l'esprit, l'âme et le corps.

## Chapitre 7

«Dans ce chapitre, l'apôtre traite du mariage et de la vérité générale qu'il convient de rester dans la position où l'on a été appelé. C'est un très beau passage relativement à la sainteté du mariage. En toutes choses nous devons agir avec Dieu».

(Versets 1-9). — Ce chapitre fait moralement suite à l'enseignement donné à la fin du chapitre 6. On avait adressé des questions à l'apôtre. On comprend qu'en apprenant que la fornication était réprouvée de Dieu, les païens convertis aient pu se demander si le mariage n'était pas aussi une chose impure (\*). L'apôtre répond en maintenant l'institution divine établie pour l'homme à la création, mais il la veut dans toute son intégrité primitive: une seule femme pour un seul homme et vice versa. Le christianisme condamne absolument la polygamie. Dieu avait condescendu à l'égard de son peuple terrestre à tolérer cet usage et à donner des directions à celui qui aurait deux femmes (Deutéronome 21: 15). Mais quand le christianisme arrive, l'institution divine établie à la création est rigoureusement réclamée, telle qu'au commencement. Un païen converti uni à plus d'une femme ne pouvait occuper aucune charge dans l'assemblée (1 Timothée 3: 2, 12; Tite 1: 6). En considérant aussi ce que la Parole nous rapporte des maisons d'Abraham, de Jacob, d'Elkana, de David, de Salomon, etc., on voit que la pluralité des femmes a toujours été une cause de chagrins et de difficultés dans les familles des justes.

(\*) Des sectes hérétiques l'ont prétendu (voyez 1 Timothée 4: 3).

Mais dans ce chapitre, l'apôtre, tout en maintenant l'institution du mariage dans son intégrité et comme absolument légitime, présente une chose nouvelle, un nouvel état en dehors du mariage et émanant du christianisme. Celui-ci a introduit ici-bas une vie nouvelle, une vie divine dans la puissance de l'Esprit. Et cette puissance peut maintenir un chrétien, ce qui a eu lieu pour Paul et quelques autres, au-dessus et en dehors de ce qui a trait à la nature, de sorte que ce chrétien soit consacré entièrement au Seigneur, libre de le servir sans rien qui l'embarrasse. Alors c'est la meilleure part. Si donc le célibat n'était pas prévu en principe lors de la création, maintenant c'est l'état le plus excellent; mais il faut que ce soit «un don de grâce de la part du Seigneur» (verset 7) et non une contrainte, ni un acte de propre volonté qui voudrait s'en faire un mérite devant Dieu. Il ne faut pas non plus en faire un système, une règle imposée à une certaine classe de personnes, comme l'a fait l'église romaine. En 1 Timothée 4: 3, la *défense* de se marier est présentée comme provenant d'esprits séducteurs, et des enseignements de démons. Les faits ont prouvé qu'en dehors d'un don personnel du Seigneur, cette abstinence de ce que Dieu a ordonné selon la nature, aboutit le plus souvent à des péchés positifs.

C'est pourquoi l'apôtre, tout en souhaitant que tous fussent comme lui, et disant à ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves qu'il leur était bon de demeurer comme lui, enjoint à ceux qui ne savent pas garder la continence, de se marier, et cela à cause du danger qu'ils courraient de tomber dans le péché. «Il vaut mieux», dit-il, «se marier que de brûler». Etre préoccupé de la chose est plus nuisible à l'âme que d'être marié. Ainsi être marié est comme une sauvegarde contre le péché.

(Versets 10-17). — Une fois mariés, un lien positif est établi entre les époux: «Ils ne sont plus deux, mais une seule chair» (Marc 10: 8), de sorte que chacun des deux époux ne dispose plus de sa propre personne à son gré. C'est une chose à laquelle il est important de penser quand l'on se marie, car on pourrait ensuite se trouver dans l'épreuve et être en danger, ou de désobéir à la Parole, ou d'avoir recours à des moyens illicites pour éviter d'être chargé de famille. L'enseignement de l'apôtre est positif. Une fois le lien formé, on ne peut et on ne doit pas se frustrer l'un de l'autre (verset 5). Les versets 3 à 5 montrent donc aux époux chrétiens l'obligation sous laquelle le lien les place. — D'un autre côté, il y a ailleurs, dans la Parole, des exhortations adressées aux femmes et aux maris: Ephésiens 5; Colossiens 3 et 1 Pierre 3. Dans ce dernier chapitre, l'apôtre Pierre dit aux maris: «Pareillement, vous, maris, demeurez avec elles (c'est-à-dire vos femmes) *selon la connaissance*, comme avec un vase plus faible, c'est-à-dire féminin, leur portant honneur comme étant aussi ensemble héritiers de la grâce de la vie, afin que vos prières ne soient pas interrompues» (1 Pierre 3: 7). Ce passage s'applique sans doute à tous les détails de la vie des époux entr'eux, mais s'il s'agit de la vie conjugale, il est, pour ainsi dire, relativement aux maris, comme le régulateur de l'obligation dont parle notre chapitre 7, aux versets 2 à 5. Quelqu'un a dit: «Les maris de même doivent demeurer avec leurs femmes en les honorant — leur affection et leurs rapports étant réglés par la connaissance chrétienne, et non par aucune passion humaine — marchant avec elles comme étant héritiers ensemble de la grâce de la vie (\*)».

(\*) Etudes sur la Parole de Dieu.

Revenant aux versets 10 et 11, l'apôtre, se basant sur le commandement du Seigneur, enjoint à ceux qui sont mariés que la femme ne soit pas séparée de son mari et que le mari n'abandonne pas sa femme. Tel est l'ordre positif. La parenthèse du verset 11 dit par rapport à la femme: «Et si elle est séparée, qu'elle demeure sans être mariée, ou qu'elle se réconcilie avec son mari»; mais cela n'établit nullement pour elle la faculté de se séparer, elle n'en a pas le droit. Mais si, par exemple, une femme chrétienne a un mari mondain, et qu'il l'abandonne, elle doit rester tranquille dans cette position, ou bien, le cas échéant, se réconcilier avec lui.

Les versets 12 à 16 s'occupent du cas où l'un des époux a été pris par l'Evangile et non pas l'autre. Le fidèle devait-il continuer à habiter avec l'infidèle? La réponse de l'apôtre montre qu'il n'en est pas dans le christianisme comme dans le judaïsme. Un Juif qui épousait une gentile se profanait et les enfants étaient profanes ou impurs. Pour lui, la fidélité consistait à renvoyer la femme et les enfants. (Esdras 10). Dans le christianisme, système de grâce, c'est le contraire: si l'un des deux époux est encore étranger à la nouvelle vie, il est sanctifié par celui qui a la vie, et les enfants au lieu d'être impurs sont saints (en contraste avec impurs). Ils ont ainsi part aux droits ecclésiastiques du père chrétien ou de la mère chrétienne. Si l'infidèle voulait rompre le lien, le fidèle, frère ou soeur, n'y était plus assujetti; mais Dieu nous a appelés à marcher dans la paix. Puis il y a dans la vérité divine et le salut qu'elle proclame, quelque chose de contagieux; le mari ou la femme fidèle peuvent, dans la main de Dieu, être l'instrument de la conversion de l'infidèle. Il faut remarquer que ce passage n'a trait qu'à une union déjà formée quand l'Evangile lui arrive, et qu'il n'apporte aucune sanction à un mariage qu'un chrétien voudrait contracter avec un mondain.

Le verset 17 établit comme règle que chacun doit marcher comme le Seigneur le lui a départi, comme Dieu l'a appelé. L'apôtre, investi de son autorité, en ordonne ainsi dans toutes les assemblées.

Remarquons encore que la parenthèse du verset 11, n'a pas du tout rapport à un état de divorce. Ce chapitre ne renferme pas trace de la question du divorce.

Un autre point intéressant établi dans notre chapitre, c'est la distinction que fait l'apôtre entre ce qu'il ordonne comme émanant d'une révélation directe du Seigneur, et ce qu'il dit comme fruit d'une expérience personnelle provenant d'une marche sous la direction de l'Esprit Saint, mais qui n'est pas l'inspiration directe. Au verset 10, il dit: «*Non pas moi*, mais le Seigneur»; au verset 12: «*Moi*, non pas le Seigneur;» au verset 25: «Je n'ai pas d'ordre du Seigneur, mais *je donne mon opinion* comme ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle»; au verset 40: «Mais elle (la veuve) est, à *mon avis*, plus heureuse si elle demeure ainsi: or j'estime que moi aussi j'ai l'Esprit de Dieu». Cette distinction que fait l'apôtre rehausse le prix de la révélation; elle montre que l'inspiration est plus que le fruit d'une piété exceptionnelle et de l'expérience la plus haute d'un homme dont la marche pratique serait sous la direction du Saint Esprit. Mais tout en tenant compte de cette distinction qui fait ressortir ce qu'est l'inspiration et sa valeur, il ne faudrait pas penser que les paroles de l'apôtre, lorsqu'il dit: «*Moi*, et non pas le Seigneur», n'aient pas toute leur importance pour

nous. Il est inspiré pour écrire: «Moi, et non pas le Seigneur». Ces passages font partie de l'Écriture divinement inspirée, «utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice» (2 Timothée 3: 16). Voici sur ce sujet quelques paroles d'un autre:

«Au verset 12, nous lisons: «Quant aux autres, je dis, moi, non pas le Seigneur;» et cela est très précieux, parce que les incrédules de nos jours parlent de l'inspiration comme si elle n'était que la plus haute expression de la vie intérieure. L'apôtre fait ici une différence instructive. Il dit: «Je donne mon opinion comme ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle». «Quant aux autres je dis, moi, non pas le Seigneur», c'est-à-dire, comme homme, je vous donne le fruit de mon expérience. Ainsi l'Écriture répond à tout et répudie le système entier de ces hommes qui nient l'inspiration, en distinguant soigneusement entre les meilleures pensées de Paul et les commandements du Seigneur. Sur le sujet dont il est question dans ces versets, Paul n'a pas de commandement du Seigneur, et, il est inspiré pour nous le dire. Et cela est très précieux en soi. Nous avons son jugement spirituel, et lui-même nous dit que ce n'est pas un commandement du Seigneur. Il est inspiré pour faire cette différence. Toutes les paroles rapportées dans l'Écriture ne sont pas des paroles inspirées, car il y a des paroles du diable et celles d'hommes méchants; mais l'écrivain sacré est inspiré pour les rapporter.» (J.N.D.)

(Versets 18-24). — Chacun devait marcher comme le Seigneur le lui avait départi, chacun comme Dieu l'avait appelé. Celui qui avait été appelé étant circoncis ne devait pas mépriser les privilèges juifs, parce qu'il était maintenant chrétien. Comme aussi celui qui avait été appelé dans l'incirconcision, ne devait pas faire comme les Colossiens et les Galates et se placer sous les ordonnances de la loi. Être circoncis ou incirconcis n'est rien; l'important ce sont les commandements: la vérité, doit faire autorité pour l'âme.

Chacun doit demeurer dans la vocation où il était lorsqu'il a été appelé. Ce principe est général, bien qu'ici il s'applique particulièrement au cas de l'esclave. Mais il s'applique aussi aux occupations, à la profession que l'on suivait quand on a été appelé. Il y a des professions qui ne peuvent s'accorder avec le christianisme; il est évident que l'on ne peut continuer à les pratiquer, et qu'un chrétien ne peut pas y entrer. Il ne faut pas devenir esclave des hommes, puisque l'on a été acheté à prix par le Seigneur. C'est pourquoi si un esclave pouvait devenir libre, il faisait bien d'en profiter. Sinon il pouvait se consoler en pensant qu'il était l'affranchi du Seigneur. Mais en général le chemin est de rester tout simplement dans l'état où l'on était quand on a été appelé et d'y rester avec Dieu.

(Versets 25-40). — Quant aux personnes des deux sexes qui étaient vierges, non mariées, l'apôtre n'avait pas de commandement. S'il y avait eu un commandement, chacun serait sous l'obligation de s'y conformer. Si le commandement eût été de se marier, le célibat serait une désobéissance. Si le commandement avait été de ne pas se marier, le mariage serait une désobéissance. Aussi la Parole, dans sa sagesse, laisse-t-elle chacun libre et responsable d'avoir à faire personnellement avec Dieu. L'apôtre avait reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle en restant seul. Il sait par expérience que c'est la meilleure part lorsqu'on est consacré au Seigneur, mais il ne l'impose à personne. Si l'on se marie, on ne pêche pas, mais

on aura des afflictions dans la chair, et, dit-il, «moi je vous épargne». Ceux qui sont mariés sont dans l'obligation de se plaire l'un à l'autre; ceux qui ne le sont pas, s'ils sont consacrés au Seigneur, ont le coeur libre pour plaire entièrement au Seigneur. Enfin, tous ces conseils de l'apôtre n'ont pas pour but d'enlacer les saints dans des liens, mais il les donne pour leur avantage, en vue de ce qui est bienséant, et afin qu'ils puissent vaquer sans distraction au service du Seigneur. Si n'être pas marié distrait l'âme en occupant les pensées, il vaut mieux se marier, car être préoccupé du mariage lorsqu'on n'est pas dans cet état, est plus préjudiciable à la piété que tout ce qui accompagne le mariage.

En terminant, l'apôtre répète que le lien du mariage ne peut être rompu que par la mort, et que la femme veuve est libre de se remarier, pourvu que ce soit «dans le Seigneur». Au temps où l'apôtre écrivait, se marier «dans le Seigneur» ne comportait pas seulement que c'était entre chrétiens, mais les deux étaient nécessairement dans l'assemblée. Aujourd'hui les chrétiens sont dispersés dans les systèmes religieux formés par les hommes. Mais si le coeur est lié au témoignage de la vérité, de manière que ce soit le tout de la vie, on ne sacrifiera pas cette position pour s'unir à une personne, même chrétienne, mais qui se trouve dans ces systèmes.

Au dernier verset, l'apôtre dit de la veuve qu'elle est, à son avis, plus heureuse de demeurer comme elle est, et il a l'Esprit de Dieu pour donner son avis.

## Chapitre 8

(Versets 1-3). — L'apôtre répond par ordre aux questions qui lui avaient été faites. Ici, il s'agit des choses sacrifiées aux idoles. Paul parle premièrement d'avoir *de la connaissance*. Les Corinthiens se vantaient de leur connaissance, et il semble qu'il leur en parle avec un peu d'ironie. La connaissance enfle si l'on s'en occupe comme d'une connaissance que l'on a, que l'on possède en soi, et qui n'est pas la connaissance de ce qui est en Dieu, laquelle rend Dieu précieux à l'âme et la garde dans l'humilité. Alors on aime Dieu, et l'on a conscience d'être connu de Lui. Si quelqu'un *pense* savoir quelque chose, il est encore ignorant de la vraie connaissance. Dans tout ce chapitre, la connaissance et l'amour sont mis en contraste: l'amour pour Dieu et l'amour pour les frères.

(Verset 4). — Ici, l'apôtre établit nettement le fait qu'une idole n'est rien dans le monde. C'est un morceau de bois ou d'une autre matière. Les prophètes de l'Ancien Testament avaient déjà parlé de la même manière, et même ironiquement, comme Elie sur le mont Carmel, au sujet de Baal (1 Rois 18); comme Esaïe, au sujet des images taillées (Esaïe 44). Paul, au 10<sup>e</sup> chapitre de notre épître, ira plus loin en montrant que, derrière l'idole, il y avait l'activité des démons.

«Il y a deux directions distinctes quant aux idoles. Il fallait reconnaître qu'en elle-même l'idole n'est rien, et cependant qu'elle est quelque chose relativement à la conscience des hommes» (J.N.D. Notes sur 1 Corinthiens)



(Versets 5, 6). — Les païens reconnaissaient beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs, des êtres imaginaires. Mais les chrétiens avaient été amenés au seul Dieu vivant et vrai (1 Thessaloniens 1); le seul vrai Dieu qui a envoyé Jésus Christ (Jean 17). Il y a un seul Dieu, le Père, duquel sont toutes choses, et nous pour Lui. Il nous a acquis maintenant par Christ. Nous ne reconnaissons aussi qu'un seul Seigneur, qui est Jésus Christ, Celui par qui sont toutes choses. Il est le Créateur des mondes, et nous sommes par Lui, soit comme Créateur, soit comme Rédempteur. Citons encore ici quelques paroles d'un frère maintenant auprès du Seigneur:

«Au verset 6, l'acception différente entre les mots «Dieu» et «Seigneur» se voit clairement. Il ne s'agit pas de la nature divine comme telle, mais de la place que les Personnes divines occupent dans ce que l'on appelle l'économie de la grâce. Le Père demeure dans la simple Déité, mais le Fils est devenu un homme, et dans son humanité il a pris la place de Seigneur. Quand donc je parle spécifiquement de Dieu, je parle du Père. Mais quant à Christ, il est dit: «Tu appelleras son nom Jésus», c'est-à-dire Jéhovah Sauveur, et la place qu'il a prise actuellement comme homme est celle de Seigneur: «Dieu a fait *Seigneur* et Christ ce Jésus que vous avez crucifié». Ce n'est pas qu'il cesse d'être Jéhovah, mais il a pris la place de Seigneur, tandis que le Père demeure dans la simple Déité abstraite. Je fais cette remarque, parce qu'en Christ comme Seigneur la grâce est administrée. Auprès du Père, je suis un enfant, mais si je regarde à l'administration de la grâce, je vais au Seigneur. C'est ainsi qu'Etienne dit: «*Seigneur* Jésus, reçois mon esprit», et Ananias: «*Seigneur*, j'ai ouï parler à plusieurs de cet homme», — «Pour nous il y a un seul Dieu, le Père, et un seul Seigneur, Jésus Christ». Cela ne dit pas quelle est la nature de ce Seigneur; nous savons qu'il est à la fois Dieu et homme, mais ici nous avons la place éminente qu'il a prise, selon qu'il a dit: Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.» (J.N.D.)

(Versets 7-13). — Dans ces versets, la question des choses sacrifiées aux idoles se présente comme affaire de conscience à conscience entre frères (\*), et non au point de vue de ce qu'est l'idolâtrie aux yeux de Dieu. Il fallait que l'amour pour un frère pour lequel Christ était mort par amour, prédominât sur la connaissance et la liberté que l'on pouvait avoir en ne tenant aucun compte de l'idole. Sinon, l'on devenait une pierre d'achoppement pour les faibles, et ainsi l'on péchait contre eux et contre Christ qui était mort pour eux. Il valait donc mieux ne pas manger de viande plutôt que d'être une occasion de chute pour un frère. La viande ne nous recommande pas à Dieu. Ce qui importe, c'est d'avoir à coeur le bien des frères.

(\*) «Souiller la conscience», au verset 7, signifie que si quelqu'un juge dans sa conscience qu'une chose est mauvaise, il doit suivre sa conscience et s'abstenir, sans quoi il la souille. Remarquez que l'on ne peut pas édifier sur la connaissance du mal. Si je pense ne devoir manger que des herbes (Romains 14), je dois me tenir à cela, ou bien ma conscience est souillée. Je dois me séparer de l'iniquité, mais je ne puis édifier sur quelque chose de négatif. (J.N.D.)

Pour nous aujourd'hui, la question de choses sacrifiées aux idoles n'a pas son application littérale, mais les principes qui sont à la base de l'enseignement de ce chapitre sont applicables à une quantité de détails dans la marche pratique des chrétiens. Au verset 6 du chapitre 18 de

Matthieu, le Seigneur montre combien c'est une chose grave d'être une occasion de chute pour un petit qui croit en Lui. Là et ailleurs dans cet évangile, les petits, les simples, ne sont pas seulement des petits enfants selon la nature, mais aussi des adultes tout simples dans leur foi.

---

Note relative au verset 11: «Celui qui est faible, le frère pour lequel Christ est mort, *périra* par ta connaissance». «Périr» c'est à quoi tend, pour autant qu'il est en toi, ton acte de manger, parce que tu l'induis à pécher contre sa conscience. Ce n'est pas que le Seigneur ne veuille intervenir et le sauver, mais c'est ce que tu fais. Nous trouvons ailleurs la même vérité sous d'autres formes; par exemple: «Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez» (Romains 8: 13); cela veut dire que la mort est la fin d'une vie selon la chair. Il n'y a rien là touchant la mort éternelle ou la vie éternelle. La fin de ces choses, c'est la mort. Elle est le jugement de Dieu, et si un homme vit dans ces choses, «selon la chair», il mourra. Dieu a montré que la fin de certaines choses est la mort; si j'entraîne mon frère dans ces choses dont la fin est la mort, alors je fais périr mon frère, bien que, d'après d'autres textes, on puisse croire que Dieu ne le laissera pas.

Il est très important de ne tordre aucun texte des Ecritures pour établir une doctrine. Dieu est plus sage que nous, et il ne commet pas d'erreurs. Quelques personnes s'effraient de certains textes qui se rapportent à telle ou telle doctrine; cela prouve seulement qu'elles ne sont pas fondées dans la doctrine. En Romains 14: 15, nous lisons: «Ne détruis pas par la viande celui pour lequel Christ est mort». Détruire mon frère pour un morceau de viande! Du moment que je vois que la fin de ces choses est la mort et que j'induis mon frère à en faire une, il est clair que, pour ce qui est de moi, je détruis mon frère. Toutefois Dieu agira à son égard en dépit de moi.

Il est tout à fait vrai que si je regarde un croyant comme étant en Christ, il n'y a point de «*si*», et il ne peut y en avoir quant à sa sécurité. «Il est agréable à Dieu dans le Bien-aimé», et là il n'y a pas de «*si*». Il est «assis dans les lieux célestes en Christ», et tout est réglé. Mais ce n'est pas tout ce que Dieu a voulu à son égard. Après l'avoir racheté, il l'a placé dans le désert afin qu'il le traverse, et alors nous avons les «*si*» et les «pourvu que», comme nous lisons en Hébreux: «Si du moins nous retenons ferme», et en Colossiens: «Si du moins vous demeurez dans la foi», etc. Mais ce que nous avons en même temps tout le long du chemin, c'est la dépendance absolue de Dieu, et son infaillible fidélité. Comme je l'ai dit quelquefois — je pourrais être avec mon enfant au bord d'un précipice, et lui serait porté à courir étourdi, et je lui dirais: «Si tu tombes, tu seras mis en pièces», mais je n'aurais pas la moindre idée de le lâcher et de le laisser tomber. Or nous sommes «gardés par la puissance de Dieu par la foi pour le salut». Cela montre que nous avons besoin d'être gardés, mais de notre côté c'est la dépendance de la puissance qui nous garde. Il ne faut pas confondre cela avec notre acceptation; mais c'est une dépendance constante de Dieu qui garde mon âme dans un bon état envers Lui.

Les avertissements qui se trouvent dans la parole de Dieu me font penser à l'amour parfait de Dieu et à sa fidélité qui me gardent. Cela me tient dans la place de dépendance qui est convenable pour moi. Ce qui cause toute la difficulté, c'est de confondre cela avec l'acceptation. Je ne pourrais pas vous dire: «Si j'allais à B.», puisque j'y suis, et telle est ma position d'absolue acceptation devant Dieu.

L'expression «qui vous affermira jusqu'à la fin» (chapitre 1: 8), prouve que nous avons besoin d'être affermis. Dieu nous place là où la manne ne manquera pas un seul matin; ainsi nous avons à vivre de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, et nous sommes continuellement ramenés à un sentiment de dépendance qui est bien précieux. La rédemption nous introduit dans le désert, et qu'est-ce que j'y trouve? Que Dieu a pensé tout le temps à ce que mon vêtement ne s'use point et à ce que mon pied ne s'enfle pas, tandis qu'il me conduit pour m'humilier et pour m'éprouver, afin que je connaisse ce qu'il y a dans mon cœur; et ensuite «pour me faire connaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu» (voyez aussi Deutéronome 8: 15, 16). Ce n'est pas seulement que je suis sauf en Christ — accepté en Lui — mais je suis gardé par la puissance de Dieu, en dépendance de Lui, et c'est là que nous trouvons les «si» répétés tant de fois, mais jamais en rapport avec Dieu quant à sa fidélité. C'est par rapport à moi-même que je trouve les «si» destinés à me garder dans la dépendance. Du côté du Seigneur, nous avons: «Je connais les miens et je suis connu des miens... Je connais mes brebis, et elles me suivent, et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main». Eh bien! la main doit être là pour me garder. La parfaite fidélité, de Dieu nous reçoit, mais alors nous sommes dépendants de cette fidélité. (J.N.D.)

## Chapitre 9

(Versets 1-3). — Dans le chapitre précédent, l'apôtre établit la liberté des chrétiens; dans celui-ci il revendique la liberté du ministère. Il était douloureux pour le cœur de Paul de voir les Corinthiens, ses enfants dans la foi, mettre en doute son apostolat, sous l'influence des faux docteurs.

«Ne suis-je pas libre?» dit-il. Il l'était certes, mais comme nous le voyons à la fin du chapitre 8, il savait, par amour pour les faibles, renoncer à cette liberté, et donner ainsi un exemple à ceux qui abusaient de leur liberté et froissaient les consciences des faibles. «Ne suis pas apôtre?» Ses adversaires pouvaient, contre son apostolat, faire valoir le fait qu'il ne faisait pas partie des douze (peut-être était-ce ceux qui disaient: «Moi je suis de Céphas»), qu'il n'avait pas été avec le Seigneur sur la terre, et n'avait pas été le témoin de ses actes, ni n'avait entendu la vérité de sa bouche. A cela Paul répond: «N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur?» C'était comme une condition pour être apôtre que d'avoir vu le Seigneur, d'avoir été avec Lui (Actes des Apôtres 1: 21, 22). Or Paul, en effet, n'avait pas marché avec Jésus sur la terre. Il l'avait vu cependant, mais d'une manière toute différente. Il l'avait vu glorifié, et plus d'une fois (Actes des Apôtres 9: 3, etc.; 22: 17, 18). De plus, Jésus lui-même l'avait envoyé (Actes des Apôtres 26: 17, 18). Et Dieu avait mis son sceau sur son apostolat: les Corinthiens amenés par

son moyen à la foi, en étaient la preuve: «N'êtes-vous pas», dit-il, «mon ouvrage dans le Seigneur?» Ces mots «dans le Seigneur» montrent que l'oeuvre de Paul parmi les Corinthiens s'était accomplie selon le Seigneur, dans sa communion, et non par lui-même, ni pour lui.

D'autres avaient pu être amenés à Christ par le ministère d'autres apôtres, mais quant aux Corinthiens, c'était lui, Paul, qui avait été envoyé vers eux, près desquels son travail n'avait pas été vain, encouragé qu'il avait été par le Seigneur lui-même (Actes des Apôtres 18: 9-11). Ils étaient son ouvrage, le sceau de son apostolat dans le Seigneur, la preuve que le Seigneur avait agi par lui, et c'était sa défense, son apologie auprès de ceux qui l'interrogeaient. Le mot «interrogeait» veut dire: qui m'accusent comme en jugement et me font subir un interrogatoire (\*). Son apologie contre ses accusateurs, c'est qu'il a vu le Seigneur et que les Corinthiens sont son ouvrage.

(\*) «Interrogent», du grec *αναχρηω*, juger, faire subir un interrogatoire.

Dans les versets 4 à 12, l'apôtre établit tous ses droits, qui sont ceux du ministère en général. Il avait le droit de manger et de boire, c'est-à-dire de vivre des dons que lui feraient les assemblées (verset 7). Il avait le droit, s'il eût été marié, de mener sa femme avec lui, comme le faisaient les autres apôtres, tels que Pierre, et les frères du Seigneur. Lui, Paul, avait renoncé à l'état du mariage, comme il le dit au chapitre 7, mais son droit ne subsistait pas moins. Il avait le droit de ne point travailler de ses mains pour subvenir à ses besoins, mais il le faisait afin de ne pas être à charge aux assemblées (Actes des Apôtres 20: 34; 18: 3; 2 Thessaloniens 3: 8, 9). Et Barnabas, son compagnon d'oeuvre autrefois et toujours au service du Seigneur, comme ces paroles le montrent, suivait la même ligne de conduite que Paul qui n'avait pas cessé de l'aimer malgré leur dissension momentanée (Actes des Apôtres 15: 39).

Pour établir et légitimer sa pensée à l'égard de ce qu'il a dit au verset 6, Paul prend des exemples tirés des moeurs et des usages des hommes. Un soldat ne va pas à la guerre à ses propres dépens; celui qui plante une vigne, en mange le fruit; celui qui paît un troupeau, mange du lait du troupeau. Mais l'apôtre ne se contente pas de ces témoignages naturels; il invoque une autorité plus élevée, celle de la loi, et pour cela il montre le sens spirituel du passage de Deutéronome 25: 4: «Tu n'emmuselleras pas le boeuf qui foule le grain». Il dit: «Est-ce des boeufs que Dieu prend soin?» Sans doute Dieu prend soin des boeufs comme de toute créature (Psaumes 104: 27, 28; Jonas 4: 11). D'autres passages de la loi le font aussi voir (Deutéronome 22: 6, 10; Lévitique 22: 27, 28); mais ces passages sont moins écrits pour les animaux sans raison que pour l'homme qui doit apprendre par là à être humain, et comme nous le voyons, ils ont une portée encore plus grande. «C'est pour nous entièrement que cela est écrit». Il y a dans la loi une portée spirituelle que l'âme enseignée de Dieu sait découvrir. Et ainsi c'est pour nous qu'il est écrit que celui qui laboure, doit labourer dans l'espérance de recueillir du fruit, et que celui qui foule le grain, doit le faire avec l'espérance d'y avoir part. Puis l'apôtre fait l'application du principe qu'il vient d'établir au droit qu'a celui qui prêche l'Evangile de profiter des biens charnels de ceux à qui il a apporté des biens spirituels (Galates 6: 6). Paul avait donc ce droit, tout comme d'autres qui en usaient, mais lui n'en veut rien faire et préfère tout souffrir, la faim et le dénuement s'il le faut, afin qu'aucun obstacle ne fût mis

à l'Evangile du Christ, c'est-à-dire pour prévenir les accusations que ses adversaires pourraient porter contre lui.

Aux versets 13 et 14, l'apôtre apporte deux nouveaux arguments à l'appui de sa thèse relative au droit du ministère. En premier lieu, il rappelle que sacrificateurs et lévites qui, sous le régime de la loi, n'avaient point de part comme les autres tribus, leur part bénie étant l'Eternel, vivaient de ce qui leur était offert, c'est-à-dire des dîmes (Nombres 18). Ensuite il cite ce que le Seigneur a ordonné, savoir que ceux qui annoncent l'Evangile, vivent de l'Evangile. «L'ouvrier est digne de sa nourriture», a dit Jésus en envoyant les douze (Matthieu 10: 10); «digne de son salaire», a-t-il répété en envoyant les soixante et dix disciples (Luc 10: 7). Puis Paul insiste de nouveau, au verset 15, sur le fait qu'il renonce à son droit, qu'il n'écrit point cela pour qu'on en use avec lui comme s'il désirait ces choses, et qu'il aimerait mieux mourir plutôt que de se voir enlever ce sujet de gloire. Il dit: «Anéantir ma gloire». Ce n'était pas sa gloire devant Dieu, mais devant les hommes, la gloire d'annoncer *gratuitement* l'Evangile, en s'imposant pour cela toutes sortes de fatigues. Et l'honneur en revenait finalement à Dieu.

(Versets 16-18). — Sa gloire n'est pas d'annoncer l'Evangile, mais de le faire gratuitement. Quant à évangéliser, le devoir lui en a été imposé par le Seigneur; une administration lui a été confiée; il est administrateur des mystères de Dieu (chapitre 4: 1). Il n'a donc pas à se glorifier de prêcher l'Evangile; malheur à lui s'il ne le fait pas, s'il méconnaît la grâce que Dieu lui a faite en l'y appelant. S'il le fait volontairement, il en a un salaire, et ce salaire est celui de rendre l'Evangile exempt de frais, en attendant un autre salaire au jour des rétributions. S'il évangélisait malgré lui, il ne ferait qu'administrer ce qui lui a été confié. En tout cela, nous voyons quel bel exemple de renoncement Paul nous donne.

(Versets 19-23). — Au lieu d'user de sa liberté pour son propre profit, Paul s'asservissait à tous, disait-il, afin de gagner le plus de gens. Bel usage de sa liberté! Libre afin de renoncer à lui-même, Dans son service, il s'accommodait aux pensées religieuses de ceux dont il s'occupait, en vue de faire pénétrer la vérité dans leurs coeurs. En prêchant, a dit quelqu'un, il s'adaptait à la capacité religieuse et à la forme des pensées des uns et des autres, afin de trouver accès pour la vérité dans les esprits, et il agissait de même dans sa manière de vivre parmi eux. «Pour les Juifs, je suis devenu comme Juif, dit-il, afin de gagner les Juifs; pour ceux qui étaient sous la loi, comme si j'étais sous la loi, n'étant pas moi-même sous la loi». Les Juifs et ceux qui sont sous la loi sont bien les mêmes hommes, mais le premier terme les désigne comme nation ayant ses moeurs et ses usages; «sous la loi» rappelle leur relation avec Dieu par le moyen de la loi. Paul leur parle donc et agit au milieu d'eux comme étant de leur nation et sous la loi, mais il a bien soin d'ajouter qu'il n'est pas sous la loi — «il est mort à la loi» (Galates 2: 19). Mais le fait que toujours il entre d'abord dans les synagogues pour prêcher Christ, la manière dont il le fait et dont son discours à Antioche de Pisidie est un exemple, nous montre comment il se faisait Juif avec les Juifs, afin de gagner les Juifs. Paul continue en disant: «Pour ceux qui étaient sans loi, comme si j'étais sans loi». C'est des païens qu'il parle, comme ne possédant point une loi divine révélée et écrite, mais près desquels on pouvait en appeler

aux oeuvres de la nature qui rendent témoignage de Dieu, et à la conscience. C'est ce que Paul fait à Lystre et à Athènes (Actes des Apôtres 14; 17). En comparant son apologie adressée aux Juifs lors de son arrestation à Jérusalem (Actes des Apôtres 22) avec son apologie devant Agrippa, Festus et les principaux officiers romains (Actes des Apôtres 26), on voit que dans la première, il rapporte aux Juifs les choses qui pouvaient avoir un effet sur leurs consciences; tandis qu'il les omet dans la seconde qui s'adresse plutôt à des gentils. Mais remarquons que comme le mot «sans loi» qu'il s'applique pourrait être mal compris, Paul se hâte d'ajouter qu'il n'est pas sans loi quant à Dieu; il est justement soumis à Christ: Christ est sa loi. Ainsi c'était dans son service, et non dans sa marche, que l'apôtre s'adaptait ainsi à chacun. Avec les faibles, il savait parler le langage qui convenait à leur faiblesse, il y condescendait sans sacrifier rien de la vérité, et renonçait à ce qui aurait pu les blesser, comme il exhorte à le faire (Romains 14; voyez aussi 1 Corinthiens 3; Hébreux 5; Philippiens 3: 15, 16). Et ce renoncement, cette condescendance, cet abandon de lui-même, c'était afin de gagner les faibles pour les affermir, les fortifier et les faire croître en Christ. En un mot, il était devenu toutes choses pour tous, faisant entièrement abnégation de lui-même, renonçant à tous ses droits, afin d'en sauver quelques-uns. Quel ardent amour des âmes, et comme Paul marchait bien sur les traces de Celui qui a renoncé à tout et qui est venu du ciel pour servir! Et il faisait tout cela à cause de l'Evangile, afin d'y avoir part lui-même, afin de jouir des résultats de la réception de l'Evangile par ceux qu'il aurait ainsi évangélisés avec dévouement.

(Versets 24-27). — Dans ce qui précède l'apôtre a montré comment par amour pour les faibles, comment pour gagner des âmes à Christ, il renonçait à ses droits et à lui-même. Dans les versets qui terminent ce chapitre, nous voyons comment il se conduisait à l'égard de lui-même, — car ce lui-même était la seule personne qu'il ne voulait pas servir (verset 27). Afin de bien rendre sa pensée, Paul se sert de deux images empruntées aux spectacles publics chez les anciens. Il le fait plus d'une fois dans ses épîtres. Il y avait des courses dans la lice et diverses sortes de combats dans l'arène. Tous couraient dans la lice, mais un seul remportait le prix. Nous chrétiens, nous avons tous un but vers lequel nous avons à courir: c'est «le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens 3), et nous devons courir comme si chacun de nous seul devait le remporter. C'est ce que l'apôtre fait comprendre par son exhortation. Le prix est assez grand pour que chacun de ceux qui auront atteint le but y ait sa part. «Courez donc de telle manière que vous le remportiez», dit-il. Celui qui court a un but devant lui; il y court droit; il ne porte ses regards ni à droite, ni à gauche, ni derrière lui; il a rejeté tout ce qui pouvait l'alourdir ou l'embarrasser; c'est ainsi qu'il court de manière à remporter, le prix. De fait, tous les chrétiens atteindront Christ dans la gloire, mais Paul l'atteindra comme un prix décerné à un coureur dans la lice. Lui, Paul, ne se contentait pas que le temps qui s'écoulait l'entraînât vers la gloire, mais, moralement, il courait vers ce but. «Je fais, une chose», dit-il; «oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but».

Celui qui combattait dans l'arène vivait de régime. Il s'abstenait, de tout ce qui aurait pu affaiblir ou rendre pesant son corps, moins léger à la course, moins fort pour le combat. Il doit

en être de même de nous moralement. «Rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons» (Hébreux 12: 1). Et combien grand est le prix placé devant nous! Ceux qui couraient ou combattaient mettaient toute leur ardeur, n'épargnaient rien pour obtenir une couronne corruptible, un honneur passager, nous, nous courons et combattons pour une couronne incorruptible, pour une gloire éternelle. Avec quel zèle nous devrions nous appliquer à l'atteindre.

C'est ce que Paul faisait. Il courait, sachant bien vers quel but, et il savait sur quel adversaire devaient tomber ses coups, sans quoi il aurait battu l'air en vain. Pour poursuivre sans entraves son but glorieux, Paul mortifiait son corps et l'asservissait; la chair était l'adversaire contre lequel il dirigeait ses coups. Et il le fait comme s'il eût été en danger de tout, même d'être réprouvé. Il ne voulait pas se faire de la sûreté de son salut un oreiller pour la chair; mais il agissait comme étant en danger de tout perdre. Remarquez cependant qu'il ne dit pas: «De peur qu'après avoir cru;» mais: «De peur qu'après avoir prêché à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé». Hélas! ce sera le cas de beaucoup de prédicateurs.

---

Note sur les versets 26, 27. Nous en venons à des versets qu'on a souvent peur de regarder en face. Le mot «réprouvé» trouble quelques âmes, de sorte que plusieurs ont essayé de prouver que «réprouvé» ne veut pas dire réprouvé. Je n'y vois pour moi aucune difficulté. L'apôtre suppose un cas: quelqu'un qui prêche aux autres et qui cependant périt lui-même. Paul avait une parfaite assurance quant à lui-même; mais il dit que s'il s'était borné à prêcher, il aurait eu une fausse assurance, mais s'il ne se contentait pas de battre l'air, son assurance était bien fondée.

Courir pour «recevoir» est l'idée générale qui se rapporte à la couronne incorruptible de gloire. Paul avait dans sa pensée le salut: «afin que de toutes manières j'en sauve quelques-uns». Il ne pense pas seulement à la récompense du service, mais ici il envisage tout de la manière la plus générale. L'écriture est claire: «Chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail». «Il n'y a personne qui ait quitté maison, ou parents, ou frères, ou femme, ou enfants, pour l'amour du royaume de Dieu, qui ne reçoive beaucoup plus en ce temps-ci, et, dans le siècle qui vient, la vie éternelle». Il y a ce qui caractérise la foi du chrétien et fait de la vie éternelle la récompense. Il y a le fait de tenir son corps asservi, c'est le contraire de prêcher. Je ne suis pas seulement un prédicateur, mais quelqu'un qui vit, «de peur qu'après avoir prêché à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé». Il faut courir selon les lois, comme un chrétien, et pas seulement prêcher. On pourrait avoir toute la profession extérieure possible et tomber dans le désert. Il faut la réalité.

Ceux qui affaiblissent la force du mot «réprouvé», le font malgré le sens du passage. Le mot ne se rapporte pas à la valeur de la prédication, car l'apôtre dit: «Je combats ainsi, non comme battant l'air, mais je mortifie mon corps et je l'asservis». — «Je combats», ce n'est pas mon service, ni ma prédication. Etre réprouvé, c'est être perdu, c'est subir «le châtement d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur». Ce que Paul veut dire est qu'il n'est

pas seulement un croyant, mais qu'il vit comme un croyant, et que sans cela il peut être réprouvé tout comme un autre. Je n'ai pas le moindre doute que Dieu gardera les siens, mais si Paul avait prêché seulement, et n'avait pas eu la vie, il aurait été réprouvé. Mais il ne l'était pas, et il montre comment il vivait pour n'être pas réprouvé. Le point est que l'on doit combattre selon les lois. Or la loi de Christ est que l'on doit vivre aussi bien que parler, sans quoi craignez les conséquences. «Si vous vivez selon la chair, vous mourrez». Dieu pose des principes absolus d'où dérivent certaines conséquences, et je ne veux pas affaiblir ces principes. (J.N.D. Notes sur 1 Corinthiens 9)

## Chapitre 10

Dans ce chapitre, à partir du verset 14, on entre dans le sujet relatif au *corps* de Christ sur la terre. La première partie de l'épître traite de ce qui a rapport à la *maison*, et l'on y trouve la discipline dans l'assemblée comme purification de la maison de Dieu, etc. Dans les 13 premiers versets du chapitre 10, nous avons, par l'exemple de ce qui est arrivé à Israël dans le désert et par conséquent de son état, un tableau de l'état correspondant de la chrétienté professante dans le monde. «Paul prouve par là qu'une personne peut continuer dans les observances extérieures du christianisme, et cependant être perdue».

Tout Israël était sorti d'Égypte; tous avaient eu part à des privilèges communs; tels qu'être sous la nuée comme protection; passer à travers la mer et ainsi être baptisés pour Moïse; manger la manne et boire l'eau du rocher. Mais en route il s'est opéré un triage, et la plupart tombèrent dans le désert. Voilà, en figure, l'histoire de la chrétienté; mais les avertissements sont pour tous. Seulement ce sont ceux qui ont la vie qui en profitent, et qui vont jusqu'au bout. (comparez ).

(Versets 1-13). — «Baptisés pour Moïse». C'est être associés à lui dans ces choses: le passage de la mer et la protection de Dieu dans la nuée. Israël entra dans le chemin que Moïse avait frayé par l'ordre de Dieu, chemin à travers la mer, type de la mort qui délivre. Moïse était pour ainsi dire responsable de ce chemin, et les Israélites y entraient pour lui, adhérant à lui dans cette chose; ils étaient baptisés pour lui sous l'œil de Dieu dans la nuée qui avait changé de place pour les protéger, passant derrière eux pour se mettre entre eux et les Égyptiens. Nous aussi, nous sommes baptisés pour Christ, pour sa mort. Nous entrons après Lui, associés à Lui, dans ce chemin de la mort qu'il a frayé pour nous, de la mort qui nous délivre.

Dans les versets 3 et 4, l'apôtre parle de la manne et de l'eau du rocher, mais les envisage comme des types en parlant de viande spirituelle et de breuvage spirituel. La manne était le type du pain de vie, Jésus, descendu du ciel, et l'eau du rocher, de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient après que Christ eut été glorifié (voyez Jean 6; 7). Mais l'apôtre en parlant de cette nourriture et de ce breuvage veut faire ressortir les grands privilèges qui étaient la part du peuple sorti d'Égypte. Il y a de même pour la chrétienté des privilèges correspondants: le baptême et la cène. Mais si l'apôtre y fait allusion, ce n'est que d'une manière éloignée. «Le rocher était le Christ», et ce rocher les suivait. Nous voyons par ces paroles, comme bien d'autres passages le disent, que Jéhovah, l'Éternel, le Dieu d'Israël, qui



suivait et protégeait le peuple, n'était autre que la Parole éternelle, Celui qui a marché sur la terre comme l'humble Jésus de Nazareth.

Le verset 5 nous fait voir qu'un triage s'est opéré en route. *Tous* avaient eu part aux mêmes privilèges. L'apôtre répète cinq fois ce mot tous; il appuie sur ce fait que tous avaient reçu de l'Eternel les mêmes bienfaits. Mais il ajoute: «la plupart tombèrent dans le désert». Quel contraste entre ce mot «la plupart» et «tous!» Et surtout quand on pense que Caleb et Josué furent les seuls de tous ceux qui sortirent d'Egypte, qui ne tombèrent pas. «Dieu n'a pas pris plaisir en la plupart d'entre eux»; pourquoi? La longue énumération de leurs péchés l'explique. Mais il en sera de même de la chrétienté.

(Versets 6-10). — «Afin que nous ne convoitions pas des choses mauvaises, comme ceux-là aussi ont convoité». Cela n'a pas trait à quelque fait spécial de l'histoire d'Israël, mais exprime plutôt la tendance générale du cœur chez ce peuple, la convoitise, de laquelle découlent les faits ensuite énumérés: ils furent idolâtres, ils commirent la fornication, ils tentèrent le Christ, ils murmurèrent. Le jugement de Dieu s'exerça en châtement et ils disparurent de la scène. Ce n'est pas ce que fit le peuple, leurs mauvaises actions, qui sont les types pour nous, mais c'est ce qui leur arriva comme jugement.

Lors de l'idolâtrie du veau d'or, Exode 32, il y avait une certaine apparence d'un culte offert à l'Eternel. Aaron ayant fait le veau et bâti un autel devant lui, cria: «Demain une fête à l'Eternel». Et ils offrirent des holocaustes et des sacrifices de prospérités, puis «le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour se divertir». Il est remarquable de voir que l'apôtre se borne à cette citation. C'est qu'elle s'appliquait tout spécialement à la position des Corinthiens. Sous prétexte de liberté, ils prenaient part aux fêtes païennes qui suivaient les sacrifices offerts aux idoles (chapitre 8), et ces repas étaient accompagnés de jeux et de danses, auxquels un chrétien ne pouvait participer sans se souiller. L'avertissement était donc bien à propos.

Le verset 8 met en garde contre la fornication. C'était encore là un danger auquel ils étaient particulièrement exposés. On sait la corruption et l'immoralité qui régnaient à Corinthe. L'apôtre en disant: «Ne commettons pas la fornication, comme quelques-uns ont commis la fornication», rappelle ce qui est rapporté en Nombres 25: «Le peuple commença à commettre fornication avec les filles de Moab». Là il n'y avait plus rien qui eût même l'apparence d'imiter un sacrifice à l'Eternel. Les filles de Moab «invitèrent les Israélites aux sacrifices de leurs dieux, et le peuple mangea et se prosterna devant leurs dieux. Et Israël s'attacha à Baal-Péor». Le châtement de l'Eternel fut que vingt-quatre mille hommes en tout moururent de la plaie. Le verset 8 de notre chapitre dit qu'il en est tombé en *un seul jour*, vingt-trois mille. C'est le nombre de ceux qui sont tombés le même jour. Mais les chefs du peuple étaient morts avant ce jour (Nombres 25: 4, 5). Ainsi il n'y a pas de contradiction comme on le prétend entre Nombres 25 et 1 Corinthiens 10.

(Versets 9, 10). — Ils tentèrent le Christ. Comme nous l'avons fait remarquer, Jéhovah, qui les suivait, était le Christ. Ici l'apôtre fait allusion au chapitre 21 des Nombres. Le châtement

fut qu'ils périrent par les serpents. Tenter Dieu, c'est vouloir éprouver sa puissance et sa bonté en demandant des preuves matérielles (voyez Exode 17: 7). C'est être incrédule et mettre en doute sa fidélité, et par conséquent être mécontent de Dieu et se décourager. C'est ce que fit le peuple. Puis ils murmurèrent et le destructeur les fit périr. Leurs murmures furent fréquents dans leur marche à travers le désert, mais ce fut surtout après le châtement qui tomba sur Coré, Dathan et Abiram, et qui nous est rapporté au chapitre 16 des Nombres. Le châtement fut la mort de quatorze mille sept cents d'entre eux, outre ceux qui moururent dans l'affaire de Coré. Là, le peuple murmura contre le gouvernement de Dieu qui avait frappé les coupables.

Paul nous dit au verset 11, que toutes ces choses arrivaient aux Israélites comme types, et qu'elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints. Les fins des siècles, c'est le terme de l'histoire de la responsabilité du premier homme, histoire qui trouve sa fin dans la mort de Christ (comparez Hébreux 9: 26).

Comme conclusion sérieuse, l'apôtre, au verset 12, ajoute: «Ainsi, que celui qui *croit être debout*, prenne garde qu'il ne tombe». C'est celui qui se préoccupe de ce qu'il est debout qui est en danger. Littéralement, Israël sorti d'Egypte pouvait se croire debout. Aujourd'hui, la chrétienté peut se croire debout. Israël est tombé dans le désert, et de même la chrétienté professante, sans vie, ne restera pas debout, elle sera coupée (Romains 11: 22). Mais chacun de nous doit mettre à profit cette exhortation. Se glorifier de ses privilèges, de la connaissance que l'on a, et peut-être en secret, des progrès que l'on a faits, est un danger; c'est ce qui amène les chutes.

Le verset 13 contient un grand encouragement et une précieuse promesse. Les tentations qui surviennent ne sont pas des tentations surhumaines; elles ne sont pas au-dessus de ce qu'un homme peut supporter. Dieu est bon et fidèle; il ne permettra pas que la tentation aille au delà de nos forces. Puis, pour que nous puissions supporter l'épreuve, l'apôtre nous dit que Dieu, la source de toute force, *fera* lui-même l'issue, nous en fera sortir dans sa miséricorde.

(Verset 14). — Ici, nous avons l'idolâtrie dans le vrai sens du mot, ce qui est une abomination aux yeux de Dieu. Tous les avertissements qui précèdent se résument en celui-là, car c'était le danger auquel les Corinthiens étaient le plus exposés et qu'ils devaient surtout fuir. Les hommes, sous l'impulsion du diable, ont sciemment abandonné le Créateur connu par ses ouvrages, et se sont fait des divinités à leur portée, selon leur imagination, et en rapport avec leurs passions. C'est ce que rappelle l'apôtre, dans la seconde partie du premier chapitre de l'épître aux Romains.

On comprend, d'après cela, l'importance de l'exhortation de l'apôtre: «C'est pourquoi, bien-aimés, fuyez l'idolâtrie». Il enseigne plus bas que si ce qui est sacrifié à une idole n'est rien en soi-même, et que si une idole n'est rien en elle-même, sinon un morceau de bois ou de pierre, cependant, derrière l'idole, il y a un démon, de sorte qu'à ce point de vue, les choses que les nations sacrifient, elles les sacrifient à des démons (verset 20). Voilà l'énormité du crime d'idolâtrie aux yeux de Dieu.

Pour arriver à montrer que si — étant averti — on mangeait des choses sacrifiées aux idoles, on avait communion avec les démons (versets 19-21), l'apôtre prend pour exemples de communion, la cène, au verset 16, et les sacrifices en Israël, au verset 18 (le verset 17 est une parenthèse et comme une révélation à part).

Cet important passage tout entier est comme une grande leçon de communion. Le fait que la cène et les sacrifices en Israël sont pris comme exemples de communion, explique pourquoi l'apôtre les présente sous forme d'interrogation; puis dans l'application faite aux choses sacrifiées aux démons, il parle en affirmant.

Le but de l'apôtre, au verset 16, n'est pas d'expliquer ce qu'est la cène. Mais la Parole, abondante en richesses d'enseignements, nous en donne ici plusieurs, d'abord dans le motif qui porte l'apôtre à intervertir l'ordre de l'institution de la cène, en parlant de la coupe avant de parler du pain. La coupe est la communion du précieux sang du Christ, versé pour nous sur la croix. Or l'application de ce sang était la première chose nécessaire pour nous purifier de la souillure de nos péchés. Il fallait cette purification pour que nous pussions devenir membres du corps de Christ. Quant au pain de la cène, nommé ici après la coupe, ce pain que nous rompons, est la communion du corps de notre précieux Sauveur souffrant et mourant pour nous sur la croix, ce corps donné et offert pour nous, et duquel est sorti le sang précieux qui nous purifie de tout péché. Nous avons part à tous les bénéfices de ce sacrifice parfait de Christ. Le seul pain de la cène est donc la communion de ce seul corps du seul Sauveur souffrant et mourant sur la croix pour nous.

(Verset 17). — Dans ce verset — qui est comme à part, tout en se liant avec la fin du verset 16 — l'apôtre introduit, relativement à la cène et au pain qui est rompu, un nouvel enseignement. Il y attache une signification que ne connaissaient pas les premiers frères à Jérusalem, lorsqu'ils rompaient le pain (Actes des Apôtres 2), parce que ce n'était pas encore révélé. Le verset 16 nous montre la cène dans ce qu'elle est du Seigneur à nous; le verset 17 nous fait connaître ce qu'elle est *entre nous*, par le fait que tous les rachetés forment ensemble le corps de Christ sur la terre. Or le seul pain de la cène qui représente le seul corps du Sauveur sur la croix, représente en même temps, dans son unité, le seul corps mystique de Christ sur la terre, composé de tous les croyants unis à Lui par le seul et même Esprit. Ainsi, la fraction ensemble du seul et même pain qui est la communion du corps du Christ sur la croix, est en même temps l'expression du fait que tous les rachetés ensemble forment un seul corps. Le seul pain de la cène représente donc, d'un côté, le seul corps du Sauveur sur la croix, et, de l'autre, le seul corps de tous les rachetés ensemble. Voilà pourquoi le texte dit: «Car nous qui sommes plusieurs (tous les membres du corps), sommes *un seul pain*, un seul corps (il n'y a pas plus deux corps de Christ sur la terre que deux pains de la cène), car nous participons tous (tous les membres du corps) à un seul et même pain».

Il résulte de ce fait important que tous ceux qui participent ensemble à la cène du Seigneur sont solidaires les uns des autres comme faisant corps ensemble dans la fraction du pain. C'est ce qui détermine avec qui l'on peut et l'on doit rompre le pain. De ce principe ressort nécessairement le fait que tous ceux qui participent ensemble à la cène à une table

quelconque, sont solidaires ensemble de tout ce qui caractérise cette table, et sont chacun responsables, sciemment ou non, de tout ce qui se rattache au terrain sur lequel cette table est dressée.

Or quel est le terrain sur lequel une table doit être dressée pour la cène, pour être la Table du Seigneur? Notre verset 17 nous le dit: c'est le terrain de l'unité du corps de Christ. Une telle table est donc pour tous les membres du corps de Christ, pourvu qu'ils se trouvent individuellement dans les conditions requises par le Seigneur pour y participer. Une assemblée de Dieu est responsable de maintenir les droits du Seigneur (\*) sur sa propre table.

(\*) Il faut remarquer l'expression «la table du Seigneur», et non «la table de Christ». Le Seigneur est Celui qui est au-dessus de moi. Je ne sache pas que Christ soit jamais appelé Seigneur de l'Assemblée. Il est le Seigneur de l'individu, non de l'Assemblée. Mais il est Seigneur *dans* l'Assemblée, et chaque chrétien reconnaît ce titre et cette autorité de Seigneur. (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

Il n'y a nécessairement *qu'une* Table du Seigneur, bien qu'elle puisse être dressée en différents lieux. Toute table dressée pour la cène en dehors du principe de l'unité du corps, selon notre verset 17, est une table de l'homme (\*). Pour juger du terrain sur lequel une telle table repose, il faut remonter à l'origine de son érection. Elle provient ou d'un schisme, fruit de quelques fausses doctrines, ou d'un esprit d'indépendance, ou d'une organisation humaine. Mais comme nous l'avons vu, tous ceux qui sont en communion à une telle table, sont solidaires et responsables, le sachant ou non, du mal quel qu'il soit, qui s'y rattache. Il s'ensuit qu'une personne qui se trouve à cette table ne peut être reçue à la Table du Seigneur, en qualité de membre du corps de Christ, qu'en se purifiant personnellement du mal qui se rattache à la table à laquelle elle a participé jusqu'alors. Autrement l'assemblée de Dieu qui recevrait cette personne sans autre, se trouverait accepter le mal qui se rattache à la dite table et se solidariserait avec lui. D'un autre côté, une personne participant à une table qui n'est pas celle du Seigneur, ne peut dans aucun cas être admise à la Table du Seigneur pour retourner ensuite à la sienne propre. L'assemblée de Dieu qui recevrait temporairement cette personne, sanctionnerait par là la table à laquelle elle continuerait de se rattacher (\*\*). — Il y a donc d'un côté le fait d'être membre du corps de Christ, et par là d'avoir place à la Table du Seigneur, et d'un autre côté, les conditions scripturaires voulues pour que l'on ait droit à prendre cette place à la gloire de Dieu, et c'est bien «se recevoir les uns les autres à la gloire de Dieu» (Romains 15: 7).

(\*) Ce serait une monstruosité de dire que c'est une table des démons. Ce dernier terme ne s'applique qu'à l'idolâtrie.

(\*\*) Quelques extraits de la correspondance de J.N.D. seront ici à leur place. «La réunion pour la fraction du pain est *en principe* le rassemblement ensemble de tous les chrétiens dans l'unité du corps de Christ. Chaque chrétien, par conséquent, a droit d'y participer. Mais en même temps, dans l'état présent de la chrétienté, nous sommes appelés à maintenir scrupuleusement, avec fidélité et zèle, la sainteté de la table du Seigneur (2 Timothée 11: 22). Or l'assemblée n'est en aucune manière une réunion volontaire de chrétiens qui ont choisi l'assemblée, car dans ce cas, ce serait une secte. *C'est, pour autant que la chose est possible maintenant, le rassemblement de tous les membres du corps de Christ.* Nous devons avoir une preuve suffisante que ceux qui désirent y participer sont de vrais chrétiens, et que leur marche est morale, chrétienne. Or, s'ils se réunissent habituellement avec ceux qui nient les vérités du christianisme, ils sont souillés, et il en est de même s'ils se réunissent là où

l'immoralité est tolérée. — La différence de vues ecclésiastiques n'est pas une raison suffisante pour exclure une âme. Mais si quelqu'un voulait être un jour avec les frères, et un autre jour avec les sectes, je ne pourrais pas le permettre, et je ne recevrais pas une telle personne; car, au lieu d'user de la liberté qui lui appartient pour jouir de la communion spirituelle des enfants de Dieu, elle aurait la prétention de changer l'ordre de la maison de Dieu et de perpétuer la division des chrétiens.

»Le principe de rassemblement est l'unité du corps, de sorte qu'une personne connue comme chrétienne est libre de venir [à la Table]; seulement la personne qui l'introduit doit avoir la confiance de l'assemblée quant à sa compétence pour juger la personne qu'elle introduit. Le relâchement prévaut tellement maintenant parmi les dénominations qu'il faut beaucoup de soin; mais je maintiens que tout chrétien connu a le même titre que moi; quant à être membre d'une assemblée, c'est une chose que je rejette absolument. Mais je n'accepte pas qu'une personne aille et vienne à sa fantaisie. Elle peut pécher ou marcher dans le désordre, or une personne qui rompt le pain est par là sujette à la discipline de la maison de Dieu, si cela est nécessaire, tout comme si elle venait constamment. Je ne puis non plus accepter aucune condition de ceux qui désirent rompre le pain, comme s'ils étaient libres d'aller n'importe où; l'assemblée doit suivre la parole de Dieu, et ne peut être liée par aucune condition. Et je n'en impose aucune, parce que comme l'assemblée est liée par la Parole et ne peut en accepter, ainsi la personne est sujette à la discipline de l'assemblée selon la Parole. Je n'ai jamais changé du tout mes vues. La pratique est plus difficile à cause du relâchement croissant en doctrine et en pratique de tout ce qui nous entoure. Mais si une assemblée refusait une personne connue pour être chrétienne et sans reproche dans sa vie, et cela parce qu'elle n'est pas de l'assemblée, je ne pourrais y donner mon assentiment. Je ne reconnais d'autres membres que ceux de Christ. Une assemblée composée comme telle de ses membres est une secte. Mais la personne qui introduit quelqu'un est responsable vis-à-vis de l'assemblée et doit la mentionner, car c'est finalement l'assemblée qui est responsable».

(Versets 18-22). — Ainsi que nous l'avons déjà vu, de même que la cène (verset 16) est la communion du corps et du sang du Christ, et que ceux qui mangeaient des sacrifices en Israël (verset 18) avaient communion avec l'autel, ainsi ceux qui mangeaient des choses sacrifiées aux idoles avaient communion avec les démons. De là l'injonction de l'apôtre: «Je ne veux pas que vous ayez communion avec les démons». C'est une impossibilité d'associer la coupe du Seigneur et la Table du Seigneur avec la coupe et la table des démons. Celles-ci sont l'idolâtrie qui met le diable à la place de Dieu comme divinité. «Vouloir manger à la Table du Seigneur et à la table des démons, ç'aurait été dire au Seigneur: Je puis manger avec un démon, et manger avec toi». Or cela serait provoquer le Seigneur à la jalousie; comment pourrait-il partager avec un démon? Il ne donnera pas sa gloire à un autre, et ne permettra pas un autre Dieu devant sa face. Pourrions-nous supporter le poids de son indignation. Remarquons que, dans tout ce passage, c'est «le Seigneur», celui qui a autorité sur nous et sur sa Table.

(Versets 23, 24). — Toutes choses sont permises en reconnaissant que «la terre est au Seigneur et tout ce qu'elle contient», et comme l'apôtre le rappelle à Timothée: «Toute créature de Dieu est bonne, et il n'y en a aucune qui soit à rejeter, étant prise avec actions de grâces» (1 Timothée 4: 5). Mais si, de cette manière, toutes choses sont permises, toutes n'édifient pas et ne sont pas avantageuses aux autres. Tout en vivant dans la liberté que donne la connaissance, les Corinthiens avaient, à rechercher l'intérêt d'autrui, comme le montrent les versets 9 à 13 du chapitre 8. C'est un principe général qui s'étend à tout. Sans cela, en usant de son droit et de sa liberté sans avoir égard aux autres, on agirait souvent en égoïste. Au milieu de la chrétienté où nous vivons, nous ne sommes pas exposés à scandaliser en

mangeant ce qui a été sacrifié à des idoles, mais nous avons à nous abstenir de tout ce qui n'est pas édifiant et avantageux pour d'autres, lors même que devant Dieu nous serions libres de le faire.

(Versets 25-27). — On pouvait manger de tout ce qui se vendait à la boucherie, où peut-être il y avait des viandes provenant de sacrifices offerts aux idoles, mais sans s'enquérir de rien à cause de la conscience. La raison de cette liberté est donnée au verset 26: «Car la terre appartient au Seigneur et tout ce qu'elle contient». De même, si un fidèle pensait pouvoir accepter une invitation chez un incrédule, il lui était loisible de manger de tout ce qui lui était présenté, sans s'enquérir de rien, sans demander si, oui ou non, c'étaient des viandes sacrifiées aux idoles, et cela à cause de la conscience, celle du croyant qui était libre. L'apôtre ne défendait donc pas d'accepter une telle invitation, mais vu que dans ces repas chez les païens il se passait souvent des choses peu convenables, il ajoute: «et que vous vouliez aller», comme pour engager à réfléchir avant d'accepter. Ainsi pour nous; avant de «vouloir aller», chez un mondain qui nous invite, réfléchissons, et nous ferons bien aussi de considérer ce qui est dit en Proverbes 23: 6-8.

On a voulu trouver au verset 25, une autorisation à manger du sang, sous le prétexte que la défense est une ordonnance de la loi mosaïque. Or Dieu a clairement indiqué à *l'homme*, non seulement à son peuple terrestre, ce qui devait lui servir de nourriture. Avant la chute: «Toute semence et tout fruit d'arbre» (Genèse 1: 29). Après la chute, est ajoutée «l'herbe des champs» (3: 18). Après le déluge, lorsqu'un monde nouveau recommence, Dieu donne de plus à l'homme la chair pour nourriture: «Tout ce qui se meut et qui est vivant vous sera pour nourriture; comme l'herbe verte, je vous donne tout. Seulement vous ne mangerez pas la chair avec sa vie, c'est-à-dire son sang, etc.» (9: 3, etc.). On ne voit nulle part que Dieu ait modifié ou abrogé cette ordonnance pour les descendants de Noé. Au contraire, elle est renouvelée aux enfants d'Israël (Lévitique 3: 17; 7: 26; 17: 12-14; Deutéronome 12: 16-23; 15: 23). Plus tard, lorsque l'Eglise a pris de l'extension chez les païens, et que des docteurs juifs veulent les placer sous les ordonnances de Moïse, l'Esprit Saint, au 15e chapitre des Actes, maintient la défense faite à Noé, en les libérant de tout le système judaïque. Dieu ayant indiqué et donné à l'homme tout ce qui doit lui servir de nourriture, il doit la prendre avec actions de grâces. Or le sang ne lui a jamais été donné, il ne peut donc être pris avec actions de grâces, ni mangé pour la gloire de Dieu (\*).

(\*) Les commandements donnés dans les Actes de s'abstenir du sang, des choses sacrifiées aux idoles, et de la fornication, sont obligatoires pour tout chrétien maintenant. Elles ne datent pas de la loi, mais de Noé et de l'ordre établi de Dieu au commencement. Ces trois choses sont spéciales: l'une est la vie et appartient à Dieu; puis les idoles sont l'abandon complet du vrai Dieu, et la fornication est l'abandon de la pureté de l'homme. Ce sont les trois choses qui expriment les principaux éléments des relations de l'homme avec Dieu dans les choses de la nature; l'expression de l'homme comme appartenant à Dieu et non à ses propres convoitises. (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

(Versets 28-30). — Si quelqu'un avertissait un fidèle qu'une chose avait été sacrifiée aux idoles, il ne fallait pas en manger, à cause de la conscience, de l'autre qui tenait l'idole pour quelque chose. Le fidèle a bien la liberté de manger, mais cette liberté ne doit pas être jugée

par la conscience d'autrui. Il ne veut pas être blâmé pour une chose dont il a cependant la liberté d'user avec actions de grâces. Il s'abstiendra donc par amour pour son frère faible, mais quant à lui sa liberté subsiste.

(Verset 31). — Un principe bien simple et bien élevé doit diriger le fidèle en toutes choses, c'est que tout se fasse pour la gloire de Dieu, comme l'apôtre le dit en Colossiens 3: 17: «Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père». C'est la gloire de Dieu que nous devons avoir pour règle, afin de décider si telle ou telle chose peut se faire; la question n'est pas seulement de savoir si la chose à faire est bonne ou mauvaise en elle-même, mais est-elle à la gloire de Dieu? C'est une chose mauvaise de trahir sa patrie, cependant, dans le cas de Rahab, c'était pour la gloire de Dieu. C'est encore plus mal de tuer son fils, mais pour la gloire de Dieu, Abraham leva sa main pour le faire (\*). Les exemples sont nombreux dans la vie du Seigneur notre parfait modèle; du reste, sa vie entière était pour la gloire de Dieu. Il ne respirait que pour cela. C'est en vivant dans la proximité de Dieu que nous serons capables de discerner en toutes circonstances ce qui est à sa gloire.

(\*) Il faut être toujours gardé dans la soumission à la Parole dans ce que nous avons à faire, car bien des fanatiques ont cru agir pour la gloire de Dieu, alors qu'ils ne suivaient que leur propre esprit, et ainsi ont commis des actes coupables. (*Note du Réd.*)

(Verset 32). — Le moyen de ne devenir une cause de scandale pour personne, c'est d'être conséquent avec les principes que l'on professe. Le monde sait comment nous devons marcher; si même il hait ceux qui ne courent pas dans le même chemin que lui, il sait voir nos inconséquences, et celles-ci, hélas! sont une cause d'achoppement aussi pour des âmes que Satan retient en les leur faisant voir. Il ne faut être une cause d'achoppement pour personne, dit l'apôtre, ni aux Juifs, ni aux Grecs, ni à l'assemblée de Dieu, les trois classes d'hommes qui se trouvaient alors à Corinthe. Comme chrétien, Paul avait la liberté de faire des choses qui auraient scandalisé des Juifs, d'autres qui auraient scandalisé les Grecs, et même des croyants faibles, mais il s'en abstenait, parce qu'il recherchait la gloire de Dieu et les intérêts d'autrui.

(Verset 33). — Paul complaisait ainsi à tous en toutes choses — dans les limites de la vérité — ne recherchant pas son avantage propre, mais celui du grand nombre, afin qu'ils fussent sauvés. Il était mû par cet amour du Christ, qui, dans une abnégation parfaite, avait été entièrement dévoué au bien des autres et à la gloire de Dieu. Ce Modèle parfait était toujours devant ses yeux; aussi peut-il dire, au verset 1 du chapitre 11: «Soyez mes imitateurs, comme moi aussi je le suis de Christ».

Il est important de comprendre que tous les détails de notre vie sont liés aux grands principes divins et en découlent. Il s'ensuit que tous ces détails ont leur importance, comme nous le verrons au commencement du chapitre suivant, où, pour régler la question de la coiffure de la femme, l'Esprit de Dieu remonte à l'ordre divin établi à la création, et fait intervenir les anges.

## Chapitre 11

Comme nous l'avons déjà vu, nous avons ici un exemple de l'introduction, par l'apôtre, des plus hautes vérités dans des sujets de la vie ordinaire. Pour arriver à déclarer ce qui est convenable pour l'homme et pour la femme — les deux sexes en contraste — d'avoir la tête couverte ou non, l'apôtre, au verset 3, établit d'abord tout l'ordre divin, ou, pour ainsi dire, l'ordre hiérarchique, tel qu'il est donné de Dieu. La ligne de subordination ayant Dieu pour point de départ, descend dans l'ordre suivant: Dieu, Christ, l'homme, la femme. Le Christ, homme, a Dieu pour Chef; l'homme, le sexe masculin, a pour Chef Christ; la femme, le sexe féminin, a pour chef l'homme. Cela ne veut pas dire qu'en dehors de cet ordre de rang, la femme ne soit pas sous l'autorité de Christ; mais si l'on déroge à l'ordre établi de Dieu, c'est la confusion. Si dans l'Eglise sur la terre un homme usurpe la place de Christ, on considère la chose comme une énormité; eh bien, si une femme prêche ou prie en public, elle usurpe la place de l'homme, et devant Dieu, c'est le même genre d'énormité: c'est une insulte faite à l'ordre divin établi à la création. L'apôtre exprime d'une manière formelle, dans le chapitre 14 de notre épître (verset 34) et dans 1 Timothée 2: 11, 12, quelle est la place de silence et de réserve que les femmes doivent garder. Dans le dernier passage cité, il donne la raison de sa défense.

«Je n'accepte pas qu'une femme aille évangéliser. Je n'ai jamais vu une femme se mêler d'enseigner, ou entrer dans des questions d'assemblée, sans qu'il en soit résulté du mal pour elle-même et pour d'autres. Si une femme se met à enseigner avec une réunion de personnes devant elle, elle sort tout à fait de sa place. L'Ecriture nous parle de Tryphène et de Tryphose et aussi de Persis la bien-aimée, qui travaillaient dans le Seigneur, chacune dans sa propre place de service, et nous voyons dans les évangiles que tout honneur y est rendu aux femmes; mais jamais le Seigneur n'a envoyé une femme pour prêcher, comme aussi nous ne voyons pas qu'un homme soit venu oindre Christ pour sa sépulture... Des femmes peuvent être employées, comme Marie de Magdala que le Seigneur chargea d'un message pour ses disciples; mais c'était un simple message, ce n'était pas que Marie eût à enseigner» (J.N.D.).

(Versets 4-6). — C'était une chose nouvelle, introduite par le christianisme, que l'homme dût avoir la tête découverte en la présence de Dieu. Dans le judaïsme, les hommes restaient la tête couverte. Les sacrificateurs officiaient la tête couverte (voyez Exode 29: 6, 9; Lévitique 8: 9, 13). C'était la coutume chez les païens que les femmes inspirées par les démons eussent leur chevelure éparse et flottante. C'était contraire à l'ordre. Dans le christianisme, la femme doit avoir la tête couverte pour se présenter devant Dieu.

«Si elles priaient ou prophétisaient, les femmes devaient reconnaître l'autorité de l'homme. Il y avait des femmes qui prophétisaient; nous en avons un exemple dans les filles de Philippe (Actes des Apôtres 21: 9). La femme avait donc sa place pour prier et prophétiser, mais ce n'était pas dans l'assemblée. La femme doit avoir la tête couverte. L'apôtre le montre par la chevelure dont Dieu l'a couverte. Elle doit avoir la tête couverte aux prières de famille, de même que les filles de Philippe en prophétisant dans la maison de leur père. Le principe



s'applique soit quand l'on prie, soit quand on prophétisait. Si une femme a un don, elle doit se borner à l'exercer dans la famille ou auprès des femmes» (J.N.D.)

(Versets 6-10). — Pour montrer l'importance de ce dont il vient de parler, l'apôtre remonte à la création. L'homme est l'image et la gloire de Dieu; il ne doit pas se couvrir la tête. La femme est la gloire de l'homme; elle a été tirée de lui, et a été créée à cause de lui, et non lui à cause d'elle. Les anges ont été témoins de la manière dont Dieu a créé l'homme et la femme, et de la place de suprématie qu'il a donnée à l'homme avant que la femme existât; ils ont vu la position d'aide subordonnée qu'il a faite à la femme en la créant. Maintenant les anges sont spectateurs de la manière dont cet ordre établi de Dieu est respecté. Que doivent-ils penser en voyant des femmes s'installer en public pour prêcher, et même à des hommes?

Le verset 10 dit: «C'est pourquoi la femme, à cause des anges, doit avoir sur la tête une *marque* de l'autorité à laquelle elle est soumise». L'indication est très simple: une *marque*. Les cheveux à eux seuls ne suffisent pas; il faut sur les cheveux une marque quelconque.

«C'est pourquoi la femme, à cause des anges, etc. Elle est en cela, avec tous, un spectacle présent aux anges, et les anges ne doivent pas voir du désordre parmi les chrétiens. Le sujet tout entier se rapporte à la modestie, à l'ordre, à la convenance, et à ce que les choses soient à leur vraie place. C'est pourquoi la femme doit avoir sur la tête, à cause des anges, un signe de l'autorité, c'est-à-dire un signe de soumission à son mari.

»Quant à «l'image de Dieu», au verset 7, «l'image» est quelque chose qui représente un autre; ainsi l'homme représente Dieu, bien que certainement il ait manqué en cela. Mais quoique tombé, il garde la place que Dieu lui avait donnée. Il avait été fait sans péché, mais outre cela, il était le centre d'un immense système; aucun ange n'était cela; aucun ange n'était le centre de tout un système autour de lui. Adam l'était» (J.N.D.)

(Versets 11, 12). — Ici il y a comme un correctif des versets 7 à 9, pour que l'homme ne s'arroge pas une position d'autorité démesurée vis-à-vis de la femme. En dehors de l'ordre de la création, il y a des relations mutuelles entre eux, relations de dépendance de l'un par rapport à l'autre. L'un n'est pas sans l'autre dans le Seigneur, et toutes choses procèdent de Dieu, qui les a établies ce qu'elles sont, ainsi que leurs rapports entre elles.

(Verset 13). — L'apôtre en appelle au sentiment naturel de convenance. Est-il respectueux vis-à-vis de Dieu qu'une femme prie la tête découverte?

(Versets 14, 15). — Et il explique et développe sa pensée en invoquant la nature pour démontrer l'importance de l'enseignement donné dans ce passage. La longue chevelure est un déshonneur pour l'homme. C'était bien cela pour les Nazaréens. «Le Nazaréen laissait croître ses cheveux: c'était se négliger en s'abandonnant à la volonté de Dieu, faire abnégation de sa dignité et de ses droits comme homme; car la longue chevelure marquait, d'une part, dans un homme, la négligence de sa propre personne, et de l'autre, l'assujettissement — le pouvoir sur la tête (\*)».

(\*) Etudes sur la Parole de Dieu, volume 1, page 347.

Au contraire, la longue chevelure est un honneur pour la femme. Elle lui est donnée en guise de voile, comme un ornement.

(Verset 16). — Pour appuyer son enseignement, l'apôtre a invoqué l'ordre dans la création, versets 7-9; la présence des anges comme spectateurs, verset 10; la nature ou le sentiment naturel des convenances, versets 14-15; au verset 16, il invoque encore, pour ainsi dire, l'autorité des assemblées. Si quelqu'un aime à contester ce que les assemblées ont décidé comme convenable devant Dieu, celui-là conteste contre une autorité. Or ni les apôtres, ni les assemblées de Dieu n'avaient pour coutume que l'homme se couvrît la tête, et que les femmes se la découvrirent pour prier et prophétiser.

(Verset 17). — Ici, nous avons l'assemblée, et dans un terrible désordre. En contraste avec le verset 2, où Paul louait les Corinthiens de ce qu'ils gardaient ses enseignements comme il les leur avait donnés, au verset 17, il ne peut les louer à l'égard de la manière dont ils se réunissaient pour célébrer la cène. Quelles paroles que celles-ci: «Vous vous réunissez non pas pour votre profit, mais à votre détriment»! Que c'est solennel! Dans son état normal, une assemblée se réunit pour profiter de la présence du Seigneur et des dons spirituels qu'il a accordés. Mais si elle s'écarte de la vérité en doctrine ou en pratique, ou en tolérant quelque mal, elle se trouve se réunir à son détriment, pour encourir un jugement de la part du Seigneur, ainsi qu'on le lit au verset 34: «Afin que vous ne vous réunissiez pas pour être jugés».

(Versets 18, 19). — Il était facile à l'apôtre de croire qu'il y avait parmi eux des divisions, des schismes, des séparations en partis, lorsqu'ils se réunissaient en assemblée. Il avait déjà parlé, aux chapitres 1 et 3, des partis que les Corinthiens formaient en se réclamant de Paul, d'Apollos, de Pierre, ou même de Christ, comme d'autant de chefs d'école, mais ici, en se réunissant en assemblée, ils se divisaient aussi entre diverses coteries, pour ainsi dire, et l'apôtre en avait entendu parler et le croyait en partie. Cette tendance à se séparer ainsi, ces divisions les conduiraient à des «sectes (\*)» ou écoles, comme en formaient les philosophes. Et les sectes parmi les Corinthiens serviraient à rendre manifestes ceux qui tenaient ferme la vérité et qui ainsi étaient approuvés.

(\*) «Sectes», traduction du mot grec *αἵρεσις*, d'où vient notre mot hérésies, qui maintenant, dans notre langage moderne, a le sens de mauvaise doctrine. Un schisme est une division positive; un hérétique est un homme qui est à la tête d'une école de doctrine: «Rejette l'homme hérétique», est-il dit.

Le verset 18 renferme une expression remarquable: «Quand vous vous réunissez *en assemblée*». Toutes les réunions ne sont pas des réunions *d'assemblée*. Si une assemblée convoque une réunion pour profiter du ministère d'un frère évangéliste ou docteur, cette réunion n'est pas une réunion d'assemblée, lors même que toute l'assemblée s'y trouverait présente. Cette réunion appartient à celui pour qui elle a été convoquée, et personne n'a le droit d'y prendre aucune action sans son autorisation. Mais les réunions d'assemblée sont caractérisées par le fait que la personne du Seigneur forme le centre de ceux qui sont assemblés en son nom et qui réalisent ainsi l'unité de son corps. La réunion de culte tient ici le premier rang. Les fidèles entourent le Seigneur pour se souvenir ensemble de sa mort en

adorant Dieu. Cette réunion pour la fraction du pain est la manifestation de l'unité de l'assemblée, la réunion d'assemblée par excellence.

Les réunions de prières ont le même caractère, selon Matthieu 18. Il en sera de même des réunions d'édification où l'assemblée réalise la présence du Seigneur au milieu d'elle et la libre action de son Esprit. Quelque bénie qu'elle soit, une réunion pour l'étude de la Parole, ou une conférence pour s'en occuper, n'a pas ce caractère spécial. Dans la réunion d'assemblée, chacun a une responsabilité, tous en prières intérieures dans le fond de leur cœur, et quelques-uns en actions extérieures, comme organes de l'assemblée, et ainsi que le Seigneur le donnera.

(Versets 20-22). — Les divisions se manifestaient entre riches et pauvres, alors qu'ils prétendaient célébrer la cène. Ils mangeaient ensemble, mais chacun selon ses moyens. Chacun prenait par avance son propre souper, de sorte que les riches mangeaient tout leur saoul et même s'enivraient (\*), tandis que le pauvre avait faim. Les riches faisaient ainsi honte à ceux qui n'avaient rien. Et c'est en agissant de cette manière que les Corinthiens prétendaient prendre la cène du Seigneur! De fait, ils l'avaient dénaturée en mettant de côté les éléments institués par le Seigneur. L'apôtre ne pouvait les louer en cela; ce n'était pas manger la cène dominicale, ou du Seigneur.

(\*) L'apôtre, par cette expression énergique, met en contraste la sainteté de la cène et la conduite des Corinthiens à cet égard.

Cette expression: «*la cène dominicale*» est remarquable. Elle montre, non seulement que la cène vient du Seigneur qui l'a instituée, mais qu'elle est sa propriété. La cène n'appartient pas à l'assemblée; elle ne peut en disposer à son gré. L'assemblée doit maintenir les droits du Seigneur sur la cène; elle en est responsable, car elle est la cène dominicale ou *seigneuriale*. Il appartient donc au Seigneur de déterminer quelles sont les personnes qui doivent y participer, et quel est le caractère qu'elles doivent revêtir et maintenir.

Une autre expression à remarquer est celle-ci (verset 22): «Ou méprisez-vous l'assemblée de Dieu?» Ce sont les personnes qui composaient l'assemblée, qui agissaient de manière à jeter du mépris sur le caractère de l'assemblée, qui, comme telle, est une chose sainte, puisqu'elle est l'Assemblée *de Dieu*.

Combien cela est solennel! On peut mépriser l'Assemblée de Dieu dont on fait partie; on peut se réunir à son détriment; ou peut se réunir pour être jugés (versets 22, 17, 34).

(Versets 23-25). — Paul avait reçu l'instruction touchant l'institution de la cène, par une révélation du Seigneur lui-même. Le fait que le Seigneur a institué comme de nouveau la cène depuis la gloire, nous montre d'abord la valeur que ce mémorial de sa mort a pour son cœur. Ensuite il était nécessaire que Paul, auquel avait été confiée l'administration de la révélation de l'Assemblée, du corps de Christ, reçût directement du Seigneur, soit l'institution de la cène, telle que Jésus l'établit le soir du souper, la veille de sa mort, soit les vérités qui s'y ajoutaient en relation avec l'unité du corps. Les premiers frères, qui rompaient le pain, comme nous voyons en Actes 2: 42, ne possédaient pas le verset 17 de 1 Corinthiens 10. Ils ignoraient que

la fraction du pain fût l'expression de l'unité du corps; ce n'était pas révélé. Ils jouissaient du mémorial de la mort de leur Sauveur, mais que la cène exprimât l'unité du corps, et que l'on y annonçât la mort du *Seigneur* jusqu'à ce qu'il vienne, cela ne leur était pas encore connu.

L'apôtre rappelle que c'est la nuit où le Seigneur fut livré qu'il institua la cène. Il choisit ce moment-là pour nous dire ce que son cœur désirait que nous fissions en mémoire de Lui. Nous nous souvenons donc d'un Christ qui fut trahi et livré. Et quel souvenir que celui de cette nuit terrible! Mais ayant devant Lui toutes les souffrances qu'elle amenait, Jésus pense aux siens, pense à nous, et demande que nous nous souvenions de Lui.

Paul tenait de la bouche même du Seigneur les paroles dont il s'était servi, le soir du souper, à l'égard du pain et de la coupe; mais ici, au lieu de: «Ceci est mon corps qui est *donné* pour vous» (Luc 22: 19), nous avons: «Ceci est mon corps *qui est pour vous*». En Luc, il allait le donner pour les siens; ici, le fait a eu lieu, et le pain de la cène qui représente le corps du Seigneur, n'est pas pour d'autres que les rachetés. Quant à la coupe, Paul rappelle que c'est celle d'après le souper, celle de la cène, différente de la coupe prise pendant le souper et qui accompagnait la célébration de la Pâque juive (Luc 22: 20, distinct du verset 17). Ensuite le sang que cette coupe représente est aussi celui sur lequel est basée la nouvelle alliance que l'Eternel traitera avec Israël restauré (Jérémie 31: 31-34). Le sang de la nouvelle alliance est donc déjà versé, mais cette alliance n'est pas pour nous chrétiens, qui sommes enfants de Dieu et l'Epouse de Christ; mais nous avons été lavés de nos péchés dans ce précieux sang: il est la base de toutes nos bénédictions (Ephésiens 1: 7; Colossiens 1: 14; Romains 3: 24, 25).

(Verset 26). — L'apôtre ajoute, par le Saint Esprit, que chaque fois que nous célébrons la cène, en mangeant le pain et en buvant la coupe, selon ce que le Seigneur a institué, nous annonçons *la mort du Seigneur*, jusqu'à ce qu'il vienne. Combien cela doit parler à nos cœurs! C'est Celui qui est *le Seigneur*, qui a voulu passer par la mort de la croix pour nous. Jusqu'à ce qu'il vienne nous annoncerons ce fait sans pareil que *le Seigneur* a voulu mourir pour nous. La célébration de la cène est donc un témoignage collectif rendu au Seigneur, se rattachant en arrière à sa mort sur la croix pour nous, et en avant à sa venue pour nous prendre avec Lui.

C'est donc d'un Christ *mort* que l'on se souvient dans la cène; elle n'est pas le souvenir de sa résurrection et de sa glorification, bien que nous soyons heureux d'être en relation avec Lui ressuscité et glorifié. Mais en célébrant la cène, nous nous souvenons de Lui *mort*. C'est pour cela qu'il était important de rétablir au milieu des Corinthiens la cène avec les éléments que le Seigneur avait institués, en les dégageant de tout autre manger ou boire. En les mêlant à d'autre manger et d'autre boire, ou assimilait la cène à un repas ordinaire, et l'on n'avait plus la mort du Seigneur. Tandis qu'avec le pain duquel le Seigneur a dit: «Ceci est mon corps qui est donné pour vous», et avec la coupe dont il a dit: «Cette coupe est mon sang qui est versé pour vous», on a devant les yeux sa mort et pas autre chose. Le cœur s'attache à ce fait de la mort du Seigneur, et la conscience y est engagée, parce que c'est à cause de nos péchés que cette mort, qui est là comme présente devant nous, a été nécessaire. Cela ne veut point dire que le pain et le vin de la cène se transforment dans le corps et le sang du Sauveur: ils sont la communion à ces deux grands faits: son corps donné et son sang versé. Nous nous souvenons

donc de Lui souffrant et mourant sur la croix pour nous, là où son sang a été répandu pour la rémission de nos péchés.

Annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, est aussi un témoignage collectif sans égal, rendu devant le monde au fait solennel que *le Seigneur* a été mis à mort par lui. «Ils ont crucifié le Seigneur de gloire» (chapitre 2: 8). C'est le témoignage le plus puissant qui puisse être rendu, et sa puissance consiste dans le fait de manger le pain et de boire la coupe de la cène, et non dans les paroles qui peuvent accompagner l'acte. Mais pour que ce témoignage soit réel, il faut que la cène soit célébrée selon les enseignements de la Parole. L'ennemi s'oppose moins à la prédication de l'Évangile qu'au fait de dresser une Table où la seigneurie de Christ soit proclamée, ainsi que le jugement du monde qui a mis à mort le Seigneur. C'est un témoignage permanent en attendant son retour. Alors tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé, et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de Lui. — Ce verset 26 est la clef de ceux qui suivent.

(Verset 27). — Les signes de cette mort — le pain qui représente le corps, la coupe qui représente le sang — présentent à nos cœurs toutes ses conséquences pour nous: abolition du péché, fin de l'homme en Adam, jugement du monde, manifestation parfaite de la justice, de la sainteté et de l'amour de Dieu. En conséquence, nous devons nous approcher de la cène d'une manière digne du Seigneur, dans un état pratique qui réponde à tout ce que ces signes rappellent au cœur et à la conscience.

«Manger le pain et boire la coupe indignement et se rendre ainsi coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur, consistait pour les Corinthiens dans le fait qu'ils faisaient de la cène un repas ordinaire où ils satisfaisaient leur appétit charnel même jusqu'à l'excès, ne discernant pas le corps du Seigneur dans la cène. Mais manger et boire indignement peut se montrer sous d'autres formes. Si l'on ne s'approche pas de la cène avec un cœur qui a été exercé par toutes les précieuses vérités qui se rattachent à la mort de Christ; si l'on y vient simplement par une sorte d'habitude, de routine, en en faisant, pour ainsi dire, un repas banal; si l'on a négligé de réaliser le jugement de soi-même par lequel tout ce qui est incompatible avec la sainteté de Dieu doit être jugé et abandonné, alors on prend la cène indignement. Remarquons que cette expression ne veut pas dire «que l'on est indigne» de manger le pain et de boire la coupe; il s'agit de la manière dont on le fait: en Christ l'on est digne, hors de Christ on est indigne, et c'est une tout autre chose» (J.N.D.)

(Verset 28). — Il faut donc, avant de s'approcher d'une chose aussi sainte, s'éprouver soi-même, se laisser sonder par Dieu: «Sonde-moi, ô Dieu! et connais mon cœur; éprouve-moi, et connais mes pensées; et regarde en moi s'il y a quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle» (Psaumes 139: 23, 24). On ne peut échapper à ce jugement de soi-même; il faut s'éprouver et puis manger du pain et boire de la coupe et non s'abstenir, à moins qu'il ne s'agisse de cas où l'assemblée doit intervenir pour ôter le méchant du milieu d'elle. On doit se juger, sinon on tolère le mal; si l'on se juge, on est propre à participer à la cène. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). — Des personnes, par ignorance de la grâce, peuvent

se croire indignes de participer à la cène, mais c'est le Seigneur qui est digne que l'on se souvienne de Lui. Il a fait tout ce qui était nécessaire pour que nous puissions nous approcher sans crainte, et ici, la Parole nous enseigne ce que nous avons à faire pour nous approcher sans interruption. L'état normal du chrétien est de se juger continuellement, et pas seulement quand il est tombé; sans ce jugement, pas de communion avec Dieu.

(Verset 29). — En ne distinguant pas le corps et le sang du Seigneur dans les éléments de la cène, les Corinthiens faisaient de celle-ci un manger et un boire ordinaires, et en agissant ainsi ils mangeaient et buvaient un jugement contre eux-mêmes. Il en est de même pour nous, lorsque nous nous approchons légèrement de la Table du Seigneur, par coutume et avec indifférence, ou avec de l'animosité dans le coeur envers l'un ou l'autre, etc., n'ayant pas présent au coeur ce que signifient ce pain et ce vin. Manger et boire ainsi, c'est s'attirer un jugement de la part de Dieu. Dieu et le péché ne peuvent se rencontrer sans que le péché ne soit consumé. «Notre Dieu aussi est un feu consumant» (Hébreux 12: 29).

Au verset 22, l'apôtre montre qu'en prenant la cène indignement, on méprisait l'Assemblée de Dieu; au verset 27, que l'on se rendait coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur, et, au verset 29, que l'on attire un jugement sur soi-même.

(Verset 30). — Ce jugement avait déjà atteint un certain nombre d'entre eux; plusieurs étaient faibles et malades, d'autres s'étaient endormis, avaient été retirés de ce monde par le châtement du Seigneur qui va jusqu'à la mort du corps. La maladie en tenait ainsi plusieurs à l'écart. Cela montre que c'est une chose sérieuse de disposer de la cène pour la porter auprès d'un malade, sans décider pour cela que tel croyant est malade sous l'effet d'un jugement.

(Versets 31, 32). — Si nous portions toujours sur nous-mêmes le jugement que Dieu a porté et accompli à la croix sur notre état en Adam — ce qu'aussi la cène rappelle — il ne serait pas nécessaire que le Seigneur intervînt en jugement. Mais le jugement de Dieu commence par sa maison, et la grâce nous rappelle ici que quand nous sommes ainsi jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin de n'être pas condamnés avec le monde. Pour le croyant il n'y a pas de condamnation, mais il y a la discipline de Dieu.

(Versets 33, 34). — Ces versets se relient au verset 20. Qu'il s'agisse d'agapes ou de la cène, il ne peut être question d'y satisfaire son appétit. Le but du rassemblement ne peut être abaissé à ce niveau sans attirer le jugement du Seigneur sur ceux qui y participent.

Il y avait d'autres points à régler. L'apôtre le ferait quand il irait auprès d'eux. Quels sont ces points? Nous l'ignorons; s'il nous eût été utile de les connaître, ils nous eussent été donnés dans cette épître.

---

Nous insérons ici une lettre de J.N.D. relative à la fraction du pain, et où se trouvent d'utiles et précieux enseignements.

«Je regarde toute prétention à la sacrificature par quelqu'un — sauf celle qui peut être attribuée et qui dans l'Écriture est attribuée à tous les saints — comme le principe de

l'apostasie dans sa forme actuelle de développement et comme la négation du christianisme. Le judaïsme avait des sacrificateurs, parce que le peuple ne pouvait aller directement à Dieu, là où il se révélait Lui-même (\*). Dans le christianisme il n'y a personne entre le peuple de Dieu dans son culte, et Dieu lui-même, parce que les chrétiens sont amenés à Dieu et ont la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. Etablir un sacrificateur afin d'aller pour eux à Dieu, comme étant quelqu'un de plus rapproché de Lui, c'est nier ce que le christianisme a effectué. D'ailleurs, la sacrificature a essentiellement à faire avec l'intercession, ou avec des sacrifices et des offrandes; or dans la cène du Seigneur il n'y a point de sacrifice, et non plus d'intercession. Toute idée d'une sacrificature sur la terre doit donc être rejetée, comme entièrement contraire au christianisme et à l'acte de rompre le pain.

(\*) C'est-à-dire dans le lieu très saint. *(Note du trad.)*

»Mais d'un autre côté, c'est une erreur de penser que nous participons à la cène en rompant le pain, ou que nous le rompons. La force tout entière de la chose consiste (quant à ce point) dans le fait que nous participons à un pain déjà rompu. C'est son corps rompu pour nous que nous prenons et mangeons. Nous ne sommes pas ceux qui rompent son corps, à proprement parler. De sorte que je crois que la vraie participation à la cène du Seigneur est après que le pain est rompu. La fraction du pain maintenant est, naturellement, une chose nécessaire à une telle participation, mais n'est pas du tout une partie de la communion.

»L'expression «bénir» signifie simplement rendre grâces, et nullement consacrer le pain. Voyez 1 Corinthiens 11: 24, et comparez Matthieu 26: 26, 27; Marc 14: 22, et Luc 22: 19. Aussi en Luc 9: 16; Jean 6: 11, 23; Marc 8: 6, 7, où nous trouvons les deux expressions. En Matthieu 14: 19, il bénit, et au chapitre 15: 36, il rend grâces. En 1 Corinthiens 14: 16, nous avons la preuve incontestable de ce que les passages cités mettent hors de doute pour tout esprit raisonnable. «Autrement, si tu as béni avec l'esprit, comment celui qui occupe la place d'un homme simple dira-t-il l'amen à ton action de grâces, puisqu'il ne sait ce que tu dis?» Bénir, c'est bénir Dieu, c'est une action de grâces. C'est ainsi que l'apôtre dit (1 Corinthiens 11: 24): «Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, etc.», et au chapitre 10: «La coupe de bénédiction que nous bénissons». Matthieu et Marc, parlant du pain, disent: «Il bénit», et parlant de la coupe: «Il rendit grâces». En Luc, nous n'avons que cette dernière expression. Ainsi, la bénédiction qui précède la fraction du pain, est une action de grâces. A cette action de grâces, naturellement, tous se joignent, bien qu'un seul l'exprime. Chaque saint est en soi compétent pour cela, bien que, dans une grande congrégation, l'ordre selon Dieu puisse le laisser à ceux qui ont à juste raison mérité le respect de l'assemblée; toutefois, comme la pensée de la sacrificature se glisse aisément dans l'esprit, je croirais désirable que ce ne fût pas toujours un seul.

»La fraction du pain n'est pas en elle-même un acte religieux; elle représente la mise à mort de Christ, et, comme acte extérieur, il fut accompli par des hommes méchants. Mais le Seigneur rompit le pain au dernier souper, pour montrer à ses disciples que c'est d'un Christ mort qu'ils ont à se nourrir; et c'est pourquoi celui qui rend grâces, rompt le pain. La communion vient après, et on a la communion d'un corps rompu. La fraction du pain

représente la mise à mort de Christ, et quoique absolument nécessaire comme figure, parce que sa mort était absolument nécessaire et qu'elle est le point même mis en évidence, cependant l'acte de rompre le pain n'est pas une partie religieuse de la chose que l'on a le privilège de faire. Et quant à l'acte de verser le vin, on le fait sans doute souvent, mais il n'est pas du tout une partie de la cène. Dans l'institution, le vin est supposé être déjà dans la coupe, dirigeant aussi l'esprit sur ce grand fait que la communion se rapporte à un Sauveur déjà mort. Le sang est hors du corps: «Mon sang qui est versé pour vous», dit le Seigneur. L'acte de verser le vin dans la coupe ne représenterait pas la mort, parce que le corps n'est pas ainsi représenté, et c'est pourquoi il n'est pas fait allusion à l'acte de verser le vin. On bénit ou l'on rend grâce pour le sang déjà versé, déjà répandu; c'est «la coupe que nous bénissons». Il y a la fraction du pain comme signe que son corps a été rompu; mais elle précède et prépare la communion.

»... Ce n'est pas le sang dans le corps, mais le sang versé qui est la puissance de la rédemption: sans effusion de sang, *il n'y en a point*. Cela confirme ce qui a été dit plus haut, que c'est d'un corps déjà rompu, d'un sang déjà versé, que nous sommes participants. Ainsi, quoique le pain doive être rompu, comme il le fut par Christ, par celui qui rend grâce, ce n'est que préparatoire et, à strictement parler, ne fait pas partie de la communion, et comme représentant la mise à mort de Christ, ce n'est point une partie du saint service lui-même, bien que nécessaire pour montrer que c'est à un Christ mort que nous avons part. Ce n'est pas à un Christ vivant, existant maintenant, mais à un Christ mort, et il n'y en a pas de tel actuellement. Comme dans la Pâque, c'était un agneau immolé, ainsi le pain représente un Christ mort et la coupe le sang versé, mais il n'y a plus de Christ mort maintenant; il est vivant de nouveau et pour jamais. Comme ressuscités avec Lui, nous rappelons ses douleurs et ses souffrances qui nous ont donné cette place. Sa mort expiatoire est accomplie et passée, le péché est ôté pour nous, et nous sommes vivants avec Lui pour toujours...»

## Chapitre 12

(Versets 1-3). — Dans ce chapitre, l'apôtre en vient aux manifestations spirituelles. Il y en a de deux sortes, provenant de deux sources différentes. Les unes viennent des démons, les autres du Saint Esprit. Les Corinthiens sortaient du paganisme. Là ils étaient entraînés vers des idoles muettes, selon que les menaient les prêtres des faux dieux, qui se servaient de prétendus oracles rendus souvent par des pythonisses soi-disant inspirées par le Dieu, mais en réalité par l'action trompeuse d'un démon. Les Corinthiens pouvaient se méprendre au sujet de ces manifestations. L'apôtre leur indique une pierre de touche positive pour les discerner. «C'est pourquoi», dit-il, «je vous fais savoir que nul homme parlant par l'Esprit de Dieu ne dit: «Anathème à Jésus»; et que nul ne peut dire: «Seigneur Jésus», si ce n'est par l'Esprit Saint». — Un démon ne reconnaîtra jamais la seigneurie de Jésus, car la reconnaître serait s'y soumettre. La servante du chapitre 16 des Actes, qui avait un esprit de python, pouvait dire de Paul et de ses compagnons: «Ceux-ci sont les serviteurs *du Dieu Très-Haut*, qui vous annoncent la voie du salut»; mais elle n'aurait pu ni voulu dire: «Ceux-ci sont les



serviteurs du Seigneur Jésus», car on ne peut le dire que par l'Esprit de Dieu. Il ne s'agit pas d'avoir sur les lèvres le mot de Seigneur, il ne s'agit pas de la conversion de quelqu'un, ni de l'état de son cœur, mais il s'agit d'un enseignement qui reconnaît Jésus comme Seigneur et qui provient de l'Esprit de Dieu. L'Esprit de Dieu fait dire, non seulement «Seigneur», mais «Seigneur Jésus».

D'un autre côté, dire «anathème à Jésus», n'est pas seulement que ces mots se trouvent sur les lèvres de quelqu'un; mais tout enseignement, toute doctrine qui porte atteinte d'une manière quelconque à la sainte Personne du Seigneur Jésus, se trouve comprise dans l'expression: «Anathème à Jésus».

L'apôtre Jean, au commencement du chapitre 4 de sa première épître, indique une pierre de touche pour discerner les esprits — esprits dans le sens de principes. — «Tout esprit», dit-il, «qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair, n'est pas de Dieu, et ceci est l'esprit de l'antichrist». La pierre de touche donnée par Paul en 1 Corinthiens 12, était surtout en rapport avec la forme que revêtaient les manifestations de démons à cette époque; celle qu'indique Jean et qui visait des hérésies de son temps, est aussi plus particulièrement en rapport avec les hérésies de notre époque, qui portent atteinte d'une manière ou d'une autre à la Personne du Seigneur Jésus, à l'unité de sa Personne divine et humaine, ou à sa divinité.

(Versets 4-6). — Du côté des démons, il y a pluralité d'esprits, là, l'unité est impossible — sauf pour le mal. Mais s'il s'agit de l'Esprit de Dieu, il y a unité dans la diversité. Diversité de dons de grâce, mais le même Esprit; diversité de services, et le même Seigneur, qui est le Seigneur de chaque serviteur; diversité d'opérations, mais le même Dieu, source de tout, opérant tout en tous. — La diversité des dons de grâce produit nécessairement la diversité de services, et la diversité de services provient nécessairement de la diversité d'opérations. Mais tout découle d'une source unique où se trouvent les trois Personnes de la Trinité. La diversité des dons de grâce se rattache à l'Esprit; la diversité de services se lie au Seigneur, et la diversité d'opérations se rapporte à Dieu. Nous avons Dieu, le Seigneur, l'Esprit, comme en Ephésiens 4: 4-6.

(Versets 7 et suivants). — C'est en vue de l'utilité qu'est donnée cette diversité, de manifestations de l'Esprit provenant de la même source. Elles pouvaient être transitoires, et de fait, plusieurs n'existent plus; tandis que les dons donnés par le Seigneur monté en haut (Ephésiens 4: 8-15), demeurent jusqu'à sa venue. Combien étaient précieuses ces manifestations de l'Esprit! Une parole de sagesse, une parole de connaissance, la foi, guérisons, miracles, prophétie, discernement d'esprits, langues, interprétations des langues, tout cela provenait du même Esprit, et en vue de l'utilité.

(Verset 11). — «Un seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier, comme il lui plaît». — Le Saint Esprit est maître dans son administration, mais c'est le Seigneur qui est Seigneur (\*).

(\*) «L'action par laquelle la seigneurie est exercée en grâce en nous, s'opère par l'Esprit, comme on le voit en 1 Corinthiens 12 — «il distribue»; mais le titre de Seigneur en administration est en Christ. Si Christ dirige mon cœur, le Saint Esprit l'opère en moi». (Lettres de J.N.D.)

(Verset 12). — Ce verset, au lieu de se terminer par: «ainsi aussi est le corps de Christ», porte: «ainsi aussi *est le Christ*». Combien cela est grand! Le corps de Christ sur la terre, composé de tous les rachetés, est vu comme uni à sa Tête, Christ, Tête glorifiée dans le ciel; le tout ensemble, Christ et son corps, porte son nom: «Ainsi aussi est le Christ!»

Saul, arrêté sur le chemin de Damas, demande: «Qui es-tu, Seigneur?» Et il entend cette réponse: «Je suis Jésus que tu persécutes. Pourquoi me persécutes-tu?» (Actes des Apôtres 9). Jésus dans la gloire et les siens sur la terre, que Saul persécutait, étaient un. L'ensemble portait son nom: «*Je suis Jésus* que tu persécutes».

(Verset 13). — Le corps de Christ sur la terre est formé, et ceux qui le composent sont animés individuellement et unis entre eux et à Christ par l'Esprit Saint, venu ici-bas personnellement à la suite de la glorification du Seigneur Jésus. «Il y a un seul corps et un seul Esprit», est-il dit en Ephésiens 4: 4; et ici: «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps». Nous lisons en Actes 2: 1, 2: «Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans un même lieu. Et il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et *il remplit toute la maison* où ils étaient assis». Ils se trouvaient donc comme plongés dans ce qui se manifestait, baptisés du Saint Esprit. Il est aussi dit des premiers gentils qui reçurent Christ que l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la Parole (Actes des Apôtres 10). Etre baptisés du Saint Esprit pour être un seul corps est une chose collective. L'Ecriture ne parle pas d'un baptême de l'Esprit Saint individuel. L'individu croyant est oint et scellé du Saint Esprit et ainsi introduit dans le corps, uni au corps. — «En étant scellé, je suis uni au Seigneur (\*). Dieu met ainsi (par le sceau de l'Esprit) un témoignage de salut sur un homme, mais jusqu'alors nous ne pouvons dire réellement ce qu'il est, même en étant sûrs que Dieu a opéré en lui. Il n'a pas encore sa place avec Christ ici-bas. Nous ne pouvons pas dire qu'une personne est sauvée jusqu'à ce que Dieu ait mis son sceau sur elle». (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

(\*) «Le mot «le Christ», de même que «le Messie», veut dire l'Oint. A proprement parler, il ne signifie jamais le corps, mais il est employé comme un nom qui nous met en relation avec le Seigneur, parce que l'Oint par excellence est le Chef, la Tête de tous ceux qui sont oints». (Lettres de J.N.D.)

La seconde partie du verset 13 dit: «Et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit». On a pensé qu'il y avait là une allusion à la cène; mais ces paroles peuvent aussi être en rapport avec le verset 4 du chapitre 10: «Tous, ils ont bu le même breuvage spirituel, car ils buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait, et le rocher était le Christ». Le rocher était la figure de Christ, mais l'eau du rocher était la figure du Saint Esprit. L'Esprit dont nous sommes scellés, et qui habite en nous individuellement, nous abreuve de Christ, et cet Esprit, que chacun de nous possède, est un seul Esprit.

(Versets 14 et suivants). — Ce passage important nous apprend que le corps de Christ, composé de ses différents membres, et uni à Lui, la Tête, est un corps, un organisme, comme le corps humain. On est membre du corps de Christ, comme nos mains et nos pieds sont membres de notre corps. Le corps de Christ n'est donc pas une corporation d'individus, ayant un chef, mais c'est un corps composé de différents membres et dont la Tête est Christ.

L'expression «membre» n'est relative qu'à la position d'un croyant dans le corps. On ne la trouve pas dans la Parole comme désignant quelqu'un faisant partie d'une assemblée. Les individus qui composent une assemblée locale y rompent le pain en qualité de membres du corps de Christ, et non en qualité de membres de l'assemblée locale.

Tous les membres du corps ont chacun leur fonction respective, et il y a entre eux une intime relation mutuelle. «Dieu», est-il dit au verset 18, «a placé les membres, chacun dans le corps, comme il l'a voulu». Chaque membre a, pour ainsi dire, à se contenter de la place et de la fonction qui lui sont assignées. Quelqu'un disait: «Le petit doigt n'est pas l'œil, mais s'il entre dans l'œil quelque corps étranger, le petit doigt peut l'en retirer. Si le petit doigt avait la prétention d'être l'œil, non seulement il ne pourrait l'être, mais il perdrait son utilité de petit doigt».

Aussi est-il dit aux versets 24-26: «Mais Dieu a composé le corps en donnant un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui (et non pas devraient souffrir). Et si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui».

Le corps de Christ sur la terre est toujours complet, car il se compose de tous les rachetés existant ensemble sur la terre à un moment donné. Il en est de même dans Ephésiens 4: 4. Le «seul corps» est celui qui se trouve sur la terre. Quant aux fidèles qui sont délogés, ils ne sont plus de ce corps; les âmes qui pourront être converties n'en sont pas jusqu'à ce qu'elles le soient. Au contraire, en Ephésiens 1: 23, le corps est envisagé dans son plein résultat dans la gloire. Il s'agit alors de tous les croyants entre la Pentecôte et le retour du Seigneur, formant ce corps qui sera la plénitude ou le complément de la Tête glorifiée dans le ciel.

(Verset 27). — Les Corinthiens, assemblée de Dieu à Corinthe, étaient l'expression du corps de Christ dans cette localité: «Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier».

(Versets 28-30). — Ici nous retrouvons l'Assemblée, et non plus le corps comme tel. «Et Dieu a placé les uns dans l'assemblée», puis suit la liste des dons dans l'Assemblée. Les évangélistes ne s'y trouvent pas comme en Ephésiens 4, où il s'agit de l'édification du corps. Ici, il s'agit de l'Assemblée déjà formée. Dans l'énumération des dons, il est à remarquer que le don des langues, dont les Corinthiens s'enorgueillissaient, est nommé le dernier.

Enfin ces dons fonctionnaient chacun à sa place, et ne pouvaient être placés tous sur le même niveau. C'était diversité de services, diversité d'opérations. De même quant aux membres du corps: diversité de membres ayant chacun sa fonction particulière.

(Verset 31). — Dans ce verset, l'apôtre exhorte à désirer avec ardeur les dons de grâce plus grands. La même expression se trouve au premier verset du chapitre 14, qui nous apprend que les dons de grâce plus grands sont ceux qui produisent l'édification de l'assemblée. Par là ils sont plus grands que de faire des miracles, de guérir, de parler en langues et d'interpréter

les langues. Mais il y a un chemin encore plus excellent, c'est l'amour, qui est la nature de Dieu.

---

Nous ajouterons ici quelques notes tirées des écrits de J.N. Darby.

Le corps (verset 12) est pour l'éternité, bien qu'un croyant, quand il meurt, passe hors du corps comme manifesté dans le temps. Il cesse de faire partie de ce qui était formé de Dieu ici-bas par le Saint Esprit; mais en résultat final, l'ensemble sera le corps de Christ. Si un croyant meurt, il est comme un soldat en congé; il appartient bien à son régiment, mais il ne forme pas partie effective du régiment en service actif. Il faut nous rappeler que l'Esprit Saint est descendu sur la terre. — Toute action directe de Dieu sur la créature est par l'Esprit, ainsi il agissait autrefois; mais c'est le jour de la Pentecôte qu'il est venu. Le Seigneur disait de lui: «Quand il viendra». Il est venu ici-bas et naturellement il forme le corps (le corps de Christ) là où il est. Mais comme Dieu il ne laisse pas le croyant qui meurt, ni son corps; il l'a dans ses mains et sous ses yeux pour le ressusciter. Ainsi le corps même du croyant n'est pas laissé, mais le croyant cesse d'être dans l'ensemble que l'Esprit Saint a formé sur la terre.

En Ephésiens 1, remarquons que Christ est Chef ou Tête, en droit, mais non pas de fait maintenant. Dans les conseils de Dieu, l'Eglise est le corps de Christ, mais il ne s'agit ni du présent, ni du passé, ni de l'avenir, tout est en conseil. Mais ici, en 1 Corinthiens, c'est la chose actuelle dans son accomplissement, tout à fait distincte d'Ephésiens, où elle est en dessein et conseil. Puis nous avons ici aussi, la nature de la chose; nous y voyons la dépendance des membres ici-bas, et il est important de considérer que c'est ici-bas, parce que quand nous lisons: «Dieu a placé les uns dans l'assemblée, etc.», il est clair que ce n'est pas dans le ciel où il n'y a ni guérisons, ni miracles.

(Verset 25). — «Que les membres aient un égal soin les uns des autres»; cela prouve que tous les saints doivent prendre soin l'un de l'autre, et renferme chaque membre du corps sur la terre. C'est dans le sentiment de l'amour qu'il faut avoir un égal soin, l'intérêt et le cœur étant là. Nous sommes tous un seul corps; ma main est intéressée à mon œil, et mon œil à ma main. Tous sont dépendants l'un de l'autre, même malgré eux, mais ce doit être en amour.

(Verset 27). — «Or vous êtes le corps de Christ». L'assemblée locale subsiste comme un corps complet. On ne peut pas dire que l'assemblée à Corinthe fût tout le corps de Christ, mais elle en était l'expression locale. On en peut dire autant de toute assemblée. C'est tout ce qui dans un endroit exprime la vérité de l'assemblée. Un sage architecte ne saurait que faire d'une maison en ruines. Si Paul revenait ici-bas, je ne sais pas à qui il pourrait adresser une lettre. Il y a un danger de perdre, dans une assemblée locale, la vérité du corps entier, et ainsi de n'en avoir que la représentation au lieu de la réalité. Je reconnais pleinement que, dans le principe du rassemblement, c'est la seule chose que Dieu reconnaisse; mais je crains qu'en reconnaissant la chose locale, nous ne perdions de vue l'ensemble. A Corinthe, l'un répond à l'autre. «Vous êtes le corps de Christ» est un principe important. L'assemblée locale existe comme le corps de Christ, car elle agit pour tout le corps, et elle est reconnue dans son action

comme le corps entier dans un certain sens. Si une personne est exclue dans un endroit, elle l'est partout.

(Verset 26). — Il faut remarquer ici que l'apôtre ne dit pas (bien qu'il serait exact de le dire) que si un membre souffre, tous doivent souffrir avec lui, mais tous souffrent avec lui. Dieu a composé le corps, de sorte qu'il en soit ainsi, et j'estime que dans une mesure c'est le cas. La réalisation de ce fait peut être diminuée par les divisions et les distances, et toutes sortes de choses. Mais supposez-vous que s'il y a une grande oeuvre de bénédiction dans les Indes ou le Canada, il n'y aura pas de bénédiction en Irlande? Naturellement il y en aura, pour autant qu'il y a une énergie vivante. La chose est vraie, bien que gâtée en quelque mesure. Si dans une assemblée un frère ne marche pas selon le Seigneur, et que l'assemblée soit spirituelle, tous le sentiront, et il y aura la conscience immédiate que quelque chose attriste l'Esprit. Mais là où l'on est languissant, on le sentira moins distinctement. «Si un membre souffre, tous souffrent avec lui», ainsi si ma main est blessée tout mon corps s'en ressent. (J.N.D. Notes sur 1 Corinthiens)

«Baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps». Le baptême du Saint Esprit a eu lieu le jour de la Pentecôte. Le Consolateur vint; il ne peut pas venir deux fois dans cet ordre de choses, parce qu'il devait être avec les disciples éternellement, demeurer avec eux. Mais il est donné à tous ceux qui croient. «Repentez-vous», dit Pierre, «et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés; et vous recevrez le don du Saint Esprit». Corneille est un cas spécial; Dieu démontrait qu'il recevait les gentils, même si les apôtres ne voulaient pas les recevoir comme tels. Corneille ne fut pas baptisé d'abord, ce qui était l'ordre régulier (Actes des Apôtres 2: 38). Ce qui a lieu à Samarie n'est rien dans la question; cela montre comment l'Esprit Saint était donné par l'imposition des mains des apôtres. Paul agit ainsi à Ephèse, faisant voir qu'il avait le même droit qu'eux (Actes des Apôtres 19). L'effusion de l'Esprit est ce qui arriva à la Pentecôte (Pierre nous le dit: «Il a répandu»), mais les individus le reçoivent en croyant en l'oeuvre de Christ pour la rémission des péchés. Ce don de l'Esprit Saint à l'individu est l'onction et le sceau et devient les arrhes. Etre rempli de l'Esprit est une autre chose. C'est l'Esprit qui est en moi et qui prend tellement possession de tout mon esprit et de toutes mes facultés que rien d'autre ne s'y trouve, et que les choses qu'il révèle occupent les pensées, et qu'il y ait, quant à ces choses, la puissance de Dieu dans l'âme.

Si l'on parle d'une personne comme ayant été baptisée du Saint Esprit après la Pentecôte, je dirais qu'elle a été introduite dans un corps déjà baptisé, mais que c'est en recevant l'Esprit Saint par lequel elle a été unie à la Tête, Christ. Je ne me mets pas en peine au sujet du mot baptême, mais il n'est pas généralement employé pour la réception individuelle de l'Esprit. (Lettres de J.N.D.)

## Chapitre 13

Ce chapitre est comme une magnifique parenthèse montrant que ce qui est de la nature de Dieu est au-dessus des manifestations de l'Esprit et plus excellent qu'elles. En même temps,

ce chapitre se relie à la fin du 12<sup>e</sup> et au commencement du 14<sup>e</sup>, et fait voir que l'amour doit être le mobile et le ressort de l'exercice des dons de grâce, sinon leur utilité est perdue. Les trois premiers versets le prouvent.

Le premier verset suppose un homme qui parlerait les langues des hommes et des anges — s'il n'a pas l'amour, tout n'est qu'un vain son: l'airain qui résonne, la cymbale qui retentit, et qui ne laisse rien après elle. Le second verset suppose chez un homme la possession de la prophétie, une vaste intelligence, la connaissance de tous les mystères, et la foi (\*) de manière à transporter des montagnes; mais sans l'amour, il n'est *rien*. Le verset 3 nous montre en quelqu'un un dévouement qui le porterait à distribuer tous ses biens, et même à livrer son corps pour être brûlé, mais s'il n'y a pas l'amour, cela ne *profite de rien*. Il n'y aurait d'autre résultat que la gloire devant les hommes (comparez Matthieu 6: 3, 4). Faire seulement du bruit, n'être rien, et n'avoir aucun profit devant Dieu, tel serait, sans l'amour, le résultat de ces grandes choses.

(\*) «Une personne peut avoir la foi dont il est parlé ici, sans la réalité. Paul parle de la foi qui transporte les montagnes, et non de la foi en la personne du Seigneur Jésus Christ. La puissance et la grâce sont toujours distinguées l'une de l'autre». (J.N.D.)

— «Dieu est amour»; c'est la bonté souveraine se répandant hors d'elle-même. Ce que nous trouvons ici, c'est l'amour divin dans le monde, chose totalement différente de la loi. C'est ce qui est au-dessus de tout le mal qui nous entoure, et qui peut sentir pour tout ce mal; l'amour en est affecté, mais en lui-même, il n'est pas touché par le mal. C'est ce que nous voyons dans ses opérations, et c'est ce que nous contemplons en Christ passant à travers le monde. L'amour est souverain». (J.N.D.)

L'amour est la participation à la nature de Dieu; il produit des motifs étrangers à la nature humaine, car quand il est parlé d'amour dans ce chapitre, il s'agit de l'amour de Dieu, et non d'affection humaine. L'amour puise ses motifs en lui-même. L'amour aime gratuitement.

Dans les versets 4 à 6, nous trouvons d'abord deux choses qui caractérisent l'amour: il use de longanimité, de patience au milieu du mal, sans se laisser provoquer par ce mal; ensuite, il est plein de bonté, répandant le bien qu'il puise à sa vraie source, sans se laisser détourner par l'ingratitude qu'il rencontre. Combien ces deux caractères de l'amour se sont montrés d'une manière parfaite dans la vie du Seigneur Jésus ici-bas, et combien ils sont opposés aux sentiments de la nature déchue que nous tenons d'Adam! La chair ne peut user de longanimité, et elle est pleine de malice et non de bonté. Après cela, l'apôtre indique huit choses qui sont incompatibles avec l'amour et qu'il ne fait pas, mais qui caractérisent justement la nature déchue de l'homme. La chair est pleine d'envie, de vanterie, elle s'enfle d'orgueil, elle agit avec inconvenance, elle ne cherche que son propre intérêt, elle s'irrite, elle pense le mal chez les autres, elle se réjouit de l'injustice. Toutes ces choses, le chrétien les évitera s'il marche dans l'amour comme Christ y a marché.

Au verset 7, il y a le côté positif: cinq choses que fait l'amour. D'abord il se réjouit avec la vérité. La vérité et l'amour se trouvent comme soudés ensemble, de sorte que si l'on prétend aimer, mais que la vérité soit absente, ce n'est pas l'amour. «Si la vérité est là, je me réjouis

avec elle, j'y prends mes délices, comme, par exemple, si la vérité est annoncée, mon coeur se trouve là et je m'en réjouis». L'amour supporte ou couvre tout; il croit tout, espère tout, endure tout. L'amour ne révèle pas le mal sans nécessité absolue, il le couvre. «L'amour couvre une multitude de péchés» (1 Pierre 4: 8). L'amour croit tout: c'est n'être pas soupçonneux; l'amour est porté à croire au bien, même lorsqu'il n'y a pas d'apparence de bien. Il espère tout, même que le bien aura le dessus; et il endure toute injustice. «L'amour ne pense pas le mal; le mal tend à déprimer l'âme. Christ était dans ce monde sans aucune pensée de soupçon, et c'est dans cet esprit-là que nous avons à marcher dans le monde. Si vous soupçonnez toujours les gens, qui aura confiance en vous?» Croire et espérer est un puissant moyen pour amener au bien; se défier des autres, les juger, souvent provoque le mal. Tous ces caractères de l'amour se sont trouvés dans leur perfection chez le Seigneur Jésus ici-bas.

(Versets 8-11). — L'amour, étant la nature même de Dieu, ne périt jamais, tandis que les moyens de communications par lesquels nous saisissons maintenant les pensées de Dieu, auront leur fin. Après cela, nous n'apprendrons plus, ce qui suppose l'ignorance, mais nous connaîtrons. Les prophéties, ce moyen précieux d'édification, d'exhortation, de consolation, ainsi que la connaissance, telle que nous l'avons maintenant (quoique tout nous soit révélé), tout cela aura sa fin. Quant aux langues, elles *cesseront*, et en effet elles ont cessé. Tout est en partie maintenant. Nous ne pouvons, dans notre faiblesse actuelle, embrasser au même instant tout l'ensemble de la révélation. Mais quand ce qui est parfait sera venu, alors ce qui est en partie aura sa fin. Un enfant a des conceptions propres à son âge, relativement aux choses qui l'entourent. Devenu homme, il les envisage autrement, c'est-à-dire au point de vue de ce qu'elles sont réellement.

(Verset 12). — Dans notre faiblesse, nous voyons les choses obscurément (\*), comme à travers d'un verre demi-transparent. Quand ce qui est parfait sera venu, nous verrons face à face, tout à fait clairement. Nous connaîtrons comme nous sommes connus, comme Dieu nous connaît. Quelle mesure de connaissance! Mais ce sera une connaissance morale, et non une connaissance de l'intelligence seulement; ce sera une connaissance où toutes nos facultés seront en jeu. Dieu me connaît à fond maintenant; alors je connaîtrai à fond comme je suis connu.

(\*) En grec: «énigmatiquement».

«Quand ce qui est parfait sera venu», veut dire le temps de la gloire, quand toutes choses seront parfaites, et que ce qui est en partie aura cessé. La connaissance maintenant a ses degrés: «nous connaissons en partie»; mais alors toute cette manière de connaître aura passé. Apprendre est une preuve d'ignorance; même dans les choses divines, nous avons à apprendre, et alors il n'y aura plus d'ignorance. Cet état où nous sommes actuellement nous donne une grande idée de notre petitesse. C'en sera fait de tous les instruments partiels de communication, quand je connaîtrai comme je suis connu. Cela signifie, je pense, la manière dont Dieu connaît; ce n'est pas connaître en partie; ce n'est pas tant la mesure que la manière dont Dieu connaît. Je connais pour autant que les choses peuvent être connues». (J.N.D.)

(Verset 13). — «Or maintenant ces trois choses demeurent: la foi, l'espérance et l'amour». Nous les avons *maintenant*. La plus grande, c'est l'amour, et l'amour demeurera quand la foi et l'espérance n'auront plus leur raison d'être. La foi sera changée en vue, et l'espérance en réalité, et dans cette vue et cette réalité, nous aurons éternellement l'amour.

— «La foi, l'espérance et l'amour» ne sont pas placés ici accidentellement. Ce sont les trois choses qui caractérisent maintenant l'état chrétien, comme il est dit: «Revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et, pour casque, l'espérance du salut» (1 Thessaloniens 5: 8). Environ dix fois dans le Nouveau Testament, nous trouvons la foi, l'espérance et l'amour mises ensemble. Ce sont des éléments positifs, la foi et l'espérance se rapportant à notre état présent, l'amour à notre état présent et éternel. La foi saisit un objet, et l'espérance le désire. L'amour est réellement ce que Dieu est. Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et cela ne manque jamais. Lorsque nous possédons un objet, nous en avons fini de la foi et de l'espérance qui s'y rapportent; elles ont passé, ont passé à l'état de jouissance positive. Dans le ciel il y aura l'amour, mais non pas la foi, parce qu'il y aura la vue, ni l'espérance, parce que nous posséderons. L'expression «demeurent», montre que les trois sont des choses présentes, mais l'amour ne manque jamais». (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

## Chapitre 14

En rattachant le dernier verset du chapitre 12 au premier verset du chapitre 14, on voit la place qu'occupe le chapitre 13, et son opportunité (\*). Les dons de grâce plus grands étaient ceux qui produisaient l'édification de l'assemblée. Le chemin bien plus excellent était l'amour; il fallait donc poursuivre l'amour (14: 1), et désirer avec ardeur les dons spirituels. L'amour doit être le mobile et le ressort de l'exercice d'un don, sinon celui-ci est sans profit. Il faut donc poursuivre ce chemin bien plus excellent, à rechercher l'amour, et avec cela désirer ardemment d'être utile à l'assemblée. Car c'est l'édification de l'assemblée qui est en vue dans les instructions de ce chapitre. Le tort des Corinthiens, c'est qu'ils étalaient dans l'assemblée les dons destinés à accompagner l'évangélisation au dehors. Il s'ensuivait que les dons pour l'édification de l'assemblée n'avaient pas la place pour agir, de sorte que l'assemblée n'était pas édifiée.

(\*) Les chapitres 12 et 14 sont séparés par un chapitre sur l'amour. L'amour est introduit en passant, comme dans une parenthèse, pour enseigner comment il faut se servir des dons. L'apôtre introduit aussi l'amour comme étant à la racine de toute action bonne, comme de toute autre chose; ensuite il procède à exposer l'ordre dans l'exercice des dons. Nous avons la doctrine au chapitre 12, et la pratique et l'exercice des dons dans le chapitre 14 (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

Le verset 3 ne donne pas une définition du don de prophétiser, mais en présente l'effet précieux: l'édification, l'exhortation et la consolation. Relativement aux prophètes, les épîtres nous enseignent que les apôtres étaient en même temps prophètes. On ne pouvait être apôtre sans être prophète (Ephésiens 2: 20; 3: 5; comparez Romains 16: 26, qui parle des écrits prophétiques du Nouveau Testament). Les épîtres des apôtres contiennent en effet des prophéties. Puis à côté des apôtres et prophètes, il y avait des prophètes qui n'étaient pas



apôtres (Ephésiens 4: 11; Actes des Apôtres 11: 27, 28; 13: 1; 21: 10, 11, et le verset 29 de notre chapitre).

Au temps apostolique, le prophète, tout en édifiant, exhortant et consolant, donnait aussi des révélations, parce que l'Écriture n'était pas encore complète. C'est pourquoi, au verset 6, l'apôtre dit: «En quoi vous profiterai-je, à moins que je ne vous parle par *révélation*, ou par connaissance, ou par prophétie, ou par doctrine?» Puis au verset 30, en parlant des prophètes, il dit: «Et s'il y a eu une *révélation* faite à un autre qui est assis, que le premier se taise».

Aujourd'hui, grâce au Seigneur, nous avons encore ce précieux don de prophétiser; mais il ne comporte plus celui de communiquer de nouvelles révélations, la révélation étant complète, de sorte que le cas supposé au verset 30, ne peut plus avoir lieu littéralement. Personne aujourd'hui ne peut recevoir une révélation à communiquer; prétendre en avoir proviendrait d'un malin esprit.

Prophétiser de nos jours, c'est faire valoir la Parole auprès des âmes, en faisant ressortir de la révélation ce que d'autres n'y avaient pas trouvé par eux-mêmes, et de manière à appliquer la Parole au cœur et à la conscience au moment opportun. L'âme se trouve ainsi placée devant Dieu sous l'effet de la Parole, et cela est pour ceux qui en profitent comme une sorte de révélation. Il suit de là que le résultat indiqué au verset 3, se trouve aussi produit aujourd'hui par ce don de prophétiser: «Celui qui prophétise parle aux hommes pour l'édification, et l'exhortation, et la consolation».

Quant aux langues, le verset 22 nous dit qu'elles servaient de signe, non à ceux qui croyaient, mais aux incrédules. Ce don des langues facilitait beaucoup l'évangélisation, et était une preuve de la divinité du christianisme qui s'établissait alors sur la terre comme une chose nouvelle (\*), Mais nous avons vu, au chapitre 13, qu'il est dit que les langues cesseraient, et, en effet, elles ont cessé, de même que tous les dons extraordinaires — les dons-signes, comme on les appelle.

(\*) «Le don des langues, dans un sens, supprimait la confusion des langues. Au lieu de la grâce se confinant à Israël, ce don ouvrait la grâce à toutes les nations. Nous en voyons un spécimen en Actes 2; il annule Babel, pour ainsi dire. Mais à la Pentecôte, tout était clair et simple; tandis que les Corinthiens abusaient de ce don. Lorsqu'il fut donné, c'était en vue de toutes les nations pour leur apporter l'Évangile». (J.N.D.)

Revenant au verset 6, pour expliquer ce qu'il faut entendre par révélation et connaissance, par prophétie et doctrine, nous dirions, par exemple, que l'apôtre parlait par *révélation*, lorsqu'il révélait, dans l'épître aux Ephésiens, le mystère de l'Église et ce qui s'y rapporte. Il parlait par *connaissance*, quand il faisait valoir les enseignements de l'Ancien Testament pour appuyer ce qu'il annonçait. Par *prophétie*, il faudrait entendre ce qu'il disait pour édifier, exhorter et consoler, comme dans l'épître aux Philippiens. Et par *doctrine*, ce qu'il exposait, par exemple, dans l'épître aux Romains touchant la justification par la foi au sacrifice de Christ, et notre délivrance du vieil homme par notre mort avec Christ (\*).

(\*) Personne ne peut, en aucun cas, parler pour l'édification de l'assemblée, à moins qu'il ne communique les pensées de Dieu. — L'apôtre distingue deux sortes de ces communications: la

révélation et la connaissance. La dernière suppose une révélation déjà donnée, et que quelqu'un met à profit par l'Esprit Saint pour le bien du troupeau. Ensuite il indique les dons qui étaient respectivement les moyens d'édifier de ces deux manières, savoir la prophétie et la doctrine. Ce n'est pas que les deux derniers termes soient les équivalents des deux premiers, mais les deux choses dont il est parlé pour l'édification de l'assemblée — révélation et connaissance — s'accomplissaient par le moyen de ces deux dons. Il pouvait y avoir «prophétie», sans qu'il y eût nécessairement une nouvelle révélation, bien qu'il y eût plus que de la connaissance. Il pouvait y avoir une application des pensées de Dieu, un appel de la part de Dieu aux âmes, à la conscience, qui fût plus que de la connaissance, mais qui ne serait pas une nouvelle révélation. Dieu agit par ce moyen sans révéler une nouvelle vérité ou un nouveau fait. «La connaissance» ou la «doctrine», enseigne des vérités ou explique la Parole, choses très utiles à l'assemblée, mais en cela il n'y a pas dans l'application une action directe de l'Esprit, et ainsi il n'y a pas une manifestation directe de la présence de Dieu aux hommes dans leur conscience et dans leur cœur. Quand quelqu'un enseigne, celui qui est spirituel en profite; quand quelqu'un prophétise, même celui qui n'est pas spirituel en sentira la force, il est atteint et jugé; et il en est de même de la conscience du chrétien. (J.N.D. Etudes sur la Parole de Dieu)

Les versets 12 à 17 nous montrent que toute action dans l'assemblée, même le chant et la prière, doit produire l'édification. Il semble qu'en ces premiers temps on chantait par l'Esprit des cantiques que l'on improvisait, mais il fallait que l'intelligence de celui qui chantait agît pour en faire profiter les autres. Il en était de même pour la prière et l'action de grâces. Si quelqu'un priait en langue, son esprit priait, mais son intelligence n'en retirait pas de fruit; elle était sans fruit pour les autres, puisqu'ils ne le comprenaient pas (\*). Pour pouvoir dire «Amen», il fallait comprendre la prière, et, de plus, il fallait être édifié par la prière. Aujourd'hui, bien que l'on prie dans la propre langue de l'assemblée, on prie en général trop à voix basse, on n'est pas entendu par la plupart de ceux qui sont dans l'assemblée, et ainsi l'on est souvent «barbare» pour les autres (verset 11). Comment dire «Amen» et comment être édifié, si l'on n'entend pas la prière?

(\*) Ce verset: «Je prierai avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence», suppose que quelqu'un priait sans comprendre ce qu'il disait; quel bien cela pouvait-il produire? (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

Verset 19. — L'apôtre dit, lui qui parlait plus de langues qu'eux tous, que lorsqu'il s'agissait de l'assemblée, il aimait mieux prononcer cinq paroles avec son intelligence, afin d'être compris des autres, que dix mille paroles en langues.

Dans les versets 23 à 25, l'apôtre dit que quand l'assemblée est réunie, si les dons qui sont conférés pour l'édification ont libre cours pour agir, leur action rend manifeste la présence de Dieu au milieu des saints, même à un incrédule qui serait là comme assistant.

«Les «hommes simples» dont il est parlé au verset 23, sont ceux qui n'étaient pas instruits dans la Parole. Cela est vrai d'un incrédule, mais les incrédules sont nommés à part. Le mot employé est ἰδιωτης (idiotes); on nommait ainsi des personnes qui n'étaient pas instruites dans un art. Cela fait donc deux classes: ceux qui ne sont pas instruits dans les choses de Dieu et les incrédules». (J.N.D.)

(Verset 26). — Si nous considérons que les Corinthiens aimaient à se produire dans l'assemblée, et à y étaler leurs grands dons, nous comprendrons que ce verset ait un sens de reproche. Ils arrivaient à la réunion en ayant chacun quelque chose à débiter, pour ainsi dire,

lorsqu'ils trouveraient le moment de le faire. Mais l'apôtre leur rappelle de nouveau son exhortation: «Que tout se fasse pour l'édification».

(Versets 27, 28). — Nous voyons, une fois de plus, combien les Corinthiens aimaient à mettre en avant leur don de langues. Beaucoup parlaient, et même plusieurs en même temps. L'apôtre régularise la chose: il fallait que deux, ou tout au plus trois, parlassent en langues, et chacun à son tour; et encore ce devait être à condition que quelqu'un interprêtât. S'il n'y avait pas d'interprète pour faire profiter l'assemblée de ce qui avait été dit, on n'avait qu'à se taire. De là nous pouvons conclure le principe valable pour nous aujourd'hui, c'est que toute action qui ne produit pas l'édification de l'assemblée ne doit pas avoir lieu.

D'après les données de ce chapitre, on peut penser qu'il y avait deux sortes de dons de langues. L'un, comme on le voit en Actes 2, était la capacité de parler des langues étrangères sans les avoir apprises. Ce don, comme nous l'avons fait remarquer, facilitait beaucoup l'évangélisation dans les divers pays où se rendaient les serviteurs du Seigneur. Mais celui qui parlait ces langues savait ce qu'il disait en s'en servant. En Actes 2: 4-11, il est dit qu'ils parlaient *d'autres langues* (c'est-à-dire que la leur), et ils étaient compris de tous ceux dont ces langues étaient la langue maternelle, ainsi qu'il est dit: «Nous les entendons parler dans nos langues, chacun dans son propre langage, celui du pays où nous sommes nés». Mais d'après le chapitre que nous étudions, il y avait un autre genre de don de parler en langues. Un homme se trouvait sous l'impulsion puissante du Saint Esprit et prononçait des mystères dans une langue étrangère, et son intelligence personnelle n'avait pas la capacité d'interpréter aux autres ce qu'il disait. Il fallait un autre don pour compléter celui-là: c'était le don d'interpréter.

(Verset 29). — Les prophètes, ceux dont le don édifiait l'assemblée, ne devaient cependant pas parler plus de trois successivement dans la même réunion, et ceux qui écoutaient devaient juger ou discerner si ce qu'ils entendaient était selon la vérité. Sans doute que les autres prophètes qui écoutaient, étaient les premiers capables de juger de ce qui était dit, mais tous ceux qui écoutent sont sensés capables de discerner si ce qui est annoncé est la vérité. 1 Thessaloniciens 5: 20, 21, confirme cette pensée. L'assemblée des Thessaloniciens ne devait pas mépriser les prophéties, c'est-à-dire ne pas dédaigner ce que le Seigneur pouvait donner par le plus simple frère pour l'édification; mais étant spirituels, ils étaient capables d'éprouver ce qu'ils entendaient. C'est ainsi que ce passage doit être lu: «Ne méprisez pas les prophéties, mais éprouvez toutes choses»; c'est-à-dire, ne méprisez pas l'action de l'Esprit par le plus faible même, mais éprouvez ce qui est dit.

(Verset 30). — Au temps apostolique, quelqu'un pouvait recevoir une révélation nouvelle. Il devait avoir la place pour la donner. C'est pourquoi celui qui parlait devait se taire. «Je ne pense pas», a dit quelqu'un, «qu'il dût attendre jusqu'à ce que le premier eût fini; l'ordre va avant la puissance, Dieu n'est pas un Dieu de confusion. Ce passage montre seulement l'esprit de subjection». Aujourd'hui, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il n'y a plus de révélation à faire — la révélation est complète. Mais le principe demeure. Un frère en

s'étendant trop lorsqu'il parle, peut priver l'assemblée de ce qu'un autre aurait à dire pour l'édification.

(Verset 31). — Il est précieux de pouvoir recevoir tout ce que le Seigneur veut donner pour l'édification, mais, d'après le verset 29, il semble qu'il ne devait pas y avoir plus de trois prophètes qui parlèrent dans la même réunion, de sorte que s'il y avait à Corinthe dix-huit prophètes, il fallait six réunions pour que chacun prophétisât à son tour.

(Verset 32). — Ce passage a une grande importance. Mais il faut remarquer qu'il s'agit de l'esprit du prophète qui parle, et non d'une soumission mutuelle des prophètes entre eux. Le prophète était maître de son propre esprit, il n'était pas emporté par son sujet, de manière à ne pas pouvoir s'arrêter (comparez verset 30). Ce n'était pas un emportement fougueux, comme cela avait lieu chez les prêtres ou prêtresses des païens, sous l'impulsion d'un esprit de démon. — «Ce verset enseigne que la puissance morale est supérieure à la simple puissance. Quoi que ce soit que j'aie comme puissance, si la sagesse spirituelle est de ne point parler, je ne parlerai pas. Le jugement moral du prophète est au-dessus de la simple puissance, quelque grande et réelle que soit celle-ci». (J.N.D.)

(Versets 33-35). — Dieu ne peut être l'auteur du désordre, et ne peut l'approuver. Il est un Dieu de paix, et c'est comme tel qu'il se trouve dans les assemblées des saints. Or le désordre était tel dans l'assemblée de Corinthe, que non seulement ils se glorifiaient en parlant en langues, et même plusieurs en même temps, mais que même les femmes parlaient dans l'assemblée, ce qui était honteux, dit l'apôtre en terminant le verset 35. La femme doit garder partout la place de subordination que le Créateur lui a faite en la donnant à l'homme comme aide, et non comme rivale. En gardant cette place, elle est une vraie aide, très utile comme telle dans l'oeuvre du Seigneur, tandis que du moment qu'elle veut usurper la place de l'homme, tout est désordre. «Au verset 34, «comme le dit aussi la loi», c'est la teneur générale de la loi, et non une loi particulière».

(Versets 36-38). — On sent que l'apôtre pensait toujours au fait que les Corinthiens s'enorgueillissaient des grands dons qu'ils possédaient, et il met à bas cet orgueil. Il est vrai qu'ils étaient enrichis de toutes sortes de dons de grâce, ainsi que Paul le dit, en en rendant grâces pour eux. Mais il fallait savoir les utiliser, et c'est ce que l'apôtre leur enseigne dans ce chapitre 14. Ici, au verset 36, pour abaisser leurs prétentions, il place sur leurs consciences le fait que, quels que fussent leurs dons, la parole de Dieu n'était pourtant pas sortie d'eux, et qu'ils n'étaient pas les seuls dans le monde à avoir les privilèges dont ils jouissaient.

(Verset 37). — Ils étaient sous l'obligation de se soumettre aux enseignements de l'apôtre quant à l'ordre voulu de Dieu dans l'assemblée, parce que les choses qu'il écrivait étaient le commandement du Seigneur. Si quelqu'un voulait ignorer cela, il fallait l'abandonner à son ignorance.

(Versets 39, 40). — En terminant, Paul résume encore les enseignements du chapitre, répétant l'exhortation de désirer avec ardeur de prophétiser, et avertissant de ne pas déduire

de ce qu'il avait dit sur le don des langues, qu'il fallût en interdire l'usage; mais «que toutes choses», ajoute-t-il, «se fassent avec bienséance et avec ordre».

## Chapitre 15

«L'apôtre parle maintenant de la résurrection. Une grande vérité est développée dans ce chapitre: l'identification de Christ avec les hommes — avec les saints — mais avec l'homme comme homme, car il est dit: «Si les hommes (les morts) ne ressuscitent pas, Christ non plus n'a pas été ressuscité». (J.N.D.)

Quels que fussent leurs grands dons, les Corinthiens avaient laissé se glisser parmi eux une fatale erreur: la négation de la résurrection des morts. Etablir la vérité à l'égard de cette doctrine de toute importance est le sujet de ce chapitre. Avant d'attaquer l'erreur, l'apôtre rappelle simplement aux Corinthiens l'Evangile qu'il leur avait annoncé, le plein Evangile, bien établi sur ses propres bases.

(Verset 1). — On remarque quatre choses dans ce verset: l'Evangile annoncé, l'Evangile reçu, une fois reçu on s'y trouve comme renfermé, et enfin on est sauvé par lui.

(Verset 2). — Ce verset contient déjà comme une contre-épreuve. Si les Corinthiens ne tenaient pas ferme la parole de ce plein Evangile, ils se trouveraient avoir cru en vain. La pensée de l'apôtre se portait déjà sur l'erreur qu'il allait attaquer, car cette erreur emportait comme conséquence la négation de la résurrection du Sauveur. C'était le renversement du christianisme, et on aurait cru en vain.

(Versets 3, 4). — L'Evangile annoncé par Paul et qu'il fallait tenir ferme, reposait sur trois faits: 1° La mort du Sauveur. 2° Son ensevelissement. 3° Sa résurrection le troisième jour. Voilà les grands faits de l'Evangile. Et c'était ce que Paul avait communiqué aux Corinthiens *avant toutes choses*. Un Evangile qui ne présenterait que la mort de Christ, sans tenir compte de sa résurrection, ne pourrait pas donner à l'âme une véritable paix. Que saurait-elle si ses péchés sont ôtés, si le sacrifice de Christ a été agréé de Dieu?

Mais l'apôtre en appelle au témoignage des Ecritures par rapport à ces trois bases de l'Evangile. L'Esprit Saint avait annoncé d'avance ces grands faits. N'aurait-on que le 53e chapitre d'Esaië qu'on les y trouverait. L'apôtre dit «Il est mort pour nos péchés»; Esaië déclare «Le châtement de notre paix a été sur lui, l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été retranché de la terre des vivants... S'il livre son âme en sacrifice pour le péché... Parce qu'il aura livré son âme à la mort... Et qu'il a porté le péché de plusieurs, etc.». Voilà bien Christ «mort pour nos péchés, selon les Ecritures».

Secondement, quant à son ensevelissement, Esaië dit: «Et on lui donna son sépulcre avec les méchants, mais il a été avec le riche en sa mort». Troisièmement, quant à sa résurrection, Esaië la sous-entend quand il dit: «S'il livre son âme en sacrifice pour le péché, il verra une semence, il prolongera ses jours. Il verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait». Mais nous avons aussi le Psaume 16, qui annonce clairement la résurrection du Sauveur. Pierre le cite au chapitre 2 des Actes, et Paul, au chapitre 13 du même livre, comme s'appliquant à la

résurrection du Seigneur Jésus. Nous pourrions encore mentionner le Psaume 22 et d'autres portions des Ecritures.

On a souvent dit que la mort du Sauveur était comme le paiement de notre dette, et sa résurrection comme la quittance. Mais il est frappant que l'apôtre invoque ici le fait de son ensevelissement. La mort d'une personne est bien la fin de sa vie ici-bas, mais son ensevelissement est la fin de tout. C'est la disparition de toute trace de cette personne sur la terre. De plus, l'âme est dans le hadès et le corps dans la tombe. Alors, la résurrection de cette personne sera l'acte qui la ramènera corps et âme réunis.

Le Sauveur ne devait pas rester dans cet état de séparation de l'âme et du corps. Aussi dit-il: «Tu ne laisseras pas mon âme en hadès». S'il est descendu dans les parties inférieures de la terre (Ephésiens 4: 9), il est ressuscité d'entre les morts le troisième jour. Il a annulé la mort, et a mis en lumière la vie et l'incorruptibilité par l'Evangile. Les justes de l'Ancien Testament croyaient bien à la résurrection, mais ils ignoraient l'incorruptibilité; cela n'était pas révélé, ni l'état de l'âme entre la mort et la résurrection, sauf que, d'une manière obscure, ils croyaient à son existence après la mort.

(Versets 5-8). — L'apôtre présente dans ces versets la preuve la plus simple de la réalité de la résurrection du Seigneur Jésus; c'est le témoignage de ceux qui l'ont vu ressuscité. «Il a été vu de Céphas, puis des douze». En effet, la chose a eu lieu le jour et le soir de la résurrection du Seigneur (Luc 24: 34, 36). «Il a été vu de plus de cinq cents frères à la fois», dit encore Paul. Probablement en Galilée, selon Matthieu 28: 7, et Marc 16: 7. «Ensuite, il a été vu de Jacques, puis de tous les apôtres»; les évangiles ne mentionnent pas le cas de Jacques, et quant à tous les apôtres, peut-être est-ce lors de son ascension. Après tous, il a été vu de Saul — plus tard Paul — sur le chemin de Damas. «Comme d'un avorton», dit-il. Paul était comme un enfant venu hors de terme, trop tard pour avoir vu le Seigneur pendant son ministère sur la terre et être alors son disciple; trop tôt pour le voir comme le résidu le verra. Mais il l'avait vu, et il fallait avoir vu le Seigneur pour être apôtre (1 Corinthiens 9: 1).

Nous pouvons encore remarquer que l'apôtre invoque des témoins de la résurrection dont les évangiles ne parlent pas, et passe sous silence plusieurs de ceux dont les évangiles parlent. Les femmes ne sont pas citées, les disciples allant à Emmaüs non plus. Les évangiles ne disent rien des cinq cents frères à la fois qui ont vu le Seigneur, ni de son apparition à Jacques, comme nous l'avons déjà dit. Il y a sans doute une raison à cela. Pierre occupait une place importante comme apôtre. Les cinq cents frères en Galilée étaient répandus dans les assemblées et y étaient des témoins — la plupart encore en vie au temps de Paul. Jacques était le principal frère à Jérusalem. Enfin le témoignage de *tous les apôtres* était important.

Ajoutons un mot sur le verset 8. Un avorton est un enfant né avant terme, et qui n'a en lui-même aucune capacité de vivre. Paul, partant de là (verset 9), pense à son indignité en se souvenant qu'il a persécuté l'assemblée de Dieu. La gravité de ce péché est demeurée toujours vivante en lui. En 1 Timothée 1: 13-15, il se nomme le premier des pécheurs. Il se considère comme celui qui marchait à la tête de ceux qui s'opposaient au Seigneur Jésus. Il se nomme

un blasphémateur, un outrageux. Son zèle comme Juif l'a fait persécuter l'Assemblée (Philippiens 3: 6). Aussi, quand il considère la grâce qui lui a été faite, non seulement d'être sauvé, mais d'être administrateur du mystère de l'Assemblée, il se dit «le moindre des apôtres, et même moins que le moindre de tous les saints» (Ephésiens 3: 8).

L'enseignement pratique que nous tirons des paroles de Paul, est que si, d'un côté, nous avons la conscience que Dieu ne se souvient plus jamais de nos péchés, d'un autre côté, la conscience garde le souvenir de la gravité du péché, sans que cela amène aucun trouble dans l'âme, car nous n'avons plus aucune conscience de péchés comme pesant sur nous. «Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché» (Hébreux 10; 1 Jean 1: 7).

(Verset 10). — S'il était un avorton, s'il était le moindre des apôtres, indigne d'être appelé tel, c'était la grâce du Seigneur qui l'avait fait être ce qu'il était; elle n'avait pas été vaine envers lui; par cette grâce, il avait travaillé plus que ceux qui étaient plus dignes que lui d'être appelés apôtres; aussi la nomme-t-il trois fois dans ce verset. Il se met de côté, ce n'est pas lui qui a travaillé, c'est la grâce de Dieu qui est avec lui.

(Verset 11). — Soit donc lui, soit les autres apôtres, ils avaient prêché Christ mort pour nos péchés, Christ enseveli, Christ ressuscité d'entre les morts le troisième jour, et c'est ainsi que les Corinthiens avaient cru.

(Verset 12). — C'était donc une aberration de mettre à côté du fait de la résurrection de Christ d'entre les morts, la négation de la résurrection des autres morts. Christ serait donc l'unique personne qui fût sortie ou qui dût sortir du sépulcre?

(Verset 13). — Cela ne se peut pas, dit l'apôtre; car si, par grâce, l'homme Christ Jésus est mort et a été enseveli, il a été ainsi, par grâce pour nous, mis au rang des trépassés dont les corps sont dans les sépulcres. Si aucun mort ne doit sortir du tombeau, Dieu n'a pas fait d'exception pour Christ, donc il n'est pas ressuscité!... Voilà la conséquence fatale, mais nécessaire, de l'erreur déjà acceptée par quelques-uns des Corinthiens, et qui aurait fait rapidement du chemin parmi eux, comme c'est toujours le cas pour l'erreur. L'Écriture nous fournit ici un exemple de la manière dont il faut traiter une erreur; c'est d'en tirer immédiatement les conséquences extrêmes, lors même qu'elles ne seraient pas dans l'esprit et dans la bouche de ceux qui émettent l'erreur. Car il est bien probable que ces quelques-uns n'avaient pas du tout l'idée de nier la résurrection du Sauveur, et ils auraient pu se récrier de ce que l'apôtre leur imputât des pensées qui n'avaient jamais abordé leur esprit. N'importe, ... si leur doctrine était vraie, il s'ensuivait que Christ n'était pas ressuscité, et tout le christianisme croulait.

Dans les versets 13, 15 et 16, l'apôtre affirme trois fois que si les morts ne ressuscitent pas, Christ non plus n'est pas ressuscité. Il ne peut y avoir d'exception relativement à la résurrection de tous ceux qui ont passé par la mort. Or Christ, par grâce, y a passé; si tous les autres morts ne doivent jamais sortir de leurs sépulcres, Christ aussi y est donc encore!

(Verset 14 et suivants). — L'apôtre maintenant tire les conséquences de cette négation de la résurrection de Christ, lequel, dit-il, «n'est pas ressuscité si les morts ne ressuscitent

pas». Le fait que Christ ne serait pas ressuscité, Lui ôtait son humanité, car si son corps n'est pas ressuscité, son humanité est perdue!... Puis, dit l'apôtre, notre prédication est vaine, et votre foi est vaine aussi (comparez verset 2); nous sommes de faux témoins de Dieu. En effet, la résurrection du Seigneur Jésus a été le point capital du témoignage des apôtres, comme on le voit dans le livre des Actes, et il nous y est dit qu'ils rendaient ce témoignage avec une grande puissance (Actes des Apôtres 4: 33). L'apôtre continue en disant: «Votre foi est vaine, et vous êtes encore dans vos péchés». Le salut opéré pour la foi par le sacrifice et la mort de Christ, reçoit sa sanction de la part de Dieu par la résurrection de Christ (voyez Romains 4: 25), de sorte que si Christ n'est pas ressuscité, nous sommes encore dans nos péchés, nous ne sommes pas sauvés.

Les versets 18 et 19, montrent que les conséquences extrêmes de l'erreur des Corinthiens iraient jusqu'à la négation d'une vie future. «Ceux qui se sont endormis en Christ ont donc péri», dit-il (\*); et il ajoute: «Si pour cette vie seulement nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». En effet, les hommes jouissent de ce monde autant qu'ils le peuvent, tandis qu'ils y sont. Les chrétiens laissent ce monde, y renoncent, parce qu'ils ont les espérances d'une vie future. Mais s'il n'y a rien après cette vie, à quoi aura servi ce renoncement et les souffrances inhérentes à la vraie profession de christianisme? Les chrétiens seraient à juste titre taxés d'insensés; ils sont les plus misérables des hommes, n'ayant rien dans ce monde, rien après cette vie. «Mangeons et buvons», dans ce cas, «car demain nous mourrons».

(\*) L'idée d'immortalité pour l'homme sans résurrection est une idée païenne entièrement contraire à l'Écriture.

(Versets 20-28). — Comme avec un soupir de soulagement, l'apôtre interrompt ici son raisonnement contre l'erreur fatale où quelques-uns des Corinthiens s'étaient laissé engager. Il le reprendra dans les versets 29 à 34. Mais il a hâte d'en venir au côté positif de son sujet: la résurrection du Sauveur et toutes ses glorieuses conséquences. C'est une sorte de parenthèse qui nous présente un exposé magnifique où, d'un seul coup d'œil, nous embrassons tout l'espace de temps renfermé entre la résurrection de Christ comme point de départ, et l'état éternel comme résultat final.

(Verset 20). — Christ a donc été ressuscité d'entre les morts. Non seulement il est sorti de la mort, mais le premier il est sorti du milieu des morts. Il est ainsi le premier-né d'entre les morts (Colossiens 1: 18). Comme tel, il est les prémices de ceux qui sont endormis. Ceux-ci, comme Lui, se relèveront d'entre les morts. Non seulement ils doivent ressusciter, mais étant identifiés à leur Sauveur, ayant sa vie et son Esprit, ils doivent ressusciter de cette résurrection-là, celle d'entre les morts. C'est ce qui donne à la résurrection de vie (Jean 5: 29) son caractère glorieux: elle est entièrement séparée de la résurrection des méchants, soit en caractère, soit en fait, soit quant à l'époque. Les prémices d'une chose sont de la même nature que cette chose même qui suivra. Les prémices de la moisson, figure de la résurrection de Christ, en Lévitique 23: 10, étaient de même nature que la moisson entière, et vice versa. C'est pourquoi Christ n'est les prémices que de la résurrection de ceux qui sont endormis —



endormis en Lui. Il ne peut être les prémices de la résurrection des méchants. Toutefois c'est bien Lui qui les ressuscite comme Fils de l'homme qui juge; ils devront obéir à sa puissante voix et sortir de leurs sépulcres pour paraître devant Lui (Jean 5: 27-29).

«La résurrection de Christ, d'entre les morts est le témoignage que Dieu a accepté ceux qui sont ressuscités. C'est seulement une question de temps. Si les morts sont ressuscités tous en même temps, tous doivent venir en jugement. Mais Dieu a tiré Christ du reste des morts — c'est le sceau mis à sa parfaite acceptation — et quand le temps sera venu, nous serons tirés d'entre les morts, précisément de la même manière». (J.N.D.)

«Il y a, en Philippiens 3, un passage touchant la résurrection, qui la rend simple quant à ce qui regarde le corps: «Notre bourgeoisie est dans les cieus, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses». Qu'elles sont merveilleuses les révélations que nous avons des plans de Dieu, comparées aux obscurités de l'homme! Romains 8: 11, se rapporte aussi à la résurrection: «Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous». (J.N.D.)

(Verset 21). — «La mort est par l'homme», ainsi qu'il est écrit: «Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché, la mort» (Romains 5: 12). Mais ici, au lieu de dire: Si l'homme est la cause de la mort, Dieu saura bien l'en sortir par la résurrection, l'apôtre dit: «C'est par l'homme aussi qu'est la résurrection des morts» — non d'entre les morts: le fait est général, la résurrection vient par l'homme. L'homme Adam est la cause de la mort de tous; l'homme Christ Jésus est la cause de la résurrection de tous. Ce verset exprimant la vérité générale de la résurrection par Christ, celle des méchants y est comprise, mais sans aucune explication, et, à partir de ce verset, il n'y est plus fait allusion dans tout le reste du chapitre. Il n'y est plus question que de la résurrection de Christ et des saints.

(Verset 22). — Les deux Adam, chefs de races, sont mis ici en parallèle, mais pour établir le contraste entre eux, comme à la fin du chapitre, versets 45-49, et aussi en Romains 5: 12-21. «Dans l'Adam tous meurent», — «dans le Christ tous seront rendus vivants»; Adam entraîne tous ses descendants dans la mort; Christ vivifie tous ceux qui se rattachent à Lui; mais cette vivification comprend la résurrection de vie pour ceux des siens qui auront passé par la mort, aussi bien que l'absorption par la vie de ce qui est mortel pour ceux qui seront vivants dans le corps à la venue de Christ (2 Corinthiens 5: 4).

(Verset 23). — «Dans le Christ, tous seront rendus vivants, mais chacun dans son propre rang». Il y a donc des rangs dans la résurrection. Le premier, c'est Christ, les prémices; le second, ceux qui sont de Christ, lesquels seront ressuscités à sa venue. Et c'est tout, car s'il s'agissait aussi de la résurrection des méchants, il faudrait un troisième rang, et cela ferait dire que Christ est les prémices de leur résurrection, ce qui ne peut être. Après la résurrection de ceux qui sont de Christ, plus rien ne suit que la fin, la fin glorieuse pour Dieu, pour Christ, et pour tous les saints de tous les temps: cette fin, c'est l'état éternel.

Remarquons que lorsqu'il est dit: «Ceux qui sont du Christ à sa venue», cela comprend les deux phases de cette venue. La venue de Christ a lieu déjà lorsqu'il se lèvera du trône de son Père et qu'il descendra du ciel pour attirer les siens vers Lui à sa rencontre en l'air. Alors seront ressuscités tous les saints endormis depuis Abel jusqu'au dernier de l'Assemblée. Mais ensuite, à l'apparition de sa venue, il ressuscitera les saints qui seront après nous sur la terre et qui auront donné leur vie pour le témoignage qu'ils auront rendu. Nous en trouvons deux classes dans le chapitre 20 de l'Apocalypse, lesquelles ont part à la première résurrection: 1° «les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu» (voyez chapitre 6: 9); 2° «ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main (voyez 13: 15, 16); et ils vécurent (furent ressuscités) et régnèrent avec le Christ mille ans». Puis il est ajouté: «C'est ici la première résurrection». Nous avons donc ici la dernière époque de la première résurrection, qui est comme une période commençant par la résurrection de Christ, se poursuivant par la résurrection des justes de l'Ancien Testament et de ceux de l'Assemblée qui se seront endormis, et se terminant par la résurrection des témoins de Dieu mis à mort durant le temps des jugements.

(Verset 24). — «Ensuite la fin», la fin définitive de toutes les choses muables pour faire place aux immuables, à ce nouveau monde de Dieu: les nouveaux cieux et la nouvelle terre, où la justice habitera, et où Dieu se reposera dans son amour (Sophonie 3: 17).

«Quand il aura remis le royaume à Dieu le Père». Lorsque Dieu retira son trône de Jérusalem et transféra la royauté aux nations, il donna à Nebucadnetsar la domination universelle (Daniel 2: 37, 38). Mais dans le songe du roi expliqué par Daniel, Dieu révélait que quatre monarchies ou empires des nations se succéderaient, et seraient remplacées à la fin par le règne du Fils de l'homme. Daniel dit: «Et dans les jours de ces rois, le Dieu des cieux établira un royaume qui ne sera jamais détruit; et ce royaume ne passera point à un autre peuple; il broiera et détruira tous ces royaumes, mais lui, il subsistera à toujours» (Daniel 2: 44). Puis encore: «Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit... Son royaume est un royaume éternel, et toutes les dominations le serviront et lui obéiront» (Daniel 7: 14, 27). Et plus tard, lorsque l'ange Gabriel vint annoncer à Marie la naissance de Jésus, il lui dit: «Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume» (Luc 1: 32, 33).

Ce royaume du Fils de l'homme sera proprement le millénium, le règne personnel du Seigneur Jésus Christ sur tout l'univers. Ce royaume ne sera remplacé par aucun autre: il durera jusqu'à ce que tout ce qui s'oppose à Dieu soit subjugué et détruit. Christ, le Roi des rois, abolira toute principauté, et toute autorité, et toute puissance en opposition avec Dieu où qu'elles se trouvent, dans les cieux et sur la terre.

(Verset 25). — Le règne médiatorial du Fils de l'homme durera, non seulement jusqu'à ce que tout l'univers soit soumis et que tous ses ennemis (Hébreux 10: 13) soient mis sous ses

pieds, mais aussi jusqu'à ce que tous les ennemis, quels qu'ils soient, personnes ou choses, soient sous ses pieds.

(Verset 26). — La mort, cette chose terrible, «le roi des terreurs», est aussi un ennemi, et elle sera abolie, après tous les autres — «le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort». Car Dieu a assujetti toutes choses sous les pieds du Fils de l'homme. Non seulement Dieu Lui a donné autorité sur toute chair (Jean 17: 2), et mis toutes choses entre ses mains, mais il a assujetti toutes choses sous ses pieds. Alors, quand tous les ennemis auront été réduits à néant et que la mort même aura été abolie, le règne du Fils de l'homme prendra fin, et il remettra le royaume à Dieu le Père.

Une chose frappante à remarquer, c'est que ce sera dans l'acte de l'abolition de la mort que sera effectuée la résurrection des méchants. Lorsqu'il n'y a plus personne qui doit passer par la mort, et qu'il n'y a plus personne à faire sortir des sépulcres, alors la mort sera abolie. Déjà auparavant, relativement aux rachetés, la mort aura été engloutie en victoire. Mais finalement elle sera abolie, et elle le sera, pour ainsi dire, par la résurrection des méchants.

«La destruction de la mort, si vous prenez la chose pour les méchants, sera la seconde mort. Les gages du péché, c'est la mort en général, mais à strictement parler, c'est la première mort, bien que la colère de Dieu soit révélée du ciel avec l'Evangile. Je ne sache pas qu'il y ait un seul passage qui parle de Christ comme ayant subi la seconde mort. Il a subi ce qui nous y aurait amenés. C'est une grande chose que de se tenir à l'Ecriture». (J.N.D.)

(Versets 27, 28). — Le verset 27 nous prépare à comprendre le 28<sup>e</sup>. Si c'est Dieu le Père, le Dieu souverain, qui a assujetti toutes choses sous les pieds du Fils de l'homme, il est évident que Lui, Dieu, n'est pas compris dans cet assujettissement de toutes choses. Au contraire (verset 28), lorsque le Fils, par son règne médiateur, aura tout amené à bonne fin, et qu'il pourra remettre les résultats éternels de son règne entre les mains de son Dieu et Père, alors le Fils, comme homme, rentrera dans la dépendance de son humanité parfaite et éternelle, tout en étant toujours éternellement un avec le Père, comme Fils unique de toute éternité dans son sein.

Lorsqu'on a compris que c'est comme homme que le Seigneur Jésus sera Roi des rois, Seigneur des seigneurs, et Juge, et qu'il reste homme éternellement, la déclaration: «Alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses», n'offre plus de difficultés.

Dieu comme tel sera alors tout en tous. Il habitera avec les hommes. Il sera tout pour eux, eux seront tout pour Lui. Le Dieu bienheureux sera tout dans tous les bienheureux, et pour toute la bienheureuse éternité !

-----

Nous ajouterons ici quelques notes tirées de conférences sur 1 Corinthiens de notre frère J.N.D.

«Dans notre chapitre, deux choses sont mises en évidence: l'une qui est toujours notre portion en esprit, c'est-à-dire le temps où toute dispensation et gouvernement des choses auront cessé; l'autre ce qui est dans ces paroles: «Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds». Il y a tout le système de la dispensation qui sera introduite bientôt, et ensuite Dieu tout en tous, quand toute la partie médiatoriale qui doit amener cet état sera complète, et que Christ aura remis le royaume à Dieu. Dans un sens nous régnerons aux siècles des siècles, mais tout le système gouvernemental qui nous introduit dans l'état éternel sera terminé.

»Il y a ici tout un système de conseils et de pouvoir, qui, dans un certain sens, est provisoire, et par conséquent pour un temps seulement. L'objet est que Dieu — non pas le Père — soit tout en tous. Et ici se présente un fait bien précieux, c'est que le Seigneur Jésus ne laissera jamais son humanité: «Alors le Fils aussi lui-même sera assujéti». Dans l'évangile de Jean, la relation filiale du Seigneur avec Dieu est pleinement établie. Christ était Dieu, et il vint pour être serviteur; bientôt il prendra le gouvernement, et toute autorité et toute puissance seront renversées; ensuite il prendra la place d'assujettissement, et tout cela comme homme. Ce n'est pas qu'il ne soit pas Dieu; il est Dieu tout le temps. En Jean, sa divinité ressort à chaque pas. Dans cet évangile, il n'est jamais vu comme un simple homme, mais il ne sort jamais de la position d'une personne qui reçoit tout. Il a pris la forme de serviteur, et il dit: «Je t'ai glorifié sur la terre, et maintenant glorifie-moi». Il ne dit pas: Je me glorifie moi-même. Et aussi: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui; si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et incontinent il le glorifiera». Mais au chapitre 17, il parle comme Fils de Dieu: «Père, l'heure est venue; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie». Il est beau de le voir dans tout cet évangile de Jean, comme Dieu, mais homme en même temps. Satan essaya de le faire sortir de cette position d'homme ici-bas. C'est comme s'il Lui eût dit: «Abandonne ta place de serviteur»; mais Jésus dit: «C'est pour cela même que je suis venu». Ainsi il ne cesse et ne cessera jamais d'être premier-né entre plusieurs frères, et cela est merveilleux pour nous. Mais en même temps, il n'est jamais porté atteinte à la gloire de sa Personne, à quelque point qu'il s'abaisse vers nous, comme par exemple au baptême de Jean, où il prend tout à fait sa place comme homme, et où le Père dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé».

»Le Psaume 8 sera accompli au commencement du millénium. Ses ennemis lui seront mis pour marchepied de ses pieds, selon le Psaume 110. Maintenant il est assis à la droite de Dieu, mais quand Dieu mettra ses ennemis pour son marchepied, il commencera à les fouler sous ses pieds. Au Psaume 8, nous le voyons recevoir ce pouvoir: toutes choses sont mises sous ses pieds. Il a trois titres distincts à cette position sur toutes choses. En Colossiens, c'est parce qu'il les a créées; il est donc Chef sur toutes choses; ensuite, en Colossiens et dans l'épître aux Hébreux, il prend cette place comme Fils, parce que s'il est Fils, il est héritier; son troisième titre est qu'il est Fils de l'homme, et il prend cette place en rédemption: Dieu réconcilie toutes choses par Lui. Le plein résultat du Psaume 8 ne sera pas atteint jusqu'à ce que la mort soit abolie. Dieu place toutes choses sous les pieds de Christ comme Fils de l'homme au

commencement du millénium; Christ commence alors à les assujettir, et quand tout est terminé, il remet le royaume à Dieu le Père. Maintenant c'est le temps du royaume des cieux, non le royaume du Fils de l'homme, bien qu'il soit Roi, et qu'il ait le droit de prendre le royaume à un moment quelconque. Il est prêt à juger les vivants et les morts; seulement il est assis jusqu'au moment, connu de Dieu, où il prendra le royaume d'une manière manifeste et effective. Maintenant tout est dans un état provisoire. Christ est assis sur le trône du Père, et n'est pas encore sur le sien. Cependant le royaume Lui appartient, seulement il est, comme dans les paraboles de Matthieu 13, un royaume sans un roi présent, en patience, non en puissance. Ce n'est pas un royaume dans le sens littéral du mot, mais la forme que prend le royaume avant que le Roi ne prenne son pouvoir, quoiqu'il soit déjà Roi.

»La destruction de la mort n'aura pas lieu avant le grand trône blanc. La prise du royaume par Christ amènera un changement complet dans l'ordre des choses; mais la grande différence sera qu'au lieu d'un Christ rejeté et de l'Esprit Saint donnant de la force pour aller contre le courant, quand le Seigneur viendra, le courant sera dans la voie de la justice: la puissance et la gloire, et toute chose, sont dans la voie de la justice. Maintenant il faut faire des sacrifices, si l'on suit Christ, on porte la croix.

»Quand il est dit que toutes choses sont mises sous ses pieds, c'est à l'exclusion de Celui qui Lui a assujetti toutes choses; autrement c'est tout, sans exception. Ce passage du Psaume 8 est cité en trois endroits: Ephésiens 1: 22; Hébreux 2: 6-9, et dans notre chapitre. C'est en Hébreux 2, que le sujet est le plus développé. Il y est dit que nous ne voyons pas encore toutes choses mises sous ses pieds. La moitié du Psaume est accomplie, le reste est encore à venir. Jésus est couronné de gloire et d'honneur, il est assis sur le trône du Père, mais nous ne voyons pas toutes choses Lui être assujetties. En Ephésiens, Dieu a assujetti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être Chef sur toutes choses à l'Assemblée, qui est son corps. Dans le Psaume 2, il est présenté comme Fils de Dieu et Roi d'Israël sur la terre; mais il est rejeté, et alors nous avons l'état où son rejet laisse les Juifs, jusqu'au Psaume 8, où toutes choses Lui sont assujetties. La gloire et le titre du Messie sont mis de côté pour un temps; pendant ce temps, ceux qui Le suivent sont dans l'épreuve et les difficultés; mais ensuite le nom de Jéhovah est magnifique par toute la terre. Nous avons ainsi tout le plan des voies de Dieu en Christ — non l'Assemblée — mais par rapport à la terre».

Revenons à la suite de notre chapitre.

(Verset 29). — Après la riche parenthèse des versets 20 à 28, l'apôtre reprend son raisonnement sur les conséquences de l'erreur dans laquelle les Corinthiens étaient tombés. Il rattache sa pensée aux versets 18 et 19, et il montre que ce serait une chose insensée de devenir chrétien, si les morts ne ressuscitaient pas. En devenant chrétien, on était baptisé pour la mort de Christ (Romains 6: 3); on entrait donc ainsi dans le chemin de la mort, quant à l'homme de la terre. Il y en avait qui avaient parcouru ce chemin, et plusieurs y avaient laissé leur vie. Ceux qui devenaient chrétiens après eux, avaient bien été baptisés pour leur propre compte, mais d'un autre côté, par cela même, ils étaient comme enrôlés pour succéder à ceux qui n'étaient plus, et, dans ce sens, ils avaient été baptisés pour eux, à leur place, pour les

remplacer. Or s'il n'y avait pas de résurrection, c'était être bien insensé que d'entrer dans un tel chemin, car on pouvait y perdre la vie, et ainsi périr, comme il est dit au verset 18.

«On remarquera que le baptême pour les morts signifie que vous prenez votre part avec les morts, et pour (à la place de) les morts, que ce soit Christ, ou quelqu'un d'autre. C'est une pensée très ancienne. Doddridge l'avait il y a deux cents ans. Il disait: «Voilà un homme qui tombe dans les rangs, un autre s'avance à sa place. Quel profit y a-t-il, si personne ne ressuscite?» (J.N.D.)

Remarquons ici que la Parole ne parle pas de l'immortalité de l'âme d'une manière indépendante de la résurrection. S'il est vrai que pour Dieu tous vivent, que pour Lui personne n'est mort, cependant c'est en parlant de la résurrection aux sadducéens que le Seigneur dit que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, c'est-à-dire corps et âme réunis. Que l'âme, séparée du corps, existe, nous le savons aussi: Paul tend à déloger pour être avec Christ; Etienne remet son esprit au Seigneur; absent du corps, le chrétien est présent avec le Seigneur.

(Versets 30-32). — L'apôtre bravait le péril à toute heure. Les Corinthiens le savaient bien, et ils n'ignoraient pas qu'il se confiait mieux qu'eux au Seigneur, en parcourant ce chemin de la mort. Il avait été exposé à la mort dans le tumulte qui avait eu lieu à Ephèse (Actes des Apôtres 19: 23-41). Or si les morts ne ressuscitent pas, quel profit y a-t-il à suivre un tel chemin? «Mangeons et buvons, car demain nous mourrons». En Esaïe 22: 12-14, nous lisons cette même parole venant des Juifs incrédules aux déclarations de l'Eternel qui leur annonçait le jugement; parole bien naturelle s'il n'y a rien après la mort, ce qui était la conséquence de l'erreur des Corinthiens relativement à la résurrection.

(Versets 33, 34). — Les Corinthiens n'étaient sans doute pas bien séparés des philosophes et des sophistes raisonneurs qui abondaient dans leur ville, et ces mauvaises compagnies avaient déteint sur eux. Quel danger n'y a-t-il pas aussi de nos jours à prêter l'oreille à ceux qui raisonnent et soulèvent des doutes sur la parole de Dieu. «Leur parole rongera comme une gangrène». Les Corinthiens s'étaient assoupis et restaient indifférents au danger de ces doctrines philosophiques. Ils avaient besoin d'être réveillés à un juste sentiment des choses, afin de vivre justement et de ne pas être entraînés dans le péché. Quelques-uns étaient dans l'ignorance de Dieu, et ressemblaient aux sadducéens à qui le Seigneur disait: «N'est-ce pas à cause de ceci que vous errez, c'est que vous ne connaissez pas les Ecritures, ni la puissance de Dieu?» (Marc 12: 24).

«Quelques-uns sont dans l'ignorance de Dieu, dit l'apôtre, car nier la résurrection se liait réellement à un état moral: il n'y avait pas une réelle connaissance de Dieu. Un chrétien peut être tombé dans un tel état; mais la connaissance de Dieu est cette révélation de Dieu à l'âme qui est saisie par la nouvelle nature, et qui est la source de toute connaissance de la vérité. Un saint peut tomber dans un tel état d'ignorance, car la chair dans un saint est aussi mauvaise, oui même pire, que chez un pécheur. Paul prend ici le fait: «Quelques-uns sont dans l'ignorance de Dieu», de même que, dans Ephésiens, l'on a l'exhortation: «Réveille-toi, toi qui

dors et te relève d'entre les morts»; un homme endormi est, par rapport aux autres, comme un homme mort. De telles personnes pensent selon la chair, au lieu de penser selon Christ, bien que devant Dieu, étant en Christ, elles ne soient pas réellement dans la chair». (J.N.D.)

(Versets 35-41). — On soulevait une autre objection, qu'on peut entendre de nos jours aussi, même au milieu des chrétiens. L'esprit curieux de l'homme aimerait savoir comment sera le corps ressuscité. L'apôtre ne répond pas à cette question; mais il montre à celui qui la pose qu'il est un insensé, car il a dans la nature, sous ses yeux, des exemples de la différence qu'il y aura entre le corps actuel et le corps ressuscité: «Tu ne sèmes pas le corps qui sera, mais le simple grain, de blé, comme il se rencontre, ou de quelque'une des autres semences; mais Dieu lui donne un corps comme il a voulu, et à chacune des semences son propre corps». La semence n'est pas le corps qui en naît. Si, par exemple, on place un grain de semence de salade à côté d'une salade pommée, il n'y a aucune ressemblance entre les deux; seulement la salade, telle que Dieu l'a formée, est issue de la semence. Il y a aussi des différences entre la chair des hommes et celle des animaux, et entre celle des différentes espèces d'animaux. De même il y a des différences entre les corps terrestres et les corps célestes. Et ces derniers ne brillent pas tous du même éclat. Quoi d'étonnant donc s'il y a une différence entre le corps actuel et le corps ressuscité.

(Versets 42-44). — Tirant une conclusion de ces exemples, l'apôtre dit: «Ainsi aussi est la résurrection des morts» — l'état de résurrection est plus glorieux que l'état ici-bas. Retenons toujours qu'il ne s'agit que des morts en Christ. Cela est tellement évident dans tout le chapitre qu'il n'est pas nécessaire de le dire. C'est la même chose au verset 52. Ici l'apôtre dit du corps actuel: «*Il est semé*, en faisant allusion à l'ensevelissement de la dépouille d'un racheté. Il avait parlé d'un grain de blé ou de quelque autre semence; il reprend la comparaison et l'applique au corps que l'on met dans la tombe. «Il est semé», or on sème dans la terre, et non dans un four de crémation.

Une autre pensée précieuse est celle de la relation de vie qui existe entre la semence et le corps qui en surgira. L'apôtre dit, en Romains 8: 11: «Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous». Il ne dit pas: Il vous donnera un autre corps, bien que dans un sens c'en sera un différent, mais c'est votre corps mortel qui sera vivifié. Combien il est doux de penser, lorsqu'on met en terre la dépouille d'un racheté, que c'est une semence d'où surgira un corps glorieux.

Les versets 42 à 44, établissent quatre genres de contrastes entre la semence et le corps qui en sortira. 1° Entre la corruption et l'incorruptibilité; 2° entre le déshonneur et la gloire; 3° entre la faiblesse et la puissance; 4° entre un corps animal, c'est-à-dire animé d'une âme vivante, et un corps spirituel. Le corps spirituel tiendra sa vie de l'Esprit, et sera parfaitement approprié à la condition de gloire qui sera notre part. Ce sera réellement un corps d'homme, mais tenant sa vie de l'Esprit, et animé entièrement par l'Esprit. Le Seigneur ressuscité est un exemple de ce qu'est un corps spirituel. Il se transporte d'un endroit à l'autre comme la pensée. Il se trouve dans une chambre au milieu de ses disciples sans avoir eu à passer par la

porte. Il mange un peu de poisson par un acte de puissance. Enfin il est élevé dans les airs sans aucun moyen de locomotion. Il ne s'agit pas ici seulement de puissance divine, car, à ce point de vue, il aurait pu faire toutes ces choses à quelque moment de sa vie que ce fût, mais il s'agit des effets naturels de la condition d'un corps spirituel.

Il est beau de penser que le Saint Esprit sera la puissance qui animera le corps spirituel, sans qu'il y ait lutte entre l'Esprit et la chair, comme c'est le cas maintenant. Ainsi que quelqu'un l'a dit: «Jésus, homme ressuscité, agit et parle par le Saint Esprit après sa résurrection, comme il l'avait fait auparavant: précieux gage de notre portion à nous, lorsque l'énergie de l'Esprit Saint n'étant plus occupée à restreindre et à mortifier la chair, sera tout entière consacrée à la joie et à l'adoration éternelles, et au service qui pourra nous être confié de la part de Dieu (\*)».

(\*) Etudes sur la Parole de Dieu, Actes, page 2.

Oui, béni soit Dieu, s'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel! «Il ressuscite en gloire»; tout ce qui est dit de la première résurrection, de celle des saints, témoigne contre l'idée d'un jugement comme on la trouve dans le système évangélique. «Il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ» — être manifestés là, cela doit être, mais les saints sont dans la gloire avant d'y arriver, par conséquent l'idée d'un jugement, soit qu'ils doivent y avoir place ou non, manque de fondement. La puissance réelle de la rédemption a été perdue de vue, avec cette idée, car la résurrection est le fruit de cette rédemption. Comme Christ lui-même a été ressuscité d'entre les morts (outre le fait qu'il ne pouvait pas être retenu par la mort), ressuscité par la gloire du Père qui, en justice, le reconnaissait pour son Fils, de même les saints seront pris et sortiront d'entre les morts. La résurrection, quant à Christ, était le sceau de l'acceptation mis publiquement sur toute l'oeuvre qu'il avait accomplie, et tout est réglé; et, ainsi, si les saints seuls sont ressuscités et sortent d'entre les autres morts, les méchants, c'est aussi le témoignage positif de leur acceptation.

«Dans l'évangile de Marc, après la transfiguration, Christ dit aux disciples de n'en parler à personne jusqu'à ce qu'il soit ressuscité «d'entre les morts». Les disciples s'étonnaient de ce que voulait dire «ressusciter d'entre les morts». Tout pharisien dans ce temps-là croyait à une résurrection, mais ils ne savaient ce qu'était une résurrection d'entre les morts. Or actuellement l'idée d'une résurrection générale et d'un jugement à venir pour régler le sort d'une personne qui est au Seigneur, me semble renverser tout le christianisme. Paul est auprès du Seigneur dans le ciel depuis plus de dix-huit cents ans, et vous voudriez qu'il fût tiré de là pour être jugé afin de savoir s'il doit y être ou non! Cela est absurde. Mais on s'imagine que croire ainsi à la plénitude de la rédemption, telle que celui qui est à Christ ne vient pas en jugement, affaiblira la moralité. Loin de là; la plénitude est en Christ, et étant en Christ, je vois aussi que Christ est en moi. Si donc Christ est en vous, ne laissez donc rien voir que Christ dans vos voies de chaque jour. Nous ressusciterons en gloire, et certainement, dans ce cas, la question de jugement est un non-sens». (J.N.D.)

(Verset 45). — Après avoir éclairci la question relative à l'objection du verset 35, l'apôtre en vient à la conclusion que la différence entre le corps animal et le corps spirituel a pour



origine et pour cause la différence entre le premier Adam et Christ, le dernier Adam. Ce sont les deux chefs de races.

Cette question de chefs de races est traitée à un autre point de vue en Romains 5: 12 à 21. Là, tout dépend de ce fait: auquel des deux Adam se trouve-t-on rattaché? Est-ce à Adam pour être constitué pécheur, ou à Christ pour être constitué juste? Remarquons qu'Adam n'est devenu chef de race qu'après sa désobéissance, et il a entraîné la race issue de lui dans toutes les conséquences de cette désobéissance, et dans la position où sa chute l'a placé. Christ, de même, mais en contraste, est devenu chef de race après son obéissance parfaite jusqu'à la mort, et après sa résurrection. Il avait dit: «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (Jean 12: 24). Ainsi Christ entraîne aussi sa race — pour employer la même expression que pour Adam — dans les conséquences de son obéissance, et dans la position qu'il a prise en vertu de sa mort et de sa résurrection.

Mais ici, dans notre passage, en 1 Corinthiens 15, il s'agit de la différence d'origine des deux Adam. Le premier homme Adam *devint* une âme vivante. Le dernier Adam *ne devint pas* un esprit vivifiant, mais *il est* un esprit vivifiant. Il vivifie ceux qu'il veut, dit-il en Jean 5: 21. Voilà où la Parole nous montre l'origine et la cause de la différence entre le corps animal et le corps spirituel.

(Verset 46). — C'est l'ordre des voies de Dieu que ce qui est spirituel ne vienne pas le premier. On pourrait même le voir en principe en Ismaël et Isaac, selon Galates 4: 21-31. — Dans les conseils de Dieu, Adam était l'homme provisoire; la figure de celui qui devait venir. Christ, dernier Adam, est l'homme définitif, l'homme des conseils de Dieu.

(Versets 47, 48). — Nous avons encore ici un contraste du tout au tout entre l'origine d'Adam et celle de Christ homme. Le premier homme est tiré de la terre — il est donc poussière. Le second homme est venu du ciel.

Christ personnellement est appelé le second homme, en contraste avec le premier, mais lorsqu'il est envisagé comme chef de race, il n'est pas appelé le second Adam, mais le *dernier* Adam, parce que cela est définitif. C'est ce que nous avons au verset 45.

«La pensée de Dieu a été d'introduire un dernier Adam, et le premier est mis de côté; et comme le premier Adam était chef et centre, le dernier Adam est regardé aussi comme chef, mais d'une manière bien plus élevée. Quelques-uns pensent qu'il faut s'occuper à perfectionner l'homme; au lieu de cela, Christ le met de côté... Il est le dernier Adam, il ne peut y en avoir d'autre après Lui». (J.N.D.)

Le verset 48 montre comment on est nécessairement identifié avec chacun de ces deux hommes, le premier et le second. Mais c'est un caractère actuel. Comme Adam était poussière, nous le sommes aussi; comme Christ est céleste, de même nous (les croyants) sommes célestes ainsi que Lui.

(Verset 49). — Ici, relativement à Christ, il s'agit d'une ressemblance future. Combien cela est précieux! Autant nous ressemblons à Adam maintenant, autant, dans un avenir prochain, nous allons ressembler à Christ. Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils (Romains 8: 29). Il transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire (Philippiens 3: 21). Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est (1 Jean 3: 2).

(Verset 50). — Pour être admis dans le domaine de la gloire, il faut être complètement délivré de tout ce qui en nous tient à l'Adam déchu. La chair et le sang, l'assujettissement à la corruption, c'est l'état où se trouve l'homme après la chute. Or dans cet état, l'homme ne peut hériter du royaume de Dieu; ce qui est corruptible ne peut hériter de l'incorruptibilité. Hériter, c'est avoir droit à une chose.

En Hébreux 2, il n'est pas dit que Christ a participé à «la chair et au sang», mais au «sang et à la chair», c'est-à-dire qu'il a revêtu notre humanité, mais non pas notre nature déchuée, une humanité semblable à la nôtre, mais sans péché. Le «sang et la chair» désignent proprement la nature humaine; la «chair et le sang», c'est ce qu'est devenue cette nature par la chute.

(Verset 51). — «Je vous dis *un mystère*»; cette déclaration, dans le Nouveau Testament, ne veut pas dire que la chose soit encore cachée, mais que ce qui était un mystère est maintenant révélé. Depuis la venue de l'Esprit Saint, il n'y a plus de mystère non révélé. Le mystère ici, c'est que les saints ne passeront pas tous par la mort. C'était quelque chose de nouveau, car sous le régime de l'Ancien Testament, à part l'exception d'Enoch et d'Elie, tous les justes ont dû passer par la mort. Mais depuis que la rédemption a été accomplie, on ne passe pas nécessairement par la mort pour arriver à la gloire par la résurrection. Le Seigneur avait déjà dit à Marthe: «Celui qui vit et croit en moi, ne mourra point, à jamais» (Jean 11). Dans notre verset 51, après avoir dit: «Nous ne nous endormirons pas tous», l'apôtre ajoute: «Mais nous serons tous changés». La pensée est ramenée au verset 50, où la chair et le sang se rapportent aux vivants, et la corruption aux morts. Les uns et les autres seront *changés*, amenés dans un état capable d'hériter du royaume de Dieu et de l'incorruptibilité. «Nous ne nous endormirons pas tous» — des saints seront vivants dans leur corps quand le Seigneur viendra (1 Thessaloniens 4), mais ils seront changés; «ce qui est mortel sera absorbé par la vie» (2 Corinthiens 5).

(Verset 52). — Nous voyons dans ce verset le temps qu'il faudra pour opérer ce changement: la résurrection des morts en Christ, et la transmutation des vivants. Un instant, un clin d'œil; le temps qu'il faut pour un clignement de la paupière. Quelle merveilleuse puissance que celle du Seigneur! C'est la puissance qu'il a de s'assujettir toutes choses. L'apôtre ajoute: «A la dernière trompette, car la trompette sonnera»; c'est une allusion à la levée du camp chez les Romains. La dernière trompette était le signal du départ. On en sonnait trois fois. A la première trompette, on pliait les tentes; à la seconde, on se mettait en rang; à la troisième et dernière, on partait. Elle sonnera, est-il dit: morts et vivants l'entendront. Les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés. Cela encore se rattache

au verset 50. Les morts ressusciteront incorruptibles, en contraste avec la corruption qui ne peut hériter de l'incorruptibilité; les vivants seront changés, en contraste avec la chair et le sang qui ne peuvent hériter du royaume de Dieu.

En réunissant divers passages qui nous font connaître ce qui va arriver pour les morts et pour les vivants à ce moment glorieux, on a l'ensemble de la pensée de Dieu. En 1 Thessaloniens 4: 17, il est dit que les morts en Christ ressusciteront premièrement; mais quant aux vivants, il est seulement dit qu'ils seront ravis ensemble avec les morts ressuscités. Dans le passage de 1 Corinthiens 15: 52, on voit que ces mêmes morts seront ressuscités *incorruptibles*, et que les vivants seront *changés*. En 2 Corinthiens 5: 4, on lit à propos des vivants: «Nous désirons d'être revêtus, afin que ce qui est mortel *soit absorbé par la vie*». En Philippiens 3: 21, l'apôtre dit des vivants que «le Seigneur, comme Sauveur, transformera le corps de leur abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses».

Les vivants seront donc changés; ce qui est mortel en eux sera absorbé par la vie. Le Seigneur transformera le corps de leur abaissement en la conformité du corps de sa gloire. Ainsi les morts étant ressuscités en gloire, en puissance, en incorruptibilité, et les vivants transformés en la conformité du corps de sa gloire, tous, nous Lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. En Romains 8: 29, il est dit que, dans ses conseils, Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères.

(Verset 53). — «Il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité». *Il faut*; ce changement est nécessaire. Il y a encore ici une allusion au verset 50. Notre corps est mortel et corruptible; s'il meurt, il devient la proie de la corruption. Or l'incorruptibilité que nous revêtirons est un état qui ne saurait être attaqué par la corruption. «Christ a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile» (2 Timothée 1: 10). En Romains 2: 7, il est parlé de ceux qui, en persévérant dans les bonnes oeuvres, cherchent l'honneur, la gloire et l'incorruptibilité. L'immortalité que nous devons revêtir est un état sur lequel la mort n'a pas de prise. Il est dit que Dieu seul possède l'immortalité (1 Timothée 6: 15, 16). Le Dieu vivant, l'Eternel, Celui qui s'appelle Je suis, est certes en dehors des atteintes de la mort. L'immortalité exprime plus qu'une existence qui ne peut finir. Les méchants, dans les peines éternelles, seront bien immortels dans le sens qu'ils existeront à jamais; mais ils n'auront pas revêtu l'immortalité, puisqu'ils subiront éternellement la seconde mort, l'étang de feu. Les rachetés revêtiront l'incorruptibilité et l'immortalité.

(Verset 54). — Lorsque cela aura eu lieu, alors sera accomplie pour les saints, la parole que nous lisons en Esaïe 25: 8: «La mort a été engloutie en victoire». Il ne faut pas confondre la mort engloutie en victoire pour les saints, avec la destruction de la mort comme ennemi. La mort ne sera détruite que lorsqu'il n'y aura plus personne à passer par la mort, ni personne à sortir du sépulcre. Mais avant cela, elle aura été engloutie en victoire pour les saints. Lorsque la dernière phase de la première résurrection aura eu lieu (Apocalypse 20: 5, 6), il n'y aura plus de rachetés dans les sépulcres, et plus que cela, puisque la mort aura été engloutie en victoire,

il ne rentrera plus jamais un racheté dans le sépulcre: les saints du millénium ne mourront pas. Les tombeaux ne contiendront plus de dépouilles de rachetés; il n'y en entrera plus jamais: la mort sera engloutie en victoire.

(Verset 55). — Devant ce résultat glorieux et certain, nous pouvons faire entendre ce cri de triomphe, tiré du prophète Osée: «Où est, ô mort, ton aiguillon? où est, ô mort, ta victoire?»

(Verset 56). — La mort vient du péché; elle en est le salaire. Le péché mène à la mort comme un aiguillon, il harcèle et pousse l'homme vers la mort. La loi, défendant le péché, quand le péché était déjà là, ne fait que lui donner de la force: elle le rend puissant.

(Verset 57). — «Mais grâce à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ!» Oui, par Lui nous avons une pleine victoire. Victoire sur le péché, victoire sur la mort.

(Verset 58). — L'apôtre conclut donc en exhortant les frères bien-aimés à être fermes, inébranlables. Il faut tenir ferme à ces faits glorieux qui viennent d'être développés. Quelle glorieuse perspective, quelle encourageante assurance que celle d'être changés en la condition voulue de Dieu pour être toujours avec Lui dans un bonheur inaltérable! Nos personnes glorifiées, participant à la gloire, revêtues d'incorruptibilité et d'immortalité, pour porter l'image du céleste; on peut bien, en attendant un tel sort, de telles gloires, abonder dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que notre travail n'est pas vain dans le Seigneur, comme c'eût été le cas, s'il n'y avait rien eu après cette vie.

«Oui, «la puissance du péché, c'est la loi». C'est une chose surprenante de voir comme on tient à la loi en vue de la moralité. Je ne sache rien qui dénote mieux que cela la perversité de l'esprit de l'homme. C'est assez clair. Il est écrit: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». Se mettre sous la loi, c'est introduire le péché, parce que vous ne pouvez pas la garder, et ainsi elle est «la puissance du péché». Les passions (ou les mouvements) du péché sont par la loi. La loi s'adresse à une nature et défend le péché, sans changer la nature, ni lui donner quelque chose, et elle affaiblit tout l'esprit d'un homme en plaçant sa conscience dans l'esclavage. En fait, le péché trouve occasion par le commandement. Et la loi est la puissance du péché en plaçant l'âme sous la culpabilité; non pas qu'il y ait rien de fautif dans la loi, mais parce qu'elle provoque ce qui est dans ma nature. Et alors elle lie la culpabilité sur la conscience. La loi ne donne ni vie, ni puissance, ni objet, mais elle provoque la convoitise, elle donne occasion au péché, et fixe sur moi la culpabilité. Christ me donne un objet, et la vie, et la puissance, et me délivre de tout ce qui était contre moi. La loi me dit d'aimer Dieu; mais je demande: Comment? Je n'ai pas une nature pour cela. La loi établit le devoir, sans agir le moins du monde sur le coeur, mais le péché qui est commis, elle le place sur la conscience: c'est tout ce à quoi elle sert. Paul dit (Philippiens 3) «Quant à la justice qui est par la loi, sans reproche», c'était vrai de la conduite extérieure; mais en Romains 7, il déclare que «la loi est spirituelle», ce qui est une tout autre chose. En Philippiens, il fait allusion aux péchés. Il en était ainsi avec le jeune homme qui dit au Seigneur: «J'ai gardé toutes

ces choses dès ma jeunesse». Mais le Seigneur le met à l'épreuve: «Va», lui dit-il, «et vends tout ce que tu as», cela dévoile son coeur; cela n'allait pas à l'homme naturel». (J.N.D.)

## Chapitre 16

(Versets 1-4). — Il s'agit ici de la même collecte dont l'apôtre leur parle de nouveau dans les chapitres 8 et 9 de la seconde épître. La mention du premier jour de la semaine (verset 2), comme étant le jour convenable pour mettre à part chez soi ce que l'on aura amassé en vue de cette collecte, montre que l'on avait compris la valeur de ce jour comme étant le jour du Seigneur, le jour de sa résurrection. Ce jour-là, les frères se réunissaient pour rompre le pain (Actes des Apôtres 20: 7), et la collecte ordinaire, liée au culte, avait sans doute lieu. Mais, en vue de cette collecte spéciale, le jour du Seigneur était favorable pour y penser.

Les versets 3 et 4, ainsi que les chapitres 8 et 9 de la seconde épître, et déjà le chapitre 6 des Actes, font voir que l'administration de l'argent des collectes est une chose délicate, et que l'on n'y employait pas le premier frère venu, mais des frères de toute confiance.

(Versets 5-7). — On voit dans ces versets l'apôtre, plein de confiance dans le Seigneur pour les Corinthiens, laissant aller son coeur comme si tout allait bien au milieu d'eux. Il leur promet une longue visite, et compte sur eux pour lui faire la conduite où que ce soit qu'il aille.

(Versets 8, 9). — L'apôtre se proposait de rester encore à Ephèse; une porte grande et efficace lui était ouverte là, ainsi qu'on le voit dans les Actes (19). Mais il ajoute: «Et il y a beaucoup d'adversaires». Une porte ouverte et beaucoup d'adversaires, c'était un indice qu'il fallait y continuer l'oeuvre. Les deux choses vont habituellement ensemble. Là où le Seigneur travaille, le diable agit.

(Versets 10, 11). — Timothée, délégué par l'apôtre, devait passer à Corinthe, puis retourner auprès de l'apôtre à Ephèse. En le recommandant l'apôtre pouvait dire: «Il s'emploie à l'oeuvre du Seigneur comme moi-même». Quel bel éloge de Timothée! Comme on y voit le dévouement de celui que Paul nomme son enfant bien-aimé! Il fallait donc que Timothée fût sans crainte au milieu d'eux (Timothée était d'un caractère timide); qu'il ne fût pas méprisé, Timothée était jeune; il fallait lui faire la conduite en paix, afin qu'il fût encouragé. On voit par la troisième épître de Jean, que faire la conduite n'impliquait pas seulement d'accompagner un frère, ou des frères, pendant un bout de chemin, mais qu'il fallait avoir soin qu'ils eussent ce qui était nécessaire pour aller plus loin. L'expression employée par Jean est remarquable: «Faire la conduite d'une manière digne de Dieu».

(Verset 12). — Apollos n'était pas un délégué de l'apôtre, mais un serviteur libre de ses mouvements sous la dépendance du Seigneur. L'amour de l'apôtre pour les Corinthiens lui faisait désirer qu'Apollos allât les voir, mais l'affection d'Apollos pour Paul l'empêchait de s'y rendre pour le moment, puisqu'on y mettait en doute l'apostolat de Paul. Il savait aussi qu'on prenait son nom pour faire de lui un chef de parti. «Moi, je suis d'Apollos», disaient quelques-uns.

(Versets 13, 14). — Les exhortations de ces deux versets sont en contraste frappant avec la marche pratique des Corinthiens. Ils avaient besoin de veiller pour ne pas se laisser entraîner par les subtils raisonnements des philosophes; ils avaient à tenir ferme dans la foi et ne pas s'en laisser détourner par les docteurs hérétiques; il devaient être *hommes*, animés d'un courage viril pour résister au mal. Et enfin, ils avaient à faire toutes choses dans l'amour, et non avec de vaines prétentions, et dans le désir de briller par leurs dons, mais au contraire en cherchant le bien des autres.

(Versets 15, 16). — Le verset 15 est une parenthèse qui a trait à la maison de Stéphanas. Les Corinthiens la connaissaient bien; elle était les prémices de l'Achaïe; ceux qui la composaient étaient les premiers qui avaient cru au Seigneur, et ils étaient du nombre de ceux que Paul avait baptisés (1 Corinthiens 1: 16). Mais ce qui les distinguait, c'est qu'ils s'étaient voués au service des saints. Cela était venu d'eux-mêmes. Ils n'avaient été établis par personne pour accomplir ce précieux service. Ils le faisaient devant le Seigneur et pour le Seigneur. L'apôtre exhorte les Corinthiens à se soumettre à de tels hommes, ainsi qu'à quiconque coopère à l'oeuvre et travaille. Celui qui travaille réellement de la part du Seigneur et pour le Seigneur, acquiert une autorité morale que l'on doit reconnaître, selon ce que dit Paul en 1 Timothée 3: 13: «Car ceux qui ont bien servi acquièrent un bon degré pour eux et une grande hardiesse dans la foi qui est dans le Christ Jésus».

(Versets 17, 18). — Nous retrouvons ici le chef de la maison de Stéphanas, Stéphanas lui-même, avec Fortunat et Achaïque. Ces trois chers frères de Corinthe étaient venus auprès de l'apôtre lorsque lui avait des raisons pour ne pas aller à Corinthe. S'ils ont apporté quelques secours à l'apôtre, c'était de leur propre part, et non de celle de l'assemblée; mais Paul veut bien lier les Corinthiens à eux: «Ils ont récréé mon esprit et le vôtre», dit-il. Mais il ajoute: «Reconnaissez donc de tels hommes».

Nous pouvons remarquer dans ce chapitre quatre classes de serviteurs du Seigneur et par conséquent quatre genres de services: d'abord l'apôtre, revêtu de son autorité apostolique; ensuite Timothée, délégué de l'apôtre; puis Apollos, serviteur, ne dépendant que du Seigneur pour ce qu'il avait à faire; et enfin la maison de Stéphanas qui, dans l'amour du Seigneur, s'était vouée elle-même au service des saints, sans autre autorité ni commandement que l'amour.

(Versets 19-24). — Maintenant suivent les salutations. D'abord celles des assemblées de la contrée où Paul se trouvait. En particulier, il envoie les salutations affectueuses d'Aquila et de Priscilla, ce couple dévoué qui avait habité Corinthe, après avoir été banni de Rome avec tous les autres Juifs, sur l'ordre de l'empereur Claude (Actes des Apôtres 18). A Rome, ils avaient déjà une assemblée dans leur maison (Romains 16: 3-5). A Ephèse, ils avaient enseigné Apollos plus exactement dans la voie de Dieu, qu'il ne l'avait d'abord comprise; là aussi, ils avaient une assemblée dans leur maison.

Paul n'avait sans doute pas écrit l'épître de sa propre main; mais il y ajoute sa signature: «La salutation, de la propre main de moi, Paul», pour en affirmer l'authenticité. Quant au fait

qu'il dictait ordinairement ses lettres, comparez Romains 16: 22, et 2 Thessaloniens 3: 17. Il écrivit de sa propre main celle aux Galates. (Voyez chapitre 6: 11).

Après avoir lu l'épître, on comprend le verset 22. Si quelqu'un est trouvé s'être glissé au milieu des saints, et qu'il n'aime pas le Seigneur Jésus Christ, démontrant par ses actes qu'il a ce caractère, l'apôtre prononce l'anathème sur une telle personne. Puis quant aux Corinthiens, l'apôtre déclare son amour pour eux tous dans le Christ Jésus. Il est heureux de terminer ainsi cette épître où, dans son amour aussi pour eux, il a dû leur adresser des reproches et leur donner des avertissements avec de précieux enseignements.

## Lettres de Darby J.N.

---

### Lettre de J.N.D. n° 265 – ME 1901 page 15

à Mr P.S.

Toronto (Canada), mars 1863

Bien cher frère,

La bénédiction qui se rattache à la connaissance des noms de Fils de Dieu et Fils de l'homme ne se réaliserait pas s'ils étaient séparés, toutefois ils sont en eux-mêmes bien distincts. Le Seigneur Jésus est appelé Fils de deux manières: Fils éternel du Père, qui a créé toutes choses et qui a été envoyé ici-bas, puis Fils de Dieu dans ce monde, dans cette relation en tant qu'homme ici-bas, tout en étant une seule personne. L'importance de la première et éternelle relation, c'est qu'elle est la mesure de l'amour du Père et la parfaite révélation du Père; ensuite la puissance de la vie divine: «En lui était la vie». Cette puissance est démontrée dans sa vie de sainteté parfaite ici-bas, puis définitivement dans la résurrection; ensuite cette puissance de vie se montre en nous vivifiant. La grâce, la parfaite révélation du Père (Jean 1; 14), la puissance de la vie, et la relation spéciale de Fils avec le Père.

Or en devenant Fils de l'homme, il introduit toutes ces choses dans l'humanité, dans la nature humaine dans sa propre personne, au milieu des hommes. Ensuite il communique cette vie, devient la vie des hommes selon la grâce, et ayant aboli le péché pour eux, les baptise du Saint Esprit, de sorte qu'ils se trouvent, dans cette nouvelle vie et par l'Esprit, dans la relation dans laquelle se trouve le Fils, comme homme. Ils sont fils; le Père les aime comme il a aimé Jésus. On voit et on connaît le Père en Lui.

Il y a encore une autre vérité qui se rattache à ce titre de Fils de l'homme. Comme Fils de Dieu, né sur la terre, il est aussi le Christ, roi en Sion. Ayant été rejeté dans ce caractère, bien qu'il doive revendiquer ses droits plus tard, ses droits se déploient sous le caractère de Fils de l'homme. Or, Dieu a destiné l'homme en Lui et avec Lui à être héritier de toutes choses dans une gloire céleste. Rejeté dans son caractère restreint de Messie, il prend celui de Fils de l'homme, souffrant premièrement, mais ensuite ressuscité et glorifié (Psaumes 8 et Daniel 7, le premier cité dans le N. T). Dans les évangiles, nous voyons la transition du caractère de Messie à «celui de fils de l'homme», titre du reste qu'il prend toujours Lui-même. L'évangile de Jean est un peu différent, parce qu'il commence par sa nature divine et envisage son rejet comme commencement d'une manifestation plus grande et plus excellente. Comme Fils de l'homme il doit souffrir pour l'homme, et il est héritier de tout ce que les conseils de Dieu ont préparé pour l'homme. Aussi il se lie à nous comme second homme, dernier Adam. Comme Fils de Dieu, il est en relation avec le Père. Je ne sais si, dans ces idées générales, j'ai répondu à votre demande, car le sujet est vaste.



J'ai bien le désir de voir Mme L. si je retourne à Montréal, et j'en ai l'intention, si Dieu me le permet, mais je ne me presse pas. L'oeuvre y fait du progrès, mais mieux sans moi, dans ce moment, me semble-t-il, que si j'étais là, et de plus j'ai beaucoup à faire ici. Il y a bien des âmes attentives ici, à Toronto, ville de près de 50.000 âmes; il y en a encore davantage à Hamilton, ville de 20.000 âmes, où je me rends deux fois par semaine. Là, l'effet de la vérité est très intéressant, mais l'Evangile est en général très faiblement annoncé; la vérité de l'Eglise est inconnue. Si l'on y croit à la venue du Sauveur, on y rencontre en même temps des hérésies grossières. En outre, le monde règne sur les chrétiens, plus qu'en Europe. Ainsi il faut avoir patience, pour que la vérité avec sa force et sa simplicité pénètre dans les âmes. Cela a lieu sensiblement, et je ne les engage jamais à se joindre aux frères. Je laisse agir la vérité; je cherche réellement le bien de leurs âmes. Ce n'est pas que des âmes ne soient ajoutées, car cela arrive en bien des endroits. Il y a près de 40 personnes qui l'ont été depuis que je suis ici, et beaucoup d'autres se rapprochent, mais c'est la propagation de la vérité qui m'intéresse spécialement; on en verra les fruits plus tard.

J'ai été dans les forêts. Dans le principal village il y a une vingtaine de personnes qui rompent le pain, et j'avais un auditoire très attentif. Plus loin où l'on dispute encore le terrain aux castors et aux cerfs, il y en a quatorze. Les ours n'ont disparu que depuis quelques années.

Il y a beaucoup d'âmes, même mondaines, qui reconnaissent que c'est un autre Evangile, car on n'a jamais réellement entendu l'Evangile du *salut*. On se fâche, on avertit les âmes, on a peur, on revient, et peu à peu la vérité, par la grâce, établit son empire sur les âmes sincères. On annonce aux auditeurs plus de vérité qu'ils n'en avaient et ils sentent la différence; on prêche contre elle: cela réveille l'attention. En Angleterre, les attaques fourmillent, mais l'effet a été bon; l'occasion a favorisé le progrès de la vérité. Le sujet le plus récent a été la loi, et les questions qui s'y rattachent. Tout dernièrement le nationalisme est venu sur le tapis avec Kelly. Je publie ici actuellement un traité sur les chapitres 7 et 8 des Romains, mais je n'en suis pas satisfait, et je le réimprime corrigé avec ce titre: «Pourquoi est-ce que je gémiss?» Je suis bien aise qu'on jouisse des Psaumes. Je pense toujours aussi à la nouvelle édition du N.T. Je crois que vous avez des corrections. Si vous avez du loisir, vous pourriez comparer un peu ma traduction anglaise avec la française. L'anglaise a été bien reçue en Angleterre par des personnes compétentes, comme le Dr Ellicot qui, comme professeur de théologie, l'a recommandée à ses élèves.

Mais j'oublie votre question sur la cène. Je ne sais trop si je la comprends.

La cène est tout premièrement un mémorial de la mort de Jésus, mais comme fondement de la nouvelle alliance, et pas du royaume. Ensuite elle est le mémorial de l'efficace de sa mort pour les gentils aussi, «pour vous» et «pour plusieurs», pour la rémission des péchés. Paul ne se sert pas d'autres mots que de ceux qui se trouvent dans les évangiles, nommément en Luc. Ensuite, la doctrine de l'unité du corps n'étant pas encore formellement enseignée, il ne pouvait guère y avoir l'intelligence de l'expression de cette unité dans le seul pain, mais l'Eglise et le symbole étaient là. [L'apôtre tire l'unité du fait, non la doctrine de la cène, de l'unité qu'il enseignait (\*)]. La cène est l'expression de l'unité du corps entier et les individus y prennent

part comme membres de cette unité. C'est ainsi que beaucoup d'entre nous ont pris la cène avec les malades, et dans l'église primitive on envoyait même les éléments de la table aux malades. Mais en liant la doctrine de l'unité du corps à la cène, les vérités primaires qui y sont contenues ne sont pas mises de côté. Par contre si l'on prenait la cène à part, en méprisant l'unité du corps, ce serait, en méprisant cette grande vérité, renier la vérité de la cène elle-même.

(\*) Nous croyons devoir maintenir cette phrase malgré son obscurité. (Réd.)

J'ai bien à coeur d'éviter toute fausse étroitesse à l'égard des dames C. Quant à leur ignorance, si ce n'est pour la plus jeune, j'ai de la peine à y croire. Je crois que les frères étaient trop étroits pour elles à l'égard du monde.

Saluez bien affectueusement tous les frères. Si je reviens, j'ai quelque espoir de vous revoir si le Nouveau Testament aussi l'exige, mais de ce côté de l'Atlantique on ne peut dire grand-chose de voyages en Europe.

Votre bien affectionné.

Le Seigneur, dans le temps, a ranimé le zèle de C., qu'il le fasse encore. Saluez-le affectueusement de ma part.

## Lettre de J.N.D. n° 266 – ME 1901 page 58

à Mr P.S.

Dublin, 27 octobre 1863

Bien-aimé frère,

Me voici, par la bonté de Dieu, de nouveau de ce côté de l'Atlantique, après une assez bonne traversée. J'ignore quels sont vos plans à l'égard de la nouvelle édition du Nouveau Testament, mais je me réserve pour cette tâche, prêt à me rendre à Pau pour l'accomplir, si cela convient.

J'arrive à vos questions (\*) sur la Parole. J'avais eu la pensée que Pierre, en Actes 3, parlait d'Israël, mais il n'en est pas ainsi. L'apôtre dit seulement qu'Israël était en relation directe et naturelle avec l'accomplissement de la promesse du don de la semence en qui toutes les nations seraient bénies, ce dont le verset 26 est le témoin. Seulement Christ était prêt à revenir encore si Israël se repentait. Genèse 22: 18, est la confirmation à la semence de la promesse faite à Abraham au chapitre 12, la preuve aussi que cet accomplissement aura lieu en résurrection. Je ne doute nullement qu'Abraham ne jouisse d'une manière particulière dans le règne de mille ans de l'accomplissement de cette promesse en Christ, et dans sa postérité à lui, centre des bénédictions qui en découleront.

(\*) Le correspondant avait écrit: «Comment se fait-il que Pierre, Actes 3, applique Genèse 22: 18, aux Juifs, à l'alliance que Dieu a établie avec nos pères? Il est vrai qu'il est question de la semence mais en vue des gentils. Comment aussi s'accomplira la promesse de Genèse 12 faite à Abraham, si on la

distingue de celle faite à la semence, à moins que celle-ci ne soit que la confirmation de la première, selon Galates 3: 17?»

... Je pars demain matin pour le nord de l'Irlande. La vérité quant à la justice de Dieu, fait du chemin au milieu du clergé; on en rencontre des exemples frappants dans ce voisinage. Il y a à B. un ministre national qui, me dit-on, l'a reçue — toujours national, bien entendu, mais chrétien; je ne le connais pas, mais il s'occupe de la vérité, et a lu plusieurs traités, etc. Il pense passer l'hiver à B.; il est je crois poitrinaire. Mais le système national et tout le protestantisme sont ici, me semble-t-il, dans un état de dissolution, et les âmes sont dans l'attente. En même temps, l'Esprit de Dieu agit sensiblement et il y a pour l'éternité beaucoup de bien, mais pour le temps rien qui rassure, sinon la fidélité de Dieu.

L'état moral des Etats-Unis est affreux; plus on le voit, plus on est atterré; mais Dieu demeure au-dessus des grandes eaux. Je n'y ai rien trouvé personnellement que d'aimable. C'est l'état devant Dieu dont je parle.

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre bien affectionné... à la hâte.

## Lettre de J.N.D. n° 267 – ME 1901 page 138

à Mr P.S.

Limoges, juin 1864?

Bien cher frère,

J'ai été vraiment très réjoui de ma tournée dans la Charente, si tournée j'ose l'appeler, car les frères se sont tous réunis près de Châteauneuf. Les frères sont braves et en bon témoignage dans leur voisinage; ils sont éparpillés. Je serais allé plus loin si j'avais eu le temps de le faire. On m'a demandé dans la Charente-inférieure, mais Dieu dirige tout. J'aime mieux que la vérité pénètre que moi, mais si je ne me rends pas au Canada, je pense bien y retourner. Je crois être dirigé par Dieu en allant maintenant dans le Midi, cependant l'ouest de la France a droit aussi au service des frères, si Dieu les y appelle. Je vieillis un peu pour l'oeuvre des villages, mais Dieu suffit à tout. Je crois toujours plus que le chemin de la simplicité est le chemin du bonheur, quoiqu'il exige de la foi, et que nos pas glissent dans ce chemin, si nous ne marchons pas dans la dépendance de Dieu...

Une circonstance a tranché un peu l'affaire de Châteauneuf: le ministre libre est venu le dimanche que j'étais là (ce n'était pas son jour), mais la dame chez qui il tenait sa réunion est venue chez F. pour rompre le pain, et il n'a presque eu personne, sauf quelques-uns, qui ne savaient pas que nous étions chez F. Le fils de cette dame est revenu l'après-midi, et j'espère qu'il aura reçu du bien. Dieu dirige tout.

En allant à Limoges, j'ai eu un entretien des plus intéressants avec un ancien avocat, professeur de droit, qui demeure maintenant dans le Gers. Il était dégoûté de l'état du

catholicisme, du culte de la Vierge; il espérait un tout nouvel ordre de choses, faisait un peu le philosophe au commencement, mais une fois venus au coeur de la vérité, il y avait un écho, et même de la recherche. Il nous a invités chez lui près d'Auch, et à le visiter à Paris où il se rendait pour un mois. J'ai écrit à B. de lui envoyer mes deux volumes sur le rationalisme, mais j'espère qu'il a reçu une certaine direction de coeur meilleure que cela. Il lit la Bible.

*Bordeaux.* — Je pense être chez Mr H. P., demain; j'écris en ce moment de Bordeaux, et depuis lundi je serai à la disposition des frères pour la conférence. Je sens que nous sommes dans un temps où la sagesse de Dieu est nécessaire, en présence d'un christianisme divisé, abâtardi, et sans puissance, et comme je l'ai appris, il y a près de 40 ans, il faut savoir séparer ce qui est précieux de ce qui est méprisable. Je me soupçonne souvent de lâcheté, et hélas! avec trop de motifs pour le faire; mais après tout, je crois qu'il faut de la sagesse. Je sens ma lâcheté, mais mon jugement ne saurait approuver des efforts irréflechis. Ah! quelque petite que soit ma sphère de travail, si je pouvais avec Paul réunir une énergie divine avec la sagesse qu'il faut avoir!

J'ai la meilleure lettre que j'aie jamais reçue de M. Il sent beaucoup le besoin de se rapprocher des frères; je ne sais si tout est complètement vidé dans son âme avec Dieu... J'ai déjà repris cette lettre pour la troisième fois.

Je sens plus que jamais la faiblesse de l'Eglise quand on entre en contact avec ce qui se passe, comme je l'ai fait à Limoges, où B. cherche sincèrement à faire du bien, on voit ce qui suggère la plainte d'Ezéchiass; mais en tout, et spécialement au milieu de tout cela et avec le sentiment de sa faiblesse et des besoins auxquels on ne sait faire face, il est doux de sentir qu'après tout, on est distinctement conduit par Dieu lui-même, et qu'il y en a Un qui veille sur l'Eglise et ne l'oublie jamais, et que c'est Lui qui fait l'oeuvre. Toutefois nous devons chercher la puissance de l'Esprit. Quand il agit, le témoignage se rend et se propage de lui-même.

Paix vous soit, cher frère, et bénédiction sous la sauvegarde de notre Dieu.

Croyez toujours à la sincère affection de votre frère en Christ.

## **Lettre de J.N.D. n° 268 – ME 1901 page 195**

à Mr P.S.

Angleterre, octobre, 1865

Bien cher frère,

Je vous réponds à la hâte en vous remerciant de votre bonne lettre. Je me réjouis de tout mon coeur de ce que Dieu, notre bon Dieu, vous bénit toujours à Pau. Si je me rends en France, je serai heureux de venir chez vous et de travailler de nouveau à notre traduction. Les deux premiers volumes de la Synopsis anglaise (les Etudes sur la Parole), sans parler des divers livres qui ont paru dans un journal, sont entièrement épuisés. Je ne sais encore ce que je ferai pour une seconde édition (car l'on publie aussi une collection de mes écrits et traités en 21 volumes! cela me fait peur). Cet ouvrage est allé partout, mais il y a ici un public religieux plus nombreux,

et, malgré les préjugés, on lit largement en Angleterre et en Amérique les productions des frères. Cela a fait naître une difficulté. Une quantité de ministres les prêchent et les reproduisent dans des journaux, etc., de sorte qu'on les reçoit sans que la conscience en soit réellement atteinte. Tout dernièrement le professeur de théologie d'une université épiscopale dans l'Ohio est venu acheter tous les ouvrages des frères à Toronto. Les frères l'ont vu; il enseigne à ses élèves les vérités que nous prêchons et ceux-ci, à leur tour, les prêchent dans leurs églises, dans bien des endroits. J'ai trouvé à Philadelphie un ministre qui en faisait autant. Les frères ont demandé à ce professeur si sa conscience n'était pas mal à son aise dans la position qu'il occupait. Il a répondu: «Pas du tout; je suis libre d'enseigner toutes les vérités». Il a dit qu'il assisterait à la conférence des frères, à Guelph, s'il y en avait une l'année prochaine. Jusqu'à présent elle s'y tient annuellement.

Voilà sous une autre forme ce qui se fait aussi ici en Angleterre. Il y a un grand nombre de personnes détachées de tout, lisant nos ouvrages et qui restent flottantes sans être attachées nulle part. Une autre difficulté s'y ajoute. Ces personnes sont actives, prêchent, un peu dans le genre *revival*, ce qui donne le goût des prédications émouvantes, en sorte que le culte a moins d'attrait. Toutefois un nombre passablement grand de ces personnes s'est joint aux frères ces temps-ci; des messieurs, des officiers de l'armée, un ministre anglican et d'autres, mais la manière dont la vérité s'est propagée présente une nouvelle phase de l'oeuvre, et il semble que, même dans les choses qui paraissaient solides, tout dégringole. Cela m'occupe passablement. Béthesda, me dit-on, tombe toujours plus bas, et la conscience des «neutres» devient dure et insensible au mal d'une manière bien affligeante, mais par contre cela a mis mal à l'aise beaucoup des leurs, dont plusieurs ont été délivrés, tandis que plusieurs sont encore inquiets. J'en ai vu un certain nombre sur leur demande. On a nié formellement parmi eux la présence du Consolateur et qu'il y eût une différence quelconque entre les chrétiens et les fidèles de l'Ancien Testament. On a réussi à faire supprimer ce traité (ou ces traités), mais cela a amené une crise.

On m'a demandé ici aussi une livraison sur l'Apocalypse; on me dit que ce que vous traduisez est trop court, pas assez développé et trop abstrait. Si l'on veut de l'histoire, je ne sais si je les contenterai. Probablement, j'écrirai quelque chose, quoique ce soit difficile pour moi: j'ai tant à faire. Peut-être aurai-je plus de temps en Ecosse où je me rends, ou en Irlande. J'avais donné cette esquisse pour suppléer un peu à une lacune. Il me faudra au moins un peu de temps pour ce travail. Je viens d'étudier l'histoire ecclésiastique, ou plutôt d'y faire des recherches, ayant lu sur la demande d'un frère le récit que Mr S. Newmann donne de sa chute, c'est-à-dire son entrée dans le Romanisme. Quelle histoire que celle-là! Les annales du monde ne donnent rien de pareil en fait d'iniquité. Il se peut que je publie ce travail. C'est en même temps une analyse de l'écrit de Mr Newmann.

J'ai été profondément frappé et pénétré de ma lecture des anciens traités pour le travail de Mr K. (Collected Writings). Je n'ai jamais éprouvé rien de pareil à ce que j'ai senti en les relisant. Voilà tout près de quarante ans que les vérités desquelles dépend maintenant le sort du monde, et le dénouement qui se hâte, sont clairement constatées dans ces brochures.

C'étaient mes convictions, mais combien on y sent la main de Dieu, quand on voit qu'actuellement tout roule sur ces points. Cela m'a fait sentir aussi la grave responsabilité qu'il y a à présenter tout cela systématiquement devant le monde, devant l'Eglise professante. Tout avait été publié occasionnellement, puis oublié, tout en produisant son effet. Autre chose est de présenter à l'Eglise réveillée sur ces questions tout un système qui nie ses prétentions à être l'Eglise, sauf en tant que système déchu. C'est là ce que je sens être sérieux.

Quant à Matthieu 11: 27, c'est le propos de Dieu de mettre toutes choses entre les mains du Fils glorifié comme homme. Aussi en Matthieu 11, rejeté malgré ses oeuvres et tout, comme Messie au milieu des Juifs, il prend dans sa pensée cette nouvelle place. Comparez Luc 9: 20-22 et suivants. C'est la même doctrine en Jean 13: 31, 32, et cela allait se réaliser quant à sa position personnelle, bien qu'il n'ait pas encore pris tout en mains, mais soit assis à la droite de Dieu, et particulièrement pendant qu'il rassemble l'Eglise cohéritière de sa gloire. Comparez Ephésiens 1: 22, 23. On voit la même vérité en Hébreux 1 et 2. En Colossiens 1, on trouve les motifs: Il est Fils et premier-né de toute la création, puis vient le développement en 1 Corinthiens 15.

En Jean 17: 2: «Tout ce que tu m'as donné», est plus vague et plus limité; Jean se sert de pan (neutre) pour l'ensemble de ceux qui appartiennent à Christ; antoiv (il *leur* donne) y répond ensuite. Le panta du verset 10 est plus général. «La gloire que tu m'as donnée» (verset 22) est quelque chose de plus personnel, me semble-t-il, bien que tout le reste s'y rattache. Le panta du verset 7 s'applique à tout ce qui est donné au Fils; ce n'était pas ce que Jéhovah donnait au Messie, mais ce que le Père donnait au Fils. Les paroles faisaient comprendre cela aux disciples.

Quant à Jean 1: 14, ce n'est qu'une comparaison en parenthèse. (Et nous avons contemplé sa gloire, comme d'un fils unique auprès de son Père). Voilà ce qui était présenté aux yeux des apôtres, s'ils étaient ouverts.

2 Corinthiens 3: L'Esprit caractérise le ministère en contraste avec Sinaï, et de même la justice. La présence et la puissance du Saint Esprit, le caractérisent en tant que révélation de la grâce et de la justice divine, et en ce que par la présence de l'Esprit nous jouissons de la liberté que nous donne la position dans laquelle nous sommes entrés par le moyen de cette grâce et de cette justice; la présence du Saint Esprit fait de cette position sa force en nous.

Quant à Ephésiens 4: 22-24, voici le sens et la traduction du passage: «La vérité ainsi qu'elle est en Jésus, (savoir) que vous avez (ou ayez, aoriste), quant à la conversation précédente, dépouillé le vieil homme qui se corrompt (se corrompt), selon les convoitises de déception (qui nous trompent) et que vous soyez (présent) renouvelés dans l'esprit de votre entendement et que vous avez (ou ayez, aoriste) revêtu le nouvel homme qui a été créé selon Dieu en justice et sainteté de vérité (en contraste avec «de déception»).

Saluez cordialement tous les frères. L'extension de l'oeuvre ne me laisse souvent que des souhaits de coeur pour leur bonheur.

Tout s'ouvre en Amérique. Dans le Canada, il y a des réunions considérables; mais, quoique ce soit un temps de bénédiction, c'est la guerre comme partout. Il y a un épouvantable relâchement moral et doctrinal dans les Etats-Unis, avec beaucoup de profession et même de vrais chrétiens.

Votre bien affectionné.

## Lettre de J.N.D. n° 269 – ME 1901 page 217

à Mr P.S.

Londres, fin de 1865

Bien cher frère,

Il y a longtemps que je n'avais eu de vos nouvelles. B. m'en a donné, et c'est d'après les renseignements qu'il m'a fournis que j'adresse ma lettre à Pau...

Voilà déjà bien des jours que j'ai commencé cette lettre avec impossibilité de l'achever, car ici, à Londres, mon temps est pris par des demandes continuelles. Grâce à Dieu, les frères vont bien; il y a beaucoup de sérieux, et le dévouement ne manque pas. Ils sont heureux, et l'attente du Seigneur est plus profonde et plus réelle. Etant si souvent absent, je vois naturellement plus facilement la différence. Nous cheminons en paix. Le nombre des frères et des réunions augmente partout. La maladie nous a privés de plus d'un ouvrier marquant dans l'oeuvre, mais Dieu en a suscité plusieurs autres moins connus. Le témoignage s'insinue partout. Les difficultés changent de caractère. De tous côtés, on quitte les systèmes humains, et il y a une masse de personnes, flottantes çà et là, sans principes positifs, qui ne peuvent plus marcher avec le mal mais qui n'aiment pas s'assujettir au bien. Cela est d'un mauvais effet sur leur christianisme, car ainsi la conscience s'affaiblit. Au commencement, c'était un ensemble de personnes bien convaincues, qui savaient ce qu'elles faisaient; il y en a encore, mais le témoignage a pénétré plus ou moins partout. On reçoit la vérité sur plusieurs points sans que la conscience soit engagée. Toutefois Dieu nous bénit. Quand la conscience opère, on cesse d'être lâche et l'on marche. Plusieurs officiers de l'armée se sont joints dernièrement à nous et ont quitté le service, puis un ministre national. Cela nous a donné de nouveaux ouvriers. Il y a aussi un certain nombre de ceux qui marchaient avec Béthesda. Ce parti se mondane beaucoup; ils ont en général nommé des ministres, et la moitié d'entre eux nient la présence du Saint Esprit et l'attente immédiate du Christ. L'autre moitié est malheureuse et a cherché des entrevues avec nous. Cela n'a rien produit jusqu'à présent, c'est-à-dire que ces entrevues n'ont pas eu lieu. Le chemin est très simple quand la foi est simple. Mais tout se hâte et je crois que nous approchons de la fin; ce sentiment se produit de tous côtés; cela fait du bien. Je sens toujours davantage, cher frère, que j'appartiens au ciel, qu'ici-bas j'ai mon pèlerinage et le service du Seigneur; après nous serons dans notre position naturelle; nous serons avec Christ.

Dernièrement la Parole s'est ouverte richement à mon âme. J'ai joui particulièrement d'Ephésiens 4 et 5. Le nouvel homme, le Saint Esprit, tel est subjectivement le chrétien. Ensuite

Dieu lui-même, modèle de ceux qui sont ses «imitateurs comme ses chers enfants». Christ, l'expression de cela dans l'homme — non pas aimer son prochain comme soi-même, mais se donner soi-même pour les autres, et à Dieu, c'est-à-dire le sacrifice absolu de soi pour les autres, et son motif parfait: «à Dieu». «Dieu amour» est donc notre modèle de conduite. Le second nom de Dieu (il n'y en a que deux d'absolus, d'essentiels) est Lumière: nous sommes lumière dans le Seigneur; Christ en est encore l'expression: «Christ vous éclairera». Quelle position glorieuse pour nous, quelle bénédiction! Son amour est répandu dans nos coeurs, comme nous sommes devant Dieu pour jouir ainsi de Lui; il demeure dans nos coeurs afin qu'ayant la conscience de son amour, nous en soyons les témoins. Ce qu'il est en Lui-même, ce qu'il est en amour pour les autres, telle est notre portion.

Remarquez aussi quant à l'enseignement, comment jusqu'à Romains 5: 11, il s'agit des péchés et de ce que Dieu a été et de ce qu'il est pour nous. Depuis le verset 12, il s'agit du péché et de notre position en Christ devant Lui. Mais je m'arrête.

Saluez bien affectueusement tous les frères. Je pense, si Dieu m'en accorde la force, m'en retourner aux Etats-Unis l'année prochaine; les portes m'ont été ouvertes à New York et à Boston. Le Canada va bien. La traduction anglaise des Etudes est épuisée. (Je crains bien que ce ne soit pas le cas de votre édition française). Je pense en faire imprimer une seconde édition, ainsi que de ma traduction du Nouveau Testament qu'on ne peut plus se procurer.

Paix vous soit, que le Seigneur se tienne près de vous.

Votre tout affectionné frère.

## **Lettre de J.N.D. n° 270 – ME 1901 page 237**

à Mr P.S.

Angleterre, 1865

Bien cher frère,

Commençons par vos questions sur la Parole: Hébreux 11: 27, se rapporte à Exode 11: 8, pas à Exode 2. Il me semble d'après le contexte que c'est Moïse qui était dans une ardente colère.

Le mot hadès ou shéol comprend tout ce qui ne se voit pas au delà du tombeau. Hadès ne signifie que ce qui ne se voit pas. Tout était vague et sombre pour le Juif. Il y avait bien des traditions à l'égard du «sein d'Abraham», auxquelles les Romanistes ont emprunté leur purgatoire, mais en général, c'était pour les Juifs un lieu de ténèbres au delà de la mort. Saül devait se trouver avec Samuel (1 Samuel 28: 19). Ezéchias déplore l'état des morts (Esaïe 38: 10, 11). Le Seigneur, en parlant au larron, nous a mis au clair à l'égard de l'état des croyants après la mort.

Quant à «la cité qui a des fondements», les frères ne partagent pas du tout les pensées de l'article que vous mentionnez. On n'a pas refusé de l'insérer, afin que chacun pût en juger,



mais j'en ai été un peu étonné moi-même, vu qu'on supposera qu'il présente les vues des frères. Il n'en est rien; j'y ajouterai peut-être quelques mots de réponse.

J'ai été fort réjoui d'entendre dire que Mr V. s'est joint aux frères; on me dit qu'il est très heureux; Dieu en soit béni. Quel sujet de joie et quelle consolation pour sa famille!

Je me réjouis beaucoup du progrès à G. Il est très doux quand, au commencement, on traverse des jours de peine et de patience, de voir après l'oeuvre de la grâce se développer, Dieu être glorifié et son peuple heureux. Ce sera un sujet de joie pour votre sœur. Ici nous avons extérieurement beaucoup de progrès; des réunions se forment partout, et Dieu suscite des ouvriers, ce qui est une grande grâce. En Amérique aussi, il en a suscité deux d'origine française, petits-fils d'un nommé C., dont il se peut que vous ayez entendu parler. En Ecosse, l'oeuvre s'étend beaucoup. Jusqu'à présent ce pays était fermé et les préventions fort grandes. Les temps sont remarquables, et je crois que le sentiment que nous sommes aux derniers jours prend beaucoup de consistance dans les coeurs. Le monde est inquiet. Qu'on est heureux d'être en paix, ayant reçu un royaume qui ne saurait être ébranlé.

Je ne sais si je vous ai parlé de la division fort nette et précise qui existe entre les versets 11 et 12 du chapitre 5 aux Romains. Jusqu'à la fin du verset 11, il traite le sujet des péchés; depuis le verset 12, celui du péché. Pour les premiers, c'est le pardon, la justification: Christ est mort pour nos offenses, a été présenté pour propitiatoire par la foi en son sang — nous avons tous péché. Quant *au péché*, nous sommes morts *avec* Christ et nous vivons par Lui (pas *avec* Lui, dans l'épître aux Romains). La joie qui résulte de la première oeuvre découle de ce que Dieu est, en lui-même, pour le pécheur. Dans la seconde, le saint, le croyant, est devant Dieu en Christ. Ce sont nos péchés, à chacun, dans le premier cas; c'est le péché d'un seul dans le second — on en est délivré, non pas pardonné. Pas d'expérience dans le premier cas; on croit au pardon. Dans le second, l'expérience est en conflit avec la foi, quant à se croire mort, jusqu'à ce qu'on ait renoncé à soi-même. Nous trouvons cette doctrine au chapitre 6; au chapitre 7, l'expérience du procédé intérieur qui a lieu. Une paix solide dépend beaucoup de cette seconde oeuvre, de la connaissance de ce qu'on est, et non pas seulement de ce qu'on a fait. Il se peut que l'expérience du chapitre 7 vienne avant le chapitre 3; ce fut mon cas, mais souvent de nos jours, avec une prédication claire sur le pardon, le chapitre 3 venant avant le 7<sup>e</sup>, il y a beaucoup à apprendre ensuite.

Je vous remercie de la lettre qui accompagne la vôtre. Que Dieu soutienne ce cher frère, et il le fera. Je suis heureux qu'il ait pu se rencontrer avec tous les frères à Dillenburg. Cela encourage et fortifie, mais c'est après tout la foi qui fait marcher.

Ici l'Evangile a beaucoup pénétré dans l'armée. Les autorités militaires n'aiment pas trop cela; plusieurs officiers se sont mis à prêcher. On a fait des difficultés, un bon nombre a donné sa démission; ils prêchent partout et sont bénis. Il y en a en Ecosse, en Irlande, en Angleterre, et plus récemment dans le Canada; des ministres aussi. Tout est en mouvement. En général, grâce à Dieu, les frères vont bien.

J'ai vu *un peu* les frères en Angleterre, de sorte que, si Dieu daigne me conserver la force nécessaire, j'espère, lors de mon retour, visiter bientôt les frères allemands et français.

J'assiste en ce moment à une conférence,

Votre affectionné en Christ.

## Lettre de J.N.D. n° 271 – ME 1901 page 298

à Mr P.S.

Londres, 15 janvier 1866

Bien cher frère,

J'entreprends enfin de répondre à votre lettre.

Je suis venu à Londres pour faire imprimer les Actes, et une réponse à «l'Apologia pro vita sua», de Mr Newman, qui s'est fait papiste. Les imprimeurs et la préparation de cet écrit m'ont pris du temps, vu que je prêchais tout de même chaque jour. Maintenant tout est prêt, à très peu de chose près, et je m'occupe de mon arriéré de lettres.

J'ai pu faire une assez bonne visite en Ecosse; la vérité se répand, et, bien que les Ecossois soient assez têtus, et excessivement liés à leurs anciennes habitudes, tout se remue maintenant là aussi; la venue du Seigneur est reçue d'un grand nombre. Mais c'est la question du sabbat, agitée dans le presbytère de Glasgow, qui a mis le feu aux étoupes. Je publie un article sur cette question, parce que celle de la loi s'y rattache aussi directement. En Ecosse, les frères vont bien, et augmentent en nombre. Je crois que Dieu agit en Irlande aussi. Tous ces jeunes évangélistes, même ceux qui ne marchent pas avec nous, ont entièrement rompu avec Béthesda. Ils n'en étaient pas, mais ils appartenaient plutôt au *système relâché*, et y allaient quelquefois quand ils se rendaient à Dublin, car tous avaient quitté le nationalisme. A présent, ils réfléchissent au parti qu'ils ont à prendre, chose qu'ils n'avaient jamais faite. Je crois que mon séjour leur a été utile; et je pense, Dieu voulant, y retourner.

Béthesda commence, à ce qu'il semble, à perdre rapidement tous les jours de son crédit auprès des âmes consciencieuses. Cela nous apparaît à nous d'une manière un peu subite, mais tout le monde le sent depuis longtemps.

Quant à vos questions, cher frère: 1° Sur Marc 7: 36, vous avez, je le crois, raison. Seulement il y a une autre catégorie de textes, comme Luc 9: 21, où il leur défend d'annoncer, non pas ses miracles, mais son titre de Christ, parce qu'il se tient pour rejeté, et qu'il prend le titre de Fils de l'homme.

Je ne suis pas tout à fait au clair quant au Psaume 8: 2, mais tout disposé à croire que vous avez raison. La question dans mon esprit est si l'emploi de ce verset en Matthieu 21: 16, est général, ou s'applique directement à la personne de Jésus. Dans le second cas, votre pensée est évidemment juste; je ne l'avais jamais remarqué. Il me semble, et ceci est d'ancienne date, que le Seigneur prend le caractère de Jéhovah, d'ayant droit comme tel,

d'une manière frappante dans ce moment-là. La seule question est, jusqu'à quel point le Messie s'identifie avec Jéhovah, dans ce passage. Je suis disposé à croire que vous avez raison, mais dans ces cas je suis toujours lent, afin de pouvoir dire: Je suis ainsi enseigné de Dieu.

Quant à Matthieu 7: 6, je n'ai pas de doute. Je pense bien, quant à Matthieu 12: 1-8, que *le Messie étant rejeté*, l'alliance était au fond annulée. C'est ce qui donne la liaison entre ce passage et celui de Samuel; le sabbat aussi, en tant que signe de l'alliance, était annulé, mais il y a quelque chose de plus, me semble-t-il. Le sabbat est fait pour *l'homme*; il ne s'agit plus du signe de l'alliance. Ainsi le Fils de l'homme, celui qui hérite de tous les droits de l'homme, selon les conseils de Dieu, est Maître du sabbat; il en dispose sans doute, mais il y a ce dont il dispose. Le repos de Dieu est ce qui nous a été promis; le témoignage de ce repos appartient au peuple de Dieu; ce n'est plus la loi du sabbat, mais ce dont Jésus a disposé selon ses droits comme fils de l'homme. C'est pour l'homme. Voilà la grâce: non pas l'homme pour le sabbat. C'était avant la loi. Je ne sais pas si j'introduirais dans ce passage l'idée d'une nouvelle sacrifice, par le fait même que les pains étaient devenus communs. Mais à coup sûr on y trouve l'association avec le Messie rejeté.

Ici, grâce à Dieu, les frères vont bien, et en général, ils marchent paisiblement et avec dévouement. Mais le fait que les neutres sentent que cela va mal avec eux, les rend furieux contre nous, et contre moi en particulier, quoique je ne lise pas ce qu'on écrit. Il y a une recrudescence de ce côté, mais le sujet est mis sur le tapis, et Dieu agit évidemment dans sa bonté; je ne m'en occupe que quand j'y suis forcé par des questions. Christ vaut mieux; je trouve la Parole toujours plus riche.

## **Lettre de J.N.D. n° 272 – ME 1901 page 314**

à Mr P.S.

Amérique, 1866

Bien cher frère,

Votre lettre a mis beaucoup de temps à me parvenir; elle a été envoyée dans l'Illinois quand je quittais cet état, et j'ai dû écrire et attendre longtemps pour l'avoir, ainsi que d'autres. Je l'ai reçue avant-hier soir.

Quant à l'article sur l'Apocalypse, vous pouvez très bien l'imprimer si vous voulez; je me rappelle le contenu de l'article anglais, qu'on blâme d'être trop court, mais j'oublie entièrement lequel vous avez traduit.

Quant à Abraham, j'ai souvent fait remarquer que la promesse était à la semence de la femme, non pas à Adam; il n'y a pas de promesse à l'homme; elles sont en Christ, dernier homme, second Adam. K., ayant rencontré le cas d'Abraham, a sans doute concilié le fait des promesses qui lui étaient faites, avec cette vérité. Il me semble qu'il est parlé de ces promesses aux chapitres 12, 15, 16 de la Genèse. En effet, quand ces promesses ont été faites à Abraham, il était croyant. Mais la promesse racontée (car elle avait déjà été faite) au chapitre 12, est une

promesse faite à Abraham, en tant qu'appelé par la grâce, et envisagé comme ayant quitté son pays sur cet appel. C'est la démonstration de la grâce (et c'est ainsi que l'apôtre s'en sert dans l'épître aux Galates), en contraste avec la chair et la responsabilité humaine. De sorte que la doctrine est confirmée. Mr K., il me semble, d'après la citation que vous faites de son ouvrage, ne parle que des promesses en général, promesses qui lui ont été faites après.

J'ai été faire des visites dans l'Ouest, où il y a une centaine de frères de langue française, et de plus, maintenant, près d'une centaine d'Américains et d'émigrés de langue anglaise. A Greenville, dans l'Illinois, où est le frère de R., il y a beaucoup de bénédiction, et en général progrès et accroissement même là (à Sugar Creek) où les choses allaient mal auparavant. A Greenville, on parle anglais et français; à Saint-Louis, allemand et anglais; mais pas dans la même réunion. Il y a un ramoneur qui a fait autrefois, en Picardie, le tour des contrées catholiques. Il parle à présent mieux l'anglais que le français; il est très intelligent et zélé, et parle avec un ordre et une intelligence qui m'ont beaucoup frappé. Si par la grâce il était un peu plus dépouillé de lui-même, ce serait un excellent ouvrier. Il a une bonne place et s'adapte à toute sorte de choses. Je ne sais s'il aura le courage qu'il faut pour se dévouer à l'oeuvre; j'ai senti que pour lui la meilleure chose serait d'être exercé, en faisant la découverte jusqu'où va sa foi pratique. Un ministre baptiste vient aussi de quitter sa chapelle, à D., amené par la lecture des ouvrages des frères; reste à savoir aussi si avec une femme et quelques enfants, il aura le courage de se vouer à l'oeuvre, sans ressource humaine. Au reste, les vérités qu'enseignent les frères, ainsi que leurs livres, se répandent beaucoup dans les Etats-Unis; l'oeuvre se développe peu à peu. Mais il y a toujours la question de la foi pratique, et presque tous ceux qui, avant notre oeuvre, recevaient la doctrine de la venue du Sauveur (quoique d'une manière obscure), ne croient pas à l'immortalité de l'âme. Tous les neutres et ceux qui sont inspirés de leurs vues transigent avec ces personnes, et appuient souvent leurs vues. Ils seraient venus en grand nombre avec nous si nous avions voulu les recevoir. C'est la forme sous laquelle le «neutralisme» béthesdien se montre le plus dans ce pays, quoiqu'il y en ait qui reçoivent la doctrine de Mr Newton. La première forme date de loin, seulement dans ces jours de mouvement intellectuel, elle se propage: l'expiation tombe bientôt avec la non-immortalité de l'âme.

Je me réjouis beaucoup du bien qui a lieu chez vous et de ces jeunes personnes dont vous m'avez parlé dans votre lettre précédente, que Dieu a retirées auprès de lui. Dites à S. et à C. combien je sympathise avec eux. Ces frères comprendront comment la distance a dû mettre un retard involontaire à l'expression de ma sympathie qui n'en est pas moins sincère pour cela. Dieu est bon. Il y a un gouvernement de Dieu aussi bien que la grâce. Nous en avons eu un cas frappant dans la jeune fille d'un frère de ces contrées, morte heureuse, très jeune, il y a peu de temps.

Ne manquez pas, cher frère, de m'envoyer des nouvelles des frères; elles me sont très précieuses, bien que je ne réponde pas toujours immédiatement.

Les derniers temps se développent rapidement. Pour nous, tout ce que nous avons à faire, c'est d'attendre toujours le Seigneur, et en l'attendant de chercher à le glorifier. Les Etats-Unis

sont moralement dans un état épouvantable, prêts à s'entr'égorgés s'ils n'en avaient pas eu déjà trop; puis, dans les grandes villes, on s'assassine tous les jours pour la moindre chose, tellement que les journaux disent ouvertement qu'ils ont cessé de raconter les meurtres, quand il n'y a pas de circonstances extraordinaires. Pour moi, j'y trouve en passant de bons amis, l'oeuvre de Dieu et la charité. Combien cette oeuvre est en dehors de tout ce qui se passe!

Que Dieu veuille agir selon l'efficace de sa grâce en tous.

Paix vous soit, bien-aimé frère.

Votre affectionné en Christ.

---

J'ai été en butte à des attaques bien acharnées en Angleterre, mais cela a produit du bien, beaucoup même je crois, et quant à moi, sauf pour les âmes sincères en particulier, je suis comme un sourd qui n'entend point, et je reste en paix.

On a parlé d'une Bible Tétraglotte, grecque, anglaise, française, allemande; peut-être notre nouvelle édition pourrait y paraître.

## **Lettre de J.N.D. n° 273 – ME 1901 page 370**

à Mr P.S.

New York, 24 novembre 1866

Bien-aimé frère,

Je viens de recevoir votre lettre, ici, à New York. Je réponds en premier lieu à vos questions métaphysiques.

Si je ne me trompe, corps, âme et esprit, est une division qui se trouve déjà dans Platon. Elle est justifiée en ce que Dieu a soufflé dans les narines de l'homme un esprit de vie, et que c'est ainsi, et non par un pur acte de création et de volonté divines, que l'homme est devenu âme vivante. Dieu a fait sortir de la terre les animaux, sans autre. Il a formé l'homme, puis l'a animé. Ainsi nous sommes «sa race». Il y a le corps, l'âme, siège des affections d'un être vivant de son individualité, de son activité volontaire, et de plus, en nous, cette partie supérieure par laquelle il y a liaison avec Dieu (genov autou), qui élève le caractère de l'âme elle-même, et fait, que tout ce qui s'y trouve doit être formé et gardé en vue de notre responsabilité envers Dieu, c'est-à-dire en vue de la relation dans laquelle nous sommes avec Lui, car notre responsabilité est toujours d'être conséquents avec les relations dans lesquelles nous nous trouvons.

Quant à ces relations, nous sommes en chute et séparés de Dieu. Inimitié contre Lui, corruption, égoïsme et incrédulité, la prétention de se passer de Dieu et de s'élever contre Lui dans l'indépendance, tel est le péché dans ses trois parties, corps, âme et esprit. Mais ayant été formées pour Lui, c'est la misère parfaite quand les choses apparentes ont cessé et qu'on

a affaire avec Lui. Maintenant la puissance de la vie divine vient prendre possession de tout notre être; l'esprit est assujéti à Dieu et jouit de Lui, révélé en amour et en sainteté; l'âme perd son égoïsme et le corps devient instrument de justice pour Dieu. Les relations humaines créées de Dieu ont leur juste place; il n'y a ni infidélité, ni idolâtrie. La présence, le don du Saint Esprit est autre chose encore. Cette présence donne la conscience de nos nouvelles relations avec Dieu et avec Christ, et l'intelligence et la force pour marcher ici-bas d'une manière conséquente avec ces relations. Cela se rattache aux privilèges spéciaux que nous avons en Christ, fils du Père, en Christ, comme membres de son corps, etc. Sans doute l'esprit pense, mais c'est la folie de la philosophie de faire de la faculté de penser la chose la plus élevée dans l'homme: elle ne l'est pas. Dieu ne pense pas; tout Lui est connu. Nous pensons, parce que nous ne connaissons pas. La partie supérieure de l'homme est ce qui tient à ses relations avec Dieu. Un animal pense jusqu'à un certain point; il ne fait pas des abstractions, je le crois. L'homme est au-dessus de ce monde par sa pensée, mais la pensée ne monte jamais et ne peut monter jusqu'à Dieu. L'instinct de l'âme sait qu'il y a un créateur; aussitôt que l'homme pense, il lui est impossible de le croire, parce que l'idée de création lui est impossible. La raison ne sait jamais qu'une chose *est* — mais seulement qu'il faut qu'elle soit — c'est une conclusion logique, rien de plus. Mais Dieu est le «ce qui se peut connaître de Dieu (\*)», sa puissance éternelle et sa divinité «est manifeste parmi eux». Dieu l'a «manifesté». Ces choses «se discernent par le moyen de l'intelligence». Ce n'est pas une conclusion tirée des raisonnements, bien que l'intelligence s'en occupe. «Ce qui ne se peut voir de Lui» «se discerne», mais la conclusion est tirée de ce qui est *ou* création *ou* créateur; le dessein et Celui qui l'a pensé sont corrélatifs; je ne peux voir ce qui trahit un dessein sans penser à quelqu'un. Et c'est tout. Pourquoi est-ce que je pense qu'il y a une cause première? Parce que je suis fait de telle manière que je ne peux voir les choses qui existent (cosmov) sans penser à une cause. Or Dieu existe et je ne peux penser à son existence sans une cause, c'est-à-dire que je ne peux le connaître. C'est seulement dire que nous sommes des êtres créés et que nous pensons selon notre nature. Mais je peux dire: tout cela n'existe pas sans un créateur sage et puissant, et m'arrêter; et nous aurions dû le dire, et voilà «ce qui se peut connaître de Dieu». Les philosophes ont voulu connaître par la raison Celui qui a créé; c'est une folie, car il faudrait être Dieu, et ils sont tombés dans le panthéisme et les spéculations, plus absurdes les unes que les autres; enfin le positivisme, seule chose vraie, car c'est dire que nous ne pouvons connaître Dieu, mais suprêmement fausse, parce qu'ils prétendent nier Dieu, quand selon leur théorie ils ne peuvent rien en savoir.

(\*) Romains 1: 19, 20.

Le «corps spirituel» (1 Corinthiens 15: 44) signifie seulement que le corps ressuscité n'est plus grossier comme celui que nous avons ici. Dieu peut nous en donner un comme il l'entend, un autre tout aussi facilement que celui-ci. Ce qu'on appelle existence matérielle n'est que relatif; la matière existe pour la matière. Dieu ouvre la porte à Pierre, l'ange y entre sans avoir à y penser.

Je ne doute nullement que le fond de Luc 9 à 18 ne soit historique, la seule question est s'il est chronologique. Il se peut bien d'après les passages que vous avez cités, qu'il y ait un fil historique qui conduit au travers des passages rassemblés au point de vue moral, mais vous pouvez remarquer qu'en 10: 38, il est déjà à Béthanie, en 11, 12, déjà à Jérusalem; 13: 34, a été dit à Jérusalem. Il se peut toutefois que, sauf quelques passages, tout se rapporte à une partie ou à l'autre de ce dernier voyage. 17: 11, vient après 10: 38; en 17, 18, nous retrouvons en tout cas l'ordre chronologique. 18: 35, commence dans tous les synoptiques la dernière période de l'histoire.

Je suis disposé à croire que Esaïe 24: 22, se rapporte à la patience de Dieu avec le monde. Il ne visite en jugement les rois de la terre, pour les remplacer par son propre trône à Jérusalem, qu'après leur avoir accordé avec une entière patience tout le temps possible, qui du reste n'a servi qu'à développer leur méchanceté. Mais je ne sais si ma pensée est juste.

Je vous remercie beaucoup des nouvelles que vous me donnez des frères, cela m'intéresse toujours profondément.

Quant à mes peines, elles ont été grandes à cause des personnes qui se sont montrées hostiles; il y avait aussi mon frère aîné, que j'avais chéri à travers toutes les circonstances de sa vie. Mais cela est bon.

Quant à l'oeuvre, je crois que cette opposition fera du bien. Les frères, par crainte des blasphèmes de Mr Newton, avaient un peu perdu de vue les vraies souffrances du Seigneur. Il y a cette difficulté de donner la nourriture en temps convenable, et certaines vérités qui exigent de la spiritualité. On a exploité cela auprès des faibles, mais l'étude de ces sujets (\*) a été en grande bénédiction à beaucoup de frères, et j'étais décidé à leur laisser du temps pour que leurs pensées se mûrissent sans m'inquiéter des attaques, et laissant ces dernières à notre Dieu plein de miséricorde. D'après ce qu'on me dit, l'influence de mes adversaires est nulle. On désire que j'explique quelques phrases; j'attends une nouvelle édition des «Sufferings» pour ajouter une introduction et des notes. Je pense qu'on la demandera bientôt, et j'attends, après avoir tout examiné.

(\*) *Les souffrances de Christ.*

Je suis encouragé ici; nous n'avons pas de local, mais Dieu agit, et la petite réunion a l'air de se consolider. On rassemble au moins les dispersés; nous sommes déjà dix-huit pour rompre le pain, et il y en a d'autres qui s'approchent.

Paix vous soit, bien-aimé frère. Saluez cordialement tous les frères.

Votre bien affectionné en Christ.

**Lettre de J.N.D. n° 274 – ME 1901 page 376**

à Mr P.S.

Boston, 15 février 1867

Bien-aimé frère,

Vous vous êtes un peu lancé dans les questions sur lesquelles mes adversaires m'ont pris à partie, mais au sujet desquelles je suis heureusement très tranquille. «Il a été mis au rang des iniques», n'avait pour moi d'autre signification que celle d'avoir eu sa place de fait avec les brigands et les meurtriers, ce qui est bien arrivé sur la croix. C'est le fait qui est prédit; il n'est pas dit par qui il y a été mis. L'histoire montre clairement que, extérieurement, ce sont les hommes qui ont fait cela, mais en accomplissant les conseils de Dieu. Je ne pourrais dire que Dieu l'y ait mis; mais c'était selon les conseils de Dieu, et Jésus même, dans sa parfaite soumission à la volonté de Dieu, a tout accepté comme Sa volonté, tout en sachant bien que l'iniquité de l'homme l'avait fait. Mais tout ce qui nous en est dit a trait au fait même. Etre fait péché, être considéré ainsi de Dieu et abandonné, c'est, il me semble, autre chose. L'expression: «Je frapperai le berger», a été le sujet de beaucoup de bruit en Angleterre. Je crois que le coup a été donné sur la croix; c'est là qu'il a été frappé; mais l'effet, l'ombre de la croix, s'étendait jusqu'à Gethsémané, et quand on est venu pour le saisir, les brebis ont été dispersées. Son heure était venue, quoiqu'il ne fût pas encore crucifié. Ainsi, en Luc, il fait la différence de ce temps-là (22: 35, 36). Il me semble que la cause de la différence que vous signalez entre les citations, c'est que Matthieu et Marc parlent, pour ainsi dire, du côté officiel du Christ. Le berger est frappé. Ainsi, en laissant de côté le supplément de Marc, depuis le verset 9 du dernier chapitre, les deux évangélistes ne parlent pas de l'ascension, mais de l'entrevue en Galilée, de ses relations avec le résidu. D'un autre côté, Marc nous présente aussi sa vie personnelle, son service, et se lie à Luc sous ce rapport, l'ordre des événements étant le même. Or qu'il ait été mis au rang des iniques, c'était, aux yeux des hommes, une dégradation pour Lui, une chose personnelle. J'ai déjà parlé de cette nuit. Ils ont été scandalisés à l'approche de la croix, quand les autorités se sont emparées de Lui. Il n'est pas dit, en Matthieu 26: 31, qu'il serait frappé cette nuit, mais qu'eux seraient scandalisés; mais, au fond, le moment était arrivé. «Maintenant», dit Jésus (Jean 13: 31), «le fils de l'homme est glorifié», parlant, encore à table, de la croix, après que Judas est sorti. Quant au terme «l'opprobre des hommes», je crois qu'il signifie «celui qui est sous l'opprobre». Il l'était par excellence.

Voilà, cher frère, ce que j'ai à répondre à vos questions. Je vous remercie beaucoup de vos nouvelles qui m'intéressent beaucoup, et je vous prie de saluer tous les frères avec beaucoup d'affection.

Je crois que Dieu suscite ici un petit témoignage. Presque aucune âme n'a la paix, et un Evangile simple et complet est comme une ondée de pluie dans les chaleurs de l'été. La petite réunion va très bien et s'augmente un peu, mais elle est plantée et se consolide; elle est encore hors de ville; je pense qu'avant qu'il soit longtemps on aura un local dans la ville même. En ce moment, presque tous les frères habitent ce faubourg, et il est bon que la réunion prenne son assiette avant de se trouver, pour ainsi dire, sous les yeux du public. Vous n'avez pas une idée de ce que c'est que ce pays religieusement parlant. Le théâtre, les bals, la boisson, les membres des églises se permettent tout. Sans doute il y a bien des exceptions, mais dans



une «convention» de ministres et autres, tenue exprès à ce sujet, la majorité était pour la fréquentation des théâtres; et dans la «convention» de toutes les églises baptistes, au nord-ouest, ils ont voté une résolution qu'il fallait, quand les diacres (une espèce d'anciens) étaient des ivrognes, y mettre ordre, chose rien moins que rare. Deux de mes connaissances ont convoqué une autre «convention» particulière à Milwaukee, pour chercher à remédier à ces choses et à empêcher la mondanité grossière des églises ainsi nommées. Dans ce dernier endroit notre petite réunion s'accroît. Dans le Michigan, il y a passablement de bien. A New York aussi, la vérité s'établit et les besoins des âmes se manifestent. Je suis en relation avec un bon nombre d'entre eux. Nous sommes près de trente pour rompre le pain, et établis sur un pied solide. Quelques personnes de langue française ont reçu du bien. J'ai une réunion française plus nombreuse que l'anglaise, dans le local. Je ne prêche là qu'à quelques-uns, mais le caractère de la vérité intéresse les âmes, car personne n'a la paix, si ce n'est une vieille dame française. Son mari était un ancien pasteur près de Montbéliard, où elle se rendait en cachette à la réunion quand elle le pouvait. Elle est de coeur avec nous, et l'a dit à son mari, mais elle est à présent malade à la maison.

Nous avons eu des réunions très intéressantes dans des maisons particulières; l'oeuvre se fait en détail et non dans de grandes réunions. Je vous raconte tout, parce que je crois que cela vous intéressera ainsi que les frères. A New York, c'était une oeuvre de foi; tous étaient découragés, parce qu'on ne venait pas entendre la Parole; non pas moi; je pouvais prier pour l'oeuvre, et maintenant la bénédiction est sensible; de même ici, où j'ai plus de réunions que je puis appeler publiques. Mon temps n'étant pas autant rempli qu'en Europe, j'ai fait beaucoup d'hébreu et d'italien que je pouvais déjà lire un peu auparavant.

D. ne m'étonne pas, c'est son caractère, quoiqu'il soit un homme intègre et dévoué. Je l'ai connu à Boulogne; il est droit. A Boulogne, il était seul et, sans le vouloir, en lutte avec tout le monde, en sorte qu'il a un peu pris ce pli. Comme vous le dites, il ne comprend pas l'Eglise, mais il y a plus que cela, je ne crois pas qu'il se connaisse lui-même et jusqu'à ce qu'on se connaisse, il n'y a jamais une vraie défiance à l'égard de soi-même ni, par conséquent, une humilité foncière, qui domine le caractère naturel. Hélas! on a de la peine à se connaître et quand même on se connaît, il faut toujours être devant Dieu pour en avoir conscience. Jacob savait très bien qu'il y avait des faux dieux dans ses tentes, mais il n'en tenait pas compte jusqu'à ce qu'il fût appelé à se rendre à Béthel, où il était réellement de retour auprès de Dieu, leçon importante pour nos âmes.

Qu'on est heureux de pouvoir tout remettre à Dieu. Quelle consolation profonde que son amour qu'il nous a fait connaître, qu'il a versé, Lui, dans nos coeurs; et cette joie-là est éternelle; le coeur en a déjà l'empreinte.

J'ai eu une très bonne réunion hier soir; on voit qu'il y a bien des âmes qui ont soif d'un Evangile réel, et c'est ce qu'on ne trouve nulle part ici. La Parole est bénie pour les âmes, car Dieu est au-dessus de toutes les circonstances.

Paix vous soit, cher frère. Saluez cordialement tous les frères. Ce serait une joie pour moi de vous revoir tous; Dieu sait si cela s'accomplira; mais à mon âge, bien que je sois, grâce à Dieu, très bien, à 67 ans, la nature même ne compte plus beaucoup sur l'avenir, et depuis quarante ans les luttes et les peines ne m'ont pas manqué, mais non plus, je le sens bien, la grâce abondante et la bonté de Dieu.

### **Lettre de J.N.D. n° 275 – ME 1901 page 397**

à Mr P.S.

New York, 17 octobre 1867

Bien cher frère,

Je vous renvoie vos notes avec mes remarques. Je ne me suis pas trompé sur l'intérêt qu'on porte à la vérité de ce côté de l'océan. Partout comme en Europe il y a un certain malaise; on sent que dans les prédications ordinaires il n'y a pas de nourriture et l'on a faim. Les frères vont bien; il y a de la vie; des réunions se forment dans le voisinage comme à Boston. Il y a du bien aussi dans le Canada, mais à l'ouest ils ont besoin d'être visités. La moisson est grande et les ouvriers en petit nombre. Je sais ce que le Seigneur a dit, mais je crois que s'il y avait plus de dévouement, les dons se manifesteraient et se développeraient; cependant la vérité se répand; dans les systèmes religieux on cherche à l'ensevelir, mais elle se répand, ou échappe aux systèmes. Nous avons ici plusieurs Françaises, en service ou en condition; il y en a qui rompent le pain; d'autres qui demandent à le rompre...

### **Lettre de J.N.D. n° 276 – ME 1901 page 398**

à Mr P.S.

En route pour New York, novembre 1867

Bien cher frère,

Les bonnes nouvelles que vous me donnez de l'Alsace m'ont réjoui... On me dit que D. est de retour à B.; je ne sais s'il y restera. Les quelques frères qui se trouvent là sont en meilleur état que précédemment. J'espère qu'il ne les déroutera pas. Il a été élevé à part, tout seul, et n'a jamais appris à fléchir et à marcher avec les autres. J'espère que malgré, peut-être devrais-je dire par le moyen des secousses arrivées à P., il aura appris quelque chose, car au fond il est fidèle.

... Quel monde de peines et de douleurs que ce monde que nous traversons. Nos meilleures espérances frustrées, nos plus chères affections blessées. Grâce à Dieu, si le mal est entré, la grâce, le Sauveur Lui-même y est entré ensuite. J'espère qu'il en sera ainsi de X., que le Seigneur entrera dans un coeur où l'innocence relative aura été remplacée par une conscience souillée par le péché. Il nous faut faire l'expérience de ce qu'est notre misérable coeur; qu'il n'existe pas de bien en nous et que nous n'avons pas en nous-mêmes de force contre le mal. Mais l'expérience par laquelle nous l'apprenons est quelquefois bien

douloureuse et bien humiliante. De fait, il n'existe pas de bien en nous, et si nous avons Christ, il prend la place de tout, et nous connaissons Dieu d'autant mieux. Que ses voies sont merveilleuses! Christ est le bien qui ne doit pas être humilié; mais il s'est humilié Lui-même: nous avons à apprendre la même leçon; et pour peu qu'il y ait de la confiance en nous-mêmes, nous aurons à passer par des découvertes navrantes de ce que nous sommes. Mais Dieu est fidèle; il nous fait avoir faim, il nous fait faire la connaissance de nous-mêmes, mais il nous nourrit de Christ et ne permet pas que nos vêtements s'usent, ni que nos pieds soient blessés. Quand nous regarderons en arrière, nous serons émerveillés de la patience et de la bonté de Dieu. Puis les occasions dans lesquelles nous sommes appelés à agir, sont constamment des moments de notre vie où Dieu agit en nous et nous exerce subjectivement aussi pour notre profit: Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. Quelle grâce constante et fidèle!

Je n'ai rien de particulier à vous raconter de l'oeuvre. Le nombre des frères a augmenté à New York, ils sont maintenant une cinquantaine; il y a aussi une réunion à San Francisco; sur quelques points des conversions, comme à Guelph et à Melbourne; il y a progrès, et progrès réjouissant parmi nos Indiens. A Toronto aussi le Seigneur agit, par contre les frères à Hamilton et à Montréal sont en souffrance, mais je compte sur la bonté et sur la fidélité de Dieu pour les restaurer. Je suis en route pour New York, où les âmes ont besoin d'être nourries et aidées; au reste ils ont été très bénis, et les Américains-nés commencent à se joindre au troupeau. Le ministre baptiste qui marche avec nous, est à New York dans ce moment; les dons n'y manquent pas, mais comme il y a passablement d'âmes qui recherchent la vérité, et que presque tous sont jeunes dans la marche et dans la doctrine, un témoignage solide et clair est très nécessaire dans ce grand centre.

Je doute maintenant que je revienne en Europe avant l'année prochaine. J'avais la pensée de passer une partie de cet hiver dans les Antilles, puis de me rendre en Europe, mais étant resté plus longtemps à Toronto, parce que Dieu bénissait la Parole dans cette ville, je ne pense guère pouvoir m'y rendre. Il me faudra rester quelque temps à New York, et nous sommes déjà en novembre. Ce n'est pas le bon moment pour aller aux Antilles pendant les chaleurs. Dans ce cas, je reviendrais en Europe aux premiers beaux jours de 1868, si Dieu le permet. Tout se hâte en Europe, et je me dois, je le sens, à l'oeuvre du Seigneur dans ces contrées où les choses se développent si rapidement, mais c'est Dieu qui doit faire l'oeuvre. Elle n'est pas facile en Amérique, mais pour peu qu'il y ait de l'expérience, des frères plus jeunes que moi sont plus propres à cette oeuvre. Au reste, il y en a beaucoup qui sont de toute manière plus capables que moi...

Votre bien affectionné.

## **Lettre de J.N.D. n° 277 – ME 1901 page 414**

à Mr P.S.

Londres, juillet 1869

Bien cher frère,

Je réimprime ma traduction anglaise du Nouveau Testament, qui me retiendra un peu ici; on a de la peine avec les imprimeurs à fixer une époque à laquelle la besogne sera achevée. Puis on veut de l'exactitude quant au texte reçu, ce qui exige des recherches et il y a complication du texte reçu grec avec l'«authorised version», dont les sources offrent quelque incertitude. Mr K. s'en occupe, et les évangiles sont terminés. J'ai fait quelques corrections, mais rien pour le fond.

A la Barbade, il y a beaucoup de bien; dans la Jamaïque, il y a progrès. On ne marche pas mal dans la Guyane, mais il y a peu d'énergie spirituelle, cependant notre visite a fortifié les liens de la communion fraternelle, ils ont senti l'amour manifesté en entreprenant ce long voyage pour les voir, et ont été restaurés et encouragés. Ici, le nombre des frères augmente avec une rapidité qui nous fait presque peur, mais il faut se fier à Dieu. Puis toute sorte d'éléments d'erreur courent le monde: la doctrine de l'annihilation, ou la négation que l'homme possède une âme immortelle, s'empare des chrétiens et mène assez souvent à l'incrédulité ouverte. Nous aurons à nous en occuper pour empêcher les âmes de se fourvoyer. La responsabilité et l'expiation disparaissent avec cette doctrine. Mais le Seigneur aime son Eglise, et Il nous suffit; seulement nous savons que des temps difficiles surviendront. La Parole nous suffit et son Esprit nous conduira.

Je n'ai pas beaucoup de temps pour mes visites sur le continent. C'est une joie pour moi de revoir les frères, mais là où il y a des ouvriers, ce n'est guère un travail, sauf dans le cas où les ouvriers ont besoin de connaissances qu'on est à même de leur communiquer. Je convoite le travail aussi longtemps que je suis ici-bas. Ce n'est pas mon goût, mon goût est d'être au milieu de mes livres, mais jusqu'à ce que nous voyions le Seigneur, notre part, une part que la grâce infinie nous a accordée, est de Le servir. Le temps viendra où ce sera le tout de notre vie d'avoir vécu avec et pour Lui, en vivant par Lui.

Je sympathise avec votre chère sœur: c'est une perte réelle que d'avoir perdu dans sa fille une compagne, mais la main de Dieu est dirigée par l'amour et par une sagesse qui ne fait jamais défaut. Pour elle, c'est un gain; et qui sait ce que ce misérable monde aurait fait et les pièges qui attendent une jeune fille ayant de la fortune. Je la trouve heureuse; pour ceux qui restent, la paide<sup>a</sup> est toujours bonne, nous en avons tant besoin. Il ne retire pas ses yeux de dessus les justes; quel bonheur et quelle grâce! mais quel œil pénétrant que celui-là! Tant mieux! Sous la grâce, nous pouvons désirer de tout notre coeur qu'Il nous sonde.

Les catholiques m'intéressent beaucoup; j'ai eu d'excellents entretiens avec deux d'entre eux sur le navire, j'ai donné à l'un un Nouveau Testament. Les deux étaient mécontents de leur système; l'un a bien senti et sentait déjà, que les pénitences et les peines imposées n'étaient pas d'un Dieu d'amour.

J'apprends que vous avez été dans la Charente, au moins dans la Charente-Inférieure. Ce département m'a beaucoup intéressé dans le temps; j'y étais avec B. Je vieillis un peu pour ces entreprises. Toutefois j'ai voyagé dans l'intérieur de la Jamaïque dont on avait voulu

m'effrayer, mais Dieu suffit pour toutes choses; au reste, je n'ai eu aucune difficulté même en vivant au milieu des gens de couleur. Le pays est magnifique.

Votre toujours affectionné.

## Lettre de J.N.D. n° 278 – ME 1901 page 416

à Mr P.S.

Elberfeld, décembre 1869

Bien cher frère,

Depuis longtemps je pensais vous écrire, mais en réalité je suis occupé du matin jusqu'au soir, souvent jusqu'à minuit.

J'avais écrit en Angleterre qu'on vous envoyât mes notes manuscrites sur le Nouveau Testament (\*), mais l'éditeur anglais a eu par ci par là de la peine à les déchiffrer et attend mon retour pour commencer l'impression.

(\*) Pour l'édition avec notes qui ne parut qu'en 1872.

Je suis déjà fort avancé dans mon travail ici (\*), et j'espère avoir fini ma part dans deux mois ou deux mois et demi. Les prophètes jusqu'à Osée sont terminés, ainsi que les Psaumes. Job et les Proverbes nous donneront un peu plus de fil à retordre.

(\*) La traduction allemande de la Bible.

Quant à Romains 5: 19, il ne s'agit pas d'association avec le chef. Les plusieurs qui sont en relation avec Adam sont dans sa condition et sa position. C'est notre condition devant Dieu par le péché d'Adam. Par l'obéissance de Christ, nous sommes justes devant Dieu; c'est une position devant Lui. Alors la question est soulevée au chapitre 6, si cela signifie qu'on soit de telle sorte juste relativement, qu'on puisse vivre dans le péché.

Je le répète, il ne s'agit pas ici d'association avec le chef. Nous ne sommes pas ressuscités avec Christ, dans l'épître aux Romains. On est bien envisagé comme en Christ, en Romains 8, mais l'union et l'association avec Lui ne sont pas le sujet de l'épître. On y trouve ce qu'il a fait pour nous, et notre mort avec Lui. «Constitués pécheurs» n'est pas, me semble-t-il, judiciaire, mais un fait; mais quand il dit justes, il faut que je me rapporte à Dieu. Celui qui est constitué pécheur est éloigné et aliéné de Dieu, il a sa volonté à lui et ses convoitises, mais quand on est juste par l'obéissance d'autrui, la question demeure: Que suis-je moi? Le chapitre 6 répond par la vérité que nous sommes morts et vivants à Dieu par Christ. Le «corps de péché» est, je crois, le péché comme un tout; c'est l'ensemble, mais il est appelé ainsi, parce que le corps est censé en être le siège; c'est pourquoi aussi il l'appelle «la chair». Mais un homme mort est justifié *du péché* (non des péchés), car on ne peut l'accuser d'une volonté propre, ni d'avoir des convoitises. Le chapitre 6 est la doctrine: on est mort au péché. Le chapitre 7 applique cette vérité à la loi qui ne domine sur un homme qu'aussi longtemps qu'il vit.

Ce que nous avons dans la Parole, comme fait historique, et en figure, un croyant comme Abel l'a, je pense, compris par l'Esprit. Nous savons que c'est par la foi qu'il a offert le sacrifice, et la conscience, quand l'Esprit agit, devient intelligente. Ce que nous avons par la Parole, ils l'ont eu dans des faits avec quelques paroles de Dieu. Ce n'était pas une révélation publique par écrit, ou annoncée pour être conservée. Enseignée de Dieu, la conscience aurait su ce que c'était que d'être un pécheur devant Dieu, et que la mort était entrée, et qu'elle avait été le moyen de couvrir la nudité de l'homme. L'âme aurait appris ce que Dieu faisait. Je ne pense pas qu'il y ait eu dans ce temps-là une révélation explicite de tout, mais, avec des faits divins et l'opération de l'Esprit de Dieu, je crois que l'homme était, quant à ses pensées naturelles, beaucoup plus près de Dieu alors que maintenant. Le monde est maintenant plein de l'homme et des hommes; on se heurte, et ses propos arrêtés remplissent son cœur. Alors on avait perdu Dieu, mais le Dieu qu'on avait perdu avait plus de place. L'homme isolé, hors du paradis, sentait qu'il l'était. Il est remarquable que les communications les plus explicites que nous possédions, soient avec Caïn. Je lis: «Une offrande pour le péché se couche à la porte». S'il y a eu davantage, Dieu n'a pas voulu, dans la révélation qui nous en a été faite, que nous le sachions. Il a voulu que nous le sachions de cette manière. Mais je crois que l'Esprit de Dieu agissait plus que maintenant dans les fidèles, comme un Esprit d'intelligence en relation avec Dieu. Il en est un peu de même d'Abraham. Je ne crois pas qu'il ait eu une révélation explicite, mais n'ayant rien de ce qui lui avait été promis, et assuré de la fidélité de Dieu, il comptait sur Lui. C'est ainsi qu'avec Isaac il a appris la résurrection. Puisque sa postérité devait être dans la lignée d'Isaac, il devait le retrouver. Son espérance était probablement vague, non définie, comme pour la résurrection d'Isaac; mais pour lui-même elle n'était pas de cette vie; c'était une patrie céleste dans sa nature, en contraste avec Canaan, quand même elle était en relation avec Canaan. Le cas d'Énoch, un de ces faits divins, devrait être un texte pour l'Esprit de Dieu dans le cœur des fidèles, comme celui d'Élie plus tard, non pour détruire l'idée de leurs relations actuelles avec Dieu et son gouvernement, mais pour réveiller une espérance secrète, des aspirations célestes, des relations intérieures avec Dieu qui ne se traduisaient pas dans les relations religieuses de la vie d'ici-bas, sauf comme source de fidélité et de spiritualité, comme d'une autre manière, le troisième ciel pour Paul. Autrement la mort aurait été une chose bien plus terrible. Mais ils connaissaient Dieu, non pour cette vie seulement.

Je ne vois pas, en Actes 9: 17, 18, une preuve que le Saint Esprit soit donné avant le baptême, quoique cela soit possible, puisqu'il dit: «M'a envoyé pour que... tu sois rempli de l'Esprit Saint», mais cela n'est pas dit positivement. L'ordre régulier, ordinaire, était le baptême; puis le Saint Esprit (Actes des Apôtres 2). Mais l'histoire de Corneille nous fait voir que le Seigneur pouvait déroger à cet ordre pour donner la preuve de son acceptation de la personne.

Je crois que le mot «hadès» n'est qu'une expression pour l'inconnu au delà de la mort. Mais maintenant ce n'est plus l'inconnu. Déjà du temps du Seigneur, il pouvait faire voir la différence, et son entrée dans le paradis a rendu cela parfaitement clair.

Je me réjouis de la bénédiction à G. Les circonstances de la mort du frère O. sont bien remarquables. C'était un péché à la mort. Dieu fait plus que nous ne croyons dans ce monde, non qu'il tue les siens, mais il peut les ôter de ce monde. Il ordonne tout.

Savez-vous que la mère de Mme B. est à P.? Elle est catholique, mais si l'occasion se présente, sa fille, notre excellente sœur, serait si heureuse que vous puissiez lui présenter l'Évangile.

J'écris à la hâte et je serai heureux de m'entretenir avec vous sur les points dont vous parlez. J'ai lu et même écrit un brouillon sur les Hébreux, en vue de la question de la sacrificature de Christ pour les chrétiens, et j'ai trouvé beaucoup de lumière sur la structure et le contenu de l'épître.

Saluez tous les frères. Que Dieu les garde et les bénisse!

Votre bien affectionné.

### **Lettre de J.N.D. n° 279 – ME 1901 page 437**

à Mr P.S.

Angleterre, avril ou mai 1870

Bien-aimé frère,

Je pensais à cette heure vous envoyer les feuilles du Nouveau Testament. Ne pouvant pas déchiffrer toutes mes notes sur les Actes, les frères attendaient mon retour, mais les trois premiers évangiles étaient achevés. Et voilà que j'apprends, en arrivant, qu'ils ont perdu Matthieu, ce qui occasionnera en tout cas un retard d'une quinzaine. Je n'ai pas encore recommencé Matthieu, espérant toujours que mon travail se retrouverait, mais j'ai commencé Jean; et si Matthieu ne reparait pas, je m'y mettrai, et vous l'enverrai au fur et à mesure.

Mon travail à Elberfeld (\*) est terminé. J'espère que, par la bonté de Dieu, il sera utile. Certes je n'avais aucune confiance en ma capacité pour l'entreprendre, et nous avons prié Dieu de nous aider beaucoup. Je crains davantage pour la partie facile que pour la partie difficile; dans celle-ci, nous avons dû soigneusement tout examiner. Dans la partie facile où tout le monde est d'accord, on était en danger de travailler plus superficiellement, et cette négligence pouvait porter ses conséquences. J'espère qu'il n'en sera pas ainsi, mais c'est ce que je crains le plus, d'autant plus que le travail passe nécessairement par d'autres mains: des frères pour l'allemand, des copistes, etc. Cependant nous avons toujours eu le contexte et d'autres traductions, avec lesquelles cinq ou six frères comparaient notre travail. E. V. qui a des yeux et de la mémoire nous assistait; la traduction hollandaise est assez exacte. Maintenant je puis à peine croire que je sois arrivé à bout de ce travail.

(\*) Traduction de l'Ancien Testament en allemand.

J'ai quelque idée d'aller pour deux mois en Amérique, cette année. Il y a eu des conversions en masse dans le Canada et assez de nouvelles âmes et de nouveaux ouvriers qui ont besoin d'être plus affermis dans la vérité, et plus cimentés ensemble. Quoi qu'il en soit, il y a de ces côtés-là une grande bénédiction. Il y a progrès aussi dans les Etats-Unis. Le petit-fils de G. a quelque idée de visiter la France, du côté de St-Quentin; une fois là, il visiterait, je l'espère, les frères en d'autres lieux.

L'oeuvre s'étend en Allemagne, et de nouvelles réunions se forment. J'ai trouvé des auditeurs très attentifs et nombreux; Dieu sait quels ont été les fruits; je suis content de les laisser entre ses mains. J'ai senti qu'Il était avec moi, et, quand on désire la bénédiction de ceux qui écoutent, de toutes les âmes, cela suffit.

Nous avons eu deux bonnes conférences de frères venus de tous côtés. Le dernier dimanche on a dû enlever les portes du local qui du reste est assez vaste. En général, je sortais peu le dimanche pour me rendre dans les environs, poussant quelquefois jusqu'à Dillenbourg, autrement je me sentais un peu en prison, tout en jouissant des soins les plus fraternels. La traduction m'a été en tout cas très utile à moi, par rapport à l'hébreu.

Adieu, cher frère, j'écris à la hâte, occupé de cette révision du Nouveau Testament.

Saluez bien Mme S. ainsi que tous les frères. Il est doux de savoir, non seulement qu'une oeuvre parfaite est faite, mais que nos noms sont écrits dans les cieux. Cela nous donne du repos. La vérité que nous sommes morts avec Christ, exerce ici, je le crois, les âmes à leur profit. J'ai été occupé aussi de l'histoire de la responsabilité du premier Adam, jusqu'à la croix, puis vient la révélation des conseils arrêtés avant la fondation du monde, et la croix qui répond à nos besoins, comme créatures responsables, et pose ce fondement de l'accomplissement des conseils selon la justice de Dieu dans la gloire. Paix vous soit, cher frère.

Votre affectionné.

## **Lettre de J.N.D. n° 280 – ME 1901 page 440**

à Mr P.S.

Londres, mai 1870

Bien cher frère,

Je ne puis vous écrire qu'un mot.

Cette histoire du Mas d'Azil est bien douloureuse; il y a eu une secte pareille en Angleterre. Quand l'esprit n'est pas brisé et humble, il est inconcevable comment l'ennemi peut le fourvoyer. Que Dieu les délivre! J'en avais entendu un mot; il est difficile, une fois que Satan s'est emparé de l'esprit humain, d'en effacer toute trace.

J'envoie les premiers chapitres de Matthieu, vous verrez que beaucoup ne s'applique qu'à l'anglais, mais vous l'utiliserez comme vous le trouverez bon.



J'espère un peu vous voir en hiver ou au printemps, si Dieu le permet. Maintenant je pars pour le Canada où des centaines ont été ajoutés aux frères; et bien davantage convertis, à ce qu'on pense. Mais ils ont besoin d'être édifiés et cimentés avec les autres.

L'oeuvre s'étend aussi beaucoup dans les Etats-Unis.

## **Lettre de J.N.D. n° 281 – ME 1901 page 458**

à Mr P.S.

Guelph (Canada), juillet 1870

Bien cher frère,

Il y a un prêtre, Mr M., sorti du romanisme, qui prêche à Madrid en attirant de grandes foules par ses prédications. Il a fait autrefois la connaissance de C. de Bordeaux. Il désire beaucoup avoir les Etudes en français; pouvez-vous les lui envoyer?... On est heureux que la vérité se propage et cela a lieu maintenant assez en dehors des frères.

Notre conférence ici a eu un tout nouveau caractère; l'oeuvre des évangélistes a amené beaucoup de nouveaux convertis, par conséquent moins de communion dans les vérités déjà connues, et aussi dans nos entretiens, mais cela a répondu aux besoins. Nous avons eu un assez grand nombre de personnes des Etats-Unis, plusieurs ministres baptistes s'étant joints aux frères.

L'oeuvre s'étend partout; nous avons plusieurs réunions en Californie, et dans l'Iowa un journal américain assez utile qui se dissémine beaucoup. Les évangélistes se sont un peu fermés les portes, je le crois, en attaquant les sectes et quelques-uns en prêchant l'anabaptisme; le mal n'est pas grand, parce qu'à la longue on voit bien qu'il ne s'agit pas des sectes; cela avait un peu dénaturé le témoignage, mais il y a eu *beaucoup* de bien, et cela a donné lieu à des éclaircissements. C'est intéressant de voir ces jeunes officiers entièrement dévoués, se vouant à l'oeuvre; deux d'entre eux ont une tente et travaillent ainsi, ce qui, dans ce pays, est très commode. L'opposition a été violente, tout aussi grande là où on n'a attaqué personne ni rien dit du baptême, mais alors le peuple a pris le parti des évangélistes contre le clergé. Il y a eu un peu l'excitation du «revivalisme», mais tout de même l'oeuvre a été belle. Nous étions peut-être 400 pour rompre le pain, dimanche: nous avons dû dresser une grande tente pour recevoir tout le monde. Plusieurs des ouvriers sont restés après que le grand nombre des assistants fut parti, et nous avons pu étudier la Parole plus soigneusement ensemble. Le capitaine du steamer sur lequel je suis arrivé était chrétien et rassemblait les matelots chaque soir, j'ai donc pu travailler un peu, et nos frères ont aussi prêché sur le pont. Nous étions huit pour rompre le pain...

## **Lettre de J.N.D. n° 282 – ME 1901 page 475**

à Mr P.S.

Londres, octobre? 1870

Bien cher frère,

Dès le moment de mon retour d'Amérique, je pensais à vous écrire vous supposant tout d'abord à Pau, puis je ne sais qui m'a communiqué une lettre de Mme S., et j'ai eu ainsi connaissance des détails, avant que vous me les donniez, en sorte que je me suis tranquilisé quant au moment de vous écrire. Je ne vous remercie pas moins de ces détails, dont la date est naturellement plus récente, et je bénis Dieu de tout mon coeur de ce qu'il a gardé vos chers enfants. J'ai pensé aussi beaucoup à votre sœur et à sa famille, qui étaient presque sur la route des armées, et à vos amis de B. encore plus rapprochés, bien que je ne les connaisse guère. Mon coeur est avec nos bien-aimés de Paris, mais j'ai une entière confiance en Dieu. Notre Dieu est fidèle, il les gardera là comme ailleurs, s'ils sont dans le chemin de sa volonté, ce que je crois. Les mouvements des hommes ne sont rien pour Lui, quoiqu'il puisse les châtier. Il fait contribuer *toutes* choses au plus grand bien de ceux qui l'aiment. Quelle consolation de savoir que notre part est dans les cieux; de nous reposer en Lui, sachant qu'il ne retire pas ses yeux de dessus le juste, qu'on peut se confier en Lui, ayant plus d'intimité avec Lui qu'avec toute autre chose. Le secret de l'Eternel est avec ceux qui le craignent. Il est partout un sanctuaire.

Je vous renvoie, sans tarder, les notes que vous avez demandées; les réponses suivront, Dieu voulant, quand elles seront prêtes.

J'ai beaucoup joui ces temps-ci de la manière dont le Seigneur s'est manifesté comme lumière et amour, les deux seuls noms essentiels de Dieu. Il se révèle ainsi dans les coeurs, mettant tout en lumière; et quand tout est en lumière, et c'est ce qu'il faut, tout est devant l'amour de Dieu qui se révèle et qui nous révèle à nous-mêmes cet amour parfait. Cela se développe merveilleusement dans les évangiles, et dans l'Évangile. Quelle réconciliation!

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre affectionné en Jésus.

## **Lettre de J.N.D. n° 283 – ME 1901 page 476**

à Mr P.S.

Londres, fin novembre 1870

Bien cher frère,

Je vous renvoie vos notes. Je vous ai eu beaucoup sur le coeur, ainsi que tous nos chers amis de France, dans ces circonstances si inattendues pour tous. Les circonstances de ce monde inquiet ne m'émeuvent pas beaucoup. Toutefois la rapidité et l'étendue de ces événements sont empreintes de la main de Dieu. Mais pas un passereau ne tombe à terre sans sa volonté à Lui, qui est notre Père. Je crains davantage dans ces circonstances pour les frères en Allemagne, que pour les frères français. Les revers valent mieux pour les chrétiens que le succès. Toutefois, à mon avis, nous ne sommes pas encore à la fin. Ce que je crains pour les frères français, c'est que le sentiment de la patrie, si naturel en de pareilles circonstances,

n'efface les pensées célestes. Nous ne sommes pas de ce monde, pas plus maintenant que lorsque nous étions en paix. Tout en étant une rude épreuve pour votre pays, ce n'est en somme que le progrès vers les tout derniers temps. Rome paraît civilement sur la scène, et tout cela tend à une confédération contre l'Orient. Je crois toujours que la Prusse perdra jusqu'au Rhin; si c'est à présent, je ne sais. Mais la parole de Dieu (je ne parle pas de toutes nos interprétations) ne passera jamais. Qu'elle domine au moins dans nos coeurs! Je ne sais si je vous ai dit que les frères avaient envoyé 25.000 francs à Sedan. En outre les Irlandais ont envoyé je ne sais combien. Mais ce qui me frappe, c'est que les deux frères qui ont porté ces secours sont tombés malades, l'un, l'Irlandais, de la dysenterie; il a dû s'en retourner. L'autre, d'une très mauvaise attaque de petite vérole; il est médecin, et a quitté une bonne clientèle pour rester là. Il désire avoir encore 40.000 fr. pour un hôpital et pour fournir de la soupe à tout le monde. On ne peut bêcher leurs champs, tant il y a de cadavres; quelle pensée! Ce que c'est que l'homme! Je ne sais si notre frère pourra trouver cette somme. J'ai peur de l'excitation chez ces braves amis, mais bien que ce ne soit qu'une goutte d'eau, j'étais heureux qu'on fit au moins ce qu'on pouvait là où il y avait de la misère.

Dieu soit béni de ce que, toujours fidèle, il garde les vôtres. Nous avons un royaume qui ne peut être ébranlé. «Du royaume immuable Devenus citoyens»; c'est maintenant qu'il faut chanter cela. J'ai dit à notre cher frère H. P. que je ne crois pas que ce soit parce que nous sommes en paix ici, que je suis tranquille; le monde ne l'est pas; je crois qu'il est très possible, même probable, que le tour de l'Angleterre vienne, et je suis aussi certain que Dieu garde nos bien-aimés frères de Paris, que du fait que nous sommes en paix ici. Je ne lis pas du tout les journaux, et je compte sur la grâce et sur la fidélité de Dieu. «Dans ce monde vous aurez de la tribulation; en moi vous aurez la paix». Rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ.

Notre cher R. est donc malade; ce serait une grande perte pour nos coeurs comme pour les frères. Pour ma part, je l'aimais beaucoup. Enfin, vivre c'est Christ, la mort est un gain. Mais j'espère que Dieu nous le conservera encore.

Saluez-le de ma part, ainsi que tous les frères.

Que Dieu garde vous et les vôtres.

Votre bien affectionné.

## Pensées

---

### ME 1901 page 20

Il nous faut faire de Christ l'objet essentiel que recherchent nos âmes; le contraire serait le déclin inévitable de notre vie spirituelle.

### ME 1901 page 100

Dieu lui-même est la mesure de la marche du nouvel homme et Christ en est la manifestation.

### ME 1901 page 120

Sous la loi je juge ce que Dieu sera pour moi, d'après ce que je suis; sous l'Évangile, d'après ce que Lui est.

### ME 1901 page 140

Ma conscience n'est pas mauvaise lorsque je marche à la hauteur de la lumière que je possède. Que la chair soit en moi, ne me donne pas une mauvaise conscience, oui bien si la chair agit.

### ME 1901 page 220

Le corps est la sphère dans laquelle tout le mal a été accompli; mais le Seigneur dit: J'ai racheté le corps; il faut qu'il soit maintenant ma sphère à moi, mon jardin; il a produit toute l'ivraie que Satan y avait semée; il faut désormais qu'il produise pour moi des fleurs et des fruits.

---

La puissance de Dieu convient à la faiblesse des saints et la faiblesse des saints convient à la puissance de Dieu. Elles s'adaptent donc l'une à l'autre.

### ME 1901 page 236

Si nous abandonnons *l'état* chrétien, à quoi nous servira la *position* chrétienne? Satan nous l'aura bientôt fait perdre de vue. C'est ce qui était arrivé aux Ephésiens, dont il nous est dit dans l'Apocalypse qu'ils avaient «abandonné leur premier amour».

## ME 1901 page 260

Lorsque j'entends dire: «Je ne vois pas qu'il y ait du *mal* à cela», je réponds: «C'est parce que vous n'avez pas assez appris à connaître le *bien*». C'est aussi pourquoi un chrétien mondain traversera le monde plus facilement et se fera moins de mal en le traversant qu'un chrétien plus fidèle. Il n'y a que le coeur mondain qui puisse dire: «Je ne trouve pas que cela me fasse du mal».

---

Il ne faut pas que vous méprisiez vos *corps*, car Dieu les a formés. Méprisez la *chair* tant que vous voudrez, mais la chair n'est pas notre corps. Nos corps sont les «membres de Christ». La chrétienté a commis une grave erreur en faisant de nos corps les membres de l'Eglise, ce qui est absolument contraire à l'Ecriture. «Nous sommes membres de Son corps, de sa chair et de ses os».

---

Nous devrions nous demander quant à ce qui nous occupe jour après jour: «Est-ce *Christ*? Est-ce l'aliment propre pour nos âmes? Sommes-nous satisfaits de nous nourrir de Christ — satisfaits de ce qui est la nourriture de Dieu, de ce qui Le satisfait pleinement?» Oh! puissions-nous rechercher toujours plus ici-bas, ce qui fera toute notre jouissance durant l'éternité!

## ME 1901 page 280

«Qui est aveugle, si ce n'est mon serviteur, et sourd, comme mon messager que j'ai envoyé?» On a dit que personne n'exerce mieux son ministère dans une assemblée qu'en s'y présentant comme étranger, ne connaissant rien des troubles qui l'agitent. Si je viens à vous, sortant de la présence de Dieu, peut-être ne saurai-je pas tout ce que vous avez fait, mais je connaîtrai la pensée de Dieu à votre égard.

---

Si je marche avec Dieu dans le désert, je serai satisfait de la seule nourriture qu'il me procure, c'est-à-dire de Christ.

---

La vie nouvelle dans le croyant ne peut être nourrie et entretenue *que* par Christ.

## ME 1901 page 320

Pharaon et Amalek représentent deux puissances, deux influences différentes. Pharaon est pour Israël l'obstacle à sa délivrance du pays d'Egypte; Amalek est l'obstacle à sa marche avec Dieu, à travers le désert. Pharaon se servait des choses de l'Egypte pour empêcher Israël de servir l'Eternel; il préfigure Satan qui se sert du «présent siècle mauvais» contre le peuple de Dieu. Amalek, d'autre part, est comme un type de la chair. Il était petit-fils d'Esau «qui pour

un seul mets vendit son droit de premier-né» (Genèse 36: 12). Il fut le premier qui s'opposa à Israël après que le peuple eut été «baptisé dans la nuée et dans la mer».

---

«Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés» (Romains 8: 37). La grâce dans laquelle nous sommes, ôte à la chair toute puissance pour dominer sur nous. Si la loi est «la puissance du péché», la grâce en est la faiblesse. La loi donne au péché pouvoir sur nous, la grâce nous donne pouvoir sur le péché.

### **ME 1901 page 360**

La manne était si pure et si délicate qu'elle ne pouvait supporter le contact de la terre. Elle descendait sur la rosée (Nombres 11: 9), et il fallait la récolter avant le lever du soleil. Chacun devait donc se lever au matin pour chercher sa nourriture journalière. Il en est ainsi maintenant du peuple de Dieu. La manne céleste doit être récoltée toute fraîche chaque matin.

### **ME 1901 page 413**

Il y a une gloire commune que Christ nous a acquise à tous; il y a aussi des récompenses du service.

### **ME 1901 page 457**

Nous sommes morts au péché; il n'a donc aucun droit sur nous.

## Onésime

---

ME 1901 page 27

Onésime était un esclave appartenant à un chrétien de Colosses, nommé Philémon. Il s'était enfui de chez son maître et avait cherché un refuge à Rome. Ayant eu l'occasion d'entendre Paul, alors prisonnier pour le Seigneur dans cette grande ville, il fut converti, et Paul le renvoya à Philémon avec une affectueuse lettre de recommandation. Philémon nous apparaît dans cette lettre comme un chrétien pieux, dévoué et hospitalier; l'assemblée se réunissait dans sa maison. Quant à la lettre qui lui est adressée, elle est une vraie perle. Elle nous montre quels sentiments de délicatesse, de cordialité, de tendre affection, de sympathie et de sollicitude sincère et vraie, la grâce et l'Esprit de Dieu produisent dans le coeur des croyants. Nous invitons nos lecteurs à lire cette courte épître où ils trouveront avec des enseignements précieux, les détails instructifs qui concernent l'esclave Onésime. Il est encore parlé de ce dernier en Colossiens 4: 8, 9. En premier lieu, considérons

### La condition première d'Onésime

Onésime était un esclave. Que son maître eût été, avant sa conversion, dur et cruel ou non, nous l'ignorons, mais en tout cas, c'était une triste condition que d'être esclave, la propriété d'un autre. Combien de milliers d'êtres humains n'ont pas connu d'autre sort! Nés esclaves ou vendus encore jeunes, ils passent tous les jours de leur vie dans la peine et le tourment, sous le fouet et les dures exigences de l'opresseur. Qui de nous n'a pas entendu parler de l'abominable traite des nègres, qui, malgré les efforts de plusieurs nations civilisées, ne continue pas moins de s'exercer sur une grande échelle?

Quels avaient été les motifs de la fuite d'Onésime? D'après le témoignage que l'apôtre rend à Philémon (versets 4-7; 21), nous n'avons pas lieu de croire que ce fût sa dureté envers son esclave qui détermina celui-ci à le quitter. On pourrait penser le contraire et croire qu'Onésime voulut secouer le joug d'un maître chrétien pour suivre sans contrainte ses mauvais penchants et les convoitises de son coeur. Le cas analogue n'est pas rare de nos jours. On voit souvent des personnes en service et inconverties quitter leur place chez des maîtres chrétiens, non parce qu'elles ne sont pas bien traitées ou parce qu'elles sont trop chargées d'ouvrage, mais parce qu'elles désirent échapper à l'influence et au contrôle sérieux de maîtres chrétiens. Elles préfèrent être dans des places où elles ne sont pas gênées et où elles peuvent agir selon les désirs et les convoitises de leur coeur. C'est là où nous pouvons chercher un des motifs de la fuite d'Onésime. Pauvre Onésime! Il était, sans le savoir, doublement esclave; non seulement il l'était de Philémon, mais aussi de Satan auquel le péché l'avait et le tenait asservi. Hélas! ce dernier esclavage, le pire de tous, est celui dans lequel se trouvent par nature tous les hommes à cause du péché. Chaînes et tourments de coeur et d'âme déjà ici-bas; chaînes et tourments éternels, si la grâce de Dieu n'en affranchit pas avant la mort.

De tous ceux qui sont nés de femme, un seul n'a pas subi cet esclavage. Un seul n'a pas porté le joug du péché, ni les chaînes de Satan; c'est *Jésus Christ, le Fils de Dieu*. Il vint dans ce monde qui est la maison de l'homme fort, de Satan, et Lui «le plus fort», a lié Satan afin de nous affranchir, nous les esclaves de l'homme fort, désormais vaincu. Tous ceux qui viennent à Jésus et l'invoquent avec foi comme leur Sauveur, voient tomber leurs chaînes; ils sont délivrés, *affranchis* de la puissance des ténèbres, et transportés dans le royaume du Fils de l'amour de Dieu. «Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres» (Jean 8: 36). Ceux-là peuvent chanter:

«Oui, tu parus, Seigneur, et brisas notre chaîne;  
Devant ton grand amour disparut notre peine»;

et dire avec le psalmiste: «Notre âme est échappée comme un oiseau du piège des oiseleurs; le piège s'est rompu, et nous sommes échappés» (Psaumes 124: 7).

Qu'il est petit le nombre de ces affranchis, de ces échappés du piège du cruel oiseleur, en comparaison de ces millions d'âmes qui sont enchaînées comme de pauvres esclaves dans les liens de leurs convoitises! Lorsqu'on entend ce que *disent* les hommes, et que l'on voit ce qu'ils *écrivent* et ce qu'ils *font*, il semble que l'on perçoive le bruit des chaînes dans lesquelles ils sont retenus esclaves du péché et de Satan. Vous, cher lecteur, où en êtes-vous à cet égard? Mais revenons à Onésime et occupons-nous de

## Sa fuite et de sa conversion

Nous ne pouvons rien préciser quant aux motifs d'Onésime pour fuir son maître, ni quant aux circonstances dans lesquelles il le quitta. Peut-être par manque de conscience ou de fidélité avait-il causé à Philémon quelque perte ou quelque dommage qui lui aurait attiré un châtiment auquel il échappait en fuyant. Dans sa lettre, Paul dit: «Mais s'il t'a fait quelque tort, ou s'il te doit quelque chose, mets-le-moi en compte... moi je paierai» (versets 18, 19). Ou bien Onésime était un paresseux qui craignait l'ouvrage, et qui préférait la vie libre et vagabonde qu'on peut mener dans une grande cité, caché dans la foule peu recommandable de ceux qui vivaient d'expédients, et à qui, pour les satisfaire et les contenir dans l'ordre, les magistrats distribuaient du pain et donnaient les jeux du cirque. Quoi qu'il en soit, Onésime avait commis un grave délit qui aurait pu être puni de mort.

Onésime avait donc dirigé ses pas vers Rome, la grande capitale de l'empire. Là, comme encore de nos jours dans les cités populeuses, affluaient les paresseux, les gens tarés, les malfaiteurs de toutes sortes qui espéraient échapper aux recherches. Mais si Onésime pensait échapper à son maître, il ne pouvait se soustraire au regard de Dieu qui le suivait et avait sur lui des vues de grâce. Philémon avec un coeur rempli d'une chrétienne sollicitude pour son esclave coupable, avait-il prié Dieu pour lui? En tout cas, Dieu avait des pensées d'amour et de paix pour ce pauvre fugitif, et sa bonté, la bonté du Dieu Sauveur, amena l'esclave Onésime à rencontrer l'apôtre Paul, «le prisonnier du Christ Jésus», et qui s'estimait «débiteur envers les Grecs et envers les barbares, envers les sages et envers les inintelligents», et était «prêt à



annoncer l'évangile à ceux qui étaient à Rome» (Romains 1: 14, 15). Paul, quoique prisonnier, jouissait d'une certaine liberté, et avait loué un logement où il recevait tous ceux qui venaient vers lui, prêchant le royaume de Dieu et enseignant les choses qui regardent le Seigneur Jésus, et cela pendant deux ans (Actes des Apôtres 28: 30, 31). C'est là qu'Onésime put entendre la parole du salut qui publie aux captifs la délivrance. Il l'avait sans doute déjà entendue chez son maître à Colosses, mais sans que ni son cœur, ni sa conscience, eussent été atteints. Maintenant à l'étranger et peut-être dans le besoin, son cœur s'ouvre à l'appel de la grâce comme autrefois celui de Lydie; il écoute et reçoit la parole divine dans son cœur; ses liens sont brisés, d'esclave de Satan il devient l'affranchi et le serviteur du Seigneur. Paul peut l'appeler: «Mon enfant Onésime que j'ai engendré dans mes liens». La conversion d'Onésime fut réelle et profonde, comme le prouvent les paroles de Paul. Quelle consolation et quel encouragement pour le vieux serviteur de Dieu dans les circonstances où il se trouvait! C'était une gorgée d'eau rafraîchissante bue «du torrent dans le chemin» (Psaumes 110: 7). Dans des circonstances bien autrement douloureuses et solennelles, le Seigneur Jésus eut aussi ce rafraîchissement pour son âme, lorsque sur la croix il dit au brigand sauvé: «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis».

Il fallut donc qu'Onésime fût amené à Rome pour trouver le salut. La grâce avait surabondé par-dessus son péché. Combien de fils, combien de filles, combien de serviteurs et de servantes qui, dans les maisons de leurs parents ou de leurs maîtres croyants, n'ont accordé aucune attention à la précieuse parole de Dieu, et qui *dehors*, abandonnés à eux-mêmes dans ce monde rempli de tentations et de douleurs, réduits peut-être à l'extrémité du besoin et dans la détresse, ont ouvert leurs oreilles et leurs cœurs à la bonne nouvelle du salut! J'étais loin, peuvent-ils dire, et Dieu est venu me chercher où j'étais.

Nous avons à considérer maintenant le retour d'Onésime

## Le retour d'Onésime

Dès qu'Onésime eut trouvé le pardon de ses péchés et la paix de son âme par la foi en Christ, il cessa d'être l'esclave du péché et de Satan; il fut l'affranchi du Seigneur. Mais il ne cessa pas pour cela d'être l'esclave de Philémon. Quand bien même l'esclavage ne s'accorde pas avec l'esprit du christianisme devant lequel il doit céder, Onésime n'était pas libre de se soustraire aux droits que Philémon avait sur lui comme étant sa propriété. Christ n'a pas fait cesser la relation de maître et d'esclave; l'abolition de l'esclavage n'est pas présentée d'une manière formelle dans le Nouveau Testament. Mais il nous y est montré comment maîtres et esclaves, dans leurs positions respectives, peuvent agir d'une manière agréable à Dieu (Ephésiens 6: 5-9; Colossiens 3: 22-24; 4: 1; Tite 2: 9, 10). Onésime, enseigné par Paul, retourna auprès de son maître, et l'apôtre lui remit pour ce dernier comme recommandation, la lettre si affectueuse que nous avons mentionnée et que Dieu a voulu qui nous fût conservée avec les autres écrits de Paul inspiré par l'Esprit. Combien elle devait être précieuse et qu'il devait être consolant pour Onésime d'en être le porteur! Il en connaissait sans doute le contenu, et bien que jouissant de la paix qui résulte de l'obéissance au Seigneur, il pouvait être un peu

troublé en se demandant comment il serait reçu par Philémon, mais alors ce qu'il savait des paroles de l'apôtre relevait son courage. En effet, avec quel tact admirable et avec quelle affection le grand témoin de Dieu, prisonnier pour le Seigneur, dont les paroles et les écrits avaient une si grande valeur, n'intervenait-il pas auprès de Philémon en faveur de l'esclave fugitif! Il l'appelle «mon enfant», «mes propres entrailles» (versets 10, 12), puis il dit encore: «Reçois-le comme moi, mais s'il t'a fait quelque tort, ou s'il te doit quelque chose, mets-le-moi en compte... moi je paierai» (versets 17-19).

Nous voyons en cela resplendir la beauté du caractère de Christ dans l'apôtre. C'est pour un pauvre esclave, mais qui lui est devenu profondément cher comme son enfant dans la foi, que Paul intervient auprès de son maître; ainsi Christ à la croix est intervenu, mais dans une mesure bien plus élevée, pour les pauvres pêcheurs, et il intervient encore aujourd'hui dans la gloire pour chaque croyant. Paul voulait payer pour Onésime; Christ a payé la rançon pour tous ceux qui viennent à Lui avec foi et repentance; il l'a payée, non avec de l'argent et de l'or, mais avec son précieux sang, et Dieu déclare, à l'égard de tous ceux qui se reposent sur le sacrifice accompli de Christ une fois pour toutes: «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 10: 17). N'est-ce pas, cher lecteur, si Onésime avait eu, non seulement une lettre de recommandation pour Philémon, mais des paroles encourageantes de la part de Philémon lui-même, il aurait pu aller son chemin avec plus de courage et de confiance? Eh bien, nous qui croyons en Christ, nous avons non seulement un puissant intercesseur, savoir Christ, comme Onésime en avait un en Paul, mais nous avons la parole de Dieu même, par le Saint Esprit, nous assurant que «*Dieu est pour nous*», tandis qu'Onésime ne pouvait pas savoir si Philémon était pour lui ou contre lui.

Et comme Paul s'adressant à Philémon priait pour Onésime, en disant: «Reçois-le comme moi-même», ainsi Jésus lui-même nous assure que le Père nous aime comme il l'a aimé, Lui, Jésus. Et le monde un jour le reconnaîtra quand Christ viendra avec les siens dans la gloire: «Et que le monde connaisse», dit le Sauveur à son Père, «que tu m'as envoyé, et que *tu les as aimés comme tu m'as aimé*» ([Jean 17: 23](#)).

Quel amour que celui de Jésus, le Sauveur des pêcheurs, le Fils de Dieu, et par Lui quel amour nous voyons dans le coeur du Père! Connaissez-vous cet amour, cher lecteur? Combien, si vous le connaissez et le possédez, il vous aidera à traverser le monde, cette vallée de pleurs et d'ombre de la mort!

Voyons maintenant l'utilité d'Onésime converti

## L'utilité d'Onésime converti

Peut-être quelques lecteurs se demanderont-ils si Philémon a acquiescé à la prière de Paul. Sans qu'il y ait une réponse formelle à cette question, nous n'avons pas lieu de douter que Philémon se soit rendu aux sollicitations pressantes de Paul, qui ne veut rien lui commander, bien qu'ayant «une grande liberté en Christ» de le faire, mais qui fait appel aux affections chrétiennes de Philémon pour que celui-ci agisse sans contrainte dans le bien qu'il

accomplit. Quel bel exemple de condescendance et de sagesse Paul nous donne à tous, mais en particulier à ceux à qui le Seigneur a donné un service dans l'assemblée et qu'il a revêtu pour cela d'une certaine autorité! L'autorité la plus puissante est celle de l'amour. Nous avons dit qu'il n'y a point de réponse formelle à la question posée. Mais l'apôtre avait pleine confiance que Philémon ferait même plus que ce qu'il demandait et d'ailleurs un passage, en Colossiens 4: 7-9, nous fait supposer que la demande fut bien accueillie. Là nous voyons que Paul avait envoyé à Colosses, Tychique, son compagnon de service, afin de prendre connaissance de l'état de l'assemblée et de consoler et encourager les cœurs des saints. Il devait en même temps leur donner des nouvelles de l'apôtre et «des choses d'ici», c'est-à-dire des circonstances où il se trouvait. Mais Onésime accompagnait Tychique selon l'ordre de Paul; ainsi Philémon avait obtempéré à la prière du vieil apôtre, Onésime était doublement affranchi, et le voilà associé comme frère fidèle et bien-aimé à un service pour l'assemblée de Colosses. Remarquons que ces expressions sont les mêmes que celles dont se sert l'apôtre en parlant de Tychique. Que c'est beau de voir tous les rachetés placés sur un même rang en Christ! C'est la réalisation de ce qui est dit dans cette même épître: «Il n'y a... ni esclave, ni homme libre, mais Christ est tout, et en tous» (Colossiens 3: 11).

Remarquons encore le témoignage que Paul rend à Onésime. C'est le même que l'apôtre rend aussi à Jean surnommé Marc. Comme nous l'apprennent les Actes, Marc, qui d'abord avait accompagné Paul et Barnabas dans leur premier voyage missionnaire, s'était bientôt retiré devant les difficultés rencontrées dans cette voie de dévouement. Barnabas, pour une seconde tournée, voulait reprendre Marc avec eux; Paul ne trouvait pas bon de s'associer encore un homme qui s'était si vite découragé. Et cela amena, entre les deux apôtres, une séparation douloureuse. Mais plus tard, le Seigneur ayant affermi Marc, Paul écrivant à Timothée, lui dit: «Prends Marc, et amène-le avec toi, car il m'est *utile* pour le service». Et ici, Paul dit à Philémon: «Onésime, qui t'a été autrefois *inutile*, mais qui maintenant est *utile* à toi et à moi». Quel beau témoignage! Le nom «Onésime» signifie «utile» ou «profitable». Jusque-là l'esclave avait mal porté ce nom; il avait été «inutile». Mais maintenant la grâce avait tout changé. C'était un nouvel homme; l'affranchi du Seigneur dégagé de ses chaînes était «utile» à Paul et pouvait être «utile» à Philémon, et de plus «utile» au Seigneur dans l'assemblée.

Un jeune chrétien peut avoir le désir de travailler dans l'oeuvre du Seigneur, sans trouver le chemin pour être utile. Deux choses sont nécessaires pour cela. L'apôtre Paul présente ce qu'est devenue l'église professante sous l'image d'une grande maison où il y a des vases à honneur et d'autres à déshonneur (2 Timothée 2: 20, 21). En se purifiant des vases à déshonneur, c'est-à-dire en se séparant de tout ce qui ecclésiastiquement ou doctrinalement n'est pas conforme à la pensée de Dieu, on est «un vase à honneur, sanctifié, et *utile au maître*, préparé pour toute bonne oeuvre».

Telle est la première chose indispensable; la seconde ne l'est pas moins. Pour être «utile» à Dieu et aux hommes, il est nécessaire d'être rempli du sentiment qui était dans le Christ Jésus, Lui qui se renonçait lui-même et ne désirait que de faire la volonté de son Père. «Ma viande», disait-il, «est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son oeuvre».

Ce n'est pas notre volonté qui doit nous guider dans le choix de ce que nous aurons à faire, mais celle du Maître qui assigne à chacun de ses serviteurs la tâche qu'il doit accomplir. Une jeune croyante, ayant lu des rapports missionnaires, désirait grandement être employée dans quelque-une de ces grandes oeuvres. N'ayant pas réussi à y entrer, elle s'en plaignait avec amertume. Un serviteur de Dieu lui dit un jour: «Puisque vous désirez être utile, voilà Mme X. votre cousine, qui est mère de huit enfants, et son mari est obligé d'être dehors toute la journée pour gagner le pain nécessaire à sa famille. Là vous pouvez être utile». Elle répondit: «Non, certes; je *ne veux pas* rester dans une maison remplie d'enfants, où l'on respire un air nauséabond et où l'on risque de se salir». Où était le renoncement et la soumission à Dieu?

Hélas! il en est un grand nombre qui, dans ce domaine, agissent ainsi et disent: «Je ne veux pas»; je veux bien servir, mais comme je l'entends et où je choisirai. Le grand apôtre des nations a commencé son ministère par ces paroles: «*Que dois-je faire, Seigneur?*» (Actes des Apôtres 22: 10). Et le Seigneur lui révéla sa volonté pour son service béni (versets 21 et 26: 16-18). Paul fut un vase à honneur, et combien utile au Maître! Onésime n'eut pas d'abord un service éminent aux yeux des hommes. Paul écrit à Philémon: «Moi, j'aurais voulu le retenir auprès de moi, afin qu'il *me servit* pour toi», c'est-à-dire à ta place. L'apôtre était prisonnier, lié de chaînes, un vieillard comme il le dit; et dans ces circonstances on peut comprendre que les soins d'un serviteur chrétien, d'un frère, lui fussent précieux. Onésime accomplissait cet humble service auprès de Paul. Mais celui-ci ne voulait pas le retenir, si tout n'était pas réglé entre le maître et l'esclave. Voilà donc par où Onésime a commencé, et sans doute qu'il était heureux de servir son père dans la foi. Mais plus tard, l'apôtre l'initia pour ainsi dire dans les intérêts des assemblées, afin qu'il s'en occupe avec Tychique. Et il n'est pas le seul exemple de serviteurs qui d'un ministère humble ont été appelés à un service plus éminent. Le Seigneur est fidèle à tenir ce qu'il dit: «Tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup». Etienne et Philippe commencèrent à être occupés au service des tables, et à la distribution des aumônes aux veuves pauvres; mais ensuite le Seigneur fit d'eux de puissants prédicateurs de l'Evangile.

Que Dieu nous donne des cœurs dociles, dévoués et humbles, pour être prêts à accomplir tout service qu'il voudra bien nous confier! Que nous soyons ainsi des «Onésime», utiles au Maître, ne pensant pas aux choses élevées selon le monde, mais sachant nous associer aux humbles, soit personnes, soit choses (Romains 12: 16). Le Seigneur a besoin de tels serviteurs pour son Assemblée; qu'il donne à ceux qu'il appelle des oreilles pour entendre. Et nous avons tous à être des serviteurs comme Lui, notre Modèle, l'a été: «Il est venu, non pour être servi, mais pour servir», dit-il, «et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Matthieu 20: 28).

## Fragments

---

### ME 1901 page 40

Par ces deux parties de la vérité, la personne de Jésus, et le vrai caractère de sa vie en nous, Dieu donne à la foi un appui précieux, quand tout ce qui tient au corps de témoignage manque. Jésus personnellement l'objet de la foi, celui en qui nous connaissons Dieu — la vie propre de Dieu reproduite en nous en tant que vivifiés par Jésus — voilà ce qui reste vrai et ce qui est la vie éternelle, lors même qu'on serait seul, sans Eglise sur la terre; et voilà ce qui nous fait traverser les ruines de l'Eglise dans la possession de ce qui est essentiel et de ce qui durera pour toujours. Le gouvernement du monde décidera du reste. Seulement notre part est de garder la partie paulinienne du témoignage de Dieu aussi longtemps que, par la grâce, nous le pourrons.

### ME 1901 page 60

Lorsque nous voyons la gloire de Dieu, nous la voyons dans la face de Jésus Christ, *de Celui qui a été cloué à la croix*. Le péché, la mort, le sépulcre, la puissance de Satan, sont mis de côté tous ensemble, et maintenant Celui qui a accompli cette oeuvre est monté bien au-dessus de tous les cieux. Ce n'est plus Dieu, exigeant des hommes ce qu'ils devraient être, mais Dieu, donnant lui-même aux hommes. Tout se passe exclusivement entre Dieu et son Fils sur la croix. La seule part que nous y ayons, ce sont les péchés qu'il a portés et la haine qu'il a rencontrée. C'est à notre péché; c'est aussi notre consolation. A la croix, le péché avait atteint son apogée dans son antagonisme contre Christ et là même je vois Dieu ôtant le péché. L'oeuvre est faite; il a laissé la mort derrière Lui et, de la gloire où il a été reçu, sort le témoignage que le péché est ôté, que l'oeuvre est accomplie. L'homme peut maintenant être dans la gloire et il reçoit le témoignage d'une rédemption complète, la gloire de Dieu.

### ME 1901 page 240

Le ministère de Moïse était un ministère de mort et de condamnation, et l'homme ne pouvait pas même regarder cette gloire, reflétée sur le visage du législateur, car ce ministère venait à l'homme comme une exigence légale de Dieu envers l'homme. Si la loi était venue seule, l'homme aurait pu penser qu'il pouvait la supporter; mais, accompagnée de la gloire, la chose était impossible. Du moment que la gloire de Dieu, que la lumière de Dieu, brillent dans le coeur de l'homme, la conscience est réveillée: la lumière étant là, l'homme ne peut se tenir en la présence de Dieu. Sinaï était l'administration de cela. Le ministère de la loi (2 Corinthiens 3) n'était que la gloire réfléchie; tout y était condamnation, parce que c'était Dieu exigeant des hommes ce qu'ils devaient être. Or, lorsqu'il entend Sa voix, l'homme doit, ou se cacher de Dieu, ou se cacher Dieu à lui-même.

## ME 1901 page 259

Lorsque le gouvernement confié à l'homme dans la personne de Nebucadnetsar, a failli, Dieu n'a pas voulu en reprendre tout de suite les rênes, ni laisser la terre à la méchanceté et à la volonté de l'homme sans bride providentielle, sans gouvernement. Il en exerce un, non en agissant immédiatement de manière à maintenir le témoignage de son caractère et de ses voies, mais par le moyen des instruments sortis de par devers Lui, le *résultat* de leur activité répondant à sa volonté. C'est ce que le Dieu seul sage peut faire; car il sait tout, il dirige tout dans le sens de l'accomplissement de ses desseins. C'est pourquoi nous voyons toutes sortes de choses moralement en désaccord avec ses voies en gouvernement et qui réussissent, un chaos dans le temps présent, mais dont le dénouement nous donnera le fil, de manière à montrer une sagesse encore plus profonde et plus admirable que ce qui est manifesté dans son gouvernement propre au milieu d'Israël, tout parfait qu'il ait été à sa place. C'est la Providence générale qui, dans ses résultats, satisfait aux exigences morales de la nature de Dieu.

## Méditations de Darby J.N.

---

### Méditation de J.N.D. n° 129 – ME 1901 page 53 (Jean 13: 1-32)

J'ai à coeur de vous présenter les caractères divers de Pierre, de Jean et de Judas, au moment où le Seigneur fut trahi.

Nous avons parlé plus d'une fois de la nécessité d'être lavés par Jésus lui-même, et de cette grâce par laquelle le Seigneur s'humilie pour rester toujours notre serviteur, occupé à laver nos pieds. Christ agit en humilité et dans la conscience de toute la gloire qui Lui appartient. La place qu'il prend, quoique le Père Lui ait mis toutes choses entre les mains, est celle de serviteur pour nous. Il n'oublie jamais ce qui est encore plus élevé que la gloire, *l'amour*, amour qui l'engage à s'occuper, de nos souillures, ce qui est le plus humiliant exercice de l'amour. Jésus seul a les yeux assez purs pour discerner la moindre souillure et assez d'amour pour la laver. C'est ce qu'il fait aussi maintenant qu'il est entré en possession de la gloire. Nos misères et nos fautes, du moment qu'il y a chez nous une véritable humiliation, sont un chemin — triste chemin, en vérité — qui nous conduit à comprendre l'amour de Jésus. Il possède la gloire, mais il est amour et ne peut, dans la gloire, abandonner le service de l'amour.

En présence de cette grâce et de cet amour, nous voyons ce que sont ses disciples.

Judas est l'exemple le plus triste de la carrière du péché. La Parole nous présente ici le péché qui est en nous tous, dans ses résultats les plus frappants, afin que, les voyant, nous en fuyions les causes. Les enfants de Dieu seuls ont la spiritualité qui peut profiter même de l'exemple des réprouvés, exemple qui ne peut être profitable qu'à eux, parce que seuls ils peuvent discerner les mêmes choses dans leur propre coeur.

Je ferai remarquer trois points dans le cas de Judas. 1° L'avarice, l'amour de l'argent, qui peut être accompagné d'une apparence de dévouement. Judas avait en outre la profession de disciple. Le mal, pendant longtemps, ne produit chez lui que de petits effets: il volait les sommes qui lui étaient confiées. La convoitise était là, et Satan l'emploie pour lui faire commettre le plus affreux péché possible. L'amour de l'argent est encore plus mauvais dans le coeur d'un enfant de Dieu, que dans le coeur de Judas. Si un chrétien aime mieux deux écus qu'un seul, il est animé du même principe qui fit agir ce traître. Le monde approuve une convoitise honnête qui est beaucoup plus difficile à atteindre; mais ce péché sépare de Dieu autant que toute autre chose. En Judas, c'était la source du mal.

2° Judas ayant connu Jésus selon la chair et vu sa bonté, sa patience, ses miracles, Satan lui suggère de trahir le Seigneur. Sauf dans le cas d'Adam, chez lequel le mal entre quand il écoute Satan, ce dernier ne produit pas en nous la convoitise; elle existe et il agit par elle. Il présente l'occasion de gagner de l'argent en vendant le Maître, et emploie la foi extérieure de Judas pour lui faire croire que Jésus saura bien échapper. Judas aveuglé, ne voit les

conséquences du mal qu'après la condamnation de Jésus. C'est le second pas: Satan suggère quelque chose qui correspond à notre convoitise.

3° Jésus agit en grâce: il lave les pieds de Judas et lui donne le morceau trempé. Il n'y a rien comme l'hypocrisie pour ouvrir le coeur de l'homme à Satan. Judas était hypocrite; il avait le dessein de trahir son Maître et néanmoins il mange avec Lui comme si de rien n'était. Satan entre dans son coeur et endurecît sa conscience. Dès lors tout est fini. Jésus ne l'engage pas à ne pas faire ce qu'il fait; il peut désormais le trahir par un baiser, parce que ce coeur que Satan occupe est désormais garanti contre l'effet naturel des affections. C'est l'endurcissement parvenu au dernier degré, car le coeur naturel n'en arrive pas toujours là. Telle est l'influence de la présence de Satan dans le coeur de l'homme placé devant la grâce. Si cette dernière ne touche pas le coeur, elle l'endurcit.

On voit chez les autres disciples une grande ignorance, mais aussi une grande défiance d'eux-mêmes, unie à une grande confiance dans la parole de Jésus. Ils étaient en perplexité pour savoir qui le trahirait et demandent: «Est-ce moi?» Leur confiance en la parole du Seigneur manifestait que leur coeur n'était pas endurci; ils craignaient que cela ne fût vrai d'eux-mêmes. Les avertissements de la Parole produisent le même effet sur des coeurs chrétiens. Mais Jésus gardait ces coeurs humbles qui se défiaient d'eux-mêmes. Cette défiance est entretenue par l'amour; si nous avons de l'affection pour quelqu'un, nous craignons de faire quelque chose qui ne l'honore pas.

Mais une forte affection pour le Seigneur ne suffit point. Pierre l'aimait beaucoup; il avait un esprit ardent qui s'intéressait directement à Lui. Cependant il s'adresse à un autre pour savoir de qui Jésus avait parlé, parce que ce disciple que Jésus aimait était dans son sein. Pierre n'avait pas l'habitude d'y être et ne s'y trouve pas dans cette occasion. Jean y était comme à sa place naturelle, la plus près possible du Seigneur, une place où l'on trouve l'intimité de ses pensées, On ne peut pas instantanément connaître les pensées de Christ; il faut être habituellement dans son sein. Ce n'était pas seulement au moment du souper que Jean jouissait de cette intimité; elle lui était habituelle; aussi le Seigneur lui répond-il, et il y a de la bénédiction pour tous. L'affection de Pierre ne suffit pas pour recevoir cette communication.

Il résulte de ce que nous venons de dire qu'il y a trois pas dans le bien.

1° La confiance dans la parole de Jésus et la défiance de soi-même. Lorsque cette parole nous présente le péché, le vrai chrétien se défie de lui-même et craint de déshonorer le Seigneur. Que Dieu nous fasse la grâce d'avoir une telle affection pour sa gloire, que nous ayons cette même crainte du mal.

2° Une affection sincère et ardente pour Jésus qui ne peut être satisfaite si tout n'est pas mis au clair. C'est le cas de Pierre.

3° La communion habituelle avec le Seigneur, nous donnant la connaissance de ses pensées. C'est le cas de Jean.



Le Seigneur Jésus a autant de coeur que de connaissance. Du moment que Judas est sorti, il ne voit que le résultat de ce que Judas allait faire et dit: «Maintenant le fils de l'homme est glorifié». C'est quand le mal est à son comble que le second Adam glorifie Dieu et est glorifié. Si l'oeuvre du premier Adam a déshonoré Dieu en présence de Satan et des anges, celle du second Adam l'a pleinement honoré. La gloire était donc due au Seigneur comme homme, parce que, dans la nature humaine, il a parfaitement accompli la gloire de Dieu lui-même.

Que Dieu rende ces exemples précieux à nos coeurs, afin que nous évitions dans notre marche le mal et tout ce qui pourrait contrister notre Sauveur bien-aimé.

## **Méditation de J.N.D. n° 130 – ME 1901 page 76 (1 Pierre 2: 1-12)**

Remarquez la manière dont l'Esprit de Dieu, après nous avoir montré l'homme comme ayant rejeté toutes les voies de Dieu à son égard, l'établit tout de nouveau sur un fondement posé par Dieu lui-même. Il faut que l'homme comprenne qu'il est sans ressource et que les voies de Dieu ne font que manifester sa corruption. Lorsque Christ est présenté à l'homme naturel, il le rejette toujours. Le coeur est une fontaine corrompue gâtant tout ce qui y passe, d'autant plus que ce qui y passe est meilleur. C'est ainsi que l'homme a gâté toutes les voies de Dieu.

Dès que l'Esprit suppose l'existence du bien, il voit l'homme comme un «enfant nouveau-né» et c'est comme tels que nous pouvons jouir tous les jours de la parole de Dieu. C'est notre appétit actuel qui nous fait jouir de la nourriture et non pas l'appétit d'hier. Ce que nous recevons devient une partie de nous-mêmes et ne demeure pas un objet de connaissance. «La connaissance enfle, mais l'amour édifie».

L'homme dépouillé des choses anciennes et nouvellement né est là pour «goûter que le Seigneur est bon». Ce qui l'anéantit est la conviction que tout en lui est absolument mauvais, si mauvais, qu'il a rejeté Jésus quand Dieu le lui présentait. L'homme n'a pas voulu de cette pierre précieuse, choisie de Dieu, et l'a rejetée; oui, ce que Dieu avait élu et estimé, nous l'avons rejeté! Si vous croyez encore qu'il y a, par nature, un bon désir dans votre coeur, vous n'avez pas compris la grâce. Quelle est la misère, la plaie cuisante de ceux qui, sans cette connaissance, désirent plaire au Seigneur? C'est de voir qu'ils sont mauvais. Cela les trouble, parce qu'ils ne sont pas anéantis devant Dieu et que le principe de l'orgueil leur reste.

Certaines âmes qui ont reçu le Seigneur Jésus avec joie sont ensuite quelquefois troublées, parce que leur conviction du péché n'avait pas été profonde et que leur bonne opinion d'elles-mêmes est détruite, quand elles se voient plus méchantes qu'elles n'avaient pensé.

(Verset 7). — Voilà comment on distingue ceux qui croient: c'est pour eux que Christ est *précieux*. Il peut paraître aimable au coeur naturel, mais il n'est précieux qu'à des pécheurs perdus, n'ayant rien que du mal dans leur coeur. La joie est fondée, quand on se connaît ainsi soi-même et que l'on comprend que Christ est le salut d'une âme où se trouvent toute sorte de mauvaises choses.

(Verset 9). — L'Esprit présente ici comme une chose accomplie et comme la position même du chrétien ce qui avait été présenté à Israël sous condition d'observer la loi (Exode 19: 5, 6). C'est une chose précieuse de trouver cela accompli en Christ et par la foi en Lui, tandis qu'en parlant au coeur naturel, Dieu dit: «*Si vous écoutez attentivement ma voix et si vous gardez mon alliance... vous me serez un royaume de sacrificateurs et une nation sainte*». Dieu avait déjà «amené à lui» et délivré Israël. Après les avoir fait jouir de cette délivrance, il dit: «*Si vous gardez*» et les place devant la loi. Avant Sinaï, tout était grâce, pure grâce. Israël murmure, Dieu lui donne de l'eau; il murmure encore, Dieu lui envoie les caillies et la manne; Amalek vient faire la guerre à Israël, l'assistance de Dieu, en grâce, se déploie par l'intercession de Moïse. Dieu les mène par sa grâce jusqu'à Sinaï. Alors il les place sous la condition d'obéissance, et c'est la ruine d'Israël.

En 1 Pierre 2, nous voyons le contraire. Israël avait violé la loi, tué les prophètes, rejeté Jésus, et Dieu leur dit: «*Vous êtes la race élue, la nation sainte*», et non pas: *Vous serez, si vous obéissez*. C'est que le mal était manifesté, était arrivé à son comble par la réjection du Fils. Dès lors, Dieu ne pouvait agir qu'en jugement ou en *pure grâce*. Il a agi en grâce, quand le mal a été complètement manifesté. Dieu dit: Vous êtes absolument méchants; vous avez rejeté la pierre vivante, mais, *par grâce*, vous êtes la race élue, la sacrificature royale, pour annoncer les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

Ce que Dieu a manifesté comme étant la vérité, doit maintenant se manifester dans nos coeurs par la puissance du Saint Esprit. Nous devons avoir la connaissance claire et distincte que Dieu fait grâce à l'homme, lorsque toute sa méchanceté a été manifestée. Il nous faut compter sur les difficultés du chemin, sur tout le mal qui est en nous, mais compter aussi sur la grâce qui s'applique à ce mal. On pourrait dire: Dieu nous a délivrés et si nous observons les commandements, nous serons la nation sainte. C'est une méprise, car ce serait commencer par la grâce et finir par la loi. Ayant compris qu'il n'existe pas de bien en nous, nous devons aussi comprendre que la grâce de Dieu a agi selon la connaissance exacte qu'elle avait de ce mal. Si je devenais la nation sainte par mon obéissance, toute la gloire en serait à moi et toute l'efficace en serait de moi, La chose n'arrive jamais, car cela exalterait l'homme et non pas Dieu.

Si l'obéissance donne la jouissance des promesses, j'annonce la bonté et la puissance de l'homme et non pas les vertus de Celui qui m'a appelé. Mais si, après avoir péché et rejeté la pierre vivante, je reçois comme une grâce d'être la nation sainte, j'annonce la grâce de Dieu, et il est glorifié par ce qu'il a produit dans des êtres entièrement privés de toute force. Israël avait perdu tout droit à être le peuple de Dieu (verset 10); il avait tellement péché que Dieu n'avait plus voulu de lui, ni l'appeler son peuple. C'est là que la grâce nous place. Vous aviez perdu tout droit à être le peuple de Dieu, vous aviez violé la loi, rejeté le Fils, et Dieu, agissant en grâce, vous a sauvés par le fait même que vous l'aviez rejeté. C'est une grâce qui s'applique à nous quand le mal a été complètement manifesté. Vous n'étiez point son peuple, vous êtes son peuple; vous n'aviez point obtenu miséricorde, vous avez obtenu miséricorde.

Dieu a fait l'expérience de votre coeur; il vous connaît; il sait que vous ne valez rien. Il faut que, là-dessus, vous soyez d'accord avec Dieu. Il a fait l'expérience de votre coeur: il a donné la loi, vous l'avez violée; il a donné les prophètes, vous les avez tués; son Fils, vous l'avez rejeté et mis à mort. Laissez un enfant à lui-même; il suivra ses instincts et ne fera que du mal. Dieu, après cette épreuve, vous fait grâce.

Si vous faites l'expérience de vos propres coeurs, n'en soyez pas étonnés, mais soyez-en humiliés et comprenez que la grâce de Dieu s'applique à cela même. Si vous faites cette expérience avec la chair et avec Satan, vous serez profondément troublés; si vous la faites avec l'Esprit de Dieu, vous serez conduits humiliés à Jésus.

C'est là notre heureuse part de pouvoir annoncer les vertus de Jésus, qui nous a appelés de notre ruine et de nos ténèbres à sa merveilleuse lumière!

### **Méditation de J.N.D. n° 131 – ME 1901 page 233 (Jean 15: 1-11)**

L'expression *le vrai cep*, est une allusion au côté terrestre des choses de Christ, c'est-à-dire à ce qui en est manifesté ici-bas. Israël est la vigne de l'Eternel, selon Esaïe 5 et Psaume 80, mais Jésus dit: Israël n'est plus le vrai cep; c'est moi, moi, le véritable résidu d'Israël. Il s'agit donc ici, non de la position céleste du Seigneur Jésus, mais de sa position comme représentant Israël, et prenant sa place ici-bas.

Nous trouvons ensuite celui qui prend soin de ce cep: «Mon Père est le cultivateur». Le cep a des sarments qui sortent de lui et produisent du fruit sur la terre; c'est la profession de christianisme, ce à quoi les soins et la discipline du Père s'appliquent. S'agissait-il du vieux cep, Israël, un Juif pouvait ne pas porter de fruit et cependant ne pas être retranché, pourvu qu'il évitât d'enfreindre la loi d'une manière grossière. Il n'en est pas de même du vrai cep, dans lequel il s'agit de porter du fruit d'une manière positive. Dieu cherche ce fruit; il veut qu'il se manifeste sur la terre, en contraste avec les principes du gouvernement de Dieu envers Israël. Dieu cherche dans l'Eglise un fruit positif à la gloire de son nom par Jésus Christ. Nos campagnes peuvent être ornées de beaux arbres qui ne sont pas des arbres fruitiers, mais un cep qui n'a pas de fruit ne vaut rien, son bois même n'est bon qu'à être brûlé.

Le Père émonde le sarment pour qu'il porte du fruit et ôte celui qui n'en porte pas. Dans tout ce passage, le mot *demeurer* désigne la *communion habituelle*. Quant à notre position et à notre conduite sur la terre, nous avons à demeurer en Lui et en son amour. Jésus lui-même, dans sa nature, est *un* avec le Père, mais quand il parle de sa position sur la terre, dans l'obéissance et l'accomplissement de la volonté du Père, il dit qu'il «demeure dans son amour». Il ne s'agit pas ici de *l'union*, mais de la *communion*. La communion découle de l'union et nous est présentée comme l'objet à rechercher.

Un chrétien pourrait se contenter de ne pas faire des choses que le monde réproouve; ce ne serait pas demeurer dans l'amour de Christ. Son amour à Lui ne s'en est pas tenu là; il n'aurait pas été manifesté comme Fils de Dieu s'il s'était borné à ne pas faire de mal. Dieu est amour; Jésus était l'activité de l'amour de Dieu sur la terre, et cet amour produisait du fruit. Il

en est de même pour nous; nous sommes la manifestation de la vie de Christ sur la terre, et l'effet naturel de la conscience de son amour et de la communion avec Lui, sera de nous faire produire du fruit. Ce dernier se trouvera nécessairement là où l'amour de Jésus se trouve; il manquera s'il n'y a pas une communion habituelle avec Lui.

Pour que nous ayons à coeur la gloire du Seigneur, il faut que Sa vie en nous soit nourrie, soit entretenue par la communion avec Lui. Si nous demeurons en Lui, c'est-à-dire si nous sommes dans sa communion, nous désirerons sa gloire, et c'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas tout. Jésus ajoute (verset 7): «Si mes paroles demeurent en vous»: si vous recevez de mes paroles l'instruction pour pouvoir me glorifier, alors vous aurez ce qu'il faut afin de pouvoir demander tout ce que vous voudrez.

(Verset 8). «En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit, et vous serez mes disciples». Le mot disciple va quelquefois plus loin que celui de chrétien. Un disciple est instruit par son maître, tandis que les chrétiens, quoique de vrais chrétiens, tirent souvent leur instruction du monde, de leur propre sagesse et de leurs pensées. Un homme pourrait ainsi être chrétien sans être disciple; il peut vouloir que le christianisme soit honorable parmi le monde, ce qui est le contraire de la pensée de Christ, tandis que le disciple connaît et suit la pensée et l'instruction de son Maître.

(Verset 9). C'est infiniment précieux de voir Jésus nous placer à son égard dans la position où il est à l'égard du Père. Christ s'occupe de nous, comme le Père s'occupait de Lui quand il était sur la terre.

(Verset 11). «Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie». La joie d'un père, c'est que ses enfants se conduisent selon son coeur. Jésus est dans le ciel et nous envoie dans le monde; il est joyeux en pensant aux siens, quand ils glorifient le Père; son coeur n'a pas de plus grande joie. Mais il y a aussi une pleine joie dans les enfants quand ils portent beaucoup de fruit, accomplissant la volonté du Père et le glorifiant. Une maison n'est pas heureuse, si les enfants se conduisent bien un jour, et mal un autre. Ce qui constitue la joie du Seigneur, c'est que nous demeurions dans son amour. S'il n'en est pas ainsi, notre vie chrétienne devient souvent la proie du monde. Le Seigneur nous appelle spécialement à demeurer dans son amour et à ne pas être tantôt mondains, tantôt chrétiens. L'activité de l'Esprit de Dieu en nous, nous conduira toujours à demeurer en Lui, et c'est ainsi que nous porterons beaucoup de fruit. Jésus ajoute: «Et que votre joie soit accomplie». Il ne peut y avoir de joie quand on est au-dessous de sa tâche ou qu'on y succombe, mais, dans la communion de Jésus, nous sommes au niveau de notre tâche; la joie déborde dans nos coeurs et nous fait agir.

Que Dieu nous fasse la grâce d'être remplis d'affection pour le Seigneur, car alors nous dirons: *Il faut* que je le glorifie.

## Méditation de J.N.D. n° 132 – ME 1901 page 275 (Jean 4: 1-30)

Dès le début de son ministère, le Seigneur avait été l'objet de la jalousie des hommes qui ne voulaient pas de Lui, parce qu'il venait troubler leur paix et leur importance selon le monde. Lorsque les pharisiens ont entendu dire que Jésus fait plus de disciples que Jean, le Seigneur quitte la Judée pour retourner en Galilée, ôtant ainsi tout prétexte à la haine de ses adversaires. Ceux-ci repoussaient la lumière et leur mauvais coeur ne pouvait supporter la présence de Dieu en bonté.

Ainsi, déjà rejeté des hommes, Jésus va en Galilée, pays méprisé, éloigné de Jérusalem, que la gloire de Dieu avait choisie pour en faire son centre. Il lui fallait passer par la Samarie, dont les habitants, en abomination aux Juifs, avaient associé leurs idolâtries au culte du vrai Dieu. Jésus n'avait d'autre repos en ce monde, que de faire la volonté de son Père; fatigué de la route, il ne trouvait pour se reposer, à la chaleur de midi, que le bord du puits de Jacob. Il demande à boire à une femme; celle-ci s'en étonne, voyant qu'il était Juif, car elle savait que les Juifs méprisaient les Samaritains. Jésus aborde de suite la question de sa mission et de ce qu'il avait à donner Lui-même. Plein de bonté, son coeur ne s'arrête ni à la conduite de cette femme, ni au fait qu'elle était Samaritaine; il parle du don de Dieu et de l'eau vive qu'il avait à donner. La femme n'y comprend rien. C'est le cas de nous tous: «Il n'y a personne qui ait de l'intelligence».

Il est important que nous fassions attention, non seulement à ceci, que le coeur n'a point d'intelligence, mais au *pourquoi* de la chose. Lorsque Jésus lui-même nous parle, pourquoi ne comprenons-nous pas? C'est qu'au fond la conscience n'est pas attirée par ce que Jésus dit, quoique l'attention de l'homme naturel soit peut-être éveillée. La femme objecte que Jésus n'a rien pour puiser; elle était préoccupée d'autre chose que de ce que Jésus voulait dire; son coeur était à ses occupations journalières; le fardeau de ses circonstances pesait sur elle. C'est le cas de nous tous. Pourtant Jésus parle d'une manière claire, évidente, expresse; les choses qu'il dit sont importantes, mais ses paroles dévoilent l'état de notre coeur. Préoccupé du monde, des affaires, de l'argent, il ne comprend rien aux paroles de Christ. La bonté de Dieu seule peut le délivrer de l'esclavage et l'éclairer. L'homme par sa chute est sans Dieu dans le monde, et il a un lourd fardeau à porter. Dans ces circonstances, Dieu n'est bon à ses yeux que quand il lui donne quelque chose pour la vie présente, et c'est pourquoi il ne comprend pas ce que Dieu dit, car il juge, non selon la pensée de Dieu, mais selon ses préoccupations terrestres, au milieu desquelles il ne peut ni comprendre, ni goûter les choses de Dieu. C'est aussi le secret du peu de progrès que font les croyants eux-mêmes dans les choses spirituelles. Les choses de Dieu ne sont pas comprises quand le coeur des chrétiens ne les apprécie que selon ses propres besoins. Les choses de la terre s'étant emparées du coeur déchu, sa coupe est déjà trop remplie pour que Dieu y puisse ajouter quelque chose.

Dieu vous offre la vie éternelle, mais ce n'est pas la chose qui vous préoccupe maintenant; vous n'en avez donc aucun besoin; ce sont vos besoins du moment qui vous préoccupent et

vous gouvernent. On voudrait bien le ciel pour plus tard, mais pour le moment il semble plus important de s'enrichir et d'élever sa famille.

Mais Dieu, pour se faire entendre, produit un besoin dans la conscience, il donne à l'âme la conviction du péché; alors elle ne peut manquer de savoir que Dieu a été là, car seul il peut atteindre la conscience. Jésus s'empare de la conscience de cette femme, en lui montrant qu'il connaît à fond ce qu'elle est et tout ce qu'elle a fait. Maintenant la conscience a un besoin; il s'agit pour cette femme d'un Dieu présent qui lui parle; le besoin est actuel, pressant; elle ne peut remettre les choses à plus tard. Quand Dieu s'est emparé de la conscience, les plaisirs ou les soucis ne peuvent plus la faire taire; il faut en finir avec elle; elle gâte tous nos plaisirs et nous ne pouvons nous en débarrasser, car elle veut être satisfaite. On sent que l'éternité est en jeu et qu'il faut être au clair à cet égard. La conscience est intelligente, parce qu'elle nous dit que Dieu est là: «*Tu es un prophète*».

Dieu en veut à nous; il se manifeste à nos âmes. Une parole de Lui nous révèle notre terrible condition, mais nous la voyons *vraie*, telle qu'elle est, et c'est un avantage immense de voir que les choses qu'il a dites de nous sont la vérité. La confiance dans la parole de Dieu est alors produite. Jésus s'est manifesté à cette femme comme prophète, parce qu'il lui a dit tout ce qu'elle avait fait. Il ne lui reproche pas ses péchés du tout; il ne lui en parle que pour atteindre sa conscience, et du moment qu'il a gagné sa confiance, il n'en parle plus. Il ne met nos péchés en mémoire que quand il s'approche de nous. Jésus n'avait montré à la femme qu'un péché positif, mais toute sa conscience devient vivante. Le but est atteint; il ne lui reproche point son péché, mais voici qu'il l'emploie pour être sa messagère dans toute la ville.

En réponse à la question de la femme, Jésus dit: «Le *Père* cherche de tels adorateurs». Il ne veut pas recevoir d'un pécheur un culte quelconque. L'homme pécheur voudrait bien faire bonne mine à Dieu, mais Dieu n'en tient pas compte. Il faut être enfant et en avoir la certitude pour dire: «Notre *Père*», autrement ce n'est que de l'hypocrisie. Il faut savoir en outre que tous les enfants de Dieu ont Dieu pour Père: «*Notre Père*». Je ne puis pas dire «notre Père» avec des pécheurs et leur prêcher que s'ils ne se convertissent pas ils seront perdus.

On trouve ici trois classes de personnes: les Juifs qui avaient la vérité, mais n'avaient pas l'Esprit; les Samaritains qui n'avaient ni l'Esprit, ni la vérité; enfin les vrais adorateurs en Esprit et en vérité, des enfants de Dieu, sachant qu'il y a d'autres personnes qui peuvent Lui dire: Notre Père, avec eux. Jésus choisit cette Samaritaine méprisée, au milieu d'une ville, qui ne savait pas ce qu'elle adorait, pour se révéler à elle comme le Christ. Voyez comme cette femme qui, un instant auparavant, ne pensait qu'à sa cruche et à l'eau du puits, est tout à coup devenue intelligente! Elle comprend ce que les Juifs et leurs sacrificateurs n'avaient pas compris. Jésus se présente à elle comme le don de Dieu. Il n'exige rien, il *donne*. Il est donc évident que les péchés qu'elle avait commis n'ont pas repoussé ce Dieu qui l'avait connue dans ses péchés et qui s'est humilié au point d'être redevable d'un verre d'eau à une femme de mauvaise conduite. Cela ne prouve-t-il pas que Dieu est amour et que nos péchés ont attiré l'amour de Jésus? Le cœur angoissé, la conscience convaincue, ayant pris confiance en la parole de Dieu, trouvent l'amour de Dieu déjà manifesté et Jésus qui nous parle du don de

Dieu. Il n'y a aucune espérance pour l'âme qui sent son péché, si Dieu n'est pas uniquement et parfaitement amour.

Jésus s'humilie au point de dire: Si tu avais compris que Dieu donne et que l'amour de Dieu a placé le Fils dans la position où tu me vois, tu m'aurais demandé et je t'aurais donné de l'eau vive. Ce don est inépuisable; c'est une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle; tous les besoins de ton coeur seront satisfaits!

La femme oublie sa cruche, court à la ville. Peut-être sa famille a-t-elle manqué d'eau ce jour-là; elle n'y pense plus. Elle est employée par le Seigneur Jésus pour annoncer son nom, parce qu'elle a eu besoin de la grâce gratuite de Dieu. Il n'y a personne, pas même un ange, qui puisse parler de la grâce comme un pécheur. Et voilà comment il se fait que j'aie pu vous la prêcher aujourd'hui.

### **Méditation de J.N.D. n° 133 – ME 1901 page 293 (1 Pierre 2: 1-12)**

Ce chapitre a été dernièrement l'objet de mes méditations, et je désire vous faire remarquer plus particulièrement le verset 9. Nous en avons parlé, il y a quelques jours, en le comparant à Exode 19: 5, 6, où l'on trouve les mêmes paroles: «Vous me serez un royaume de sacrificateurs et une nation sainte», mais présentées aux Israélites sous condition d'obéissance. Israël ayant manqué en tout point, Dieu dit maintenant en grâce aux croyants pris d'entre le peuple: «Vous êtes une sacrificature royale, une nation sainte» (verset 9).

Je désire vous faire considérer les privilèges que la grâce nous a acquis. Nous sommes une sacrificature sainte et une sacrificature royale, la sacrificature d'Aaron et celle de Melchisédec. Les enfants de Dieu nous sont présentés sous ces deux caractères. Aaron, appelé à offrir des sacrifices, sa sacrificature était sainte, entièrement séparée du peuple. Aaron est le type de Christ et ses fils de l'Eglise. Ils offraient de l'encens sur l'autel d'or, en présence de Dieu, dans le lieu saint où tous les sacrificateurs pouvaient entrer, tandis que le souverain sacrificateur seul entrait dans le lieu très-saint une fois l'an (Hébreux 9: 1-15). Un voile séparait le lieu saint du lieu très-saint. Le voile était le signe d'une chose qui n'existe plus, savoir que même le fidèle, sous la loi, ne pouvait entrer dans la présence de Dieu, sans conscience de péché. Jésus, par sa mort, a déchiré le voile et le fidèle peut s'approcher de Dieu, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a inauguré. Maintenant Jésus est entré dans le lieu très-saint, dans les cieux, avec son propre sang, et ceux qui viennent en son nom peuvent y entrer aussi par l'efficacité de son sang, sachant que par Lui, Dieu lui-même a effacé tous nos péchés.

Le souverain sacrificateur n'entrait pas dans le lieu très-saint pour n'y rien faire. Il en est de même pour nous: si nos péchés sont effacés par le précieux sang de Christ (et Dieu nous l'a fait savoir), c'est afin que nous entrions dans le lieu très-saint pour Lui rendre culte. Ce culte est rendu à Dieu en esprit et en vérité, sans aucune conscience de péché. Un chrétien qui ne le rend pas, sera nécessairement misérable.

Nous sommes sacrificateurs. Jésus lui-même a été consacré comme souverain sacrificateur. C'est en cette qualité que Celui qui a été déclaré Fils de Dieu en puissance par la

résurrection, a été reçu comme homme dans le lieu très-saint. Nés du Saint Esprit, tous nos péchés ayant été effacés, nous sommes aussi constitués sacrificateurs pour notre Dieu. Là où le travail du pécheur finit, le service du saint commence, un sacrifice de louanges. Voilà donc ce que nous sommes selon le type d'Aaron.

Il y avait un autre ordre de sacrificature, celle de Melchisédec que Jésus accomplira aussi, selon la puissance d'une vie impérissable. Comme Melchisédec, il est et sera sacrificateur et roi, «sacrificateur sur son trône» (Zacharie 6: 13). Mais il est dit que celui qui vaincra sera assis avec Lui sur son trône (Apocalypse 3: 21), et, quand il sera manifesté en gloire, nous le serons avec Lui. C'est donc une sacrificature royale. Jésus sera manifesté comme roi de gloire, roi de justice et roi de paix, et quand il manifestera cette gloire au monde, nous paraîtrons aussi avec Lui dans la même gloire. «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée». Plus Dieu donne, plus il est glorifié. Il nous glorifie en nous donnant la gloire, et il est glorifié comme en étant la source. Si je disais que par mes oeuvres j'aurai part à la gloire de Christ, ce serait un orgueil inconcevable et Dieu ne serait pas glorifié, mais, par l'oeuvre de Jésus, notre gloire est devenue nécessaire à la sienne. Il faut que nous soyons glorifiés, pour que le monde connaisse que Dieu nous a aimés comme il a aimé Jésus. Il y aura occasion de louanges à Dieu, en manifestant la gloire de Christ dans ses saints. C'est là la sacrificature royale selon le type de Melchisédec.

Nous ne serons là-haut en possession d'aucun privilège qui ne soit déjà, quoiqu'en faiblesse, notre possession ici-bas. La gloire ne peut être accomplie dans la chair mortelle, mais le chrétien est *héritier* de tout, quoiqu'il soit encore dans les haillons de ce corps, et il est autant *possesseur* de tout que lorsqu'il sera dans la gloire, Nous possédons déjà le titre que nous aurons dans le ciel. Ce que les saints disent autour du trône (Apocalypse 5: 9, 10), ils le disent sur la terre (Apocalypse 1: 6).

Quant au droit qu'a l'enfant de Dieu d'être dans le ciel, nous l'avons déjà. Christ est mort et a vaincu Satan. Il a tout accompli, et si tout ne l'était pas il ne l'accomplirait jamais, car Jésus ne peut mourir une seconde fois. Par le Saint Esprit, nous avons la connaissance, les arrhes et le sceau de cette position.

Ce qui nous appartient ici-bas, c'est d'abord, d'entrer dans le lieu saint, ensuite de manifester la gloire de Jésus, et c'est là notre sacrificature royale actuelle. Nous avons ces deux privilèges et ces deux responsabilités. Si j'adopte un enfant, il est responsable comme enfant; c'est une responsabilité de grâce et non légale. Notre premier privilège est de nous approcher de Dieu, et notre responsabilité est d'être fidèle à nous en approcher. Notre second privilège, c'est d'être une sacrificature royale, et notre responsabilité est d'annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Nous sommes placés dans le monde pour cela. Nous n'avons pas encore la rédemption du corps, et le corps est un obstacle pour la communion avec Dieu et pour la manifestation de la gloire. Mais le Saint Esprit est plus puissant que le corps. Paul, au troisième ciel, ne sait pas s'il est dans le corps ou hors du corps; mais quand il rentre dans son état ordinaire, la chair n'est nullement changée, et Dieu lui donne une écharde dans la chair, quelque chose qui la mâte et détruit sa volonté.



Etienne voit le ciel ouvert, la gloire lui est révélée ici-bas, mais le corps est lapidé. Nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous (2 Corinthiens 4). Si nous ne sentions pas que le vase est de terre, nous ne sentirions pas non plus que la puissance est de Dieu. Elle vient à notre secours en temps utile. Paul sentait par la faiblesse et en mourant chaque jour, ce qu'était son corps, mais il sentait aussi la force de Dieu. Les contrariétés, les persécutions, sont les moyens par lesquels Dieu mortifie la chair, afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre corps. Tous les chrétiens ne sont pas au même point que Paul à cet égard, mais le principe est le même pour tous. Nous sommes dans ce monde comme une sainte sacrificature et une sacrificature royale, mais nous avons le trésor dans des vases de terre. Quand le corps sera ressuscité, le vase, autrefois de terre, deviendra, pour ainsi dire, transparent, et la gloire sera pleinement manifestée en lui. Que Dieu nous fasse sentir cela! Jésus a pris sur Lui tout ce que nous étions et avons mérité: péché, colère de Dieu, puissance de Satan, et il nous a donné tout ce qu'il a: vie, victoire sur Satan, gloire. Telle est la position qu'il nous a faite.

C'est notre privilège de manifester, dans des vases de terre, la gloire de Jésus. Est-ce aussi notre désir? Ne vous découragez pas, si votre chair est froissée; cela ne touche en rien la vie de Jésus en nous. Cela n'atteint que le vase, et, s'il est fêlé et lézardé, la lumière en sortira plus brillante.

### **Méditation de J.N.D. n° 134 – ME 1901 page 311 (2 Pierre 2: 1-9)**

Dans le premier chapitre de cette épître, l'apôtre avait présenté le retour de Christ comme réalisant toute l'espérance de l'Eglise, mais, en attendant, le Seigneur agit dans les âmes qu'il retire du monde, tout en les laissant dans le monde. Satan n'est pas encore lié, et les enfants de Dieu sont affligés de diverses tentations (1 Pierre 1: 5-7; 2: 17-25; 3: 15-18; 4: 12-19). Dans la gloire de Jésus ils trouveront le repos et la récompense, mais, en attendant le repos dans la gloire, ils ont la souffrance dans ce monde.

2 Pierre 1: 16-18, parle de la présence personnelle de Christ et de sa manifestation personnelle en gloire, et nous les présente comme espérance et comme puissance de sanctification. Le chrétien doit se conduire comme un homme qui attend son maître et rejeter tout ce qui est indigne de cette attente. Il ne s'agit pas seulement pour lui d'une certaine intelligence pour expliquer la prophétie; son coeur doit posséder la venue de Christ comme l'étoile du matin, avant que le soleil se lève.

Mais, comme il y a eu de faux prophètes, il y aura aussi de faux docteurs qui renieront le Maître qui les a achetés. Il n'est pas question ici de Jésus rachetant l'âme pour le salut, mais d'un maître qui achète des esclaves. Jésus a, dans ce sens, acheté tout le monde et a acquis pour lui-même, comme homme, droit et autorité sur toutes choses. Ces méchants renient le Maître qui les a achetés et qui a des droits sur eux et sur la création tout entière. C'est ainsi qu'il est dit en Jean 17: 2, que Dieu lui a donné autorité sur toute chair.

(Verset 2). Lorsque ceux qui portaient le nom de chrétiens se sont corrompus, Christ a été blasphémé, et les choses se passeront de même jusqu'à ce que Satan soit lié. Ce n'est pas en tâchant d'endormir Satan qu'on arrivera au ciel, car il ne cesse de veiller, et il s'agit de remporter la victoire, mais tant qu'il n'est pas lié, il faut que notre foi soit éprouvée. Au commencement, Jésus était suivi de foules remplies d'étonnement et d'admiration, mais quand, en amour, il chercha à soustraire la volonté de l'homme à la puissance de Satan, il fut repoussé, puis rejeté; aussi dit-il: «J'ai travaillé en vain» (Esaïe 49: 4). Cela est important pour nous, parce que, tout en jouissant ici-bas de la bonté de Dieu, il faut nous attendre à souffrir, comme le Seigneur, toute sorte de tentations. Seulement notre coeur à nous n'est pas comme le sien, il a une quantité de racines dans ce monde, et la souffrance nous en délivre. Le christianisme est une puissance extraordinaire, mais il ne rend jamais l'homme heureux *pour cette terre*. L'essai de rendre l'homme heureux ici-bas en relation avec Dieu, a été tenté avec les Juifs, mais cette épreuve a démontré que les bénédictions terrestres avaient pour effet de corrompre le coeur et de mettre cette corruption en évidence. L'histoire de Salomon le prouve. Maintenant Dieu veut soustraire le coeur aux choses de ce monde pour le conduire au ciel. Les choses du ciel, par lesquelles Dieu attire le coeur du chrétien, ne suffisent pas pour cela, car notre coeur a toujours la tendance de se replonger dans le monde; alors, pour rompre ces liens, Dieu place l'épreuve sur notre chemin. Quand Paul est en danger de s'exalter et de s'attacher à lui-même, après être redescendu du troisième ciel, Dieu lui envoie une écharde dans la chair.

Dans ce chapitre, le mal se manifeste sous trois formes:

1° Les anges. Il y avait des anges élus, d'autres qui ne l'étaient pas; il y a maintenant des anges *déchus*: le péché s'étant présenté, ils ont *péché dans la lumière* et en ont été chassés.

2° Le monde ancien. Dieu a gardé Noé, un homme d'une justice positive, au milieu de la ruine du monde.

3° Sodome et Gomorrhe. Elles ont été condamnées et Lot délivré. Lot n'avait nul besoin d'être à Sodome, mais il avait choisi le monde que Dieu a dû détruire, parce qu'il le voyait sous l'aspect d'une plaine belle et bien arrosée. Lot s'était ainsi éloigné de Dieu, tandis qu'Abraham avait les promesses et s'en contentait.

Le cas des anges montre que Dieu ne peut pas supporter le péché. C'est un cas définitif, parce qu'ils ont péché dans la lumière. Le cas de Noé est celui d'un homme fidèle qui, pendant cent vingt ans, n'échappe pas à la moquerie, à la souffrance, et qui demeure fidèle. Lot se trouvait, par sa faute, dans des circonstances pénibles; il souffrait, parce qu'il avait aimé le monde. Peut-être êtes-vous dans l'angoisse pour la même raison et pour avoir cherché ici-bas une place agréable? Néanmoins Lot a été sauvé comme à travers le feu. Si c'est notre faute qui nous a placés là, Dieu nous châtiara, mais en tout cas nous sommes appelés à l'honorer dans nos voies. Il saura délivrer de la tentation ceux qui l'honorent.

Sortez de Babylone, pour ne pas participer à ses péchés et à ses plaies, et Dieu vous délivrera. Tout ce que nous avons à faire, c'est d'être fidèles, que nous soyons dans la

souffrance, par suite de notre fidélité, comme Noé, ou de notre infidélité, comme Lot — et Dieu nous délivrera.

## Méditation de J.N.D. n° 135 – ME 1901 page 351 (Nombres 23: 1-24)

Quand l'âme est réveillée, il est très naturel qu'elle pense exclusivement à elle-même — la conscience est toujours égoïste — mais, pour être affermis dans la foi et au large avec Dieu, il nous faut comprendre les voies de Dieu pour sa gloire. Après avoir trouvé le soulagement dans le sang de Christ, il faut, pour être affermi dans la paix, comprendre comment Dieu a pris notre cause en main, et comment il juge en notre faveur. En Egypte, Israël, esclave de Pharaon, faisait des briques. Bien que l'homme naturel croie être libre en faisant sa propre volonté, le fait est que Satan se l'est assujetti comme son esclave. Dieu prend soin de nous faire sentir cet esclavage par les misères qui sont la conséquence du péché, car, même dans ce monde, les hommes moissonnent ce qu'ils sèment. Avant que l'homme soit revenu à Dieu, l'Esprit agit pour lui faire éprouver un malaise qu'il cherche en vain à satisfaire, une sujétion à Satan, dont il sent ne pouvoir se délivrer. C'est le cas d'Israël en Egypte; alors il crie à Dieu. Mais, pour avoir affaire à Lui, il faut commencer par *le sang*, car le Dieu juste et saint ne peut délivrer un pécheur d'une autre manière.

Il envoie l'ange exterminateur pour exécuter le jugement, mais en mettant Israël à l'abri. Il manifeste qu'il est pour son peuple, quand il s'agit du jugement, et pour le prouver il fait tomber le jugement sur la victime. Il nous parle de la justice qui n'épargne pas, mais en nous présentant le sang de son Fils que la justice n'a pas épargné. La vue de l'expiation nous remplit d'espérance, mais lorsque, aux prises avec Satan, nous l'oublions, nous ne pouvons éprouver que de l'angoisse. C'est ce qui arriva à Israël devant la mer Rouge où Pharaon les acculait. L'esclavage qu'il connaissait et redoutait, l'avait affaibli et rendu timide; il est rempli de frayeur. Est-ce, dit-il à Moïse, parce qu'il n'y a pas de sépulcres en Egypte, que tu nous as emmenés pour mourir dans le désert? Mais Dieu les délivre et les conduit à pied sec à travers la mer Rouge. Ce qui est devant nous comme mort et jugement, quand Satan nous poursuit, devient la délivrance quand nous voyons que Christ a subi la mort et le jugement, et qu'il est ressuscité, pour nous. Nous sommes ainsi délivrés et affranchis en vertu de ce que Christ a tout accompli. C'est alors que commence la vie chrétienne en présence de Dieu.

Dès qu'Israël a passé la mer, tout est joie et cantique de louange. Dieu a conduit son peuple à la demeure de sa sainteté. Maintenant il s'agit de voir comment il s'y conduira. Il est avec Dieu dans le désert; comment va-t-il commencer la vie avec Lui? L'expérience qu'il fait de lui-même, montre qu'il a un coeur revêche et rebelle (Deutéronome 9).

Quand nous en sommes là, il s'agit de savoir si les accusations de Satan seront pour nous une entrave à la bénédiction. Balac pourra-t-il, par Balaam, trouver l'occasion de maudire Israël, et l'empêcher de posséder les promesses, de passer le Jourdain et d'entrer en Canaan? Cela a lieu à la fin du désert, après les nombreuses infidélités du peuple et quand Moïse a dû dire: «Vous avez été rebelles jusqu'à maintenant».

Par deux fois (22: 41; 23: 13), Balac fait voir à Balaam l'extrémité du peuple, pour que la puissance d'Israël n'ait pas d'influence sur son esprit. Ensuite il a tout le peuple devant lui. Mais Balaam bénit Israël (versets 19-21) qui s'était si tristement conduit dans le désert, où son entrée avait été accompagnée d'un chant de triomphe. En sera-t-il de même pour sa sortie? Oui, mais sans que le peuple le sache et y prenne part. L'ennemi lui-même est contraint contre son gré à célébrer la pensée de Dieu à l'égard d'Israël.

Nos expériences nous trompent assez souvent et nous en faisons de bien tristes quand nous croyons pouvoir nous conduire mieux que Dieu ne nous conduit. Si nous sommes faibles, il nous conduit par un chemin plus long, afin que nous ne nous trouvions pas trop vite aux prises avec Satan. Puis, dans ce chemin, Dieu a pour but de nous mettre dans le vrai quant à nous-mêmes. On se plaint de Dieu, quand la volonté n'est pas brisée. Nous nous croyons pieux quand Dieu nous envoie des choses agréables, mais nous ne voyons plus sa bonté quand les circonstances pénibles nous arrivent. Il nous est facile d'aimer la volonté de Dieu quand, notre volonté est d'accord avec elle. Moïse, l'homme le plus doux de la terre, dit de tout le peuple: «Vous avez été rebelles jusqu'à aujourd'hui». C'est ce que nous sommes, mais il est de toute importance que nous connaissions aussi la pensée de Dieu à notre égard. Il faut à la fois se connaître et connaître la pensée de Dieu. Tandis que Satan cherche à nous placer sous la malédiction, Dieu déclare qu'il «n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël». C'est la réponse de Celui qui voit tout, qui le voit beaucoup mieux que Satan, qui a pris une entière connaissance de notre rébellion. Oui, quand Israël est en présence de Satan qui veut le maudire, voici la réponse de Dieu qui n'est pas homme pour mentir, ni fils d'homme pour se repentir: «Je n'ai pas aperçu d'iniquité en Jacob!» Dieu ne peut pas, ne veut pas voir l'iniquité de son peuple sauvé, pour le livrer au jugement, quoiqu'il ait vu toutes ses infidélités pour le discipliner et le châtier, qu'il ne lui ait pas passé une seule faute, et qu'il ait interdit l'entrée de Canaan à Moïse lui-même, comme objet de discipline sous la loi. Mais Israël, tout misérable qu'il soit, entre où Moïse n'entre pas, parce qu'il s'agit, non de la loi, mais de la justification. Dès lors, Dieu ne peut voir de péché dans son peuple, parce qu'il a fait venir sur Jésus l'iniquité de tous.

Le passage d'Israël à travers la mer Rouge correspond à notre délivrance. Mais s'il pêche après cela, le vrai chrétien en souffrira beaucoup plus que de tous ses péchés précédents. Mais Dieu a chargé son Fils de tous nos péchés; il ne les voit donc plus sur nous.

C'est après la rébellion du peuple, déclaré être «une génération tortue et perverse», que Dieu force Balaam à dire: «Je n'ai point vu d'iniquité en Israël»; «l'Eternel, son Dieu, est avec lui»; «un chant de triomphe royal est au milieu de lui». Le Dieu fort qui les a tirés d'Egypte, a été leur force dès le commencement. Il est avec eux, et il n'y a aucune machination possible de Satan, ni enchantement contre Jacob, ni divination contre Israël, car, pour le maudire, il faudrait pouvoir attaquer Dieu lui-même. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu en haut, dans le monde invisible où la foi pénètre, ne voit point d'iniquité. Dieu est là; sa force soutient le peuple qu'il a tiré d'Egypte et l'introduit en Canaan. Humilions-nous dans la poussière, quand nous avons manqué, mais Dieu est pour nous!

Où en êtes-vous quant à ces choses? Le peuple de Dieu est le sujet de la controverse entre Dieu et Satan. Dieu est descendu en Jésus pour délivrer son peuple; le combat entre la puissance de Satan et la puissance de Dieu en Jésus Christ, a été soutenu pour le peuple qui en est l'objet. Satan a l'apparence du droit, quand il invoque la justice de Dieu en condamnation sur l'homme pécheur, mais Dieu a répondu à Satan et a maintenu sa justice propre en livrant Jésus. La victoire est remportée pour nous. Sans doute, il faut que cette puissance se manifeste en nous; Dieu juge, en discipline, toutes nos infidélités, mais, quant au salut et à la justification, il a déjà tout jugé en Christ et c'est Lui qui répond pour nous à toutes les accusations de l'ennemi. Il faut que toute notre propre volonté et la rébellion de nos coeurs soient jugées en sa présence, et nous ne les connaissons bien qu'après avoir vécu longtemps de la vie chrétienne, mais aussi nous ne connaissons qu'alors l'étendue des richesses de la grâce.

Celui qui confond la discipline du Seigneur à notre égard avec le jugement que Jésus a porté pour nous, sera troublé, même sur son lit de mort. Mais Jésus a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin que Dieu pût dire en vérité: «Je n'ai pas aperçu d'iniquité en Jacob!»

### **Méditation de J.N.D. n° 136 – ME 1901 page 357 (Hébreux 12: 1-15)**

On trouve, au commencement de ce chapitre, deux exhortations: ne pas mépriser la discipline du Seigneur et ne pas perdre courage quand on est repris par Lui (verset 5). Deux choses se réunissent pour former la discipline: l'inimitié de Satan et la bonté de Dieu qui nous châtie, comme on le voit dans le cas de Job. Ce qui prouve que la discipline a produit ses fruits, c'est qu'au lieu de penser à nous-mêmes, nous y voyons Dieu agissant pour briser notre volonté et atteindre le mal dans nos coeurs, afin de nous soumettre à Lui. Quand la discipline nous décourage, c'est qu'il y a en nous une volonté qui ne veut pas être brisée; il y a quelque chose à reprendre en nous, et Dieu nous châtie pour notre profit, parce qu'il nous aime et afin que nous participions à sa sainteté.

Le but de Dieu est toujours notre communion éternelle avec Lui, tandis que notre volonté a toujours pour objet les circonstances présentes. Or si notre volonté a un but et celle de Dieu un autre, il en résultera nécessairement une lutte et des circonstances pénibles destinées à nous briser.

Les pensées des chrétiens sont souvent fort erronées au sujet de la sanctification. Ils voudraient être plus saints pour être plus agréables à Dieu, c'est-à-dire qu'ils rapportent leurs relations avec Dieu à eux-mêmes, tandis que c'est à Lui-même que Dieu rapporte tout. Sa grâce agit aussi bien pour notre sanctification que pour notre justification.

La sanctification est attribuée, dans la parole de Dieu, à chaque personne de la Trinité, au Père, au Fils et au Saint Esprit. Elle est attribuée à la volonté de Dieu (Hébreux 10: 10), et plus spécialement au *Père* (Jean 17: 17). C'est la pensée de Dieu à notre égard, de nous séparer pour Lui-même. — Nous sommes aussi sanctifiés, mis à part pour Dieu, par le sang de *Christ*, et c'est dans ce sens qu'il est toujours parlé de la sanctification dans l'épître aux Hébreux (10:

10, 29; 13: 12). — La sanctification par l'Esprit nous est souvent présentée (2 Thessaloniens 2: 13; 1 Pierre 1: 2, etc.), car c'est par le Saint Esprit que Dieu fait tout ce qu'il fait, qu'il s'agisse du chaos de la terre (Genèse 1: 2), ou du chaos de nos coeurs. C'est la volonté du Père de nous lier à Christ par le Saint Esprit, après nous avoir rachetés par son sang. Ainsi la sanctification découle de la Trinité.

Quand nous sommes ainsi séparés pour Dieu, le Saint Esprit qui nous donne une position de sainteté, nous communique aussi une *vie*. Le chrétien étant déjà purifié par la foi, les affections s'attachent au Seigneur Jésus et purifient *le coeur*. Aussi Hébreux 12: 14, nous engage-t-il à *poursuivre la sainteté*. La vie sainte se manifeste à travers toute sorte de difficultés; c'est un exercice de foi, et, dans le sens pratique, le progrès dans la sanctification a lieu, par la foi, dans la contemplation de Jésus, cette contemplation purifiant le coeur en le remplissant de Lui. Sans la sainteté pratique, nul ne peut voir le Seigneur.

Qu'il s'agisse de saine doctrine, d'amour fraternel, de la sagesse d'en haut, de voir le Seigneur, cela ne se rencontre que dans un coeur pur qui seul peut goûter la communion actuelle et pratique avec Dieu.

La sainteté, c'est avoir part à quelque chose qui est en Dieu; la chair n'y a aucune part quelconque. La sainteté du chrétien n'est rien moins que la sainteté de Dieu lui-même et, si nous sommes séparés de la communion avec Dieu, nous le sommes de la source de la sainteté. Cette puissance est en Dieu, et non en nous. Celui qui a l'espérance d'être tel que Jésus dans la gloire, se purifie comme Lui est pur (1 Jean 3: 3). Ce qui ne répond pas à cette pureté, ne satisfait pas la vie de Jésus en nous. Nous avons cette vie et Jésus est dans la gloire. Rien en nous ne peut nous rendre heureux que ce qui satisfait Jésus dans le ciel. La chair ne peut aucunement avoir part à cela.

Nous avons besoin de vigilance, parce que tout ce qu'il y a dans le monde est employé par Satan pour nous faire perdre la communion avec Dieu et la prière qui nous met directement en rapport avec Lui. Nous avons aussi besoin de méditer la Parole en pensant à ce que Jésus est et à sa gloire actuelle et future. Ce n'est que par la méditation qu'on peut en avoir la jouissance. Si ces choses sont vagues dans nos esprits, il n'est pas étonnant que nous en fassions peu de cas, et si nous en faisons peu de cas, cela prouve que notre coeur est très peu capable de saisir ce que Dieu nous donne; alors il n'est pas étonnant que nous soyons faibles.

Le caractère et là mesure de notre sainteté, c'est la sainteté de Dieu lui-même. Si nous cherchons, pour la réaliser, quelque chose qui soit plus près de nous, c'est Christ dans la gloire, et en le contemplant nous nous purifions comme Lui est pur. C'est pourquoi le chrétien doit éviter soigneusement tout ce qui l'empêche de poursuivre la sainteté, même les choses qu'on appelle innocentes, car rien de ce qui détourne de la communion avec Dieu n'est innocent. Du reste, appliqué aux choses, ce mot ne se trouve pas dans la Parole.

## Méditation de J.N.D. n° 137 – ME 1901 page 391 (Genèse 3: 1-15)

Ce n'est pas la parole de Dieu qui nous révèle qu'il y a du péché et de la misère dans le monde, mais elle explique à la foi comment Satan y est entré et les conséquences du péché dans les rapports de l'homme avec Dieu. L'homme sait très bien que l'iniquité et la souillure existent ici-bas et personne n'y est satisfait de sa part, car tout homme a du malaise dans le coeur.

Le premier acte du serpent ancien est d'introduire quelque chose — de se placer lui-même — entre Dieu et nous. Or rien ne peut nous rendre heureux, si ce n'est la certitude qu'entre nous et Dieu il n'y a point de question et que Dieu nous aime. Satan commence par induire l'âme à se méfier de Dieu. L'homme désire satisfaire sa volonté; Satan lui montre que Dieu ne veut pas qu'il la satisfasse. Il ne porte la pensée de la femme, ni sur la bonté de Dieu, ni sur l'obéissance qui lui est due. La femme savait pourquoi elle ne devait pas manger de l'arbre; elle savait qu'il en résulterait positivement du mal. Dieu nous a avertis des conséquences du péché; il a dit: «Vous mourrez». Satan cherche à nous le cacher et dit à la femme: «Vous ne mourrez nullement... vous serez comme des dieux». La deuxième assertion est vraie dans un sens: le péché a rendu l'homme beaucoup plus intelligent sur la question du bien et du mal et il peut juger de tout. Mais Satan avait caché à l'homme qu'en désobéissant, il serait entièrement séparé de Dieu et aurait une mauvaise conscience. Tout ce qui est rapproché de nous a plus d'importance et semble de plus grande dimension que ce qui est lointain. L'arbre était devant la femme, le jugement de Dieu était éloigné; elle prit donc du fruit et en mangea. Leurs yeux furent ouverts; ils acquirent une connaissance qui, en portant leurs regards sur eux-mêmes, leur fit voir leur nudité.

Satan parle aujourd'hui de la même manière aux hommes. «Vous ne mourrez pas»; les menaces de Dieu ne s'accompliront pas. Il nous cache les avertissements divins, et nous faisons ce que Satan et nos propres convoitises nous conseillent.

L'homme prend des feuilles de figuier pour voiler sa nudité; il fait des efforts pour se cacher à lui-même le mal qui lui est arrivé; mais quand Dieu survient il en est autrement. Dieu s'approche comme si rien n'avait eu lieu; sans le péché, cette visite aurait été un honneur et une joie pour l'homme; avec le péché, il s'enfuit et cherche à se cacher de Dieu, comme il avait voulu se cacher à lui-même. Dieu dit à Adam: «Où es-tu?» Quelle chose horrible pour l'homme que d'être dans le cas de se cacher de Dieu. Il dit: «J'ai eu peur», parce que, devant Dieu, sa conscience est atteinte. Toute idée de jouir du péché a disparu, et il ne reste que Dieu que l'on craint et dont on ne peut s'approcher. La relation avec Dieu était, du côté de l'homme, irrémédiablement rompue.

«Qui t'a montré que tu étais nu?» Adam répond en accusant la femme et Dieu qui l'a donnée. La lâcheté entre dans l'âme avec le péché. Adam cherche à s'excuser par les circonstances et partage la faute entre la femme et Dieu; il laisse Dieu vider la question entre Eve et Lui. Une mauvaise conscience craint trop Dieu pour confesser son péché et sait trop bien qu'elle a péché pour le nier.

Si vous aviez pleine confiance en Dieu et que vous fussiez parfaitement sûr que Dieu vous aime, vous seriez heureux. Introduisez de la défiance où il y a du bonheur et des relations intimes, et tout le bonheur s'envole. C'est ce que Satan a réussi à produire dans tous nos coeurs. Vous ne vous fiez pas à Dieu pour votre propre bonheur et vous préférez vous fier à votre volonté et à vos efforts. Telle est l'origine du péché: l'incrédulité qui doute de Dieu, et c'est par là que Satan commence son oeuvre. Il persuade à l'homme que Dieu garde quelque chose pour Lui-même, de peur que l'homme ne soit aussi heureux que Lui.

La femme a tort de s'entretenir avec Satan; elle n'aurait pas dû écouter une voix qui venait jeter dans son âme des germes de défiance contre Dieu. Satan persuade en outre à tout homme que Dieu est trop bon pour nous juger si nous péchons, et l'homme, malgré le péché, espère et se persuade qu'il ne sera pas condamné. C'est la voix du serpent ancien. Dieu a démontré, dans la mort de son Fils, que le salaire du péché c'est la mort et la colère. La conscience, devenue mauvaise, se cache sa misère et sa nudité à elle-même. Tout l'effort du monde est de se cacher sa nudité devant Dieu; il voudrait ôter les effets extérieurs et grossiers du péché dans le monde, l'ivrognerie, le meurtre, le vol, etc. Ce sont des ceintures de feuilles avec lesquelles il cherche à se voiler sa misère. Mais en outre, maintenant que le péché est entre nos consciences et Dieu, on voudrait que quelque chose nous cachât de Lui. L'homme se sert pour cela des choses innocentes. Les arbres étaient dans ce cas; l'homme les emploie pour se cacher de Dieu et il prétend être innocent dans l'usage qu'il en fait. Quand la voix de Dieu réveille notre conscience, nous cherchons à nous cacher de Lui, mais cela est inutile. Dieu dit: «Où es-tu?» S'il le disait aujourd'hui à chacune de vos âmes, serait-ce une joie pour vous de venir en sa présence?

Dieu seul est notre ressource et notre refuge quand nous avons péché. Il n'y a que son pardon qui ôte la fraude du coeur, mais si vous vous cachez de Dieu, où en sont vos âmes? Dieu n'avait pas encore chassé Adam de sa présence, que déjà Adam avait fui la présence de Dieu. Notre conscience nous dit que, si nous avons péché, il n'y a ni feuilles ni arbres qui puissent nous cacher. S'il y a un Dieu juste, l'homme est nécessairement malheureux dans sa conscience; il ne peut vivre en paix dans le péché que s'il n'y a point de Dieu. Point de Dieu! c'est là toute l'espérance de l'incrédulité.

Adam cherche à s'excuser comme s'il n'avait rien convoité lui-même, comme s'il n'avait pas obéi à la femme, au lieu d'obéir à Dieu, comme s'il n'était pas responsable, autant qu'elle, d'avoir mangé de l'arbre.

Devant toute la bonté de Dieu, et quoiqu'il ait donné son Fils pour de pauvres pécheurs, vous n'avez pas confiance en Lui. C'est un péché; peu importe de quelle manière votre défiance se manifeste, votre ingratitude est démontrée.

Eve a écouté et cru Satan au lieu de Dieu; c'est ce que l'homme fait toujours et il espère, malgré cela, acquérir le salut et la vie éternelle! Tous les efforts que vous faites pour vous rendre heureux, démontrent que vous ne l'êtes pas. Pourquoi les arts et les plaisirs, si le monde était heureux? L'effet de la présence de Dieu serait d'arrêter vos plaisirs. S'ils sont



incompatibles avec cette présence, où sera leur place dans la vie éternelle? Le péché n'est pas seulement défiance, désobéissance, mensonge, assujettissement à Satan, c'est aussi de chercher à s'étourdir loin de la présence de Dieu. L'homme peut se soustraire à cette présence pendant que la grâce dure encore. Satan, ses meilleurs amis selon le monde, l'aident à cela, mais ils ne le pourront plus quand Dieu jugera.

Dieu sait bien ce que vous êtes; il connaît l'iniquité de Satan qui veut faire de l'homme sa proie, mais il y a une réponse que Satan ne connaissait pas et dont l'homme ne pouvait avoir l'idée: *Dieu fait une promesse*. Il ne donne pas des promesses à ceux qui sont incapables d'en jouir, parce qu'il faut pour cela se confier en Dieu. La question est désormais entre le serpent et le second Adam. Dieu ne dit à Adam que des choses qui montrent les conséquences actuelles du péché. Il dit au serpent ce qu'il fera, puis il fait la promesse de Christ comme seule espérance de l'homme perdu, avant même qu'il l'ait chassé de Sa présence. Dieu révèle ce que Jésus fera en détruisant l'oeuvre de Satan.

On ne voit pas signe de repentance chez l'homme; il avait montré la lâcheté, la bassesse, la fraude de son coeur. Dieu ne parle pas de l'homme, mais de ses conseils et des réponses qu'il y a en Lui-même à un état pareil. Il annonce la «semence de la femme». Cette proclamation n'est plus maintenant une promesse, Jésus est venu; l'homme misérable avait pensé que Dieu, jaloux de son bonheur, n'avait pas voulu lui donner le fruit de l'arbre. Quel mensonge de Satan! Dieu qui semblait refuser un fruit à l'homme innocent, a donné son Fils à l'homme pécheur, et le coeur de l'homme est si pervers, qu'il n'a pas confiance en Celui qui a donné son Fils. Jésus, au lieu de fuir la condamnation, est allé au devant d'elle. Au lieu de charger, comme Adam, sa femme de son péché, il a pris sur Lui les péchés de celle qu'il a voulu pour Epouse. Il a rendu impuissant, par la mort, celui qui avait le pouvoir de la mort. L'effet de la mort de Jésus est de nous inspirer une parfaite confiance; elle nous met en relation avec Dieu, sans crainte et sans difficulté pour nous, parce qu'elle *nous revêt* quand nous sommes misérables et nus. La grâce a pris connaissance du péché, et le jugement a frappé le Fils!

Votre confiance est-elle en Dieu? Croyez-vous qu'en amour il a donné son Fils pour vous? Cette confiance rend l'obéissance facile et nous fait la préférer avec ses conséquences, et au milieu de toutes les difficultés, à notre propre volonté, parce que nous avons appris qu'il n'est rien de plus précieux que l'amour.

## Méditations sur le premier livre de Samuel (Rossier H.)

---

ME 1901 page 69

### Introduction

Le livre de Samuel fait suite au livre des Juges et à celui de Ruth. Quand il débute, la période des Juges n'est pas encore close: Eli le sacrificateur était l'un d'entre eux (1 Samuel 4: 18) et Samuel, le premier prophète (Actes des Apôtres 3: 24; 13: 20), fut aussi juge sur Israël (1 Samuel 7: 6). Il crut pouvoir établir ses fils comme juges après lui (1 Samuel 8: 1), et leur infidélité mit fin à cette économie. Au reste, le temps des juges avait un caractère plutôt transitoire: ils apportaient un soulagement temporaire à la misère du peuple coupable qui, au lieu d'exterminer les ennemis de l'Eternel, les avait laissé subsister. Entraîné par ces nations dans l'iniquité et l'idolâtrie, Israël, comme châtiment de sa désobéissance, avait dû subir leur joug. Sous cette tyrannie le peuple gémissait et criait à l'Eternel. Plein de pitié, il leur envoyait des libérateurs qui leur procuraient du répit en les délivrant de la main de ceux qui les pillaient. Hélas! cela ne changeait pas leur coeur. «Lorsque le juge mourait, ils recommençaient à se corrompre plus que leurs pères, marchant après d'autres dieux pour les servir et pour se prosterner devant eux: ils n'abandonnaient rien de leurs actions et de leur voie obstinée» (Juges 2: 19).

Pendant la période des juges, la *sacrificature* reste le lien immédiat et reconnu, le point de contact entre le peuple et Dieu. Elle représente le peuple dans ses rapports avec Dieu qui est lui-même le Roi d'Israël. A certains moments, en des jours où «chacun faisait ce qui était bon à ses yeux» (Juges 21: 25), le rôle de la sacrificature pouvait être comme éclipsé, mais le lien n'en subsistait pas moins.

Le livre de Ruth est comme intercalé vers le déclin de l'histoire des Juges, pour nous révéler la pensée secrète de Dieu au sujet d'une économie nouvelle, *la royauté*. On y voit Dieu préparant un roi selon son coeur; comme le Shilo de la prophétie de Jacob, il devait sortir de Juda. Ce livre débute donc par Elimélec, homme de Juda, et proclame en terminant le nom du roi David. Nous savons ainsi d'avance quel sera l'oint de l'Eternel.

Notons ici que la relation avec l'Eternel diffère sous la sacrificature et sous la royauté. Sous la première, cette relation est *immédiate*, car le sacrificateur représente le peuple devant Dieu, tandis que la royauté est une autorité établie *sur* le peuple. Ce dernier était assujéti au roi qui devait le gouverner selon les pensées de Dieu. C'était du roi que Dieu attendait la fidélité; c'était lui qui était responsable devant Dieu de l'infidélité d'Israël, et la destinée du peuple dépendait de sa conduite.

Jusqu'à l'établissement définitif du roi, nous avons, dans le 1<sup>er</sup> livre de Samuel, une période de transition. Le premier fait, constaté dans ce livre, c'est que la sacrificature est devenue *infidèle* et ne peut plus être le fondement des relations du peuple avec Dieu. Sans

doute elle est toujours *nécessaire* et ne peut être abolie, mais elle cesse d'occuper la première place. Un nouveau fondement de relation est posé dans la royauté. Alors Dieu se suscitera un sacrificateur *fidèle qui marchera toujours devant son oint*, au lieu d'être, comme par le passé, le lien entre le peuple et Dieu (1 Samuel 2: 35).

Tout cela explique pourquoi le 1<sup>er</sup> livre de Samuel débute par la tribu de Lévi et par la sacrificature, et non, comme le livre de Ruth, par Juda et la royauté.

Elkana est un lévite (\*). Eli est le souverain sacrificateur (\*\*); nous sommes ainsi sur le terrain de la sacrificature. Restée fidèle, elle n'aurait pas donné lieu à un changement d'économie; il fallait donc en constater la ruine avant l'entrée en scène du vrai roi, car Dieu ne pouvait rester en relation avec le peuple par l'intermédiaire d'une sacrificature corrompue.

(\*) Elkana (1: 1) était Lévite, de la descendance de Kehath, de la tribu de Lévi. (1 Chroniques 6: 27, 28). Les Lévites se rangeaient sous trois chefs: Guershom, Kehath et Mérari, formant ainsi trois familles distinctes auxquelles était confié «tout le service du tabernacle de la maison de Dieu» (1 Chroniques 6: 48). Chacune avait son office particulier: les Guershomites devaient porter tous les tapis du tabernacle, les Mérarites ses ais et ses piliers. Les Kehathites étaient favorisés, partant responsables entre tous; leur service était particulièrement intime; ils portaient tous les ustensiles du tabernacle, y compris l'arche et le voile. Elkana était un Kehathite.

(\*\*) La souveraine sacrificature de ce temps-là était représentée par Eli. Outre Nadab et Abihu, morts sans postérité (1 Chroniques 24: 2), Aaron avait deux fils, Eléazar et Ithamar. De ces deux hommes devaient sortir tous ceux qui exerceraient la *sacrificature*. Leurs fonctions consistaient: 1° à «faire fumer ce qui brûlait sur l'autel de l'holocauste et sur l'autel de l'encens, pour tout le service du lieu très-saint», et 2° «à faire propitiation pour Israël» (1 Chroniques 6: 48, 49).

*Eléazar*, l'aîné des deux fils d'Aaron, était père de *Phinéas* qui fut «jaloux de la jalousie de l'Eternel, au milieu des fils d'Israël», et c'est à cause de son zèle que Dieu lui donna «une alliance de sacrifice perpétuelle pour lui et pour sa semence après lui» (Nombres 25: 10-13). La descendance d'Eléazar est donc la lignée fidèle à laquelle appartient la promesse: Cette lignée se continue par *Tsadok* qui exerça la sacrificature sous David et sous Salomon (2 Samuel 8: 17; 1 Rois 2: 35), et par *Azaria*: «c'est lui qui exerça la sacrificature dans la maison que Salomon bâtit à Jérusalem» (1 Chroniques 6: 10).

*Ithamar* eut pour descendant Eli qui paraît au chapitre 1 de notre livre. En ce temps-là la souveraine sacrificature appartenait à la famille d'Ithamar. Puis vient Akhimélec que Saül immola avec toute la sacrificature d'alors. Abiathar seul échappa et se réfugia auprès de David. Aussi la descendance d'Ithamar fut-elle bien moins nombreuse que celle de son frère aîné. (1 Chroniques 24: 4). Abiathar exerça plus tard la sacrificature avec Tsadok au temps d'Absalom (2 Samuel 17: 15), mais auparavant il fut utile à David, «étant affligé dans tout ce en quoi le roi était affligé» (1 Rois 2: 26). Plus tard ce même Abiathar, quand David fut devenu très vieux, se ligua avec Joab pour substituer à Salomon Adonija comme roi (1 Rois 1: 7), tandis que Tsadok demeura fidèle. (1: 8). Enfin Salomon chassa Abiathar de la souveraine sacrificature, parce qu'il était digne de mort pour avoir conspiré contre lui, et aussi «pour accomplir la parole de l'Eternel, qu'il prononça au sujet d'Eli, en Silo» (1 Rois 2: 27).

Mais, d'autre part, il était nécessaire de montrer que, Dieu introduisant son roi comme intermédiaire entre Israël et Lui, cette relation ne pouvait être établie sur le pied de la chair. De là toute l'histoire de Saül, depuis le chapitre 9 à la fin du livre. Dieu pouvait, sans doute, employer un roi selon la chair comme libérateur de son peuple, mais cette fonction ne le qualifiait pas *moralement* pour être chef d'Israël. Le livre des Juges nous présente la même vérité dans l'histoire de Samson. Le don et l'état moral d'un homme, sont deux choses fort différentes. Saül, plus tard un réprouvé, peut être «parmi les prophètes»; Balaam peut bénir

Israël; Judas, agir en puissance avec les disciples, tout en étant l'instrument de l'ennemi pour livrer le Seigneur, son Maître.

## Chapitres 1-3 : Eli ou la ruine de la sacrificature

### Chapitre 1

Anne a ceci de remarquable, que son caractère est celui du croyant dans tous les âges. Anne signifie «*grâce*»; mais avant de répondre à son nom, elle représente la chair incapable de porter du fruit pour Dieu. Il nous faut toujours commencer par là. La parole de Dieu nous enseigne que l'homme naturel a deux caractères: méchanceté et incapacité, et la loi n'a pas d'autre but que de nous en convaincre. Mais il nous est plus facile de nous confesser coupables que d'admettre notre incapacité, car avouer que notre chair est stérile nous humilie profondément. Anne sentait cela, mais ce n'était pas là toute son épreuve. Comme jadis Sara, elle était en butte à la haine et au mépris de l'épouse selon la chair. Celle-ci était en pleine prospérité, car Peninna «avait des enfants» quand Anne n'en avait point; mais la haine de la première était d'autant plus forte que l'amour de leur époux se reportait sur Anne, misérable et stérile.

La pauvre Anne était pleine d'amertume et pleurait abondamment. Une ressource lui restait: porter son affliction devant l'Eternel. Le coeur de Dieu seul pouvait lui répondre en grâce; elle se présente donc devant Lui à Silo. Une nouvelle épreuve l'y attend. Elle y rencontre le manque d'intelligence du chef spirituel de son peuple qui, confondant l'action de l'Esprit de Dieu avec celle de la chair, la croit ivre quand elle est angoissée. Quelle souffrance! En elle-même toute ressource lui manque; le coeur du monde lui est hostile; ceux qui portent le nom de l'Eternel la jugent et ne la comprennent pas! Comment manger et boire et se réjouir, quand le seul désir de son âme n'a pas trouvé de réponse? Elle ne tient pas à ce fils pour elle-même; elle est toute disposée à le «donner à l'Eternel pour tous les jours de sa vie», à faire de lui un nazaréen pour Dieu; mais ce qu'il lui faut, c'est une marque de la faveur de Dieu, c'est la «grâce!» Dieu lui a-t-il donné ce nom en vain, à elle, la femme stérile? La grâce seule lui reste, et c'est le point auquel il lui fallait arriver.

Eli a assez de conscience, car il est après tout un vrai serviteur de Dieu, pour que le langage de la vérité s'impose à lui et le fasse revenir de son impression première. Il bénit Anne de la part de Dieu: «Va en paix; et que le Dieu d'Israël t'accorde la demande que tu lui as faite!» (verset 17).

Immédiatement la foi d'Anne s'empare de la grâce avant d'en avoir reçu les effets. «Elle s'en alla son chemin; et elle mangea, et elle n'eut plus le même visage» (verset 18). Cette assurance de la foi suffit à fortifier son coeur et à le combler d'une joie qui se manifeste aux yeux de tous. Elle est maintenant remplie de reconnaissance. Il ne lui suffit pas d'avoir trouvé l'allégresse et le repos après l'angoisse. Que rendra-t-elle à Dieu pour un si grand bienfait? Ce qu'elle lui avait promis au verset 11: une consécration complète de son fils, une vraie séparation pour Lui. Exaucée par le don de Samuel, elle ne retire pas son offre: «Qu'il paraisse

devant l'Eternel et qu'il habite là pour toujours». Cette humble femme du Lévite apporte au Seigneur un sacrifice coûteux — «trois jeunes taureaux, un épha de farine et une outre de vin» — mais qui n'est rien en regard du don de Samuel. Elle se sépare de son fils unique, donné par Dieu même, de celui qu'elle avait «demandé à Dieu», montrant ainsi que pour elle Dieu a plus de prix que ce fils tant désiré.

Puissions-nous avoir un telle foi! En vue de la manifester, Dieu met nos coeurs à l'épreuve. Comme pour Anne, cette épreuve ne sera pas, tout d'abord, un sujet de joie, mais d'amertume et de tristesse, mais ensuite elle portera un fruit paisible de justice à ceux qui sont exercés par son moyen.

### **Chapitre 2: 1-11**

La conscience de son état irrémédiable, le brisement et l'humiliation, avaient préparé Anne à recevoir la grâce que Dieu lui accordait, en lui donnant Samuel. Mais à peine le tenait-elle entre ses bras maternels qu'elle avait dû se séparer de lui pour le consacrer à Dieu. Sa vie allait être plus solitaire que jamais, et dans un temps surtout où la condition du peuple accumulait les ruines autour d'elle. Anne cependant est remplie d'une *joie* qui déborde en un cantique de triomphe: «Mon coeur s'égaie en l'Eternel... car je me réjouis en ton salut» (verset 1). C'est que Dieu s'est révélé à elle en grâce; c'est qu'il se révèle encore à sa fidèle servante qui, ayant tout reçu de Lui, n'avait rien gardé pour elle et Lui avait tout rendu. S'étant privée de son fils, elle comprend mieux tout ce que Dieu est en lui-même, elle apprécie davantage tout ce qu'il est pour elle. Abraham, sacrifiant Isaac à la demande de l'Eternel, avait fait une expérience semblable. Ce fut alors que Dieu lui révéla toute l'étendue des promesses qu'il avait reçues et que Dieu confirmait à sa semence (Genèse 22: 15-18; Galates 3: 15, 16).

Avec la joie, Anne a trouvé la *force*: «Ma corne est élevée en l'Eternel» (verset 1). Cette force «s'accomplit dans l'infirmité» (2 Corinthiens 12: 9); ayant répudié tout ce qui était haut placé, tout ce qui avait un renom en Israël, Dieu la donne en partage à une faible femme, humiliée et méprisée. Ce beau cantique d'Anne a donc pour point de départ ses douloureuses expériences personnelles, quoiqu'il aille beaucoup plus loin. Nous verrons, dans le cours de ce livre, la même chose se produire chez David. Les Psaumes inspirés sont le fruit de ses expériences, mais la portée que l'Esprit leur donne va bien au delà, et se concentre prophétiquement sur les souffrances et les gloires de Christ, sur la personne de Celui qui est l'accomplissement de toutes les promesses, de toutes les voies, de tous les conseils de Dieu.

C'est ainsi que nous devons interpréter le cantique d'Anne. Ses circonstances personnelles sont comme l'introduction à des choses non révélées, gardées jusqu'alors dans les conseils de Dieu.

«Le sujet principal du cantique d'Anne, le grand principe qui y est présenté, c'est la grâce souveraine et la puissance de Dieu, qui abaisse l'orgueilleux et celui qui met sa confiance en la chair, et relève le faible et l'impuissant, «car les piliers de la terre sont à l'Eternel et sur eux il a posé le monde». C'est sur sa grâce et sur sa puissance qu'il a établi tout l'ordre des choses créées. Israël, misérable et déchu, et un pauvre et faible résidu fidèle, avaient besoin de savoir

ces choses, d'apprendre que tout dépendait de Lui seul, que Lui seul pouvait garder les pieds de ses saints, faire taire les méchants, réduire à néant toute la force de l'homme, briser tous ses adversaires et enfin, donner la force à son Roi et élever la corne de son Oint (\*), car il intervient en faveur d'Israël en donnant la force à son Christ. Il ne donne pas la force à son peuple, mais à son Oint. Il suscite le Roi de qui tout dépend, le pivot de tout, le seul moyen d'entretenir des relations entre son peuple et Lui (\*\*).».

(\*) Le cantique de Marie (Luc 1: 46-56) offre les mêmes caractères. Cette femme humiliée, cachée parmi les petits, quoique de la famille de David, célèbre la grâce et la puissance du Dieu Sauveur qui abaisse les orgueilleux, élève les petits et prend la cause d'Israël en mains.

(\*\*) Méditations de J.N.D.

Reprenons un ou deux détails de ce cantique. Le verset 1, célèbre le *salut* de l'Eternel. Tout est pure grâce de sa part, car c'est «la grâce qui apporte le salut». Le verset 2, célèbre la *sainteté* de l'Eternel. Le croyant ne peut séparer ces deux caractères l'un de l'autre; celui qui a trouvé Dieu comme Sauveur, comprend qu'il est «le Saint et qu'il n'y en a point d'autre que Lui». Mais il faut être saint pour Lui appartenir; c'est pourquoi il nous a sanctifiés pour Lui. Toute notre conduite devra donc désormais montrer ce caractère.

Cette grande vérité fut mise en lumière à la Pâque. Les Israélites avaient été abrités par le sang de l'agneau, livré au jugement à leur place. Le peuple s'appropriait ce sacrifice en mangeant l'agneau avec des pains sans levain qui représentaient en type la sainte humanité de Christ. Dès ce moment il lui était enjoint de faire pendant sept jours la fête des pains sans levain. Comme Celui qui les avait appelés était saint, eux aussi devaient être saints dans toute leur conduite (1 Pierre 1: 15, 16).

Le verset 3, est un avertissement aux méchants dont Peninna est le type. Ils sont placés en présence de Dieu qui connaît tout et pèse les actions des hommes.

Aux versets 4 à 8, nous trouvons la raison de la discipline qui avait atteint les fidèles. C'était afin que le caractère de la grâce fût mis en lumière en les élevant à la gloire, et le caractère de la justice en donnant leur rétribution aux méchants. Cette grâce va jusqu'à donner sept enfants à la femme stérile, nombre parfait qu'Anne n'a jamais atteint (verset 21), car elle n'eut que six enfants. Les bénédictions promises n'atteindront leur plénitude que dans la gloire réservée au résidu d'Israël restauré.

Le verset 10 prédit, comme nous l'avons vu, la venue du Messie, du vrai Roi. *Dieu élèvera la corne de son Oint*. Etre associé directement avec Lui, telle est la puissance accordée à Anne au verset 1 «*Ma corne est élevée en l'Eternel*».

## **Chapitre 2: 12-36**

La suite de ce chapitre nous fait assister à l'état de ruine dans lequel la sacrificature était tombée. «Les fils d'Eli étaient des fils de Bélial», terrible parole, quand il s'agit de ce qui, en Israël, était le plus près de Dieu! Le péché de ces hommes avait deux caractères: ils méconnaissaient les droits de ceux qui venaient adorer l'Eternel, en s'emparant de leur portion (versets 13, 14); ils méconnaissaient les droits de l'Eternel, portaient une main profane

sur sa portion à Lui, se faisaient servir avant Lui, prenant ainsi le pas sur Dieu lui-même (versets 15, 16). Ils s'engraissaient des offrandes de l'Eternel et les rendaient méprisables aux yeux des hommes.

Ne sont-ce pas les principes de tout clergé, qu'il soit païen, juif ou chrétien; sans doute plus ou moins grossiers et haïssables suivant les cas, mais enfin les principes de toute classe d'hommes qui s'arroge autorité ou privilèges sur d'autres hommes en matière religieuse (Matthieu 24: 48, 49). Ils prétendent avoir des droits sur les simples fidèles, se font servir à leurs dépens, et même un esclave du sacrificateur a plus d'autorité à leurs yeux que les adorateurs eux-mêmes. Ils usurpent, dans une mesure, les prérogatives de Dieu et le font en somme mépriser pour être honorés à sa place (\*). Ils ne connaissaient pas l'Eternel (verset 12); «la crainte de Dieu n'était pas devant leurs yeux». Sans cette crainte, on ne hait pas le mal. Est-il étonnant que la plus effroyable corruption se montrât chez eux? (verset 22).

(\*) Il en était ainsi au plus haut degré des méchants fils d'Eli.

Au milieu de ces ruines, la souveraine sacrificature s'était-elle au moins maintenue? Hélas non! Eli, le pieux Eli, manquait de discernement spirituel. Et cependant il se montrait capable d'enseigner les pensées et les voies de Dieu au jeune Samuel. Bien plus, il portait un jugement juste sur le mal, et son cœur saignait en voyant la vie dissolue de ses fils. Il ne le leur cachait pas. Personne, sans doute, ne leur avait exprimé sa réprobation aussi nettement que leur père: «Pourquoi faites-vous des actions comme celles-là? Car de tout le peuple j'apprends vos *méchantes actions*. Non, mes fils; car ce que j'entends dire n'est pas bon: vous entraînez à la transgression le peuple de l'Eternel. Si un homme a péché contre un homme, Dieu le jugera; mais si un homme pêche contre l'Eternel, qui priera pour lui?» (versets 23-25).

Que manquait-il, direz-vous, à cet homme de Dieu? Ceci: *Il jugeait le mal, mais ne s'en séparait pas*. Chose triste et humiliante à constater: c'est le cas de la majorité des enfants de Dieu dans la chrétienté. Leurs liens, leurs relations, leurs affections, des habitudes auxquelles ils tiennent plus qu'à la gloire du Seigneur, les empêchent de reconnaître *qu'on est solidaire d'un mal qu'on juge sans s'en séparer*.

C'est ce que l'homme de Dieu est chargé de déclarer à Eli. Ce dernier ne suivait personnellement en aucune façon la conduite impie et désordonnée de ses fils, et cependant c'est à lui que s'adressent ces solennelles paroles: «Pourquoi foulez-vous aux pieds mon sacrifice et mon offrande, que j'ai commandé de faire dans ma demeure? Et tu honores tes fils plus que moi, pour vous engraisser des prémices de toutes les offrandes d'Israël, mon peuple» (verset 29). «*Tu honores tes fils plus que moi!*» Malheureux Eli! malgré toute sa piété il y avait des hommes, ses fils — *sa conduite le montrait* — qu'il honorait plus que l'Eternel. Dieu avait patienté avec lui, mais maintenant il allait récolter les fruits amers de l'absence de *sainteté* dans sa marche, car la sainteté n'est pas autre chose que la séparation du mal en vue du service de Dieu. La maison d'Eli, descendant d'Ithamar, allait prendre fin; elle ne pouvait, dans les conditions où elle était, «marcher devant Dieu à toujours». «Ceux qui m'honorent, dit l'Eternel, je les honorerai; et ceux qui me *méprisent* seront en petite estime» (verset 30). Cet homme juste, Eli, méprisait donc l'Eternel? Oui, car «nul serviteur ne peut servir deux

maîtres; ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et *méprisera* l'autre» (Luc 16: 13). Aussi un jugement terrible est-il prononcé sur la maison d'Eli (versets 31-34). Mais Dieu, le Dieu de grâce, ne s'en tient pas au jugement; il s'en sert pour établir devant Lui une sacrificature définitive. Il confie la sacrificature à la descendance d'Eléazar: «*Je me susciterai un sacrificateur fidèle: il fera selon ce qui est dans mon coeur et dans mon âme, et je lui bâtirai une maison stable, et il marchera toujours devant mon Oint*» (verset 35). En même temps que l'établissement d'une sacrificature selon son coeur, l'Eternel fait connaître le changement d'économie qui va suivre, mais, prophétiquement, cela dépasse de beaucoup la sacrificature des fils d'Eléazar sous David et sous Salomon. *L'Oint, c'est Christ*, et, tandis qu'il sera en haut, roi et souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, il y aura sur la terre, pendant le millénium, une sacrificature fidèle de la famille de Tsadok dont les fonctions tendront toutes à glorifier le roi élu, l'homme de la droite de Dieu (Ezéchiel 44: 13-15).

Que l'exemple d'Eli nous profite. Nous traversons des jours caractérisés par une certaine activité dans le service. Cette activité en impose souvent à nous-mêmes et à d'autres, car elle a l'apparence d'un grand zèle pour le Seigneur et son oeuvre. Elle peut même être accompagnée de *dons* éminents, mais les dons et l'activité sont peu de chose, si le *caractère moral* n'y correspond pas. Ce caractère moral faisait cruellement défaut à Eli; or sans lui il n'y a pas de *vrai service* selon Dieu.

Samuel offre en tout un contraste frappant avec cet état de choses. Nous pouvons suivre chez lui le développement ininterrompu d'une vie de sainteté, malgré plus d'une faiblesse, car la perfection ne se trouve qu'en Christ.

Quand il n'était encore qu'un petit enfant, il est dit de lui, au chapitre 1: 28: «Et il se *prosterna* là devant l'Eternel (\*)». C'est ainsi qu'un «nouveau-né» en Christ doit prendre immédiatement devant Lui sa place d'adorateur. Au chapitre 2: 11, second acte: «Le jeune garçon *servait* l'Eternel en la présence d'Eli, le sacrificateur». Cette attitude caractérisera toute la vie de Samuel, mais il sert ici sous la direction d'Eli, car il avait besoin, étant très jeune encore, d'apprendre, avant de pouvoir enseigner les autres.

(\*) Quelques-uns traduisent: «Ils se prosternèrent», peut-être sans motif suffisant.

Au troisième acte (verset 18), Samuel ne sert pas devant Eli, mais, plus directement, «*devant l'Eternel*, jeune garçon, ceint d'un éphod de lin», c'est-à-dire avec un caractère sacerdotal, l'éphod de lin étant par excellence le vêtement du sacrificateur (22: 18). La sacrificature étant déchue, l'Eternel en revêtit, *par intérim* pour ainsi dire, ce jeune lévite. Il en sera de même plus tard pour David, portant l'éphod devant l'arche (2 Samuel 6: 14). Il en est toutefois autrement des chrétiens qui sont, d'une manière *définitive*, rois et sacrificateurs devant Dieu le Père.

Au quatrième acte (verset 21), «le jeune garçon Samuel grandissait *auprès de l'Eternel*». Il s'agit ici de son *intimité* avec Dieu, sans laquelle le service ne peut être efficace.

Au cinquième acte (verset 26), «le jeune garçon Samuel allait grandissant, *agréable* à l'Eternel et aux hommes». J'appellerai cela, l'intimité de *faveur*. Les relations d'affection entre



Samuel et Dieu, faisaient que sa voie forçait l'attention des hommes, comme une chose agréable. L'intimité avec Dieu se reflétait sur la face de ce jeune garçon. Cela nous est dit de Jean Baptiste (Luc 1: 80) et à bien plus forte raison, de Jésus: «Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes» (Luc 2: 52). Toute la puissance de notre témoignage chrétien dépend d'une vie secrète passée en la présence du Seigneur.

Que Dieu nous donne de ressembler, dans notre conduite, au jeune Samuel plus qu'à Eli, si versé qu'il fût, par son âge et ses fonctions publiques, dans la connaissance des pensées de l'Eternel!

### Chapitre 3

Suivons encore, dans ce chapitre, le parallèle entre Eli et Samuel. Le premier continue dans le chemin du déclin, le second va grandissant, jusqu'à ce que tout Israël apprenne que l'Eternel l'a établi prophète.

Au verset 1, Samuel est caractérisé de la même manière qu'au commencement de sa carrière: «Le jeune garçon Samuel servait l'Eternel devant Eli» (conf. 2: 11). Il ne s'agit pas d'une gradation dans ce passage: l'Esprit de Dieu pose ici de nouveau la base de ce qui va suivre.

Le service de Samuel avait eu pour conséquence, au chapitre 2, de lui confier certains attributs de la *sacrificature* qui allait être ôtée à Eli. En un temps de ruine, les fonctions de la maison de Dieu ne sont pas aussi définies qu'en des temps prospères. Il en est de même aujourd'hui des dons dans l'Eglise. Tous les membres de Christ ne remplissant plus les fonctions qui leur étaient assignées, le Seigneur confie souvent à un seul ce que, dans l'état normal, il aurait réparti entre plusieurs. Je ne parle nullement ici du principe clérical qui prétend accumuler sur la tête d'un homme des dons acquis par des études et confirmés par des examens.

Dans notre chapitre, le service de Samuel le conduit à *la prophétie*. C'est par le service qu'on s'acquiert un bon degré (1 Timothée 3: 13). Si nous faisons comme Samuel qui ne sortait pour ainsi dire pas du sanctuaire, Dieu nous confiera d'autres services. Lorsque, comme Samuel, on sert l'Eternel dès sa jeunesse et que l'on grandit en sa présence, on peut être employé utilement ensuite en faveur de son peuple.

Cependant il manquait encore au développement spirituel de Samuel deux choses sans lesquelles il ne peut y avoir de témoignage public: «Samuel ne connaissait pas encore l'Eternel, et la parole de l'Eternel ne lui avait pas encore été révélée» (verset 7). Il s'agit ici de la connaissance *personnelle* du Seigneur, car Samuel lui appartenait, le servait et l'adorait dès son enfance, mais il n'avait pas encore rencontré l'Eternel face à face. Il peut arriver dans notre carrière chrétienne que nous jouissions de l'oeuvre accomplie à la croix pour nous, sans connaître le Seigneur personnellement. Connaître le salut et l'auteur du salut sont deux choses. Or il n'y a pas de témoignage puissant pour qui ne connaît pas la personne de Christ. Le secret par lequel les Corinthiens pouvaient être une lettre de Christ, connue et lue de tous les hommes, était la contemplation de la gloire du Seigneur à face découverte.

«Et la parole de l'Eternel ne lui avait pas encore été révélée». Souvent, aux temps de ruine, la révélation des pensées de Dieu est entravée par l'ennemi. Aussi est-il dit, au verset 1: «La parole de l'Eternel était rare en ces jours-là: la vision n'était pas répandue». Mais pour être entravée, la Parole n'était pas arrêtée, car la grâce pourvoit aux besoins de chaque époque, et, chose très consolante, c'est souvent aux jours les plus sombres du déclin, que Dieu donne le plus de lumières nouvelles pour guider et encourager les siens. En un temps où la vision n'était pas répandue, Dieu suscite le premier prophète proprement dit en Israël. Par l'infidélité de la sacrificature, les moyens ordinaires établis de Dieu pour s'approcher de Lui, allaient être perdus, mais la grâce de Dieu ne peut laisser son peuple sans secours et sans moyen de communiquer avec Lui. Il donne Samuel, c'est-à-dire la prophétie, par laquelle, en grâce souveraine, il s'approche de l'homme et lui fait connaître sa pensée. Samuel est le premier de cette longue lignée de prophètes qui transmettent la parole de Dieu à un peuple que son infidélité aurait, sans cela, laissé sans ressources (Actes des Apôtres 3: 24; 2 Chroniques 35: 18; Jérémie 15: 1).

Dieu se révèle donc personnellement à Samuel et fait de lui le dépositaire de sa parole. Ce jeune garçon est élevé à la dignité d'ami de Dieu et, comme à l'homme d'expérience et de foi qu'était Abraham, Dieu ne lui cache rien de ce qu'il allait faire. Jusque-là l'enseignement d'Eli éclairait Samuel sur la manière d'entrer en communication avec Dieu (verset 9); maintenant il est en rapport direct avec l'Eternel qui lui confie ses secrets. Samuel se montre fidèle à l'égard de ce dépôt et, comme Paul jadis aux Ephésiens (Actes des Apôtres 20: 20), il ne cache rien à Eli des choses qui lui sont profitables. Pauvre Eli! mis de côté et obligé de recevoir les pensées de Dieu par la bouche d'un jeune garçon! Quelle humiliation pour ce vieillard, dont le chemin va descendant, tandis que celui de son élève atteint en montant des régions que les pas du souverain sacrificateur n'ont jamais abordées!

Au chapitre 1, ce dernier manquait de discernement spirituel; au chapitre 2, de courage moral pour se séparer du mal; ici, ses yeux sont troublés et il ne peut voir, et cependant la lumière de Dieu «n'était pas éteinte», image frappante de son état moral. Et de plus, ce conducteur des simples, se montre paresseux à comprendre. Ce n'est qu'au troisième appel qu'il «s'aperçut que l'Eternel avait appelé le jeune garçon». Oui, «paresseux à écouter», voilà ce qu'il était *devenu*. Samuel était simplement *ignorant*, ce qui valait mille fois mieux. Quand il y a de la piété, Dieu remédie à l'ignorance. Si l'enfant nouveau-né «désire ardemment le pur lait intellectuel», il ne lui est pas refusé. Ici-bas nous connaissons et ne connaissons jamais qu'en partie. Cela ne constitue pas notre responsabilité; mais il s'agit de croître: «Afin que par lui vous croissiez» (1 Pierre 2: 2), et ce dont nous sommes responsables, c'est de rechercher, dans ce but, la nourriture spirituelle.

Nous trouvons ici un caractère de l'affaiblissement spirituel d'Eli, qui n'est pas mentionné dans les deux premiers chapitres: «A cause de l'iniquité qu'il *connaît*, parce que ses fils se sont avilis et qu'il ne les a pas retenus» (verset 13). Eli connaissait le mal, mais il avait l'*autorité* pour le réprimer chez ses fils, et il n'en avait pas usé (\*). A quoi servait-il qu'elle lui eût été confiée de Dieu? Combien de fois l'affaiblissement spirituel du chef de famille provient-il de sa lâcheté

quand il fallait maintenir l'ordre et la discipline dans le milieu où son autorité devait s'exercer? C'est une grande source de ruine que celle-là. Sans doute, comme Lot, Eli «affligeait son âme juste à cause de la conduite de ces misérables», mais, comme lui, il montrait un triste oubli de ce qui était dû à la sainteté de l'Éternel.

(\*) Comparez à ce sujet, Deutéronome 21: 18, etc.

Samuel était *saint dans toute sa conduite*. Dieu lui confie une révélation; il en administre fidèlement le dépôt; c'est le moyen d'en recevoir une nouvelle. Aussi nous est-il dit: Samuel grandissait; grandissait toujours (2: 21, 26; 3: 19). Son développement spirituel suivait une marche graduellement ascendante. «Et l'Éternel était avec lui, et il ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles». Ainsi toutes les paroles de Samuel étaient gardées par Celui qui l'assistait. Samuel était ainsi l'organe de Dieu pour exprimer sa pensée et parlait «comme ses oracles», parce que Dieu était avec lui pour le garder. Il acquiert ainsi la renommée de *prophète* en présence de tout Israël. Une révélation en attire une autre: l'Éternel *continua* de lui apparaître à Silo et de se révéler à lui par sa parole (verset 21). C'est ainsi que Samuel grandissait à la fois dans la connaissance personnelle du Seigneur et dans celle de sa parole révélée.

En ce qui concerne Eli, combien il est consolant de voir, à la fin de notre chapitre, l'humble soumission de ce vieillard au jugement qu'il avait mérité. «C'est l'Éternel; qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux» (verset 18). La volonté de Dieu est bonne et son âme s'incline. Que Dieu nous donne l'esprit d'Eli en présence de Sa discipline, l'humiliation qui précède le relèvement, un cœur brisé qui ne se dresse pas en face de la volonté de Dieu pour Lui résister, mais l'accepte avec toutes ses conséquences, parce qu'elle est «la volonté *de Dieu*, bonne, agréable et parfaite».

## Chapitres 4-8 : Samuel juge et prophète

### Chapitre 4

Ce chapitre nous présente, non seulement la ruine de la sacrificature, mais celle du peuple tout entier; aussi le jugement les atteint-il l'un et l'autre. «Ce que Samuel avait dit arriva à tout Israël» (verset 1). Ce que Samuel avait dit, la parole prophétique, a un caractère infaillible. Le jugement prononcé par elle aura lieu certainement.

«Israël sortit en bataille à la rencontre des Philistins, et ils campèrent en Eben-Ezer» (verset 2). Eben-Ezer n'est mentionné ici que pour nous indiquer l'emplacement du camp d'Israël, car il ne reçut ce nom que plus tard (7: 12). Or cet endroit se trouvait à Mitspa (7: 6), fait d'une haute importance pour apprécier l'état moral du peuple. Guilgal sous Josué, Mitspa sous les juges, étaient pour Israël le lieu de rassemblement *devant Dieu*. Aujourd'hui le nom de Mitspa ne disait plus rien au cœur du peuple et n'était pas même prononcé (conf. Juges 11: 11; 20: 1; 21: 1, 5). L'oubli de la présence de Dieu a pour conséquence naturelle que le peuple *ne le consulte pas*. Le résultat immédiat est «qu'Israël fut battu devant les Philistins» (verset 2).

Ils disent: «*Pourquoi* l'Eternel nous a-t-il battus aujourd'hui devant les Philistins?» Ils ne comprennent pas la cause de leur défaite, n'ayant aucune conscience de leur condition. Pour se relever du coup qui les atteint, ils cherchent à associer l'arche, le trône de Dieu, à leur état de ruine, comme elle s'était associée avec eux au début de leur histoire. Ils ne songent pas à se présenter devant Dieu, afin d'apprendre de Lui pourquoi il abandonnait son peuple. Ils tirent Dieu à eux, pour ainsi dire. Le même fait se constate aujourd'hui. Deux nations chrétiennes se combattent et disent des deux parts: Dieu doit être avec nous.

Il se laisse amener par Israël, le Dieu qui siège entre les chérubins, mais c'est comme *juge* et non pas comme libérateur. Il juge tout; la sacrificature d'abord, puis le peuple, enfin leurs adversaires après que sa gloire s'en est allée d'Israël.

Israël semble reconnaître hautement la puissance de Dieu; à l'arrivée de l'arche il pousse de si grands cris «que la terre en frémit». De même la chrétienté se sert du nom de Christ pour s'exalter au milieu d'une iniquité non jugée. Le signe extérieur de la présence de Dieu lui suffit; elle dit: Nous avons l'arche. Israël pense que Dieu ne peut l'abandonner sans se livrer Lui-même à l'opprobre. Or voici Dieu qui se livre à l'opprobre; il permet que le monde devienne en apparence son vainqueur. En réalité, c'est l'accomplissement de la parole de l'Eternel par Samuel, mais Dieu, livré aux mains des ennemis, est Celui qui juge. Il en est de Christ comme de l'arche. Celui qui est rejeté, méprisé, auquel les hommes ont fait tout ce qu'ils ont voulu, est établi de Dieu juge des vivants et des morts.

Que sont devenus les cris de triomphe du verset 5? Un «bruit de tumulte» les remplace. Israël battu, la sacrificature détruite, la honte et l'impuissance, la gloire de Dieu livrée aux mains de l'ennemi!

La piété du pauvre, coupable Eli, brille dans ce désastre. La fin de sa carrière nous parle d'autre chose que du jugement de Dieu, quelque réel et terrible que fût ce dernier. Coeur jugé, il avait accepté humblement le jugement de Dieu sur lui et ses fils (3: 18); maintenant il n'a de pensée que pour l'arche de l'Eternel. «Son coeur tremblait pour l'arche de Dieu» (verset 13). Quand le messager la mentionne, Eli tombe de son siège et meurt (verset 18). Ce n'est pas le jugement de sa famille qui le tue, mais le déshonneur infligé à l'Eternel et son départ du milieu de son peuple.

De quelle lumière consolante brillent aussi les derniers moments de la femme de Phinéas! La catastrophe amène prématurément le terme de sa grossesse et cause sa mort, mais en mourant elle appelle son fils I-Cabod: «la gloire s'en est allée». Dans la personne de son propre enfant, elle proclame la ruine d'Israël et ses conséquences. Les témoins de la fin se reconnaissent à cela. Le déshonneur fait à Dieu par notre infidélité, nous humilie, et, au lieu de chercher à remédier à l'état de choses qu'elle a provoqué, nous courbons la tête sous le jugement, car nous y reconnaissons la sainteté de l'Eternel.

### **Chapitres 5 à 6: 13**

Voici donc l'arche, «la gloire de Dieu», captive aux mains des ennemis de son peuple; mais ils ne pourront pas s'en glorifier. Dieu va leur prouver que *rien n'est plus glorieux que sa gloire*

*humiliée et captive*. C'est ainsi que l'humiliation de la croix a glorifié le fils de l'homme et Dieu en Lui (Jean 13: 31).

Entre les mains des gentils, Dieu va revendiquer sa sainteté en jugement. Ce jugement sera complet, tombant sur les faux dieux, sur les hommes, et sur le pays des Philistins.

L'arche, le témoignage de Dieu, qui ne peut s'associer à l'infidélité du peuple, ne peut davantage se soumettre aux idoles. De fait, elle ne peut s'arrêter nulle part que là où il lui plaît de venir habiter en grâce. Dieu quitte Israël en jugement, mais c'est, nous le verrons dans la suite, pour retourner auprès d'Israël sur le pied tout nouveau de la grâce. Ce n'est pas encore le «repos», car «l'arche de sa force» n'y entrera que sous le règne de Salomon, type du règne de Christ.

Nous avons dit que la gloire de Dieu ne peut se soumettre aux idoles. Placez en effet, comme le firent les gens d'Asdod, cette gloire humiliée à côté de Dagon, l'idole du monde sera renversée et brisée. Mais cela ne change rien au culte que le monde lui rend. A la gloire de Dieu qui le gêne, il préfère ses faux dieux mutilés, objets de mépris et de dérision. «Les sacrificateurs de Dagon, et tous ceux qui entrent dans la maison de Dagon, ne marchent pas sur le seuil de Dagon, à Asdod, *jusqu'à ce jour*» (verset 5). Leur pratique superstitieuse elle-même, reste comme un témoignage permanent de l'aviilissement de leur idole, et prouve aussi que son jugement n'a pas été capable de les amener à Dieu.

La présence de l'arche attire aussi, comme nous l'avons dit, le jugement sur les hommes qui croyaient prévaloir contre Dieu. C'est pour les Philistins la misère et la mort. Des angoisses, la douleur secrète, une plaie honteuse, suite du courroux divin (conf. Deutéronome 28: 27), tombent sur eux; «leur cri monte aux cieux». Aux cieux vides pour eux, tandis que Dieu se trouvait au milieu d'eux sans qu'ils le sussent, les jugeant sur la terre? Le résultat est, non pas qu'ils se tournent vers Dieu, mais qu'ils le renvoient, espérant se débarrasser de Lui. On voit en même temps ici l'égoïsme qui caractérise le monde. Pourvu qu'Asdod soit tranquille, qu'importe le tourment de Gath? Pourvu que Gath soit tranquille, qu'importe celui d'Ekron? Eux ne veulent pas mourir, mais cela n'empêche pas la mort de venir, accompagnée d'une consternation mortelle (versets 11, 12).

Le conseil des princes des Philistins à la demande «Que ferons-nous?» du peuple (verset 8) est donc sans résultat. Ce dernier interroge alors les sacrificateurs et les devins (6: 2). «Que ferons-nous de l'arche de l'Eternel?» Ils ne savent que faire du trône de Dieu, du propitiatoire, de ce qui renfermait les pensées de Dieu! Animés du même esprit, les Gadaréniens priaient le Seigneur de se retirer de leurs confins. Cela les gêne, parce que cela les juge. La question pour eux est *comment* ils renverront cet hôte gênant, non pas *s'ils* doivent le renvoyer. Il ne leur vient pas à la pensée de s'adresser à Lui, mais leur clergé doit connaître le moyen de se débarrasser de Dieu. Celui-ci, du moins, est de bonne foi, malgré son extrême ignorance. Reconnaisant la main de Dieu dans ces plaies, il cherche comment on pourrait «*donner gloire* au Dieu d'Israël». Il dit au peuple qu'il ne faut pas *endurcir son coeur* contre Lui et rappelle ses exploits en Egypte; il suggère enfin un *moyen de connaître* si c'est réellement Lui qui a fait ce

grand mal, ou si la chose n'était qu'accidentelle. Tout cela dénote de la conscience lorsque manque la lumière apportée par la vérité révélée. Or Dieu tient toujours compte de la conscience, même obscurcie, et donne une réponse claire.

Les hommes étaient frappés d'hémorroïdes, le *pays* lui-même dévasté par les souris (verset 5). C'était, nous l'avons vu, un jugement complet. Sur le conseil des sacrificateurs et des devins, ils offrent des hémorroïdes d'or et des souris d'or, comme sacrifice *pour le délit*. Pour le délit! quand ils avaient fait la guerre au peuple de Dieu! quand ils avaient estimé Dagon maître du Dieu souverain, Créateur du ciel et de la terre! Un sacrifice sans effusion de sang, quand il fallait une expiation pour le péché! — Mais Dieu tient compte du moindre cri de la conscience. Il donne une réponse claire, avons-nous dit. «Les vaches allèrent *tout droit* leur chemin du côté de Beth-Shémesh; elles marchèrent *par une seule route*, allant et mugissant, et *elles ne se détournèrent ni à droite ni à gauche*» (verset 12). Telles sont les voies de l'Eternel, toujours droites! (Osée 14: 9).

Le Dieu juge remonte maintenant en grâce auprès de son peuple. Il ne tiendra qu'à celui-ci de le reconnaître avec humiliation.

## Chapitres 6: 13 à 7: 1

Les voies publiques de Dieu peuvent être en jugement, comme nous venons de le voir, mais ses voies secrètes le ramènent toujours en grâce au milieu de son peuple. L'arche est remontée à Beth-Shémesh sans qu'Israël en ait senti le besoin ou exprimé le désir.

Chose merveilleuse que cette arche de l'Eternel! L'arche est d'abord le trône de Dieu, sa présence en gouvernement au milieu de son peuple. Elle est ensuite caractérisée par le propitiatoire, symbole de l'oeuvre de Christ, lieu d'approche pour un pécheur reçu en grâce et justifié. Elle est enfin, dans son ensemble et ses détails, l'image de la personne de Christ lui-même. De même que l'arche renfermait les tables de la loi, de même Christ dit: «Ta loi était au dedans de mes entrailles». Comme l'arche du témoignage, le Seigneur était, ici-bas, le témoin et l'expression de toutes les pensées de Dieu. Comme dans la cruche d'or qui contenait la manne, on trouve en Lui l'union de l'humanité parfaite, pain descendu du ciel dans le désert, avec la gloire divine. Il était le propitiatoire vers lequel se tournaient pour le contempler les faces des chérubins de gloire, l'ombrageant de leurs ailes. L'arche était donc, avant tout, l'image de Christ lui-même, Fils de Dieu et fils de l'homme en une seule personne.

Les gens de Beth-Shémesh «se réjouirent en voyant l'arche» (verset 13). Comment n'y aurait-il pas de la joie, quand, après avoir longtemps perdu de vue ses perfections, on se trouve de nouveau en contact avec Celui dont la présence apporte la sécurité, le salut, le sentiment de la présence de Dieu, une beauté morale devant laquelle s'agenouillent les anges pour l'admirer? Aussi, l'arche à peine arrivée, l'holocauste recommence, les Lévites reprennent leur service. Les princes des Philistins assistent à cette scène et s'en retournent; un tel spectacle les intéresse, sans cependant toucher leur coeur et leur conscience.

Mais la joie provoquée par la contemplation de la grâce n'est pas tout. Elle s'allie au respect et à la crainte, si l'on a la conscience de se trouver en présence de Dieu. Le Dieu de *grâce juge* selon l'oeuvre de chacun; le Dieu de grâce est saint. C'est ce que les gens de Beth-Shémesh avaient oublié. «Ils regardèrent dans l'arche de l'Eternel» (verset 19). Ils abusent de l'intimité dans laquelle Dieu veut bien, en grâce, se présenter à eux. Cela est important à noter. Parce que Jésus est descendu jusqu'à nous, notre esprit charnel est tenté de le traiter en compagnon dont nous disposons à notre gré. On se vante aujourd'hui de la *familiarité* avec Jésus, et l'on écrit des livres pour montrer que la spiritualité consiste en cela. Nous n'avons pas le droit de l'appeler notre frère, mais «Lui, n'a pas pris à honte de *nous* appeler ses frères». Cela marque bien la différence. Quels seront mes sentiments, si un personnage haut placé condescend à m'associer à Lui, moi, homme de rien, et n'a pas honte de moi en public quand il serait en droit de me mépriser? Si je comprends cette condescendance, mes sentiments seront ceux d'une profonde et humble reconnaissance, d'un attachement, d'un dévouement sans bornes, d'un respect infini pour Celui qui n'a pas craint de compromettre sa dignité en m'élevant à son niveau.

Cette absence de respect et de crainte induisit les gens de Beth-Shémesh à regarder dans l'arche. Peu de choses caractérisent davantage le temps actuel que cet esprit profane. On se croit en mesure de distinguer ce qui appartient à la nature humaine et à la nature divine du Sauveur et d'en sonder le mystère. C'est regarder dans l'arche qui renferme un secret connu de Dieu seul, car «nul ne connaît le Fils sinon le Père». Cela conduit fatalement à rabaisser son humanité au niveau de l'humanité pécheresse. On discute sur l'éducation de Jésus enfant, sur les écoles qui étaient à sa portée pour apprendre les Ecritures, sur son éducation scientifique et ses opinions plus ou moins conformes à celles de son temps, sur la réalité de sa tentation et sa capacité de pécher, etc. Souvenez-vous, chrétiens profanes, que l'Eternel *frappa*, le peuple de Beth-Shémesh. Si vous n'avez pas souci de la gloire du Seigneur, Dieu en aura soin et ne permettra pas qu'on touche impunément à son arche. Bientôt, au lieu des bénédictions de sa présence, vous devrez apprendre, sous le coup de ses jugements, qu'il ne peut tolérer quiconque ne se déchausse pas pour s'approcher de Lui.

Les hommes de Beth-Shémesh dirent: «Qui peut tenir devant l'Eternel, ce Dieu saint?» (verset 20). Ils connurent à leurs dépens cette sainteté qu'ils avaient méprisée. Hélas! au lieu de s'humilier, ils n'eurent que la pensée, formulée précédemment par les Philistins, d'éloigner cet hôte gênant: «Vers qui montera-t-il de chez nous?» «Descendez», dirent-ils aux habitants de Kiriath-Jéarim, «faites-la monter vers vous» (verset 21); ils perdent ainsi toutes les bénédictions attachées à la présence du Seigneur. D'autres en profitèrent et comprirent qu'il fallait se sanctifier pour veiller sur l'arche: «Les hommes de Kiriath-Jéarim *sanctifièrent* Eléazar, fils d'Abinadab, pour garder l'arche de l'Eternel» (7: 1). Ce dépôt fut fidèlement conservé aux «champs de Jaar» (Psaumes 132: 6). Puisseons-nous être tous les fidèles gardiens de l'arche de notre Dieu!

## Chapitre 7

S'il plaît à l'Eternel que son arche remonte en grâce au milieu d'Israël, il faut que l'état moral de celui-ci se mette d'accord avec une telle faveur. «Depuis le jour où l'arche demeura à Kiriath-Jéarim, il se passa un long temps, *vingt années*». L'arche était donc sur le territoire d'Israël, en un lieu sanctifié, sans que les communications de Dieu avec son peuple fussent rétablies. Vingt ans s'écoulaient dans cette attente, alors que le jugement n'avait duré que sept mois (6: 1). L'état qui devait rétablir la communion du peuple avec Dieu, ne pouvait être produit que par la *repentance*. Cette repentance elle-même, combien lui faut-il de temps pour se manifester? Les dieux étrangers et les Ashtoreths demeuraient encore au milieu d'Israël, alors que l'arche séjournait à Kiriath-Jéarim. Cette dernière pouvait-elle s'associer aux idoles en Israël, quand elle ne le faisait pas en Philistie? Il faudra *trente-quatre* fois le temps qu'a duré le jugement pour amener Israël à rejeter un mal aussi grossier. A la grâce doit correspondre un travail de conscience, comme nous le voyons dans l'histoire du fils prodigue. C'est une chose solennelle, et d'observation journalière, qu'il faut au croyant un temps beaucoup plus long pour être relevé que pour s'abandonner au mal.

Israël commence à «se lamenter après l'Eternel» (verset 2), et c'est déjà un signe favorable. Quelque chose lui manquait donc; la présence de l'Eternel lui était devenue nécessaire: premier symptôme d'une oeuvre de Dieu dans l'âme du peuple. Samuel est ici comme la bouche de l'Eternel (verset 3) pour appeler le peuple à la repentance: «Samuel *parla* à toute la maison d'Israël». C'est toujours la parole de Dieu qui nous apporte la conscience de notre état; sans elle aucune oeuvre réelle de l'Esprit n'a lieu dans le coeur.

«Si de tout votre coeur vous retournez à l'Eternel, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers et les Ashtoreths, et attachez fermement votre coeur à l'Eternel, et servez-le lui seul; et il vous délivrera de la main des Philistins» (verset 3). Il en est du retour du croyant à l'Eternel comme de sa conversion première. L'âme commence par se séparer des idoles ou du mal: «Vous vous êtes convertis des idoles à Dieu», est-il dit aux Thessaloniens (1 Thessaloniens 1); puis elle s'attache à l'Eternel pour le servir: «Pour servir le Dieu vivant et vrai». Le résultat, c'est la délivrance; Dieu n'est plus obligé de discipliner le croyant.

Dans cette oeuvre, l'activité de Samuel, ce fidèle serviteur de Dieu, est particulièrement remarquable et bénie. Après avoir parlé au peuple, il ajoute (verset 5): «Assemblez tout Israël à Mitspa, et je prierai l'Eternel pour vous». Rassembler le peuple de Dieu, est la fonction de tout serviteur de l'Eternel qui comprend son ministère. Mais en outre Samuel est *intercesseur*; la prière, fruit de son intimité avec Dieu, le caractérise. N'est-il pas dit de lui: «Moïse et Aaron, parmi ses sacrificateurs, et Samuel, *parmi ceux qui invoquent son nom*, crièrent à l'Eternel, et il leur a répondu»? (Psaumes 99: 6).

Il fallait rassembler Israël à *Mitspa*. Comme Guilgal était le lieu de rassemblement sous Josué, le lieu de la circoncision, *du jugement de la chair*, pour obtenir la victoire, Mitspa est, sous les juges, le lieu habituel de rassemblement, *après* que l'ange fut monté de Guilgal à Bokim, lieu des pleurs, où *la ruine* définitive était constatée. Mitspa est le lieu de *la repentance*



sans laquelle il n'y a pas non plus de victoire. A Mitspa (4: 1) Israël, sous Eli, n'avait trouvé que la défaite, car il s'y rendait sans un travail de conscience qui pût le relever. Dans la ruine, Mitspa, il faut nous en souvenir, est tout aussi précieux, quoique bien plus humiliant, que Guilgal; on y apprend tout de nouveau à ne mettre sa confiance en rien qui soit de l'homme, mais uniquement dans la force de l'Eternel.

«Ils s'assemblèrent à Mitspa, et ils puisèrent de l'eau et la répandirent devant l'Eternel; et ils jeûnèrent ce jour-là et dirent là: Nous avons péché contre l'Eternel». Ces choses ne purent avoir lieu qu'à la suite de ce qui nous est rapporté au verset 4: «Les fils d'Israël ôtèrent les Baals et les Ashtoreths, et servirent l'Eternel seul». Les fruits de la repentance sont autres que ceux de la conversion; ici, nous en avons trois: *l'eau répandue*, c'est-à-dire l'affliction jointe au sentiment de leur irrémédiable faiblesse devant Dieu (2 Samuel 14: 14; Psaumes 22: 14); le *jeûne*, car dans le deuil on ne nourrit pas la chair; enfin une véritable *confession* du mal: «Nous avons péché contre l'Eternel».

Ces fruits sont le résultat de *l'intercession* de Samuel pour le peuple. Il en fut de même pour l'apôtre Pierre lors de sa chute: «J'ai prié pour toi», lui dit Jésus. Sur cette base, le peuple peut être restauré: «Samuel jugea les fils d'Israël à Mitspa».

«Et les Philistins apprirent que les fils d'Israël s'étaient rassemblés à Mitspa, et les princes des Philistins montèrent contre Israël» (verset 7). Le rassemblement du peuple de Dieu ne peut convenir à l'ennemi. Sans doute, il ne connaît point le travail de conscience qui l'a produit, et ne voit, dans ce rassemblement, que le danger d'une force opposée à la sienne et dont il faut empêcher l'essor à tout prix. «Les fils d'Israël l'apprirent, et eurent peur des Philistins». Au chapitre 4: 7, quand sa conscience n'était pas atteinte, Israël n'avait aucune peur, et c'étaient les Philistins qui étaient remplis de crainte. Aujourd'hui, ayant fait l'expérience de sa faiblesse, le peuple s'effraie, car il n'a pas encore la certitude que Dieu est pour lui. En un sens, cette crainte est misérable sans doute, mais on aime à la constater sur le chemin du relèvement. N'est-elle pas meilleure que les «grands cris» poussés jadis par Israël et dont la terre frémissait? (4: 5).

«Et les fils d'Israël dirent à Samuel: Ne cesse pas de crier pour nous à l'Eternel, notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins» (verset 8). Ils sentent que leur avenir, leur salut, dépendent de *l'intercession* de Samuel. Celui-ci, leur médiateur, «prit un agneau de lait, et l'offrit tout entier à l'Eternel en holocauste», car son office ne pouvait être efficace qu'en vertu de l'acceptation du sacrifice. Sur cette base, il pouvait être l'avocat du peuple de Dieu. Nous aussi, nous avons un *Avocat* auprès du Père, et il est la *propitiation* pour nos péchés (1 Jean 2: 1, 2). «Samuel cria à l'Eternel pour Israël, et l'Eternel l'exauça» (verset 9). Dieu écoute la demande de Samuel, laquelle a l'holocauste pour point de départ. Dieu est pour nous et nous accorde toutes choses, Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous. Aux versets 10, 11, l'Eternel frappe et met en déroute les ennemis de son peuple, qui n'a pas autre chose à faire qu'à poursuivre un adversaire battu. S'il est vrai que le secours tout entier vient de Dieu, la victoire ne pourrait être complète sans le déploiement de l'énergie de la foi.

Samuel constate cette intervention divine. «Il prit une pierre et la plaça entre Mitspa et le rocher, et il appela son nom Eben-Ezer (pierre de secours) et dit: L'Eternel nous a secourus *jusqu'ici*» (verset 12). Eben-Ezer, déjà mentionné au chapitre 4: 1, ne reçoit son nom qu'à la suite de cette victoire. «Jusqu'ici»: cette base étant posée, l'ennemi ne cherche plus à lever la tête (verset 13). La restauration, pour le moment du moins, est complète.

Nous avons vu Samuel prophète, sacrificateur, intercesseur et juge; précieux caractères chez cet homme de Dieu. Son activité pour le Seigneur et son peuple ne se ralentit pas: «Samuel jugea Israël *tous les jours de sa vie*. Et il allait d'année en année, et faisait le tour à Béthel, et à Guilgal, et à Mitspa» (lieux qui caractérisaient son activité selon Dieu), «et jugeait Israël dans tous ces lieux-là». Même à Rama, où était sa maison, il n'était occupé que du bien-être du peuple de l'Eternel. La Parole ajoute: «Et il bâtit là un autel à l'Eternel» (verset 17). Se prosterner devant l'Eternel avait été la première expression de son service (1: 28); l'autel de l'adorateur en est la dernière. Cette vie de foi n'est-elle pas bien encadrée par ces deux actes?

### Chapitre 8

«Et il arriva que lorsque Samuel fut vieux, il établit ses fils juges sur Israël... Et ses fils ne marchaient pas dans ses voies; mais ils se détournèrent après le gain déshonnête, et prenaient des présents, et faisaient fléchir le jugement» (versets 1-3).

L'histoire des juges, comme celle de la sacrificature, se termine par une ruine complète. Samuel lui-même manque ici de discernement spirituel. Il établit ses fils sans une direction de l'Eternel, comme si la fonction que Dieu lui avait confiée pouvait être transmise à d'autres, car il n'y a pas de transmission de dons ou même de charges par succession.

Les anciens d'Israël (verset 4) désapprouvent avec raison la conduite des fils de Samuel, mais en prennent occasion pour demander un roi (verset 5): «Etablissons un roi pour nous juger, *comme toutes les nations*». Le mal dont ils se plaignent ne les pousse pas vers l'Eternel, mais vers les gentils; ils cherchent un secours humain pour remédier à la ruine de l'homme, croyant échapper ainsi à leur propre misère comme peuple de Dieu.

Vouloir un roi, c'était au fond abandonner l'Eternel, renier son gouvernement immédiat par les juges, mais le péché capital était de demander un roi *comme les nations*. Le conseil de Dieu n'était-il pas de leur en donner un *selon son coeur*, un oint qu'il leur aurait choisi Lui-même? (1 Samuel 2: 35; 13: 14). Vouloir un roi comme toutes les nations, c'était abandonner leur titre de peuple de Dieu et s'assimiler au monde, lorsque, grâce à leur infidélité, un système, établi de Dieu, avait périclité entre leurs mains. La chrétienté, en voie d'apostasie, n'a pas agi autrement, quand, au lieu de s'humilier et de mener deuil, elle a cherché l'appui du monde pour se maintenir.

Samuel, tout répréhensible qu'il eût été à l'occasion de ses fils, ne les avait pas, comme Eli, honorés plus que l'Eternel. La demande des anciens: «Donne-nous un roi pour nous juger» (verset 6), fut mauvaise à ses yeux. C'est le mépris du gouvernement direct et de la gloire de Dieu qui le touche. Dans son affliction il a recours à la prière (verset 6). Que ne suivons-nous pas en toutes circonstances et journalièrement cet exemple!

Et l'Eternel dit à Samuel: «Ecoute la voix du peuple en tout ce qu'ils te disent; car *ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, mais c'est moi qu'ils ont rejeté, afin que je ne règne pas sur eux*. Selon toutes les actions qu'ils ont commises depuis le jour où je les ai fait monter d'Egypte, jusqu'à ce jour, en ce qu'ils m'ont abandonné et ont servi d'autres dieux: ainsi ils font aussi à ton égard» (versets 7, 8). Encouragement précieux, donné par Dieu à son serviteur, au moment où il subissait personnellement une discipline dont les anciens d'Israël étaient devenus les instruments. Rien de plus consolant pour son cœur, que l'assurance d'être, après tout, du côté de l'Eternel et, ce dernier étant rejeté, de devoir l'être aussi. N'est-ce pas un honneur de partager l'opprobre que le monde jette sur notre Seigneur en le repoussant? Est-il étonnant qu'il en agisse de même à notre égard? Tout en le disciplinant, Dieu identifie Samuel avec Lui, alors que son peuple, ayant l'apparence de juger le mal, s'identifiait avec les nations. Il vaut mieux être un Samuel humilié, méconnu, seul avec un Dieu rejeté, qu'un Israël, muni d'une puissante organisation extérieure qui lui donne l'illusion de pouvoir se passer de Dieu et agir à sa guise, tandis qu'il est au fond l'esclave du monde et de Satan.

«Et maintenant, écoute leur voix; seulement *tu leur rendras clairement témoignage*, et tu leur annonceras le régime du roi qui régnera sur eux» (verset 9). Le rejet de Samuel le qualifie pour un office nouveau: il rend un témoignage très clair de ce qui devait arriver au peuple. Le roi, selon le cœur des hommes, allait faire d'eux ses instruments pour accomplir ses desseins, joug intolérable, mais qu'ils ne pourraient secouer (versets 10-18). De même le monde dépossède entièrement les chrétiens qui cherchent son appui et ne leur donne en échange que le sentiment de leur misère sans aucune compensation. Il n'accorde son appui que si l'on consent à le servir. Ce n'est pas le joug aisé et le fardeau léger de l'esclave de Christ, mais l'angoisse d'une cruelle servitude.

Le peuple averti refuse d'écouter la voix de Samuel et préfère suivre son propre chemin; Samuel n'a que l'Eternel pour ressource, et rapporte toutes les paroles du peuple à Ses oreilles (verset 21).

Ainsi Dieu s'est servi de la discipline pour affermir son serviteur dont il veut faire, dans la suite, un instrument de bénédictions nouvelles. Ayant reçu l'enseignement divin, lui qui avait établi ses fils sans consulter l'Eternel, il attend que Dieu lui ait dit: «*Ecoute leur voix, et établis sur eux un roi*» (verset 22).

## Chapitres 9-15 : Saül ou le roi selon la chair

### Chapitre 9

Saül entre en scène. Dans ces circonstances nouvelles, le caractère de Samuel brille d'un éclat incomparable. Dieu lui avait dit: «Etablis sur eux un roi»; Samuel attend encore pour l'établir que Dieu le désigne. C'est là le vrai caractère d'un serviteur, la dépendance dans l'obéissance, le même qui paraît dans le Seigneur à la mort de Lazare (Jean 11: 6). Cela est d'autant plus frappant ici, que Samuel sert en une chose qui répugne à son cœur, mais si Dieu fait de même, comment Samuel ferait-il autrement? Dieu se met au service de son peuple

pour lui choisir un roi selon les principes de l'homme. Il dit bien, en Osée 13: 11: «Je t'ai donné un roi dans ma colère, et je l'ai ôté dans ma fureur», mais si Dieu agit ainsi en *jugement* sur son peuple, il n'en est pas moins vrai qu'il a aussi un but de *grâce*. «Il sauvera», dit l'Eternel, «mon peuple de la main des Philistins; car j'ai regardé mon peuple, car son cri est parvenu jusqu'à moi» (verset 16).

D'autre part, ce choix était *l'épreuve* d'Israël. Dans la chair, il demande un roi selon la chair; ni Dieu, ni Samuel, n'y mettent obstacle; au contraire, Dieu fait choix du plus excellent sujet que la chair puisse désirer, et Samuel le reconnaît comme tel: «Vers qui est tourné tout le désir d'Israël? N'est-ce pas vers toi?» (verset 20).

Saül possède toutes les qualités naturelles d'un conducteur de peuple. Il est fort et vaillant, beau, grand, homme d'élite (versets 1, 2). Ses qualités morales ne sont pas moins remarquables: il est soumis, affectueux envers son père (verset 5), disposé à écouter les conseils de ses inférieurs (verset 10), petit à ses propres yeux, soit dans sa tribu, soit dans sa famille. (verset 21). Si, avec un tel homme, l'essai que Dieu va faire ne réussit pas, c'est, bien décidément, que l'état de l'homme en général ne laisse pas d'espoir.

Ajoutons encore que, sans cette épreuve du roi selon la chair, les voies de Dieu envers David, son oint, n'auraient pas été complètes. Que seraient devenues les souffrances et toute l'affliction de David, prélude nécessaire de sa gloire, si Saül n'avait pas été suscité?

Revenons maintenant au beau caractère de Samuel. Dans les chapitres précédents, il prie, il intercède, il consulte l'Eternel; nous le voyons ici dans une relation d'intimité plus grande encore avec Dieu. En lui, Dieu réalise ce que nous trouvons au Psaume 32: 8: «Je t'instruirai, et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher; je te conseillerai, *ayant mon œil sur toi*». Tandis que Saül n'est qu'un instrument aveugle des desseins de Dieu, Samuel en a la conscience, et est le confident de Son secret. «Un jour avant que Saül vint, l'Eternel *avait averti* Samuel, disant: Demain, à cette heure, je t'enverrai un homme du pays de Benjamin, et tu l'oindras pour être prince sur mon peuple Israël» (verset 15). La communication lui en est faite sans qu'il la demande. Rien ne vient de lui; il reçoit directement, sans aucun intermédiaire, les pensées de Dieu: «Voilà l'homme dont je t'ai parlé; c'est lui qui dominera sur mon peuple» (verset 17). Samuel a conscience de son don (verset 19), mais c'est pour communiquer la pensée de Dieu à Saül. Avant que ce dernier l'ait rencontré, il a déjà ordonné d'avance sa portion (verset 23). Aucune jalousie, quand il aurait pu en ressentir, lui, mis de côté par les anciens; la volonté de Dieu lui suffit, et il s'en réjouit. L'établissement d'un roi selon la chair est un mal, mais Samuel, chose assurément difficile, a appris dans la communion avec le Seigneur, à ne pas s'opposer au mal lorsque Dieu ne s'y oppose pas.

Remarquez encore dans ce chapitre, comment tous les événements les plus insignifiants concourent à l'accomplissement des desseins de Dieu, du but qu'il s'est proposé: la perte des ânesses, les démarches inutiles de Saül dans la terre d'Israël, la pensée qui vient au serviteur, les jeunes filles allant à la fontaine, la présence de Samuel ce jour-là dans la ville, le sacrifice

de prospérités, enfin chaque pas, chaque décision, chaque parole du prophète, agissant en communion avec son Dieu.

## Chapitre 10

Samuel oint Saül pour prince sur l'héritage de Dieu et lui prédit les signes qui lui arriveront en chemin, en rapport avec son onction comme roi. Ces signes avaient une grande importance: tout l'avenir de Saül dépendait de la manière dont il les comprendrait. Il ne tenait qu'à lui de les méditer; leur sens échappe à un coeur sans intelligence, ni discernement spirituel et, sous ce rapport, ce passage est souvent une pierre de touche de notre état. Remarquez que, dans cette scène, Saül n'est pas laissé à lui-même, ce qui lui ôte toute excuse. Samuel lui dit: «Dieu est avec toi» (verset 7), et plus tard: «L'Esprit de Dieu le saisit» (verset 10).

Les signes donnés à Saül sont au nombre de trois; ils se suivent dans un ordre voulu de Dieu.

C'est d'abord le sépulcre de Rachel, sur la frontière de Benjamin. Benjamin, chef de la tribu de Saül, avait reçu le jour à la mort de sa mère. L'histoire de Saül, pour correspondre aux pensées de Dieu, devait commencer là. Il ne tenait qu'à lui de devenir le fils de la droite de Jacob, le Benjamin de Dieu, si l'homme dans la chair pouvait obtenir cette place. Le sépulcre de Rachel pouvait être le début de sa royauté. La mort le séparant de tout son passé, ce pouvait être pour lui une vie nouvelle, issue de la mort, et dans laquelle il marcherait librement comme l'oint de l'Eternel.

Saül, passant plus avant, devait rencontrer trois hommes, montant vers Dieu à Béthel. Béthel était la première étape du voyage de Jacob, le lieu où Dieu avait promis au patriarche proscrit de ne jamais l'abandonner. Au milieu de la ruine d'Israël, la fidélité de Dieu à ses promesses était ainsi manifestée au roi futur, afin qu'il réglât sa conduite sur elle. Saül aurait dû voir que Béthel lui était assuré, et qu'il pouvait compter sur la protection divine. Dans les tristes circonstances où se trouvait le peuple, Saül rencontre, ne fût-ce que trois adorateurs de Dieu, montant où Jacob l'adora, où il veut être adoré à toujours. Béthel était en ce temps le lieu de la grâce où Dieu s'était révélé, le centre de la vie religieuse d'Israël, le commencement et la fin des pérégrinations de son fondateur. Saül pouvait et devait entrer en relation avec ceux qui se rendaient en ce lieu de bénédiction, et, quoique en si petit nombre, rendaient un témoignage complet (indiqué par le nombre trois) à la réalité de la foi qui restait en Israël. Ils s'enquerraient de lui; c'est d'eux qu'il devait recevoir la nourriture nécessaire, lui qui n'avait rien à donner au prophète. Ayant trouvé grâce à leurs yeux, il devait se joindre aux hommes de foi.

Saül arriverait enfin au *coteau de Dieu*, au siège de sa puissance, actuellement entre les mains des Philistins, c'est-à-dire envahi et dominé par l'ennemi. Ayant rencontré à Béthel ce qui, en Israël, restait fidèle à Dieu, Saül ici, devait prendre connaissance de l'état réel du peuple, et cela devait parler à sa conscience. Mais, en ce lieu même, Dieu se mettait en relation avec Israël par les prophètes. Les ressources divines ne faisaient pas défaut, et, malgré

les Philistins, l'Esprit pouvait agir en puissance et en grâce. La troupe des prophètes et le petit résidu adorant Dieu à Béthel, devaient ouvrir les yeux et indiquer le chemin à l'oïnt de l'Eternel, qui pouvait devenir ainsi le conducteur et le libérateur du peuple. Il dépendait de l'Esprit de Dieu que Saül, se joignant à ces hommes, devînt son instrument pour Israël, et que «son coeur fût changé en un autre» (versets 6-9).

Le signe a lieu; l'Esprit de Dieu saisit Saül (verset 10). Par lui, Dieu aurait pu reprendre le cours de ses relations avec Israël, mais la foi n'était pas en jeu, et les témoins de cette scène ne s'y trompent pas. Quoique Saül, changé en un autre homme, prophétise, ceux qui l'avaient connu auparavant n'ont pas confiance en lui. «Saül aussi est-il parmi les prophètes?» Et quelqu'un de là répond: «Qui est leur père?» Y a-t-il un même père pour Saül et pour les serviteurs de Dieu?

Les signes accomplis, Saül reçoit une direction nouvelle pour agir, car les signes ne sont pas tout; il faut encore la Parole. Il lui est enjoint de descendre à Guilgal et d'attendre sept jours, jusqu'à ce que Samuel vienne vers lui pour lui apprendre ce qu'il aurait à faire. Nous verrons plus tard le résultat de cet ordre quand, après *deux ans*, le roi se décide à descendre à Guilgal (13: 1).

Samuel convoque le peuple devant l'Eternel à Mitspa, mais déjà les beaux jours du chapitre 7 n'étaient plus, car depuis la nouvelle infidélité du peuple, ses relations avec l'Eternel s'étaient de nouveau gâtées. En demandant un roi, ils avaient *rejeté leur Dieu* (verset 19). Hélas! Cela semble peser moins sur leurs consciences que lorsqu'ils se trouvaient sous le joug des Philistins. Aujourd'hui leurs circonstances étaient extérieurement heureuses et faciles, mais *Dieu, était rejeté*. Le peuple avait réclamé un roi; loin de l'entraver, Dieu l'avait aidé de toute manière, en faisant pour lui le meilleur choix possible, selon l'homme. Qu'allait-il en résulter?

Lors de l'institution de la royauté (versets 20-27), Saül montre son humilité et sa modestie (verset 23); il sait oublier une injure (verset 27), qualités naturelles aimables qu'il faut reconnaître, mais qui ne sauraient en rien accomplir l'oeuvre de Dieu. La cérémonie achevée, Saül se rend à Guibha, «Et la troupe de ceux dont Dieu avait touché le coeur, alla avec lui, mais les fils de Bélial le méprisèrent et ne lui apportèrent point de présent». C'est bien l'image du monde, les fils de Bélial qui avaient rejeté Dieu pour demander un roi, le méprisèrent quand Dieu le leur envoya; mais les vrais croyants, en compagnie de Samuel et plus tard de David, connaissant les pensées de Dieu, acceptent comme venant de Lui, l'autorité d'un homme qui se montrera l'ennemi le plus acharné de l'oïnt de l'Eternel. Telle est encore aujourd'hui notre place dans le monde; nous reconnaissons les autorités les plus impies pour leur obéir (à part l'obéissance due à Dieu), parce que nous acceptons l'autorité de Dieu qui les a institués.

## **Chapitre 11**

A peine la royauté est-elle établie que Nakhash l'Ammonite entre en scène; ennemi redouté d'Israël, mais non pas son grand ennemi intérieur comme le Philistin, établi au coteau de Dieu, dont l'Eternel avait dit: «Saül sauvera mon peuple de la main des Philistins» (9: 16).

Pour éviter le combat, les gens de Jabès de Galaad proposent une alliance à l'ennemi en échange de leur asservissement. Nakhash ne répond à cette proposition que par le mépris; c'est tout ce que nous pouvons retirer de nos lâches concessions au monde et de notre manque de foi! Les gens de Jabès ne pensent pas même au libérateur que Dieu vient de leur donner, car le peuple n'avait reconnu Saül qu'en des choses que la chair accepte: la beauté extérieure et les qualités naturelles.

Les messagers de Jabès annoncent aux tribus l'extrémité à laquelle leur ville est réduite; Saül, d'occasion, se trouve sur les lieux. «L'Esprit de Dieu le saisit lorsqu'il entendit ces paroles, et sa colère s'embrasa fortement» (verset 6). Chose très sérieuse à considérer: sans un travail de conscience, l'Esprit de Dieu, *agissant en puissance*, ne sauve pas l'homme. Saül, sous l'influence de l'Esprit, avait «le coeur changé en un autre», était «changé en un *autre homme* (\*)», et se trouve être plus tard *réprouvé*, quand il manifeste le vrai fond de son coeur naturel. Toutes les qualités de la nature, et même un don de prophétie conféré par l'Esprit, n'ont pas fait de lui un homme de Dieu! Balaam et Judas en sont d'effrayants exemples; Samson, quoique son état prête à quelques doutes, donne lieu aux mêmes remarques; et de même le *serviteur inutile* de la parabole (Matthieu 25: 30).

(\*) Ce n'est pas, remarquons-le, le nouvel *homme du Nouveau Testament*.

Saül est donc saisi par l'Esprit de Dieu, mais je suis porté à croire que la colère ardente de la chair décèle son état personnel; il menace, au lieu de gagner la confiance et de faire appel à la foi: «Celui qui ne sortira pas après Saül et après Samuel, on fera ainsi à ses bœufs» (verset 7).

Quoiqu'il en soit, «la frayeur de l'Eternel tombe sur le peuple». Jabès est délivré; Samuel renouvelle la royauté déjà établie au chapitre 10, mais qui maintenant a donné ses preuves. Ce renouvellement doit se faire à Guilgal (verset 14), lieu de la circoncision, où la chair fut retranchée. Moralement, Saül n'est pour rien dans cet acte. D'après l'injonction de Samuel, au chapitre 10: 8, la foi chez lui devra plus tard être mise à l'épreuve à Guilgal. Saül fait montre de générosité, reconnaît même la main de l'Eternel dans la délivrance accordée au peuple (verset 13). Ainsi Dieu, dans sa condescendance envers l'homme naturel, est avec lui et accorde à la chair les moyens et les secours nécessaires pour marcher en sa présence.

Dans ce chapitre, nous trouvons le peuple (11: 11, 12) distingué des vrais croyants dont Dieu a touché le coeur (10: 26) et des fils de Bélial (10: 27). «Le peuple» n'appartient ni aux uns, ni aux autres. Il disparaît au jour où le coeur est mis à l'épreuve, mais parle hautement pour Saül et contre les fils de Bélial (verset 12), quand il trouve du profit à s'associer au roi, L'ensemble de la nation n'est jamais du côté d'un Saül méprisé (10: 27), ou d'un David rejeté, comme nous le verrons plus tard. Aujourd'hui il n'en est pas autrement, et même dans le millénium, les nations inconverties ne se soumettront à Christ que pour y trouver du profit.

## Chapitre 12

Par le renouvellement de la royauté, la carrière de Samuel comme juge, a naturellement atteint son terme. Ce chapitre 12 est pour ainsi dire le testament de toute l'activité déployée

par lui comme conducteur d'Israël. «J'ai écouté», dit-il, «votre voix en tout ce que vous m'avez dit, et j'ai établi un roi sur vous. Et maintenant, voici, le roi marche *devant* vous, et moi, je suis vieux et j'ai blanchi; et voici, mes fils sont *avec* vous; et moi, j'ai marché *devant* vous depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour» (versets 1, 2). Samuel n'avait point été double dans ses voies; en écoutant le peuple, il avait tout simplement suivi l'ordre de l'Eternel; il peut donc dire un peu plus loin: «L'Eternel a mis un roi sur vous» (verset 13). En cela nous voyons aussi le beau désintéressement d'un homme qui est en communion avec Dieu; il avait oublié les torts et l'injustice du peuple et des anciens à son égard et s'était désisté sans murmure de ses fonctions officielles pour les reporter sur un roi qui, certes, moralement valait bien moins que lui. Il dit: «Mes fils sont *avec* vous», remettant ainsi à leur place ceux que lui-même avait autrefois établis à tort. Cet acte, en apparence si naturel, mais qui lui avait amené quelque discipline de la part de son Dieu, il le juge bien, me semble-t-il, par ce petit mot «avec vous». Ses fils étaient de faux juges, tandis que lui, le vrai juge, avait marché «devant» le peuple. Et maintenant, c'était le roi qui marchait devant eux.

Le dernier des juges va donner son appréciation sur la conduite du peuple et sur les voies de l'Eternel envers lui. «Et maintenant, présentez-vous, et je vous *jugerai* devant l'Eternel au sujet de tous les actes justes de l'Eternel, qu'il a opérés envers vous et envers vos pères» (verset 7). Mais pour parler ainsi, il faut un homme irréprochable et ce fait est pratiquement de toute importance pour nous. Nous ne pouvons avoir aucune autorité vis-à-vis du peuple de Dieu, si nos actes ne répondent pas à notre don et à nos paroles. Mais ce n'est pas seulement d'autorité conférée qu'il s'agit; on ne peut atteindre les *consciences* sans autorité *morale*.

Le peuple est obligé de rendre témoignage à Samuel que sa vie n'a pas donné prise aux reproches et à la critique. Comme plus tard l'apôtre Paul, il était manifesté aux consciences du peuple de Dieu. Son autorité morale était mille fois plus importante que son autorité officielle. Saül possède cette dernière et elle ne l'empêche pas d'être réprouvé, quoiqu'elle soit établie de Dieu.

«C'est l'Eternel qui a *établi* Moïse et Aaron» (verset 6). A ses dépens, Samuel l'avait oublié un moment en établissant ses fils *lui-même*. Actuellement dans l'Eglise, et certes il est à propos de le remarquer, il n'y a pas d'établissement officiel, mais les dons nécessaires restent malgré la ruine, ainsi qu'une autorité morale reposant sur la sainteté pratique de celui qui l'exerce.

Le discours de Samuel (versets 6-17) remonte à la délivrance d'Egypte qui avait fait entrer le peuple en Canaan, car c'était là le but de cette puissante intervention de Dieu à leur égard. Mais en Canaan ils avaient oublié Dieu et, au lieu de le servir, s'étaient prosternés devant des idoles. Sous l'oppression de l'ennemi, ils avaient crié à l'Eternel qui les avait délivrés par ses juges, depuis Jerubbaal à Samuel, et les avait fait «habiter en sécurité» (verset 11).

Mais voici que Nakhash, roi des fils d'Ammon, les menaçant, ils avaient dit à Samuel: «Non, mais un roi régnera sur nous, — et l'Eternel, votre Dieu, était votre roi» (verset 12).



L'Esprit leur dévoile ici leurs motifs cachés pour demander un roi. Ce n'étaient point, au fond, ceux qu'ils avaient donnés à Samuel, au chapitre 8: 5: «Voici, tu es vieux, et tes fils ne marchent pas dans tes voies». Souvent l'homme colore ainsi ses motifs aux yeux des hommes, mais il ne peut les cacher à Dieu et à son prophète. Au fond du coeur d'Israël régnait tout simplement la peur de Nakhash, avec un absolu manque de foi et de confiance en Dieu. L'Eternel était leur roi, mais ils aimaient mieux les secours d'un roi selon les nations et la sécurité dont il pouvait les couvrir, que les «ailes de l'Eternel», à l'ombre desquelles ils auraient dû se réfugier en poussant des cris de joie.

Malgré tout, Dieu condescend à leur demande et l'histoire de leur responsabilité continue ainsi sous un autre régime: «L'Eternel a mis un roi sur vous» (verset 13). Le coeur d'Israël changerait-il sous cette nouvelle économie? La suite le montrerait. Pour le moment, il s'agissait de les convaincre que «le mal qu'ils avaient fait était grand aux yeux de l'Eternel, d'avoir demandé un roi pour eux» (verset 17). Samuel leur en donne le signe par les tonnerres et la pluie tombant du ciel hors de saison; mais il crie et intercède en même temps pour eux. Jamais, pendant toute sa carrière, cet homme de prière ne s'est ralenti dans ses supplications.

La conscience du peuple est de nouveau atteinte, mais combien de fois déjà ne l'avait-elle pas été? témoin le beau mouvement de Mitspa, au chapitre 7. Ils disent ici à Samuel: «Prie l'Eternel, ton Dieu, pour tes serviteurs, afin que nous ne mourions point; car, à tous nos péchés, nous avons ajouté ce mal d'avoir demandé un roi pour nous» (verset 19). L'intercession de l'homme de Dieu est leur seule ressource c'est vrai, mais le mal est fait et subsiste; il n'est pas dans les voies divines de recréer un mur crevassé, de donner une belle apparence à une maison en ruines. Une chose leur restait, notre ressource aussi, dans les circonstances où nous vivons: il y a possibilité de marcher au milieu des ruines d'une manière qui glorifie Dieu. «Ne craignez pas», dit Samuel au peuple, «vous avez fait tout ce mal, seulement ne vous détournes pas de l'Eternel, et servez l'Eternel de tout votre coeur» (verset 20). S'il se trouve des âmes qui, dans le jour actuel, n'aient pour but que d'honorer Dieu et de le servir, leur voie sera réellement lumière au milieu des ténèbres qui les entourent. Ces âmes trouveront d'autre part, en s'appuyant sur trois choses qui restent debout pour tous les temps, des ressources que la ruine ne peut tarir ni diminuer: «Car l'Eternel, à cause de son grand nom, n'abandonnera point son peuple, parce que l'Eternel *s'est plu* à faire de vous son peuple. Quant à moi aussi, loin de moi que je pêche contre l'Eternel, *que je cesse de prier pour vous*; mais je vous *enseignerai* le bon et le droit chemin» (versets 22, 23). Ces choses sont les trois piliers de la vie chrétienne. La ruine ne change rien à *la grâce de Dieu* qui reste notre assurance à toujours. *L'intercession* de Christ, dont celle de Samuel n'est qu'un faible type, est capable de nous conduire à travers toutes les difficultés. *La Parole* enfin, dont le prophète était le porteur pour le peuple, «nous *enseigne* que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement et pieusement...» (Tite 2: 12).

En terminant, Samuel dit au peuple: «Seulement, craignez l'Eternel, et servez-le en vérité, de tout votre coeur; CAR voyez quelles grandes choses il a faites pour vous» (verset 24). N'oublions pas que la connaissance de son «grand salut» est le vrai moyen de le craindre

comme il veut être craint, de le servir comme il veut être servi. Souvenons-nous aussi que la connaissance de la grâce de Dieu n'affaiblit en aucune manière la responsabilité de son peuple. «Si vous vous adonnez au mal, vous périrez, vous et votre roi».

### Chapitre 13

L'activité de Samuel comme juge étant close, le premier verset de ce chapitre commence un sujet nouveau.

Il est important de remarquer, au début de cette nouvelle division du livre, que Saül ne représente pas l'opposition préméditée de la chair à l'oeuvre de Dieu, mais, bien plutôt, la chair s'employant à accomplir cette oeuvre, la chair introduite dans une position de témoignage. Cela rend Saül infiniment plus responsable et son activité plus coupable, que s'il entrait en scène comme un ennemi de Dieu et de son oint. La chrétienté dont nous faisons partie occupe la même position, en sorte que les enseignements de ces chapitres sont d'une solennelle actualité.

Ce chapitre pourrait être intitulé: *La folie et la faiblesse de la chair*. Après une première victoire de Jonathan (verset 3), sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre suivant pour présenter dans son ensemble le caractère de cet homme de Dieu, les Philistins furent émus. «Saül sonna de la trompette par tout le pays, disant: Que les *Hébreux* l'entendent! Et tout Israël ouï dire: *Saül* a frappé le poste des Philistins, et aussi Israël est *détesté* par les Philistins. Et le peuple se rassembla auprès de Saül à Guilgal».

En s'adressant au peuple de l'Eternel, le roi parle des Hébreux. Les Philistins ou les nations ennemies qui environnaient Israël, ne parlaient pas autrement (conf. 14: 11), et ce titre prouve que Saül s'appuyait sur le rassemblement de la nation, comme constituée à l'égal des gentils, et ne comprenait guère mieux que ces derniers la relation du peuple avec son Dieu. Il en est plus ou moins de même de nos jours, où les hommes méconnaissent la relation véritable du peuple de Dieu, de l'Eglise avec Christ. Comment pourrait-il en être autrement? La chair peut-elle comprendre les rapports d'intimité et d'affection que l'Esprit établit entre l'Epoux et l'épouse? De cette ignorance sont sortis tous les systèmes soi-disant religieux qui constituent la chrétienté et remplacent des relations vitales que la chair ne peut connaître.

Saül s'attribue la victoire de Jonathan, la victoire de la foi (verset 4). Lorsque Dieu agit par ses instruments au début d'un réveil, comme cela s'est vu lors de la Réformation, et remporte la victoire sur l'ennemi, tous ceux qui en profitent et qui n'appartiennent pas à la famille de la foi, ne manquent pas de revendiquer cette victoire comme leur mérite et de se faire valoir par elle.

Jamais la chair ne cherche à rassembler les âmes autour de Christ; elle se fait centre elle-même. C'est ainsi qu'agit Saül en cherchant à effrayer le peuple par ces mots: «Israël est détesté par les Philistins». Au chapitre 11: 7, il avait contraint par des menaces les tribus à le suivre, ici par la peur. Cette manière d'agir a pour résultat de rassembler Israël auprès de lui (verset 4), mais les conséquences morales ne se font pas attendre. Ceux qui se placent sous la conduite de la chair pour trouver quelque sécurité, sentent bien vite qu'ils n'en ont aucune.

Leur détresse n'en est pas diminuée; ils suivent Saül «en tremblant» (verset 7). Pour se mettre à l'abri, ils passent le Jourdain et vont au pays de Gad et de Galaad (verset 7), abandonnant le terrain proprement dit de Canaan, pour mettre autant d'espace que possible entre eux et l'ennemi. Ce manque de foi leur fait oublier la seule chose importante, c'est que ce n'était pas Saül qui habitait au milieu de son peuple, et que leur cause n'était pas entre ses mains.

Saül était enfin descendu à Guilgal, où Samuel lui avait jadis donné rendez-vous en ces termes: «Tu descendras devant moi à Guilgal; et voici, je descendrai vers toi pour offrir des holocaustes et sacrifier des sacrifices de prospérité; tu attendras sept jours, jusqu'à ce que je vienne vers toi, et je te ferai savoir ce que tu devras faire» (10: 8).

Les circonstances difficiles qu'il traverse, rappellent à Saül la nécessité des directions de Samuel. Au bout de deux ans, il se souvient de l'injonction du prophète. Saül, est-il dit, «attendit *sept jours* jusqu'au temps assigné par Samuel». La chair peut imiter la foi jusqu'à un certain point, pas au delà; elle recule devant les conséquences de son inactivité; rien ne lui est plus difficile, plus impossible même, que de se *tenir tranquille* et de voir le salut de l'Eternel. Sa patience en impose souvent, même aux chrétiens, mais *elle cesse au moment de devenir la foi*, la foi qui ne compte pas avec les difficultés et les impossibilités, car elle s'attache à Dieu qui est au-dessus de ces choses. L'homme naturel peut marcher longtemps dans un chemin de patience et agir en apparence d'après ce principe, mais n'a pas le sentiment de sa faiblesse et de son incapacité et, manquant de lien avec Dieu, ne peut chercher ses ressources qu'en lui-même quand il est réellement mis à l'épreuve.

Les sept jours étaient passés, Samuel ne venait pas à Guilgal, et le peuple se dispersait d'auprès de Saül (verset 8). Le peuple ne trouvait pas en celui qui l'avait rassemblé par la peur l'autorité suffisante pour le maintenir et le défendre. Alors Saül perd patience; il ignore cette patience de la foi qui «est fortifiée en toute force, selon la puissance de la gloire de Dieu». Sa patience s'arrête où la foi devrait commencer. Quand le peuple se disperse, quand l'appui des hommes lui manque, tout manque au pauvre roi. Sa chair, poussée à l'action, prend aussitôt la place qui appartient au prophète, renversant et foulant aux pieds l'ordre établi de Dieu. Saül dit: «Amenez-moi l'holocauste et les sacrifices de prospérités. Et il offrit l'holocauste. Et comme il achevait d'offrir l'holocauste, voici que Samuel vint» (versets 9, 10).

Le secours de Dieu arrive au moment où la chair vient de s'aider elle-même. A quoi ce secours peut-il donc lui servir? Saül n'est pas un incrédule et ne méprise pas ouvertement le Dieu d'Israël; il sait qu'il faut un sacrifice pour s'approcher de Lui; loin de mépriser le prophète, il «sort à sa rencontre pour le saluer» (verset 10). Mais, homme dans la chair, il était absolument incapable d'agir autrement qu'il ne le fait. Cependant il est responsable à l'extrême. «Qu'as-tu fait?» lui dit Samuel — la parole que Dieu avait adressée à Caïn! Comme toujours, la chair a d'excellentes raisons pour agir et par conséquent pour désobéir: «Parce que je voyais que le peuple se dispersait d'auprès de moi, et que tu ne venais pas au jour assigné, et que les Philistins étaient assemblés à Micmash» (verset 11). Elle a une *excuse même pieuse* à sa désobéissance: «Maintenant les Philistins descendront contre moi à Guilgal, et *je n'ai pas supplié l'Eternel*» (verset 12).

Et Samuel dit à Saül: «Tu as agi follement». La sagesse, les raisonnements, les conseils, les décisions de l'homme sont *folie* pour Dieu, *parce qu'elles sont désobéissance*. «Tu n'as pas gardé le commandement de l'Eternel, ton Dieu, qu'il t'avait ordonné» (verset 13). L'obéissance est le premier, le seul caractère de la foi. Sans elle la foi n'existe pas. Elle s'allie à la *dépendance*. Qui pouvait offrir un sacrifice agréé de Dieu, sinon Samuel, type ici de Christ?

C'est pourquoi Dieu répond au sacrifice de Saül en le rejetant comme roi! La royauté selon la chair, responsable quoique établie de Dieu, vient de fournir la preuve, non seulement qu'elle est incapable de se maintenir, mais que l'homme n'a de ressource que la grâce. C'est ce que Dieu voulait démontrer. Alors, il établit la royauté *selon* la grâce, *selon son propre coeur*. «L'Eternel s'est cherché un homme selon son coeur, et l'Eternel l'a établi prince sur son peuple» (verset 14).

Guilgal, lieu du jugement de la chair, était devenu, par l'infidélité de Saül, le lieu où la chair s'était affirmée. Samuel le quitte pour Guibha de Benjamin, seul lieu (conf. verset 2) où la foi se maintienne encore en Israël, dans la personne de Jonathan.

Saül paraît insensible à la gravité de son acte; il continue dans la même voie en dénombant le peuple qui se trouvait avec lui (verset 15). Les ravageurs d'entre les Philistins envahissent tout le pays d'Israël, et le peuple était sans armes: «Les Philistins avaient dit: Que les Hébreux ne puissent faire ni épée ni lance». Et tout Israël descendait vers les Philistins pour aiguiser ses instruments aratoires ou pour redresser un aiguillon. Si vous dépendez du monde pour fourbir vos armes, vous vous trouverez sans ressource pour le combattre. Notre arme, c'est la Parole. Comment en user contre le monde, si nous consentons à lui donner le droit de nous l'enseigner et de nous la dispenser. Il a ainsi entre ses mains le moyen de nous asservir, et il ne nous laissera de cette Parole que ce qui ne peut lui nuire. Et c'est ainsi que les enfants de Dieu sont trop souvent sans armes devant les ennemis qui combattent leur foi.

## Chapitre 14

Ce chapitre est en contraste absolu avec le précédent. Nous avons vu chez Saül la folie et la faiblesse de la chair; nous trouvons chez Jonathan la sagesse et la puissance de la foi,

La carrière de Jonathan (13: 2, 3) avait commencé par une victoire, mais alors il était encore associé au système militaire de Saül; mille hommes étaient avec lui et deux mille avec son père. Jonathan avait été vainqueur, mais, au lieu d'être pour la gloire de l'Eternel, *sa victoire avait profité à Saül*. Il en est toujours ainsi de notre association avec le monde religieux; il s'en sert pour s'attribuer les résultats de notre lutte; ainsi la victoire de la foi est annulée et le combat est à recommencer.

Il recommence en effet au chapitre 14, mais la première expérience n'a pas été perdue pour Jonathan. Il dit au jeune homme qui portait ses armes: «Viens, et passons jusqu'au poste des Philistins qui est là, de l'autre côté, *mais il n'en dit rien à son père*», car la foi n'attend aucun secours du monde. Il se sépare, par son action *individuelle*, du monde politique et religieux; religieux, car le sacrificateur, l'arche, l'éphod, l'autel, étaient avec Saül. Mais la foi a le *secret de Dieu*, que n'ont ni Saül, ni sacrificateur, ni peuple. Jonathan garde son secret pour

lui; *il ne peut dépendre de l'homme, quel qu'il soit*. D'autre part, il s'associe en pensée et dans toute son action, avec Israël. Saül faisait appel aux «Hébreux» (13: 3); Jonathan dit: «L'Eternel les a livrés en la main *d'Israël*» (verset 12). Jonathan est en grand progrès dans ce chapitre. Sa confiance est en Dieu seul, nullement en lui-même. C'est une grande foi, mais il faut chercher le secret de sa force dans sa séparation individuelle.

Les rochers de Botsets et de Séné, dressant leurs sommets infranchissables vis-à-vis de Micmash et de Guéba, ne sont rien pour la foi. Elle a, en outre, une vue claire et nette du caractère de ce monde: «Viens, et passons jusqu'au poste de ces *incirconcis*» (verset 6); elle a une vue tout aussi claire de ce qu'est Dieu, c'est-à-dire un Sauveur: «Rien n'empêche l'Eternel de *sauver*, avec beaucoup ou avec peu de gens».

Jonathan agit contrairement à toute la sagesse du monde; il attend la direction du Seigneur; il n'est nullement *incertain*; il sait que, dans le chemin de la foi, nous pouvons être appelés à nous porter en avant ou à nous tenir tranquilles: «S'ils nous disent ainsi: Tenez-vous là, jusqu'à ce que nous vous joignons, alors nous nous tiendrons à notre place, et nous ne monterons pas vers eux; et s'ils disent ainsi: Montez vers nous, alors nous monterons, car l'Eternel les aura livrés en notre main; et ce sera pour nous le signe» (versets 9, 10).

Jonathan combat sans les armes humaines, obligé qu'il est pour monter au-devant des Philistins de se servir des mains et des pieds (verset 13), et c'est ainsi qu'il remporte la victoire de Dieu.

Quant à Saül, rien ne lui manquait en apparence, mais *tout* lui faisait défaut en réalité. *Dieu* n'était pas avec lui. La sacrificature qui semblait le soutenir était jugée d'avance (2: 31; 3: 13); lui-même rejeté comme roi. (13: 14). Il avait avec lui l'armée, c'est-à-dire la force, mais une force qui se fondait à l'approche des Philistins (13: 8), et prouvait ainsi sa faiblesse.

Jonathan avait conscience du jugement que le peuple avait mérité. «*Peut-être*», dit-il à son jeune homme, «que l'Eternel opérera pour nous»; mais quand il ajoute: «Rien n'empêche l'Eternel de sauver», il montre, en regard de ce jugement, qu'il connaît la puissance et la bonté de Dieu.

N'oublions pas le suivant de Jonathan. Sa foi se joint à celle du chef dont il connaît l'affection pour l'Eternel et pour son peuple. Le dévouement de son maître suffit à cet homme simple de coeur et remplace pour lui tout raisonnement. Ne sont-elles pas belles, ces paroles: «Fais tout ce qui est dans ton coeur; va où tu voudras; voici, je suis avec toi, selon ton coeur?» (verset 7).

La foi n'use pas de dissimulation, ne craint pas de se montrer, de mettre au jour ses desseins: «Voici, nous allons passer vers ces hommes et *nous nous montrerons à eux*». Tout en étant d'une hardiesse qui, aux yeux du monde, est de la pure témérité, Jonathan se défie d'un chemin de propre volonté et cherche un signe de la volonté de Dieu. «*Ce sera pour nous le signe*» (verset 10).

Comment les Philistins pourraient-ils ne pas être aveugles quant au vrai caractère des hommes de foi? «Voici», disent-ils, «les Hébreux qui sortent des trous où ils s'étaient cachés». Les croyants sont pour le monde un sujet de mépris et de moquerie.

Jonathan monte donc sans armes; il n'est, dans sa pensée, que le représentant du vrai Israël vis-à-vis du monde (verset 12). Les armes que son jeune homme porte derrière lui ne servent qu'à *affirmer* la victoire de l'Eternel. L'épouvante dont les ennemis sont saisis est le résultat de cette victoire, en apparence sur une vingtaine d'hommes, en réalité sur tout un peuple. Il en est souvent ainsi; nous n'avons qu'à livrer le combat qui est devant nous, que ce soit contre un ou mille ennemis, peut importe; les résultats, c'est Dieu qui les dirige; ils dépasseront l'attente et toutes les pensées de l'homme. «Les sentinelles de Saül, qui étaient à Guibha de Benjamin, regardèrent, et voici, la multitude s'écoulait et ils s'en allaient et ils s'entre-tuaient» (verset 16).

En présence de ce phénomène extraordinaire Saül (versets 17-19), sans aucune foi, a cependant la pensée de consulter l'Eternel, mais y renonce devant le tumulte qui grandit. Pauvre Saül! Il sacrifiait à l'Eternel quand il aurait dû attendre le prophète pour le faire (13: 9), et maintenant il estime inutile de le consulter ou de le chercher, quand la victoire est à la porte. En vérité, malgré toutes les apparences, il n'y a pas chez lui une étincelle de foi. Et tandis que la victoire de Jonathan rassemble les transfuges d'Israël (verset 21), les séparant du monde auquel ils étaient asservis, pour en faire des soldats dans la cause de Dieu, tandis qu'elle encourage à la poursuite de l'ennemi les timides dont les coeurs ont été rassurés (verset 22), leur roi, auquel manquent les éléments mêmes de la religion, ne sait faire autre chose que d'établir une ordonnance charnelle qui prive le peuple de Dieu d'une bonne part de sa force. Les ordonnances établies par le monde affaiblissent nécessairement ceux qui s'y soumettent, car elles ont toujours un caractère légal: «*Maudit soit l'homme qui mangera du pain, jusqu'au soir, et jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis*» (verset 24). «Maudit», n'est-ce pas la loi? «Que je me sois vengé», n'est-ce pas la chair et l'homme? Quel contraste avec Jonathan qui ne voit dans la victoire que le salut de l'Eternel pour son peuple!

Le résultat de la foi de Jonathan, est que l'Eternel sauve et opère une grande délivrance en Israël (verset 45); le résultat de l'ordonnance de Saül est que le peuple fut accablé et très fatigué (versets 24, 28, 31). L'ordonnance charnelle ne tarde pas à porter ses conséquences: le jeûne et la fatigue imposés au peuple l'amènent à transgresser les premiers principes de la parole de Dieu; il égorge sur le sol le menu et le gros bétail et les mange avec le sang (verset 32). Saül voudrait bien que les choses n'allassent pas si loin et qu'Israël ne se mît pas en contradiction avec l'ordonnance divine. «Vous avez agi infidèlement», dit-il (verset 33); «ne péchez pas contre l'Eternel en mangeant avec le sang» (verset 34). Mais peut-il, en cherchant à l'atténuer, remédier au mal qu'il a provoqué? Puis, sur le lieu même de cette profanation, Saül bâtit *son premier autel* à l'Eternel (verset 35), choisissant pour y rendre culte l'endroit où le Seigneur a été déshonoré!

Jonathan n'avait pas entendu le serment que Saül avait fait prêter au peuple; la foi est aussi étrangère aux ordonnances charnelles, qu'à tout le système religieux du monde, aussi

continue-t-elle son oeuvre dans la liberté de l'Esprit, et, profitant des encouragements que Dieu lui donne, elle «boit du torrent par le chemin» (Psaumes 110).

Comment Jonathan qui reçoit les secours préparés de Dieu pour la fatigue de la lutte et s'en prévaut, ne blâmerait-il pas ce qui paralyse le peuple, cette ordonnance néfaste, même sortie de la bouche de son père? «Mon père a troublé le pays». Oui, l'intervention de la chair n'est qu'un trouble et une entrave à la victoire.

Saül commence par décréter de poursuivre les Philistins de nuit, afin de les détruire entièrement. Le sacrificateur qui précédemment avait retiré sa main (verset 19), a cependant le courage de dire: «Approchons-nous ici de Dieu» (verset. 36). Saül interroge l'Eternel qui ne lui répond pas. Dieu permet que tout, dans cette aventure, porte ses conséquences extrêmes et soit conduit pour l'humiliation de Saül. Il demande «un sort parfait» (verset 41); il le reçoit enfin, mais la réponse condamne toute l'action du roi. Saül, lui, n'y voit autre chose que la condamnation de Jonathan! C'est ainsi que la chair interprète la parole de Dieu. L'Eternel garde son serviteur fidèle, tandis que le roi selon la chair est jugé. Le peuple délivre Jonathan, parce qu'il reconnaît qu'il a opéré avec Dieu (versets 44-46).

L'homme charnel est capable d'un certain héroïsme pour maintenir sa religion et les ordonnances qu'il a établies. On le verra peut-être, comme ici, n'épargner pas ses plus proches, mais au fond ce n'est qu'un effort de Satan pour anéantir les serviteurs de Dieu. Dieu veille sur les siens et les sauve, en leur faisant rendre témoignage par la bouche même de l'assemblée d'Israël, dont l'autorité s'affirme ainsi contre les prétentions de la chair.

Malgré tout cela, Dieu agit sans se lasser par le moyen de Saül, selon la promesse qu'il avait faite (9: 16), et cela n'empêche pas Saül de continuer à compter sur la chair pour battre les Philistins: «Quand il voyait quelque homme fort et quelque homme vaillant, il le prenait auprès de lui».

Tout ce chapitre nous a donc enseigné que la chair et la foi, loin de se prêter mutuellement aide et secours, ne peuvent qu'entrer en conflit et en opposition absolue l'une avec l'autre.

## **Chapitre 15**

Le tableau succinct du règne de Saül se termine avec le dernier verset du chapitre 14. Le chapitre dont nous allons parler nous est donné comme un récit à part, à cause de l'importance de son contenu. Nous y trouvons la raison du rejet définitif de Saül, rejet qui nécessite l'introduction de David, le roi selon Dieu.

Nous avons vu que Saül représente la chair faisant profession de servir Dieu, et, comme telle, engagée dans Son oeuvre. Pour prouver son incapacité dans ces conditions-là, Dieu, depuis le chapitre 9, l'a mise à l'épreuve de beaucoup de manières. Il reste une épreuve dernière. Qu'est-ce que la chair, qui prétend agir pour Dieu, fera dans le conflit avec Amalek?

Il était écrit (Deutéronome 25: 17-19): «Souviens-toi de ce que t'a fait Amalek, en chemin, quand vous sortiez d'Egypte: comment il te rencontra dans le chemin, et tomba en queue sur

toi, sur tous les faibles qui se traînaient après toi, lorsque tu étais las et harassé, et ne craignit pas Dieu. Et quand l'Eternel, ton Dieu, *t'aura donné du repos de tous tes ennemis à l'entour*, dans le pays que l'Eternel, ton Dieu, te donne en héritage pour le posséder, il arrivera que *tu effaceras la mémoire d'Amalek de dessous les cieux: tu ne l'oublieras pas*».

Maintenant Dieu avait pourvu, malgré toutes les fautes de Saül, à ce qu'Israël eût «du repos tout à l'entour». L'heure d'Amalek, de l'ennemi cruel et lâche qui massacrait les traînards d'Israël, avait sonné. L'Eternel avait juré que la guerre durerait entre lui et Amalek de génération en génération (Exode 17: 16). Quiconque donc avait à coeur la gloire de Dieu et de son peuple Israël, devait, le moment venu, sans aucune autre considération, détruire entièrement et ne pas épargner celui qui s'était placé contre le peuple, sur le chemin, quand il montait d'Egypte (versets 2, 3). «Sa fin», selon la prophétie que Balaam avait été forcé de prononcer, «devait être la destruction» (Nombres 24: 20). Sans doute Dieu avait pu se servir de lui comme d'une verge sur son peuple désobéissant (Nombres 14: 39-45), mais il n'en restait pas moins l'adversaire par excellence, type de Satan qui, dès le début de la marche du désert, cherche à s'opposer au peuple de Dieu. C'est avec lui qu'est engagée sans trêve la lutte du chrétien, appelé à tenir ferme contre les artifices du diable et à combattre contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes (Ephésiens 6: 11, 12). Dans cette lutte, Israël avait jadis été vainqueur, au moment où, abreuvé de l'eau du rocher, c'est-à-dire goûtant en figure la présence du Saint Esprit consécutive à la mort de Christ; conduit par Josué, Christ, dans la puissance de l'Esprit, il avait été appelé à faire face à ce grand ennemi. *La chair* allait-elle de nouveau pouvoir remplir ce rôle, ou allait-il être démontré qu'elle en était incapable?

Dès l'abord elle s'en montre capable *en apparence*. Saül se lève sur l'ordre de Dieu, se met à la tête du peuple, sépare les Kéniens qui s'étaient montrés amis du peuple de Dieu (Juges 4: 11), et frappe Amalek et tout son peuple. Seulement il n'exécute pas *jusqu'au bout* l'ordre de l'Eternel. C'est ce que la chair ne fera jamais. Elle ne sait pas être inactive jusqu'au bout quand Dieu l'y convie, témoin les sept jours de Guilgal (13: 8); elle ne peut être active jusqu'au bout, témoin notre récit. Pour l'Eternel, ne pas exécuter entièrement son ordre, c'est ne pas l'exécuter du tout. Dieu déclare: «Je me repens d'avoir établi Saül pour roi; car il s'est détourné de moi et *n'a point exécuté mes paroles*» (verset 11).

Chagrin profond pour Samuel! Tout en sachant cet homme rejeté, il intercède pour lui toute la nuit. Toujours Samuel, comme nous l'avons souvent remarqué, prie, intercède, et pour les désobéissants, et pour les méchants, et pour chacun. Il mène deuil, il prie, *mais il obéit*; c'est le propre de la foi, le contraste le plus absolu avec la conduite de Saül. Il est dit: «Samuel cria à l'Eternel toute la nuit, et Samuel *se leva de bonne heure* pour aller à la rencontre de Saül». Ce dernier s'était érigé un trophée, s'attribuant ainsi sa victoire, car la chair, même engagée dans l'oeuvre de Dieu, *ne peut faire cette oeuvre pour Lui*.

Saül dit à Samuel qui vient à sa rencontre: «Béni sois-tu de l'Eternel! j'ai exécuté la parole de l'Eternel». Comme il est prompt à se vanter! Au verset 20, nous le verrons s'excuser, au verset 24, s'accuser avec la même promptitude. Cette promptitude porte bien sa marque.



Mais Dieu ne se paie pas de paroles: «Quel est donc», dit Samuel, «ce bêlement de brebis à mes oreilles, et ce beuglement de bœufs que j'entends?» (verset 14). Saül qui venait de dire: «*J'ai exécuté la parole de l'Eternel*», se décharge maintenant de la faute pour la rejeter sur le peuple, quoique *lui et le peuple* (verset 9) eussent agi de concert. «*Ils les ont amenés des Amalékites, car le peuple a épargné le meilleur du menu et du gros bétail, pour sacrifier à l'Eternel, ton Dieu; et le reste, nous l'avons détruit entièrement*» (verset 15). Dans ce peu de paroles, nous voyons Saül se vanter, accuser ses complices, colorer sa désobéissance du nom de service à l'Eternel. Quel aveuglement! Samuel va l'en convaincre; mais auparavant il lui rappelle qu'au commencement il était modeste, petit à ses propres yeux; c'était son caractère naturel, et Dieu l'avait béni. Pourquoi maintenant s'était-il rebellé contre le commandement de l'Eternel? Saül répond: «*J'ai écouté la voix de l'Eternel, et je suis allé par le chemin par lequel l'Eternel m'a envoyé; et j'ai amené Agag, roi d'Amalek, et j'ai entièrement détruit Amalek. Et le peuple a pris, dans le butin, du menu et du gros bétail, comme prémices de ce qui était voué à l'exécration, pour sacrifier à l'Eternel, ton Dieu, à Guilgal*» (versets 20, 21).

Le sacrifice est pour lui plus que l'obéissance mais «l'Eternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à ce qu'on écoute la voix de l'Eternel? Voici, écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers; car la rébellion est comme le péché de divination, et l'obstination comme une idolâtrie et des théraphim» (versets 22, 23). Le sacrifice sans obéissance, vérité solennelle, ne vaut pas mieux que de se prosterner devant des idoles. Le premier attribut de la foi, c'est l'obéissance. Paul avait reçu son apostolat «pour l'obéissance de la foi parmi toutes les nations» (Romains 1: 5). Il y a du reste bien des choses que Dieu préfère au sacrifice. «J'ai aimé», dit-il, «la *bonté*, et non le sacrifice, et la *connaissance de Dieu* plus que les holocaustes» (Osée 6: 6). «Allez et apprenez», dit le Seigneur aux pharisiens, «que je veux *miséricorde* et non point sacrifice» (Matthieu 9: 13).

L'obéissance est ce qui caractérise tous les hommes de foi, depuis Abraham, le père des croyants, qui «obéit, ne sachant où il allait».

Or voici, pour Saül, le résultat de sa désobéissance: «Parce que tu as rejeté la parole de l'Eternel, il t'a aussi rejeté comme roi» (verset 23). Autrefois, à Guilgal, l'Eternel lui avait dit par Samuel: «Ton règne ne subsistera pas» (13: 14). Maintenant le coup final est porté: «Dieu t'a rejeté».

Comment Saül reçoit-il cette sentence? Il confesse son péché, mais sans humiliation, sans contrition, espérant encore pouvoir en éviter les conséquences. «J'ai péché, car j'ai transgressé le commandement de l'Eternel et tes paroles, car j'ai craint le peuple et j'ai écouté leur voix». Quelques excuses toujours, mais une promptitude bien étonnante à confesser le mal, nié quelques instants auparavant. Il n'y a, en tout cela, aucun exercice de conscience. Saül préfère alléguer sa lâcheté devant le peuple, comme circonstance atténuante, que de prendre entièrement le péché sur lui. Quelle différence avec cet autre: «J'ai péché contre l'Eternel», sorti de la conscience atteinte de David après sa chute! Saül espère obtenir ainsi le pardon et être restauré. Il est trop tard; la sentence est définitive, car Dieu est Dieu, et «la

sûre Confiance d'Israël ne ment point et ne se repent point». «J'ai péché», dit le malheureux roi une seconde fois; «*honore-moi* maintenant, je te prie, en la présence des anciens de mon peuple et en la présence d'Israël» (verset 30). Jusqu'au bout, c'est lui-même et sa propre réputation qu'il a en vue. Samuel l'honore en effet, mais l'abandonne ensuite. Tant que Dieu n'a pas exécuté la sentence sur les pouvoirs établis par lui, nous avons à les reconnaître.

«Saül se prosterna devant l'Eternel», sans profit pour Dieu et pour lui. Dès lors la sentence de Dieu contre Amalek est confiée aux mains de Samuel; c'est lui qui met Agag en pièces à Guilgal, puis il se rend à Rama, maison de son père, mais pour lui le lieu des pleurs et du deuil. Saül se rend dans sa maison, et il y a désormais séparation complète entre lui et le prophète.

## Chapitres 16-31 : David ou le roi selon la grâce

### Chapitre 16

Ici commence l'histoire du vrai roi selon Dieu, celle du roi selon la chair étant virtuellement terminée par son rejet définitif.

Ce chapitre, comme nous allons le voir, nous donne une idée générale de la position de David avant de s'asseoir sur le trône. Mais auparavant nous considérerons certains détails, très importants pour nous, du caractère de Samuel.

Quand il s'agit des pensées humaines, même d'un juge et prophète, nous trouvons qu'elles ne sont pas meilleures que chez tout autre homme, et la Parole nous en offre bien des exemples. Ce n'est pas qu'il s'agisse ici de manquements positifs, mais Samuel trahit, par sa manière de penser, un état qui n'est pas celui d'une vraie communion avec Dieu. Saül ayant été rejeté, Samuel continue à mener deuil sur lui, au point que Dieu doit le reprendre: «Jusques à quand mèneras-tu deuil sur Saül?» (verset 1). Puis, au lieu de se réjouir de ce que Dieu a trouvé «*un roi pour Lui*», il répond: «Comment irai-je? Dès que Saül l'entendra, il me tuera» (verset 2). Comment irai-je? quand Dieu lui dit d'aller! N'en avait-il pas été de même pour son serviteur Moïse (Exode 4) qui, devant les ordres de l'Eternel, soulevait des objections basées en apparence sur l'humilité (Exode 3: 11), sur la défiance des hommes (4: 1) et de soi même (4: 10), mais qui, sous des dehors estimables, cachaient en somme l'incrédulité et la défiance du coeur naturel?

Enfin, au verset 6, voyant Eliab, le premier-né d'Isaï, il dit: «Certainement l'oint de l'Eternel est devant lui» (verset 6). Même cet homme de Dieu juge selon l'apparence, et Dieu est obligé de le reprendre en disant: «L'Eternel ne regarde pas à ce à quoi l'homme regarde; car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Eternel regarde au coeur» (verset 7). Samuel jugeait donc ici comme un homme, et son discernement s'arrêtait aux mêmes qualités extérieures que Saül avait possédées. Dieu descend, avec une grâce touchante, à reprendre et à instruire son serviteur sur tous ces points.

Aussi la foi finit-elle par avoir le dessus: «Samuel fit ce que l'Eternel avait dit», et s'en vint comptant sur la parole de Dieu pour le diriger. Dès qu'il eut appris que l'Eternel regarde au coeur, il se montra fidèle et sa communion avec Dieu se fit jour, car il jugea immédiatement

que «l'Eternel n'avait pas choisi» les autres fils qu'Isaï, leur père, fit passer devant le prophète. Enfin il oignit le seul d'entre eux que l'Eternel eût choisi. Une fois dans le chemin de Dieu, Samuel ne craint plus. Tandis que les anciens de Bethléhem viennent «tremblants à sa rencontre», lui, qui tremblait auparavant, les rassure.

David paraît sur la scène. Son caractère est remarquable dès le début de sa carrière. Oublié de son père, qui ne se souvient de lui qu'à la demande pressante de Samuel, méprisé de ses frères, dont l'aîné le taxe même «d'orgueil et de méchanceté de coeur» lorsque l'Esprit de Dieu le fait agir (17: 28); enfin, inconnu de Saül, auquel ses qualités ont été révélées (verset 18), qui l'aime beaucoup (verset 21) pour sa bonté et les soins dont il l'entoure, mais oublie si bien son origine, qu'il demandera plus tard à Abner de qui ce jeune homme est fils (17: 55). Tel est le caractère de David quant à ses relations. Voici maintenant son apparence extérieure: «Or il avait le teint rosé, avec de beaux yeux, et il était beau de visage» (verset 12).

Ce monde présente différents genres de beauté. Saül était «homme d'élite et beau, et il n'y avait aucun des fils d'Israël qui fût plus beau que lui (\*)». Eliab aussi, avait une belle apparence qui captivait les regards de Samuel, mais cette beauté seule n'a de valeur qu'aux yeux des hommes. Il est un autre genre de beauté qui peut s'allier chez les hommes de foi avec la beauté extérieure, mais que Dieu estime comme étant le reflet de son caractère, la beauté d'une âme pure ou d'une foi simple, le rayonnement d'un coeur dont le mal et le péché sont exclus, d'un coeur qui n'a pas de fraude. C'est la beauté du petit enfant Moïse, dont la Parole dit: «Il était divinement beau», c'est-à-dire «*beau pour Dieu*» (Actes des Apôtres 7: 20). C'est la beauté de Joseph, «beau de taille et beau de visage», mais nazaréen entre ses frères (Genèse 39: 6); c'est la beauté de Daniel (Daniel 1: 4), humblement attaché à Dieu pour se garder des souillures du monde; c'est enfin la beauté de David se développant dans le désert, auprès des parcs de brebis, où il faisait en secret l'expérience de la force et de la gloire de son Dieu.

(\*) Absalom était beau et «dans tout Israël il n'y avait pas d'homme beau comme lui, et si fort à louer pour sa beauté» (2 Samuel 14: 25).

Mais cette beauté morale ajoutée à la beauté physique et cependant toujours incomplète, qu'est-elle en présence de la beauté de Christ? Il était sans apparence extérieure, plus défait de visage qu'aucun fils des hommes, mais toute la gloire morale qui le remplissait, rayonnait sur sa face et faisait la lumière tout autour de Lui. La grâce était répandue sur ses lèvres, aussi est-il dit de Lui: «Tu es plus beau que les fils des hommes; c'est pourquoi Dieu t'a béni à toujours» (Psaumes 45: 2).

Dans tous ces hommes de foi, comme dans leur parfait modèle, la vraie beauté n'est en effet pas autre chose que *le resplendissement de la grâce*. David est le roi selon la grâce et son nom signifie «Bien-aimé». Ce caractère fait nécessairement de lui l'homme souffrant, l'homme affligé ici-bas, vrai type du Sauveur.

Mais celui qui connaît Jésus trouve en Lui, non seulement la perfection de l'homme humble et de l'homme de douleurs, mais aussi d'autres caractères, et tout d'abord la *beauté*

*de la force*. Comme David, «homme fort et vaillant» pour ses amis (16: 18), le Seigneur est pour les siens Celui qui calme la mer et la tempête, devant la majesté duquel ses ennemis reculent et tombent en arrière, qui dit «Je veux» et la chose est faite, qui lie l'homme fort et par ses miracles le dépouille de ses biens.

Comme David, il est «un homme de guerre» et s'il est vrai qu'il viendra à Sion, humble comme jadis et monté sur un âne et sur un poulain, le petit d'une ânesse (Zacharie 9: 9), il est tout aussi vrai qu'il ceindra son épée sur son côté, homme vaillant, dans sa majesté et sa magnificence, et que sa droite lui enseignera des Choses terribles (Psaumes 45: 3, 4), qu'il sera assis en vainqueur sur le cheval blanc, suivi des armées du ciel et frappant les nations avec l'épée à deux tranchants qui sort de sa bouche (Apocalypse 19: 11-16).

Comme David encore, il a «l'intelligence des choses» (verset 18), car «Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance» (Actes des Apôtres 10: 38), et «l'Esprit de l'Eternel repose sur lui, l'esprit de sagesse et *d'intelligence*, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel» (Esaïe 11: 2).

Enfin, comme «l'Eternel était avec David», à bien plus forte raison est-il avec Christ. Oui, «Dieu était avec lui» (Actes des Apôtres 10: 38).

La providence de Dieu amène David à la cour du roi, mais il faut, avant qu'il règne, que sa foi soit mise à l'épreuve par toutes sortes de souffrances. Il lui faudra être l'homme dépendant, l'homme humilié, méprisé, haï, persécuté; il fera au milieu de cette vie de renoncements et de combats, l'expérience que son Dieu suffit à tout. L'oint de l'Eternel sera ainsi éprouvé pendant de longues années, pour manifester aux yeux du peuple toutes les qualités de la grâce qui constituent, selon Dieu, les droits de David au trône d'Israël et à la gloire. Cette grâce triomphe dans ses sentiments à l'égard de Saül, son ennemi acharné.

A peine David est-il appelé au trône que l'état moral de Saül change entièrement. Jusqu'à ce jour, l'Esprit de Dieu était avec le roi selon la chair et cela explique chacun des succès de Saül contre les ennemis d'Israël. Maintenant l'Esprit de l'Eternel saisit David (verset 13) et se retire d'avec Saül, laissé en la puissance d'un «mauvais esprit envoyé par l'Eternel» (verset 14). C'est un jugement de Dieu, un châtement sur le roi qui devient *dès lors* dans cette histoire, ce qu'il n'était pas auparavant, le type de l'Antichrist. Dieu montre en même temps, que son Esprit seul est capable de conjurer et de chasser le mauvais esprit, lorsque David prend la harpe pour jouer de sa main devant Saül.

## **Chapitre 17**

Le chapitre 16 nous a présenté le tableau général du *caractère* de David dans sa position comme oint de l'Eternel et, d'une manière particulière, dans ses rapports avec Saül. Le chapitre 17 recommence, pour ainsi dire, le tableau de son histoire à un autre point de vue. De là cette répétition, en apparence superflue, de ses relations de famille que nous trouvons aux versets 12 et 13.

Ce qui nous est présenté maintenant, ce n'est plus le caractère, mais la *carrière* et l'*activité* de David, type de Christ, dès son début jusqu'à son résultat final et définitif, la victoire complète sur Goliath. En un mot, toute l'histoire de Christ, vainqueur de Satan, est résumée dans cette période de l'activité de David. Les Philistins avaient été déjà vaincus maintes fois, mais non leur chef, le géant Goliath. Il se présente, sûr de sa force, devant le peuple assemblé et le met au défi; et quand il a réussi à inspirer la terreur à ceux qu'il veut asservir, il s'écrie: «Moi, j'ai outragé aujourd'hui les troupes rangées d'Israël!» Il ne sait pas que ce n'est pas avec Israël mais avec Dieu qu'il a à compter, et qu'il outrage Celui-ci en outrageant son peuple. C'est ce qui le perd.

Quant à David, il se présente ici (verset 17) comme l'envoyé de son père auprès de ses frères; c'est par eux que commence son service. Mais le but de Dieu est une délivrance qui s'étend bien au delà de ce cercle restreint. Joseph avait fait de même (Genèse 37: 14) et était devenu non seulement sauveur de ses frères, mais aussi sauveur et maître de l'Egypte.

David part pour sa mission, ayant déjà exercé un ministère secret dans le désert où il gardait les brebis. C'est là qu'il avait frappé et le lion et l'ours, type de Christ quand il liait l'homme fort. Avant d'entrer en lutte avec le Philistin, il avait opéré la délivrance des brebis de son père quand l'ennemi cherchait à les ravir et à les dévorer (\*). Christ a fait de même pendant sa vie; aucune des brebis que le Père lui avait données, n'a été perdue. Il a lié l'homme fort pour mettre en liberté ceux qui étaient foulés et pour publier l'an agréable du Seigneur (Luc 4: 18, 19). Il s'est mis seul à la brèche, en disant: «Laissez aller ceux-ci». Mais il avait bien plus à faire que cela, car il fallait *anéantir* la puissance de l'ennemi lui-même.

(\*) Voyez pour le lion et l'ours: Proverbes 28: 15; Lamentations de Jérémie 3: 10; Amos 5: 19.

Comme Christ, David est ici un vrai serviteur. Il «se lève de bonne heure le matin» (verset 20) et prend sa charge, pour accomplir la volonté de son père. Déjà oint, il est pour ce service l'homme de l'Esprit, tout en gardant son caractère d'humilité auprès des parcs de brebis.

Il arrive au camp, où sa confiance en Dieu et sa foi sont taxées par ses frères d'orgueil et de méchanceté de coeur (verset 28). C'est ce que nous aussi nous rencontrerons toujours en suivant la simple marche de la foi. Nos proches ne peuvent pas mieux comprendre nos mobiles que les frères du Seigneur ne comprenaient les siens. David répond à Eliab: «Qu'ai-je fait maintenant? N'y a-t-il pas de quoi?» (verset 29). Qu'avait-il donc fait pour que l'outrage tombât sur lui? N'y avait-il pas de quoi descendre vers ses frères, quand le Dieu d'Israël était journellement outragé par l'ennemi?

David s'enquiert de ce qui sera fait à l'homme qui aura frappé le Philistin et enlevé l'opprobre de dessus Israël (verset. 26). Il apprend que le roi enrichira l'homme de grandes richesses, lui donnera sa fille, et affranchira la maison de son père. Mais ce n'est pas pour obtenir cette récompense qu'il se met en campagne; c'est pour Dieu, pour la délivrance d'Israël, pour faire connaître l'Eternel à toute la terre, et à toute la congrégation comment s'opère le salut de Dieu (versets 46, 47). Sans doute sa victoire lui donne, comme à Christ, de

grandes richesses, une épouse et l'affranchissement de la maison de son père, mais c'est le *résultat* plus que le but de son oeuvre.

David annonce à Saül l'acte qu'il va accomplir (verset 32). Le roi qui ne songe qu'à des moyens humains veut lui fournir ses armes; mais David ne peut marcher avec des armes appartenant à la chair, et même ne l'a jamais essayé. Il ne veut pas d'autres instruments de combat que ceux avec lesquels le berger défend ou ramène ses brebis. Pour nous, la Parole est cette arme dont la foi seule peut se servir; elle renverse Satan. Rien de ce que l'homme a forgé ne peut avoir aucune part dans un combat pareil.

Quand il se présente devant le Philistin, quoique «homme fort et vaillant et homme de guerre» (16: 18), David n'a rien de l'apparence d'un guerrier. Sa beauté même, reflet de la grâce de l'Eternel, est un objet de mépris pour Goliath (verset 42). Mais il est ici le représentant de Dieu que le Philistin a outragé. Glorifier ce Dieu que Satan avait déshonoré, tel était le but de David, tel a été le but de Christ. Leur force consistait à combattre en son nom: «Je viens à toi *au nom* de l'Eternel des armées, que tu as outragé» (verset 45). Dans l'esprit de David, pas un doute sur le résultat de la lutte. «En ce jour, l'Eternel te livrera en ma main» (verset 46). Souvent, engagés dans le combat, nous doutons; même un Jonathan n'est pas certain du résultat et dit «Peut-être» (14: 6); ici, rien de semblable; foi absolue ayant le secret de l'Eternel et comptant sur de grandes choses. David est ici le vrai type de Christ, car il représente Dieu devant l'ennemi.

Du premier coup, sa fronde atteint Goliath au front; tombé, *il le tue* avec ses propres armes (verset 51). C'est *par la mort* que Christ a vaincu celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable. Ensuite le vainqueur se retire dans sa propre tente (verset 54), emportant les trophées de sa victoire, comme Christ est monté dans sa demeure, emmenant «la captivité captive».

La défaite de Goliath est celle des Philistins; le monde, comme son chef, est maintenant un ennemi vaincu, devant lequel nous avons bon courage, bien que, d'autre part, l'angoisse ou les tribulations doivent nous accompagner.

Quoiqu'il eût obtenu du soulagement par le fils d'Isaï, Saül ne connaissait pas l'origine de David. «De qui», dit-il à Abner, «ce jeune homme est-il fils?» Cela ne rappelle-t-il pas l'ignorance des Juifs, en Jean 7, au sujet de l'origine de Christ et de l'endroit d'où il venait? Saül ne le connaît pas davantage quand il se présente, portant en ses mains le gage assuré de la victoire.

## **Chapitre 18**

Nous entrons ici dans une troisième période de l'histoire de Jonathan.

Au chapitre 13, il avait remporté une victoire sans profit pour le peuple de Dieu. Au chapitre 14, une grande délivrance avait été opérée par l'énergie de sa foi, déployée dans le combat contre l'ennemi. Ici, Jonathan entre en relation personnelle avec David, le vainqueur de Goliath. En type, il est celui qui connaît un Christ ayant vaincu Satan par la mort, et

cependant rejeté du monde. Cette connaissance correspond à celle que les chrétiens ont aujourd'hui, bien que Jonathan soit *proprement* le type du résidu d'Israël, auquel le Seigneur se fera connaître avant de prendre le royaume, et qui aime Christ, quoiqu'il soit encore le rejeté du peuple.

Jonathan avait jusqu'ici le caractère du jeune homme fort dans la foi qui avait livré combat à l'ennemi; il va maintenant plus loin; son âme se lie à l'âme de David en l'entendant parler. Il apprécie bien moins ses avantages extérieurs que la beauté morale dont ses paroles sont empreintes; il trouve en David une âme à laquelle répond la sienne; entre eux se forme soudain un lien spécial d'amour et de communion, produit par le charme de la parole de David.

La puissance de Dieu ayant aidé Jonathan, il aurait pu être induit à s'attribuer quelque force; il voit et entend David, *et réalise aussitôt qu'il n'est rien*. Ce qu'il possède, n'est bon qu'à être présenté en hommage au vainqueur; il se dépouille de ce qui lui appartient pour en parer David, seul digne à ses yeux. A lui, la robe et les vêtements de Jonathan, signes de sa dignité royale; à lui, son épée, agent de ses victoires; à lui, l'arc et la ceinture de sa force, car toute force appartient au fils d'Isaï! (verset 4).

Non seulement il lui donne tout, mais *«il l'aime comme son âme»* (verset 1). Ce ne sont plus la force et l'énergie qui sont en jeu chez lui, mais des affections attirées par cet aimant tout puissant, le caractère parfait de l'oint de l'Eternel. A cet amour de Jonathan répond celui de son ami. «Tu étais pour moi plein de charmes», s'écriera David, dans le deuil de son cœur, au jour sombre où son frère lui sera enlevé (2 Samuel 1: 26).

Saül croit avoir des droits sur David; il «ne lui permet pas de retourner à la maison de son père» (verset 2), tandis que Jonathan qui a l'intelligence de la foi, *fait alliance avec David* (verset 3), cherche sa protection, reconnaît qu'il n'y a de sécurité qu'auprès de lui. La foi est à la base de l'amour de Jonathan; il le montre bien, en saluant David comme le vrai roi.

La suite de ce chapitre nous présente les progrès de David et de Saül, progrès de l'un en bien, de l'autre en mal. Un sentiment d'animosité produit par Satan, conduit nécessairement à d'autres; il suffit que l'ivraie soit semée par l'ennemi dans le mauvais cœur de l'homme, pour qu'elle croisse ensuite d'elle-même et finisse par envahir tout l'être. «Saül fut très irrité... et il dit: On en a donné à David dix mille, et à moi, on m'a donné les mille: il n'y a plus pour lui que la royauté» (verset 8). Ce n'est pas encore l'irritation contre David, mais contre l'opinion des hommes qui élèvent celui-ci en rabaissant le roi, au moment même où la foi de Jonathan sacrifiait tout pour le bien-aimé. C'est que la chair ne supportera jamais de n'être rien en la présence de Christ.

Dès lors Saül *eut l'oeil sur David* (verset 9). Le lendemain le fond de son cœur se montre; le mauvais esprit le saisit. Quand il était parmi les prophètes, il avait pu en imposer comme étant sous la dépendance de l'Esprit de Dieu; livré à Satan, les fruits de son mauvais cœur se montrent instantanément, et cet homme qui «prophétise dans l'intérieur de la maison», jette sa lance pour «frapper David et la paroi» (versets 10, 11).

Au verset 12, Saül a peur de David et, ne pouvant supporter sa présence, «l'éloigne de lui», tout en lui donnant un honneur apparent, car il l'établit «chef de millier». Cet honneur, et c'est ce qu'il désire, ôte David de devant ses yeux, mais livre le pauvre roi à toutes les suggestions de l'orgueil et de la haine, quand il n'a plus en sa présence son serviteur, modèle d'humilité et de grâce. Malheureux Saül! il se prive volontairement de la seule personne qui puisse le soulager et lui être un rempart contre les assauts de Satan.

Bientôt le roi, déjà meurtrier dans son cœur et en réalité (verset 11), cherche, d'une manière insidieuse, à se débarrasser de l'objet de sa haine, Il promet sa fille Mérah à David, mais cela n'est qu'apparence. «Combats les combats de l'Eternel», lui dit-il, plein de respect extérieur, tandis qu'au fond bouillonne la haine et le désir que «la main des Philistins soit sur lui» (versets 17-19).

Mical, seconde fille de Saül, aime David. Saül se dit: «Je la lui donnerai, et elle lui sera en piège, et la main des Philistins sera sur lui» (verset 21). Dans sa pensée, cette union est un nouveau moyen de perdre son futur gendre. Il use de dissimulation et commande à ses serviteurs de parler secrètement à David, en disant: «Voici, le roi prend plaisir en toi, et tous ses serviteurs t'aiment» (verset 22). Il s'attribue des sentiments d'affections, afin de pousser plus sûrement son serviteur à sa perte.

La grande humilité de David, devant les offres du roi ne fait qu'engager ce dernier plus avant dans son mauvais dessein. Jamais la haine et l'orgueil de l'homme ne pourront comprendre l'humilité et l'amour de Christ.

David ayant remporté la victoire et acceptant pour femme la fille du roi, parce qu'on lui demande en échange la destruction des ennemis de l'Eternel, les ruses de l'adversaire sont définitivement déjouées.

Le résultat pour Saül, c'est que sa peur grandit et que sa haine devient une inimitié constante: «Saül eut encore plus peur de David; et Saül fut ennemi de David tous ses jours» (verset 29).

Durant cette période, nous constatons les progrès de David en toutes choses et dans toutes les directions: «David allait partout où Saül l'envoyait, et il prospérait... et il était agréable aux yeux de tout le peuple, et même aux yeux des serviteurs de Saül» (verset 5). «L'Eternel était avec lui... Et David sortait et entrait devant le peuple. Et David était sage dans toutes ses voies; et l'Eternel était avec lui... Et tout Israël et Juda aimaient David, car il sortait et entrait devant eux» (versets 12-16). Toutes ces qualités rendent nécessairement David aimable; mais il ne faut pas oublier que l'amour des hommes a beaucoup de caractères divers, et qu'un seul de ces caractères a quelque valeur aux yeux de Dieu.

Les filles d'Israël, le peuple, les serviteurs de Saül, aiment David pour ses *délivrances*. Saül même, à un moment donné (16: 21), «aime beaucoup» David, à cause du *soulagement* qu'il apportait à ses maux. Mical aime David *selon la nature*, ce qui ne l'empêche pas de le mépriser dans la suite (2 Samuel 6: 16). Jonathan l'aime enfin du seul vrai, du seul bon, du seul durable amour; il l'aime comme son âme; il le chérit pour ce que David est *en lui-même*.



David prospérait donc, plus que tous les serviteurs de Saül, et son nom fut en grande estime (verset 30); belle image du Seigneur au début de sa carrière! (Luc 4: 15).

### Chapitre 19

Au chapitre précédent, Saül avait usé de voies détournées pour se débarrasser de l'oint de l'Eternel; il ourdit ici une véritable conspiration contre lui: «Saül parla à Jonathan, son fils, et à tous ses serviteurs, de faire mourir David» (verset 1). Jonathan prêche la grâce à son père, en lui représentant ce que David *était*, ce qu'il *avait fait* pour lui, *au prix de sa propre vie*, et en lui rappelant que lui-même, Saül, s'en était réjoui d'abord, après avoir été témoin de ces choses: «Tu l'as vu et tu t'en es réjoui» (verset 5). Comme l'activité de David était supérieure à tout ce que Jonathan avait pu faire pour lui (et il en avait conscience), quoiqu'il aimât David comme son âme!

Saül écouta la voix de Jonathan et jura: «L'Eternel est vivant, si on le fait mourir!» (verset 6). En présentant la grâce au coeur de l'homme naturel, Dieu permet que le mal y subisse un arrêt de développement momentané; mais ce n'est point la conversion. La pensée meurtrière de Saül est changée, et cependant Saül ne se repent pas. Il revient de sa décision, prend une résolution nouvelle, devant les exhortations d'un homme de foi, mais à peine est-elle prise qu'il ne se montre en aucune manière libre de ses mouvements, et prouve par sa conduite qu'il est un pauvre esclave de Satan.

David, lui, ne change pas. «Il fut devant Saül comme auparavant» (verset 7). La grâce qui l'a conduit jusqu'ici, reste empreinte sur lui et sur sa conduite.

Un nouveau triomphe de David réveille le mauvais esprit qui s'est emparé de Saül. Tant que le croyant ne trouble pas Satan par des victoires remportées sur ses créatures, son hostilité reste comme endormie, mais sa haine mortelle se réveille bientôt. On le voit pour David au moment même où le mauvais esprit semble dompté par les secours de grâce que David procure au roi. Il arrive alors un moment où tout ce que le croyant peut faire, c'est de fuir, et d'échapper comme l'oiseau du filet de l'oiseleur. Maintenant la mort de David est décrétée irrévocablement. Mical ayant pour motif l'affection naturelle qu'elle porte à David, lui vient en aide à sa manière, Dieu se servant ici des sentiments humains qui la faisaient agir (versets 11-17).

Ce passage nous apprend aussi qu'il y avait un théraphim dans la maison de David. Certes, il ne lui rendait pas culte, mais sa présence nous permet de conclure qu'il le supportait. Le théraphim n'était pas proprement une idole, et la Parole a soin de les distinguer l'un de l'autre (voyez Osée 3: 4; Zacharie 10: 2; 1 Samuel 15: 22, 23; 2 Rois 23: 24; Ezéchiél 21: 26; Genèse 31: 19, 30, 32-35; Juges 17: 3-5; 18: 17, 18, 20). Le théraphim est quelque chose d'inférieur à l'idole, une espèce de demi-dieu, ayant pour domaine la maison, revêtu d'une certaine importance, et qu'on consulte même à l'occasion. De telles superstitions conduisent vite aux vraies idoles; c'est bien ainsi que Jacob en avait jugé, quand il disait à Laban de reprendre «ses dieux» (Genèse 31: 32). Souvent le croyant manque d'énergie pour bannir de sa famille ces occasions de chute, et chacun de nous doit y prendre sérieusement garde, alors même que,

semblables à Jacob et David, nous ne leur attribuerions personnellement aucune influence sur notre vie. Evidemment le théraphim avait été introduit dans la maison de David par Mical, cette fille de Saül, qui était ainsi en piège à l'homme de Dieu.

Mical évite la colère de son père en se donnant, vis-à-vis de lui, l'apparence d'être une ennemie de David, contrainte par ses menaces à le laisser échapper: «Laisse-moi aller, pourquoi te tuerais-je?» (verset 17). Combien son coeur diffère de celui de Jonathan, qui prenait ouvertement, à ses propres risques et périls, la défense de celui qu'il aimait tendrement.

«David s'enfuit, et il échappa; et il vint vers Samuel à Rama, et lui rapporta tout ce que Saül lui avait fait; et ils s'en allèrent, lui et Samuel, et ils habitèrent à Naïoth» (verset 18). David va tout dire à Samuel, *représentant de Dieu et prophète*. Il devient son compagnon, et tous deux habitent ensemble. *Tel est, pour David, le résultat de l'épreuve.*

Ceci nous amène à considérer les Psaumes qui nous parlent des afflictions de David. Nous supposons qu'aucun de nos lecteurs n'ignore que les Psaumes sont des chants prophétiques, décrivant les circonstances morales que traversera le résidu croyant d'Israël aux derniers jours. Ce résidu sera soutenu dans la tribulation par l'Esprit de Christ, qui a passé en grâce par des circonstances analogues, mais bien plus terribles, puisque Sa marche d'obéissance, de dépendance, d'intégrité, de sainteté et d'amour, n'a eu d'autre résultat que la mort, et qu'il n'a été délivré que «d'entre les cornes des buffles». Il est donc naturel de voir David employé comme organe principal pour exprimer prophétiquement les sentiments du résidu et ceux de Christ. Sa vie n'est-elle pas, comme nous l'avons déjà constaté tant de fois, un type frappant de celle du Messie qui devait venir, et n'a-t-il pas passé comme tel, à travers toutes les phases d'un rejet, d'humiliations et de persécutions qui, sauf la mort, représentent les souffrances du Sauveur? Nous ne disons pas ces mots avec le dessein d'entrer plus longuement dans ce sujet, si souvent traité en détail par d'autres, mais afin de faire ressortir que les Psaumes de David, qui nous portent si haut et si loin dans l'avenir prophétique, sont, en tout premier lieu, sortis de ses expériences personnelles, et qu'on peut y trouver une expression fidèle de l'état de son coeur dans l'épreuve, des résultats produits par la discipline de Dieu à son égard, et des ressources qui furent sa part quand la tribulation s'abattait sur lui. C'est uniquement à ce point de vue restreint que nous considérerons, au fur et à mesure des événements, les Psaumes qui s'y rapportent.

Le récit de ce chapitre a sa contre-partie au Psaume 59, inspiré «quand Saül envoya et qu'on surveilla la maison de David, afin de le faire mourir». Tandis que les envoyés de Saül, hommes de sang, assemblés contre lui, faisaient la nuit le tour de la ville, le coeur de David s'adressait en supplications à l'Eternel, attendant de Lui la délivrance (versets 1, 2), certain qu'il userait de grâce envers lui (verset 10), car ce n'était ni pour «sa transgression, ni pour son péché» qu'on cherchait sa vie, mais parce qu'il appartenait à l'Eternel. Il ne demande pas, pour le moment, que Dieu extermine ses ennemis (verset 11), qu'il tue Saül, afin que le peuple de David n'oublie pas ces choses. Il faut que le roi profane reste debout, jusqu'à ce que la

patience de l'oint de l'Eternel ait eu son oeuvre parfaite. Plus tard, Dieu consumera l'ennemi, afin d'établir Son règne.

N'est-il pas touchant de voir cet homme de Dieu, au moment même où il est serré de si près, et où sa vie peut être tranchée, tout occupé du Seigneur, de ses desseins et de ses délivrances? En effet, il ne met en question ni l'amour de Dieu, ni sa volonté de le délivrer. «Et moi, je chanterai ta force, et, dès le matin, je célébrerai avec joie ta bonté» (verset 16). Dès le matin? alors que les ennemis «hurlaient comme des chiens», dans cette angoissante nuit, en surveillant sa maison et en faisant le tour de la ville! Il était donc sûr de la délivrance, parce qu'il comptait sur Dieu, et il peut ajouter, dans ce péril extrême, anticipant cette délivrance: «*Tu m'as été une haute retraite et un refuge au jour où j'étais dans la détresse!*» (verset 16).

Revenons à notre chapitre. Aux versets 19-24, tout l'effort de Saül contre David échoue, et cependant il le fait poursuivre par ses messagers sous l'égide même de Samuel. Ces instruments de l'ennemi subissent, contre leur gré, l'influence de l'Esprit de Dieu par lequel ils prophétisent, sérieux avertissement qui ne les convertit ni ne les sauve. Saül même, et non pour la première fois de sa vie, est obligé ici de prophétiser par l'Esprit de Dieu. Au chapitre 18: 10, il l'avait fait par le mauvais esprit qui s'était emparé de lui. Dieu peut parler par la bouche d'un Saül qui, à d'autres moments, est le porte-voix de Satan; il peut le faire aussi par la bouche d'un Balaam ou d'un Caïphe. Cela prouve seulement que Dieu se sert de tous comme d'instruments, si cela lui convient; mais il faut distinguer entre l'action *vivifiante* du Saint Esprit et ses diverses opérations *en puissance*. La puissance peut communiquer une grande connaissance de la Parole, peut-être aussi l'énergie qui utilise cette connaissance pour d'autres; la puissance peut opérer des miracles, mais jamais elle ne nous amène à nous juger nous-mêmes et à saisir Christ comme répondant à nos besoins. Elle ne donne ni la repentance, ni la foi; il faut une oeuvre de l'Esprit *dans le coeur* pour atteindre la conscience, pour donner le sentiment du péché, pour amener l'âme à Dieu. Sans cela il n'y a pas de vie nouvelle. Le coeur de Saül et de ses messagers n'était pas changé, mais Dieu s'était emparé de leurs esprits par la prophétie, afin de mettre à nu leur folie et de sauver David, son bien-aimé.

## Chapitre 20

«David s'enfuit de Naïoth, en Rama, et vint, et dit devant Jonathan: Qu'ai-je fait? Quelle est mon iniquité, et quel est mon péché devant ton père, qu'il cherche ma vie?» (verset 1). Tandis que l'homme naturel reste sous le terrible: «Qu'as-tu fait?» adressé jadis à Caïn (Genèse 4: 10), le juste par la foi, persécuté sans cause, peut dire comme David: «Qu'ai-je fait?» Mais David ne pouvait parler ainsi que dans ce moment de sa carrière. Plus tard, sous la persécution de son fils Absalom, il ne pouvait plus dire: «Qu'ai-je fait?» Plus tard encore, quand il avait commis le grave péché de dénombraer le peuple, il est obligé de confesser à Dieu sous le jugement: «J'ai grandement péché dans *ce que j'ai fait*» (2 Samuel 24: 10). Et cependant, au moment même où il était discipliné, il nous est présenté comme un type de Christ, se mettant à la brèche pour sauver son peuple, quand il dit: «Voici, moi j'ai péché, et moi j'ai commis l'iniquité; mais ces brebis, *qu'ont-elles fait?*» (verset 17).

Mais un seul pouvait dire: «Je fais toujours les choses qui plaisent à Celui qui m'a envoyé»; un seul pouvait recevoir, au dernier moment de sa carrière, le témoignage sorti de la bouche du brigand converti: «Celui-ci *n'a rien fait qui ne se dût faire*» (Luc 23: 41).

David, type si précieux de Christ, reçoit aussi ce témoignage public devant Saül, par la bouche de Jonathan: «Pourquoi serait-il mis à mort? Qu'a-t-il fait?» (verset 32). Quel privilège pour le croyant d'avoir, par le Saint Esprit, la possibilité d'imiter le Seigneur en cela, comme en toute autre chose. Seulement, pour produire ce fruit de justice, jamais le Seigneur n'eut besoin de discipline comme David ou nous-mêmes. Toutes ses afflictions étaient, d'une part, le fruit et le témoignage de sa grâce envers nous, et faisaient ressortir, d'autre part, la perfection absolue qui était en Lui, soit dans sa vie, soit dans sa mort. En Lui, l'offrande du gâteau, comme l'holocauste, faisait monter «une odeur agréable à l'Eternel» sans aucun mélange.

Nous verrons plus d'une fois, même dans cette période de sa vie, où David pouvait dire: «Qu'ai-je fait?» certains détails de sa conduite nécessiter l'intervention de Dieu en discipline. C'est ainsi que nous trouvons ici même, au verset 6, un manque de vérité qui, pour être compréhensible, n'en est pas moins condamnable. La vérité en David était au-dessous de la grâce: il était réservé à la Parole faite chair d'apporter dans ce monde la grâce sans mélange unie à la vérité parfaite (Jean 1).

Tandis que David, homme de foi, connaît parfaitement le danger que sa fidélité lui attire et, ne voyant qu'un pas entre lui et la mort (verset 3), sait que son unique ressource est en Dieu, Jonathan compte encore sur l'aide qu'il croit pouvoir procurer à son ami (verset 2). Il a quelque confiance dans le caractère de son père; il souhaite que l'Eternel soit avec David *comme il a été avec Saül* (verset 13). En réalité, il n'atteint pas un niveau élevé d'intelligence spirituelle, ni d'appréciation du coeur humain. Il en est toujours ainsi pour le croyant quand, par des liens quelconques, il est associé au monde. Jonathan n'a pas encore compris que Dieu a rejeté Saül, alors même que, d'autre part, toute sa confiance soit en David. N'est-il pas assuré de sa puissance future et de sa bienveillance? «Tu ne retireras point ta bonté de ma maison, à jamais, non pas même lorsque l'Eternel retranchera chacun des ennemis de David de dessus la face de la terre» (verset 15). Il continue ici à s'oublier lui-même, en proclamant que la royauté appartient à son ami. Et quel moment choisit-il pour se recommander? Celui où David est en fuite, sa vie exposée à chaque instant! N'en est-il pas de même pour nous? N'avons-nous pas trouvé dans un Christ rejeté notre protecteur, notre refuge et toute notre espérance?

Il est beau de voir chez Jonathan cette absence d'égoïsme, en face de celui qui allait hériter de tous les droits que la naissance semblait conférer au fils de Saül. Ah! c'est qu'il aimait David comme son âme; c'est que, dès le commencement, il avait donné force, autorité, royaume, en un mot toutes choses, au fils d'Isaï. Saül s'écriait: «Tous les jours que le fils d'Isaï sera vivant sur la terre, tu ne seras pas établi, ni toi, ni ton règne» (verset 31), car pour lui, établir son fils était plus que toutes les gloires de David. Pour lui, c'était une *honte* d'être avec le vrai roi: «Tu as choisi le fils d'Isaï à ta honte et à la honte de la nudité de ta mère» (verset

30). De telles paroles blessent Jonathan au coeur; il bondit sous l'outrage, mais il était affligé, non pas pour l'injure faite à lui et à sa mère, mais «à cause de David, parce que son père l'avait outragé» (verset 34). Il aime David, déshonoré et maudit par Saül, avec la même ardeur dont il l'avait aimé jadis dans la splendeur de sa jeunesse et de sa victoire.

Jonathan vient au secours de David en cette extrémité. Dans une dernière entrevue, des plus touchantes, «ils se baisèrent l'un l'autre et pleurèrent l'un avec l'autre, jusqu'à ce que les pleurs de David devinrent excessifs» (verset 41). Combien le caractère aimable et sympathique de Jonathan nous attache; et cependant une chose lui manquait, *une seule*; il n'avait pas assez de foi pour *suivre* un roi rejeté. Sa position, il est vrai, rendait un tel pas bien difficile, mais, pour la foi, les difficultés ne devraient pas compter. Jonathan aurait dû partager les afflictions de David autrement que par le coeur, et parce qu'il ne le fit pas, il dut partager plus tard la défaite et la ruine de son père.

## Chapitre 21

Au chapitre précédent, David s'était montré quelque peu inférieur à son caractère. Il en est de même ici, car il ment à Akhimélec et se sert auprès d'Akish d'une ruse qui ne lui fait pas honneur. Et cependant à Nob (versets 1-6), il nous offre l'un des traits les plus importants du Messie rejeté. Cet incident est noté en Matthieu 12: 1-8, Marc 2: 23-28, Luc 6: 1-5.

Dans le premier de ces passages, le Seigneur ayant proclamé (11: 28-30) que le vrai repos se trouvait en Lui, laisse ses disciples libres d'accomplir un acte permis par la loi (Deutéronome 23: 25), mais qui, aux yeux des pharisiens, violait et profanait le sabbat. Il en avait été de même de David à Nob, car c'était un jour de sabbat, le jour où l'on changeait les pains de proposition (conf. Lévitique 24: 8), qu'il s'était présenté devant le sacrificateur. Or pourquoi le Seigneur en agissait-il ainsi? C'est que, comme David, Lui, le Bien-aimé, avait été rejeté par ce peuple que le système légal, ordonné de Dieu, n'avait pu amener à reconnaître son Messie. Le sabbat, signe de l'alliance entre Dieu et son peuple, était donc violé par le fait que le peuple rejetait son Dieu. Il n'y avait plus de repos sous l'ancien système légal. Le Père était obligé désormais de travailler de nouveau, et le Fils lui-même travaillait avec Lui. Le sabbat de l'homme avait pris fin, et le rejet de Dieu, dans la personne de son Fils, avait pour conséquence l'abandon du système légal des Juifs, le droit du fils de l'homme d'user du sabbat comme il l'entendait, et l'introduction d'un nouveau système dans lequel il associait avec Lui ses disciples et ses compagnons. Christ étant rejeté, comme David l'avait été, il n'y avait plus pour la créature de repos dans ce monde, plus de sabbat, mais un repos hors du monde, fondé sur l'oeuvre de la rédemption et que l'on pouvait posséder par la connaissance du Seigneur Jésus.

Un second fait accompagnait le rejet de David. Il s'était fait donner par Akhimélec les pains de proposition que les sacrificateurs seuls pouvaient manger, une fois ôtés de la table. Le pain sorti de devant Dieu était «en quelque sorte commun» (verset 5). En présence du rejet de son roi, quelle valeur pouvaient avoir aux yeux de Dieu les pains de proposition qui présentaient à Dieu le vrai Israël en Christ? Aussi ces pains devaient-ils être remplacés devant Dieu par des pains nouveaux, un nouvel Israël fondé sur Christ, selon le coeur de Dieu. David

pouvait donc considérer ce pain comme profane. La grâce souveraine s'élevait au-dessus des ordonnances légales, car il était plus important de nourrir David et les siens que de garder ce qui était vieilli,

David demande une arme. Akhimélec n'en a pas d'autre que l'épée de Goliath. Cet instrument de la victoire de David était gardé derrière l'éphod enveloppé dans un manteau, soigné et mis à une place d'honneur, sous les yeux mêmes de Dieu. C'est ainsi que le témoin de la victoire de Christ, la mort, par laquelle il a vaincu le prince de la mort, a été porté comme mémorial dans le lieu très-saint où Jésus est entré avec son propre sang.

David dit: «Il n'y a pas d'arme pareille» (verset 9). N'oublions pas que, si David est le type de Christ, il est souvent aussi, dans la même occasion, le type des croyants. Comme David, nous parlons sans armes contre l'ennemi, mais, une seule nous suffit, la mort de Christ et notre mort avec Lui. Nous la trouvons dans le sanctuaire. Il n'y en a point de pareille, et Satan ne peut rien contre l'arme qui l'a vaincu.

Armé de cette manière, David se rend chez Akish, roi de Gath (versets 10-15). Pourquoi donc est-il saisi de frayeur en se présentant devant lui? C'est qu'il y était conduit par sa sagesse naturelle et non par l'Eternel. Pas plus que l'Egypte pour Abraham, la Philistie ne devait être un refuge pour David. Pensant échapper de cette manière à Saül, il échange un ennemi contre un autre, et ne trouve que le déshonneur et le mépris.

Mais il est très consolant de considérer, dans les deux Psaumes qui se rapportent à ce moment de son histoire, les expériences que David a faites et dont le récit historique ne nous parle pas.

Le Psaume 56 fut composé «quand les Philistins prirent David dans Gath (\*)». La défaillance de sa foi l'avait fait chercher un refuge chez ces ennemis d'Israël. Qu'y trouve-t-il? L'homme qui, au lieu de l'aider, l'opprime et voudrait l'engloutir (verset 1). Lui, qu'une crainte charnelle avait amené à fuir Saül, apprend maintenant ce qu'est la chair; lui, que la confiance en l'homme avait fait descendre chez Akish, il apprend maintenant ce que c'est que l'homme. Il n'a trouvé chez lui que dangers et menaces. Ses ennemis s'assemblent, se cachent, observent ses pas et guettent son âme, tordant ses paroles tout le jour, ayant leurs pensées contre lui en mal; mais Dieu lui reste. Il a appris à se confier entièrement en Dieu: «Au jour où je craindrai, je me confierai en toi» (verset 3). C'est la grande leçon que Dieu lui a enseignée. Si Dieu est pour lui, que lui ferait la chair? «En Dieu je me confie, je ne craindrai pas; que me fera la chair?» (verset 4). Que lui ferait l'homme? «En Dieu je me confie; je ne craindrai pas; que me fera l'homme?» (verset 11). Maintenant, délivré de la mort, il désire être gardé de broncher à l'avenir. Rien n'assure notre marche comme l'épreuve, la discipline, et les expériences qui y sont attachées: «Car tu as délivré mon âme de la mort: ne garderais-tu pas mes pieds de broncher, pour que je marche devant Dieu dans la lumière des vivants?» (verset 13).

(\*) Il ne faudrait pas penser que seuls les Psaumes de David qui ont une *suscription*, soient sortis des expériences du roi-prophète lors des divers événements de sa vie. Loin de là; mais nous nous en tiendrons aux faits que la Parole inspirée nous signale d'une manière particulière. Bien souvent, en

d'autres Psaumes, on peut distinguer certaines circonstances de la vie de David, comme ayant été le point de départ du chant inspiré.

Le Psaume 34 a été composé «quand David dissimula sa raison devant Abimélec (\*), qui le chassa, et il s'en alla». Ce Psaume célèbre les tendres soins de l'Eternel envers le croyant dans l'épreuve, et exprime la confiance de David, découlant du fait que Dieu a pris en main sa cause dans son affliction. Cet homme de Dieu, en cherchant du secours auprès d'Akish, n'avait tenu dans sa main qu'un roseau brisé. Maintenant, instruit par Dieu, il peut dire: «J'ai *cherché l'Eternel*; et il m'a répondu et m'a délivré de *toutes mes frayeurs*» (verset 4). «Cet affligé a crié; et l'Eternel l'a entendu et l'a sauvé de toutes ses détresses» (verset 6). Il a appris la leçon que Dieu lui enseignait par sa discipline. L'expérience qu'il vient de faire, le rend propre à encourager les autres: «Goûtez et voyez que l'Eternel est bon! Bienheureux l'homme qui se confie en Lui» (verset 8).

(\*) Titre du roi des Philistins (Conf, Genèse 20: 2).

Bien plus, il a appris par expérience que la ruse, ni le mensonge, ne pouvaient procurer du bien: «Qui est l'homme qui prenne plaisir à la vie et qui aime les jours pour voir du bien? Garde ta langue du mal, et *tes lèvres de proférer la tromperie*» (versets 12, 13).

L'expérience de David à la cour d'Akish avait été profondément humiliante, car la dignité que Dieu lui avait conférée avait été compromise par sa conduite. Il en avait le coeur brisé et l'esprit abattu, mais dans cette discipline il avait appris à se connaître, à connaître l'Eternel d'une manière plus intime, et que pouvait-il désirer de plus? «L'Eternel est près de ceux qui ont le coeur brisé, et il sauve ceux qui ont l'esprit abattu» (verset 18).

C'est ainsi que l'âme de cet homme de Dieu exprime, dans ses cantiques prophétiques, ce dont elle a fait l'expérience pour elle-même, à travers les afflictions et la discipline qui lui étaient nécessaires.

## Chapitre 22

«David partit de là et se sauva dans la caverne d'Adullam» (verset 1). C'est là qu'il composa ce beau Psaume 142, qui exprime les sentiments dont son âme était remplie dans sa solitude. «Il n'y a personne qui me reconnaisse; tout refuge est perdu pour moi; il n'y a personne qui s'enquière de mon âme» (verset 4). «Sur le chemin par lequel je marchais, ils m'ont caché un piège» (verset 3), quand, ô dérision! c'était Saül qui audacieusement osait l'accuser, en disant: «Mon fils a soulevé contre moi mon serviteur, pour me dresser des embûches» (22: 8). Mais David a trouvé, précisément parce que tout refuge humain lui manquait, un refuge assuré pour son âme: «J'ai crié vers toi, Eternel! j'ai dit: Tu es mon refuge» (verset 5). Il peut compter sur le Dieu d'Israël pour être délivré de ses persécuteurs, car ils sont plus forts que lui (verset 6). David pourra-t-il jamais regretter de s'être trouvé dans une extrémité pareille, abandonné de tous, puisque c'est là que son âme a connu et apprécié le souverain refuge que l'on trouve en Dieu. Aussi le Psaume se termine par l'assurance dont son âme est remplie, que le temps de son abandon et de sa solitude prendra fin. «Les justes», dit-il «m'envierront» (verset 7).

Après cette effusion de son âme, David reçoit, dans la caverne même d'Adullam, la réponse de l'Eternel comme prémices de sa confiance. Il ne se trouve plus seul. «Ses frères et toute la maison de son père l'apprentent, et descendirent là vers lui» (verset 1). David, type de Christ rejeté, devient un centre d'attraction pour ses frères. Sa famille, tous ceux qui étaient de sa race, se groupe autour de lui. C'étaient pour David, comme pour Christ, les «excellents de la terre». Ils reconnaissaient en lui l'oint de l'Eternel, celui par qui le Seigneur voulait sauver son peuple, l'instrument de la grâce en Israël. Ils savaient ne pouvoir rien attendre du monde que mépris et persécution, ainsi que leur chef de famille; aussi leur seule ressource était de se réfugier auprès de celui qui, à vue humaine, était lui-même sans ressource.

Mais une autre classe de personnes se réfugie auprès de David dans la caverne d'Adullam: «Et tout homme qui était dans la détresse, et tout homme qui était dans les dettes, et tout homme qui avait de l'amertume dans l'âme, s'assembla vers lui, et il fut leur chef» (verset 2). Ce n'étaient pas seulement ceux qu'une même origine avait déjà mis en relation avec lui, mais ceux qu'aucun lien n'unissait à David. Leur caractère commun, c'est qu'ils avaient *tout perdu*. Les uns étaient «dans la détresse», ne sachant de quel côté se tourner, d'autres «dans les dettes», sans pouvoir s'acquitter, d'autres enfin avaient «de l'amertume dans l'âme», des chagrins auxquels il n'y avait pas de remède, créés par l'état de choses en Israël.

Ceux-là trouvent auprès de David un refuge assuré, comme ils le rencontrent aujourd'hui auprès d'un Christ rejeté. Mais ils trouvent bien plus encore. David est capable de créer, de former à son image les plus misérables. Le reflet de sa beauté morale tombe sur ceux qui n'ont rien à lui apporter que leur misère. Dans la sombre caverne d'Adullam, la lumière qui rayonne de David resplendit sur ces quatre cents hommes qui l'entourent, et ce que la grâce a fait d'eux au jour des tribulations, sera reconnu par tous les yeux, acclamé par toutes les bouches, au jour, prochain déjà, de la gloire. Tous ces gens hors la loi, entoureront le trône du roi et seront appelés «les hommes forts de David» (2 Samuel 23: 8).

Mais ce n'étaient pas là toutes les ressources que la caverne d'Adullam renfermait pour les compagnons du fils d'Isaï: Gad *le prophète* (verset 5), le porteur de la parole et du témoignage de Dieu, était auprès de lui. La révélation des pensées de Dieu, absente de la cour et du peuple de Saül, s'était réfugiée là. Enfin, l'acte meurtrier du roi envers Nob, pousse Abiathar *le sacrificateur*, vers David (22: 20). Il se rend plus tard vers lui avec l'éphod en sa main (23: 6). Le moyen de s'approcher de Dieu, de le consulter en tout temps, d'entrer en communion avec Lui, est l'heureux privilège de ces gens sans aveu que le monde honnit et méprise.

Cher lecteur, vous êtes-vous réfugié auprès d'un Christ rejeté? On ne le fait que lorsqu'on est à l'extrémité et qu'on a perdu tout espoir de se secourir soi-même. Le monde, en ce cas, vous méprisera, mais pas autant que vous vous méprisez vous-même. Et néanmoins rien ne vous manquera. La présence du Seigneur Jésus sentie, éprouvée par l'âme, les trésors de sa Parole mis à votre disposition et connus, comme même un Jonathan, retenu à la cour de Saül, n'a jamais pu les connaître, enfin le moyen de s'approcher de Dieu, fourni par la sacrificature



de Christ qui nous met en communion avec Lui, tels sont les bienfaits que dispense notre David au temps où il est rejeté.

Il ne lui manque plus que d'être manifesté en gloire aux yeux de tous, car il l'est déjà comme centre de son Assemblée, alors même qu'elle ne comprendrait, comme ici, que quatre cents fidèles réunis autour de Lui.

Au verset 5, David obéit à la parole que Gad lui apporte: «Ne demeure pas dans ce lieu fort; va et entre dans le pays de Juda». Le voici donc sur le territoire même de l'ennemi, mais qu'a-t-il à craindre et que lui peut Saül? L'Eternel est avec lui. Qu'importe, s'il agit contre toute prudence humaine? Dieu a des vues de grâce et de bénédiction dans ce qu'il commande; *notre* affaire, c'est d'obéir.

Saül convoque Akhimélec et accuse David de «conspirer contre lui» et de lui «dresser des embûches» (versets 7, 8, 13). Akhimélec, plein de noble franchise, dit ouvertement la vérité et rend témoignage à David, à l'homme incomparable, «fidèle, gendre du roi, ayant accès à ses audiences privées, et honoré dans sa maison». Certes, ce n'est pas une parole d'outrage, mais c'est une sévère leçon donnée à Saül. La délicatesse de ses sentiments empêche Akhimélec de mentionner le mensonge par lequel David s'était fait donner le pain et l'épée, mensonge qui l'aurait compromis aux yeux de Saül. Mais c'est en somme ce mensonge qui entraîne dans la ruine le sacrificateur et toute sa maison. David le sent bien, quand il dit à Abiathar: «Moi je suis cause de la mort de tous ceux de la maison de ton père» (verset 22). Il se juge ainsi lui-même. Mais le voici, en même temps, de la part de Dieu, le type de Celui qui est la sauvegarde des fidèles: «Demeure avec moi, ne crains point; car celui qui cherche ma vie, cherche ta vie, et près de moi tu seras bien gardé» (verset 23). C'est une compensation parfaite à ce qu'Abiathar et la maison de son père ont eu à souffrir pour l'oint de l'Eternel.

C'est ici que se place le Psaume 52. David avait appris que «Doëg, l'Edomite, avait rapporté à Saül: David est venu dans la maison d'Akhimélec». Aussi annonce-t-il le jugement sans merci de l'Edomite, ennemi juré d'Israël. Mais cela ne détruit en rien la confiance et l'assurance de l'homme de Dieu. Bien au contraire, sur le fond noir de cette méchanceté, ressort dans tout son éclat, l'heureuse part du croyant: «Mais moi, je suis dans la maison de Dieu comme un olivier vert. Je me confierai en la bonté de Dieu, pour toujours et à perpétuité. Je te célébrerai à jamais, parce que tu l'as fait; et je m'attendrai à ton nom, car il est bon devant tes saints» (versets 8, 9).

### **Chapitre 23**

Les Philistins font la guerre à Kéhila. David aurait pu ne pas intervenir et laisser à Saül le soin de les secourir, mais une telle abstention est loin des pensées de l'homme de foi. David rejeté devient ici un sauveur pour Israël. Il se met à la brèche, mais non sans avoir consulté l'Eternel. Abiathar n'était pas encore descendu avec l'éphod; ce moyen ordonné de Dieu pour le consulter, manquait encore à David. Les ressources extérieures peuvent être hors de portée, mais jamais l'accès vers Dieu ne le sera, car il est libre et largement ouvert pour tous. David parle avec Dieu comme avec un ami. Plein de condescendance, l'Eternel répond et,

chose frappante, d'une manière plus intime et plus détaillée que lorsque David le consulte avec l'éphod. Il remplit de confiance et d'assurance le coeur de son bien-aimé. Quoi que disent ses compagnons (verset 3), David, fondé sur la parole de Dieu, ne s'arrête pas à leurs craintes et combat pour le peuple d'Israël, quoique ce dernier soit l'instrument de son pire ennemi. Il en est ainsi du salut par Christ, accompli pour nous, dans notre condition d'inimitié contre Lui.

Nous trouvons encore ici cette vérité, déjà aperçue dans l'histoire de Jonathan, que le combat de la foi se livre en dehors du système religieux des hommes, qui ne pourrait que l'entraver. Saül, dans les rares occasions où il consulte l'Eternel, ne reçoit pas de réponse ou en reçoit une par le sort qui prononce un jugement sur toute sa conduite (14: 40). David, sans le secours extérieur des ordonnances divines, s'entretient directement avec son Dieu.

Dès lors nous voyons David traqué, poursuivi, trahi, se cachant dans les cavernes, dans les forêts, en danger dans les villes, se réfugiant dans les lieux forts, errant sur les montagnes, sur les collines, habitant les déserts de Juda, de Ziph, de Maon, de Paran, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête.

Il entre à Kéhila. Saül, dans son atroce aveuglement, peut dire: «Dieu l'a rejeté et livré en ma main», lui qui avait entendu la solennelle parole de Samuel: «L'Eternel t'a rejeté comme roi!» (15: 23). Quel endurcissement de coeur! Le persécuteur du «Bien-Aimé» croit connaître Dieu et l'avoir de son côté, et il ne connaît pas mieux le Dieu d'Israël qu'il ne se connaît lui-même. Aussi, comme il est dit au Psaume 2: 4: «Celui qui habite dans les cieux s'est ri de lui, le Seigneur s'en est moqué»; la Parole répond ici avec une ironie méritée: «Dieu ne le livra pas en sa main» (verset 14).

Quand l'éphod est apporté (verset 6), Dieu répond par l'éphod et David reçoit une direction suffisante. Il est beau de lui voir prendre ici le caractère de *serviteur*. Lui, auquel la royauté appartient, revendique devant Dieu la condition la plus humble. «Eternel, Dieu d'Israël, ton serviteur a appris...» «Saül descendra-t-il comme ton serviteur l'a entendu dire?» «Eternel, Dieu d'Israël! déclare-le, je te prie, à ton serviteur» (versets 10, 11). N'est-il pas en cela un beau type de Christ qui, sachant que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains, est venu, non pour être servi, mais pour servir Dieu et les siens?

Au désert de Ziph, David reçoit la visite de Jonathan (versets 16-18). En mainte occasion ce dernier avait prouvé, comme nous l'avons vu, combien David lui était cher. Il l'avait averti du danger qu'il courait (19: 2), avait parlé de lui en bien à Saül (19: 4), fait alliance avec lui, reconnaissant ses droits au royaume (20: 12-17), porté ses outrages et souffert pour lui (20: 34); que lui restait-il donc à faire? Une visite à David, pour lui renouveler l'assurance de son affection? Non. Il arrive toujours dans la vie d'un homme de foi un moment critique, où il est obligé de rompre ses liens avec l'ancien système selon la chair qui, de fait, est entre les mains de l'ennemi de Dieu. Dieu va juger ce système politique et religieux, et il en est aujourd'hui de la chrétienté comme jadis du monde de Saül. Ce qui est allié avec le système tombera avec lui et sera impliqué, ne fût-ce qu'extérieurement, dans sa perte. Bien qu'aimant David, Jonathan, marchait dans cet ordre de choses vieilli, établi autour du roi selon la chair et qui allait

disparaître. Qu'y avait-il à faire, sinon de le quitter, quand il faisait une opposition haineuse et directe à l'oint de l'Eternel? Il lui fallait rompre avec la cour de son père, prendre place auprès de David, avec les banqueroutiers d'Adullam, position humiliante pour un fils de roi; il lui fallait rester à Ziph avec David, prenant en pensée, non pas la *seconde place* après lui (verset 17), mais, comme Abigaïl, celle de serviteur des serviteurs de son seigneur. Hélas! Jonathan avait *une position à garder* et, tandis que David retourne dans les bois, Jonathan s'en va *à sa maison!* (verset 18).

Et cependant Dieu lui accorde le beau privilège d'encourager David dans son chemin. Jonathan, est-il dit, «fortifia sa main en Dieu» (verset 16). Et de plus, il est pour David un porteur de la parole prophétique: «Ne crains pas, car la main de Saül, mon père, ne te trouvera pas; et tu régneras sur Israël...» mais il ajoute: «Et moi, je serai le second après toi». Quand il s'agit de lui-même, il perd complètement la vue prophétique et cela correspond bien à la condition mixte de son âme.

Kéhila *aurait* trahi David; Ziph le trahit positivement et fait part à Saül de ses mauvais desseins. Même endurcissement chez le roi, se servant du nom de l'Eternel pour couvrir son iniquité. «Bénis soyez-vous *de par l'Eternel*, de ce que vous avez eu pitié de moi!» (verset 21). Et, parlant de David: «On m'a dit qu'il est *très rusé*» (verset 22). Rusé! quand l'Eternel qu'il consultait le mettait en garde contre les embûches de son ennemi! Ce mot «très rusé» était un outrage direct à l'Eternel, sans que Saül s'en rendît compte!

C'est ici que se place le Psaume 54, composé «lorsque les Ziphien vinrent, et dirent à Saül: David ne se tient-il pas caché auprès de nous?» En contraste avec Saül qui invoque le *nom de l'Eternel*, David rejeté du sein du peuple, sans lien apparent avec Jéhovah, fait appel au *nom de Dieu*: «O Dieu! sauve-moi par ton nom, et fais-moi justice par ta puissance» (verset 1). Ce que Dieu est comme tel est la ressource de son âme. «Des étrangers», les Ziphien, «s'étaient élevés contre lui», «des *hommes violents*», Saül et ses bandes, «cherchaient sa vie»; et tout en invoquant le nom de l'Eternel, «n'avaient pas mis *Dieu* devant leurs yeux» (verset 3). Mais ce *Dieu* qu'ils ne connaissaient pas était le secours de David (verset 4), et quand ses ennemis seront détruits et que lui sera délivré de toute détresse, ce sera lui qui pourra célébrer le *nom de l'Eternel*, du Dieu d'Israël dont les relations avec son peuple seront ainsi rétablies.

Au désert de Maon, David est à l'extrémité, mais l'extrémité de l'homme est l'opportunité de Dieu. Il dirige les événements et compte les heures, les minutes, les secondes. Tous nos temps sont en Sa main. Au dernier moment un messenger vient annoncer à Saül l'attaque des Philistins (verset 27), et le roi abandonne sa poursuite. C'est ainsi que notre Dieu se montre supérieur aux difficultés qui semblent devoir nous engloutir, Le Psaume 63 est un magnifique exemple des expériences intimes que fait l'âme de David «quand il était dans le désert de Juda». Il l'estime un lieu désolé, parce qu'il se souvient du sanctuaire où il a contemplé Dieu; mais s'il y a soif, c'est de Dieu, et il désire que la force et la gloire du lieu saint l'accompagnent dans le désert et se manifestent dans sa vie ici-bas. Le désert le pousse vers Dieu et lui fait désirer qu'il manifeste Son caractère dans les circonstances difficiles qu'il traverse. Dieu

répond à sa demande en lui montrant sa bonté. *Sa bonté, c'est sa gloire*. David la trouve plus précieuse que sa vie, préservée par la *puissance* de Dieu des embûches de Saül. Mais cette puissance le soutiendra encore: «Ta *droite* me soutient».

Le résultat de cette connaissance de Dieu dans le désert, c'est que l'âme de David «s'attache à Lui pour le suivre». Ainsi son cœur est lié plus intimement, plus pratiquement à son Dieu, par les expériences du lieu désolé. Quant à Saül, il sera «livré à la puissance de l'épée», tandis que le roi, l'oint de l'Eternel, a devant lui la joie en Dieu au jour où toute bouche sera fermée, joie qu'il goûte déjà dans le désert (versets 5, 7), en sorte que son âme est rassasiée.

## Chapitre 24

Saül, revenu de sa campagne contre les Philistins, rassemble 3000 hommes d'élite pour s'emparer de David. Il embrasse ainsi, dans une même poursuite, les ennemis d'Israël et son sauveur. Un zèle extérieur pour la sauvegarde du peuple de Dieu, peut fort bien s'allier avec une véritable haine pour Christ.

Saül entre dans la caverne située auprès des parcs des brebis, pour s'y reposer en se déchaussant. Au fond de la caverne, avec sa petite troupe, se tient celui que Saül estime à tort son ennemi. C'est le moment où la *providence* de Dieu livre Saül sans défense entre les mains de David. Les compagnons de celui-ci concluent, dans leur ignorance, que Dieu lui-même fournit à leur maître l'occasion de se venger, mais l'intelligence spirituelle de David ne s'y trompe pas. Son caractère, comme roi rejeté, c'est la grâce et non le jugement (il en est de même de Christ), et la providence divine offre ici à la grâce une admirable occasion de se manifester.

Il y a encore pour David une autre raison de ne pas tirer l'épée. Tant que Dieu lui-même n'a pas exécuté la sentence prononcée contre Saül, celui-ci porte encore le nom «d'oint de l'Eternel». Quel que soit le mal, nous n'avons pas le droit d'anéantir ce que Dieu laisse subsister. Sans doute, il doit y avoir séparation complète entre nous et le mal, mais nous ne sommes pas appelés à mettre un terme à la longue patience de Dieu. Un chrétien spirituel reconnaît, même ennemie et apostate, l'autorité que Dieu a établie et laisse à Dieu le soin et le moment d'exécuter la sentence contre elle. Les circonstances providentielles ne sont pas ordonnées pour régler notre conduite ou la diriger, mais *pour mettre notre foi à l'épreuve*. Il en fut ainsi de Moïse à la cour de Pharaon où la providence de Dieu l'avait placé. Le moment venu, il refusa d'en faire partie et quitta l'Egypte, ne craignant pas la colère du roi (Hébreux 11). C'était la foi qui le dirigeait et non les voies providentielles de Dieu.

Cependant David coupe le pan de la robe de Saül. C'est un gage destiné à mettre en évidence devant l'ennemi la grâce qui l'a épargné. Le cœur (non pas la conscience) de David le reprend même de cet acte, car extérieurement il avait manqué au respect et à la déférence dus à l'oint de l'Eternel, tout en étant au fond plein de grâce envers son persécuteur.

«Et David retint ses hommes par ses paroles, et ne leur permit pas de s'élever contre Saül» (verset 8). Ses compagnons sont formés par lui et par son exemple, et c'est ainsi que le caractère de David se reflète sur tous ceux qui l'entourent et qui l'ont reconnu pour chef.

Ce pan de manteau coupé sert à revendiquer aux yeux de Saül, le caractère du serviteur qu'il a méconnu et à lui ouvrir les yeux sur son propre état: «Car en ce que j'ai coupé le pan de ta robe et ne t'ai point tué, sache et vois qu'il n'y a pas de mal en ma main, ni de transgression, et que je n'ai pas péché contre toi; et toi, tu fais la chasse à mon âme pour la prendre» (verset 12). C'est ainsi que Dieu appelle souvent les pécheurs par des circonstances où sa grâce les a préservés, en faisant ressortir à leurs yeux que leur état méritait le jugement. Cependant, si le coeur s'endurcit après cela, il faut qu'il sache que le jugement ne se fera pas attendre. «L'Eternel jugera entre moi et toi, et *l'Eternel me vengera de toi*» (verset 13).

Un beau caractère de l'homme de Dieu ressort ici. A ses yeux il est moins que Saül, moins que rien: «Après qui est sorti le roi d'Israël? Qui poursuis-tu? Un chien mort, une puce!» C'est ainsi que Paul disait de ses chers Corinthiens: «Les choses viles de ce monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas» (1 Corinthiens 1: 28), et de lui-même: «Celui qui plante n'est *rien*» (1 Corinthiens 3: 7). Mais ces êtres qui ne sont rien à leurs yeux, sont quelque chose aux yeux de Dieu, et cela l'exalte, Lui, et le glorifie: «Il jugera entre moi et toi; et il verra et plaidera ma cause et me fera droit, en me délivrant de ta main» (verset 16). «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» *L'amour de Dieu pour nous, voilà ce qui le glorifie!*

«Saül éleva sa voix et pleura» (verset 17). En se voyant si miraculeusement préservé, il reconnaît (pour combien de temps?) la grâce et la justice qui sont en David: «Tu es plus juste que moi, car toi tu m'as rendu le bien, et moi, je t'ai rendu le mal» (verset 18). Il reconnaît même que le royaume revient à David: «Et maintenant, voici, je sais que certainement tu régneras, et que le royaume d'Israël sera établi en ta main» (verset 21). Un coeur réprouvé, chose très sérieuse à constater, peut être attendri devant la grâce, sans être changé. Dieu ne nous demande pas des sentiments, quelque justes qu'ils soient; c'est de *foi* qu'il s'agit, car elle seule est capable de régénérer et de sauver un pécheur.

«Tu as fait connaître *aujourd'hui* que tu agissais en bien envers moi!» (verset 19). Combien cet «aujourd'hui» est différent des paroles d'une Abigaïl qui dit par la foi, avant même que David le lui ait prouvé: «La méchanceté n'a *jamais* été trouvée en toi!» (25: 28).

Saül va jusqu'à compter sur David pour maintenir sa semence. David, bel exemple de la grâce, «le jura à Saül» (verset 23), car la grâce ne souffre pas d'être limitée. Saül saura-t-il s'en prévaloir? Non: «Il s'en alla *dans sa maison*». Hélas! le pieux Jonathan, son fils, avait fait de même (23: 18). Quelque pas qu'elle ait fait, quelque vérité qu'elle ait reconnue, il y a toujours un point où la chair s'arrête, *le point où la foi seule pourrait agir*. Devant le: «Viens, suis-moi», la chair la plus aimable tourne le dos, peut-être avec tristesse, mais elle préfère les «grands biens» de sa maison à l'opprobre de Celui qui n'a pas un lieu dans ce monde où reposer sa tête! (Matthieu 19: 22).

Qu'il est doux d'assister, au Psaume 57, aux sentiments de David, «quand il fuyait devant Saül dans la caverne». Il sait que «Dieu mène tout à bonne fin pour lui» (verset 2). Sa foi saisit d'avance la délivrance imminente: «Il a envoyé des cieux, et m'a sauvé; il a couvert de honte celui qui veut m'engloutir» (verset 3). «Ils ont creusé devant moi une fosse, ils sont tombés dedans» (verset 6). Cela affermit son coeur (verset 7) et le fait se remettre entièrement aux mains de Celui qui «a envoyé sa bonté et sa vérité» pour le sauver. Préparé ainsi, il ne cherche pas à se venger lui-même, mais s'en remet à Celui qui a dit: «A moi appartient la vengeance, dit le Seigneur». C'est ainsi qu'en toute occasion David est préparé par l'Esprit de Dieu à remettre sa cause entre Ses mains, libre ainsi de ne s'occuper que du Seigneur et de sa louange. «Mon coeur est affermi; je chanterai et je psalmodierai». «Car ta bonté est grande jusqu'aux cieux, et ta vérité jusqu'aux nues!» (versets 7, 10).

### **Chapitre 25**

Samuel meurt (verset 1), et sa mort est comme le prélude de la dernière période de l'histoire de Saül. Le fidèle serviteur qui avait jugé Israël en des temps difficiles et avait exercé en sa faveur l'office de la sacrificature au milieu de l'affaissement qui avait suivi la ruine de celle-ci; l'homme que Dieu avait choisi pour oindre la royauté selon la chair, puis la royauté selon la grâce; le prophète, avant tout, le premier des prophètes, n'était plus. Au milieu de ces temps sombres, la grâce de Dieu maintenait une communication avec le peuple par la parole prophétique. Dans tous les actes importants de sa vie, Saül avait rencontré le prophète qui venait lui faire connaître les pensées, les ordres, les conseils et les jugements de Dieu. Sans doute il ne les avait pas écoutés, mais il avait pu les entendre. C'est un privilège immense, aussi bien qu'une immense responsabilité, d'avoir la parole divine à sa portée, et Saül avait joui de ce privilège. Samuel lui-même avait transmis de son vivant la Parole à des prophètes suscités de Dieu pour l'enseigner à d'autres. Maintenant ces prophètes eux-mêmes ne répondaient plus (28: 6, 15). Toute cette dispensation avait pris fin pour Saül et pour son peuple. La sacrificature, détruite par lui, s'était réfugiée auprès du vrai roi. Gad, le prophète, accompagnait David au désert et dans les cavernes. Israël et son roi étaient laissés comme un vaisseau désemparé, sans pilote et sans boussole, poussé dans les ténèbres vers les abîmes, tandis qu'une aube nouvelle allait se lever pour les fidèles.

Quoi d'étonnant qu'Israël s'assemble et se lamente sur Samuel? Celui aussi qui intercédait pour eux et même pour leur roi, ardemment, sans relâche, n'était plus. Que leur restait-il? Terrible jugement quand Dieu retire ses grâces, résolument méprisées. Il ne restera à Saül d'autre ressource que de retourner aux choses qu'il avait vomies (28: 7). Ne trouvons-nous pas en lui une image de cette chrétienté apostate, retournant à l'idolâtrie quand Dieu lui retire l'Esprit de vérité et la laisse en proie à l'esprit de mensonge?

Mais avant de nous entretenir des derniers jours de Saül, Dieu déroule dans notre chapitre une scène nouvelle. Nabal, un homme violent et sans frein, méprise et outrage l'oint de l'Eternel. C'est un des caractères de l'homme de péché à la fin des temps.

Nabal, nous est-il dit (verset 3), «était de la race de Caleb». Il y avait entre ces deux hommes, comme trait de famille, l'énergie de la nature, mais qui, au service de la chair, produit un Nabal, au service de la foi, un Caleb, car on peut livrer ses membres au péché comme instruments d'iniquité, ou à Dieu comme instruments de justice (Romains 6: 13).

La grâce n'a pour effet sur un tel homme que de l'exciter au mal et à la révolte. Un Saül se laisse parfois attendrir (24: 17), un Nabal, jamais.

David et ses compagnons continuent à habiter le désert de Juda, attendant de Dieu seul l'heure et le signal de leur délivrance, mais là David a l'occasion de se montrer le protecteur des faibles, exposés à mille dangers pendant les veilles de la nuit. «Rien ne manque du leur», tant qu'ils sont avec lui (verset 7).

A cela ne se borne pas l'activité de David en grâce. Si, comme le Seigneur ici-bas, il dépend de l'homme pour quelque rafraîchissement, lui, auquel de droit tout appartient, il apporte en échange au pécheur, à Nabal, *la paix* par ses messagers. «Paix te soit, et paix à ta maison, et paix à tout ce qui t'appartient!» (verset 6). Nabal voudra-t-il de cette paix, après la protection si manifeste de ses gens et de ses troupeaux? Pour tant de grâce et de courtoisie, David n'était-il pas en droit de lui demander quelque preuve de reconnaissance? Que répond Nabal? «Qui est David, et qui est le fils d'Isaï? Aujourd'hui ils sont nombreux les serviteurs qui se sauvent chacun de son maître. Et je prendrais *mon* pain et *mon* eau, et *ma* viande que j'ai tuée pour *mes* tondeurs, et je les donnerais à des hommes *dont je ne sais d'où ils sont?*» (versets 10, 11). Cette même parole sortit plus tard de la bouche des principaux en présence de l'oeuvre du Seigneur. «Pour celui-ci, nous ne savons d'où il est» (Jean 9: 29). C'est ainsi que l'homme a traité Jésus rejeté; il méprise sa grâce souveraine sans appréhender sa puissance en jugement et sans penser que ce jugement est à la porte. Nabal parle de son pain, de son eau, de ses viandes et de ses biens, comme s'ils étaient à lui, dans le moment où la calamité va l'atteindre lui-même, avec tout ce qui lui appartient. Quand il aurait dû se jeter à genoux devant celui qui *volontairement* s'était fait son serviteur, il le traite avec mépris de «serviteur échappé à son maître!» Sans scrupule, et sans penser que c'est le rejeter lui-même, il rejette ses messagers. «Celui qui vous rejette», dit le Seigneur à ses disciples, «me rejette; et celui qui me rejette, rejette Celui qui m'a envoyé» (Luc 10: 16). Leur maître les envoyait pour bénir, et Nabal s'emporte contre eux (verset 14).

David est en danger de laisser libre cours à son indignation et «de se faire justice par sa main» (versets 26, 34). C'est ici que se place, me semble-t-il, l'expérience du Psaume 35 «Ils m'ont rendu le mal pour le bien» (verset 12 conf. 25: 21). «Ils ne parlent pas de paix» (verset 20; conf. 25: 6). «J'ai marché comme si c'eût été mon compagnon, mon frère» (verset 14). «Ceux qui sont à tort mes ennemis» (verset 19; conf. 25: 26). Mais David a appris ce que Dieu voulait lui enseigner. Au lieu de se faire droit lui-même, il a remis sa cause à l'Eternel: «Eveille-toi, réveille-toi, pour me *faire droit*, mon Dieu et Seigneur, pour soutenir ma cause» (verset 23). «Que ceux qui s'élèvent *orgueilleusement* contre moi soient couverts de honte et de confusion» (verset 26), et il *Lui* remet le jugement: «Qu'une ruine qu'il n'a pas connue vienne sur lui!» (verset 8).

Avant d'avoir reçu cet enseignement par la bouche de la pieuse Abigaïl, David avait ceint son épée et ordonné à ses compagnons de faire de même. Il avançait le moment; l'heure du jugement n'avait pas sonné; elle arrivera par le moyen d'un plus grand que David. Il est dit de lui: «Ceins ton épée sur ton côté, homme vaillant, dans ta majesté et ta magnificence» (Psaumes 45: 3); mais le temps de la grâce durait encore, tant que David était un étranger dans son héritage.

La foi d'Abigaïl a compris cela. Cette faible femme, connaissant ce qui convient à la grâce, devient un instrument de Dieu pour garder du mal le plus grand de ses serviteurs, l'oint de l'Eternel lui-même. Un seul homme, la *Grâce en personne*, la grâce de Dieu qui est apparue à tous les hommes, n'étant pas faillible, n'a jamais eu besoin d'être rappelé au sentiment de ce qui convenait à la position qu'il avait prise ici-bas.

Nous pouvons tous apprendre à l'école d'Abigaïl. On rencontre rarement une affection plus désintéressée, basée sur les perfections que sa foi discernait en David.

Lorsqu'elle apprend que «le mal est décidé» contre Nabal et contre toute sa maison, elle *se hâte* de préparer tout ce que Nabal avait refusé à David, et bien au delà encore, sans compter, et d'aller à sa rencontre. Ah! puissent les âmes qui ont entendu dire que le mal est décidé contre elles, faire de même. Il s'agit de ne pas perdre de temps, de se hâter; le vengeur est déjà en marche. Quand l'annonce du jugement est reçue comme un témoignage divin, on se hâte pour y échapper. C'est la foi. Il n'y a pas d'autre ressource que d'aller au-devant de Celui qui va juger. Abigaïl n'avait qu'une crainte, c'était de ne pas rencontrer David avant que son épée fût tirée. Elle savait qu'alors il serait trop tard. Mais elle était sans crainte quant au résultat de la rencontre, car elle connaissait le caractère de celui auquel elle allait s'adresser.

«Et Abigaïl vit David, et elle *se hâla* et descendit de dessus son âne; et elle tomba sur sa face devant David et se prosterna contre terre. Et elle tomba à ses pieds, et dit: A moi l'iniquité, mon seigneur!» (versets 23, 24). Ici encore Abigaïl *se hâte*; elle se hâte de reconnaître la seigneurie de David, ses droits sur elle et sa propre indignité. Elle s'adresse à lui en suppliante et reconnaît ainsi qu'elle dépend de son bon plaisir. Bien plus, en prenant cette attitude, elle, la femme de foi, se reconnaît coupable, prend sur elle toutes les conséquences de son association avec Nabal. Elle ne vient pas plaider son innocence, quoiqu'elle n'ait point eu connaissance de ce qui était arrivé (verset 25). Devant David elle ne veut se trouver que coupable et se hâte de le proclamer, car elle connaît *la grâce de David*.

Une fois encore elle *se hâte*, vers la fin du chapitre (verset 42) C'est quand elle est appelée par David à devenir la compagne de ses souffrances (conf. 27: 3), et plus tard à partager son règne. «Et David envoya parler à Abigaïl afin de la prendre pour femme... Et Abigaïl se leva *en hâte*... et elle s'en alla après les messagers de David, et fut sa femme» (versets 39-42). Point de temporisation; elle se hâte d'aller au-devant de celui qui l'aime, du roi de grâce; elle ne remet pas son départ à des temps meilleurs où le trône de David serait consolidé. Elle quitte tout, sans penser un instant à ce qu'elle laisse en arrière. Et même elle se déclare indigne d'un tel honneur; car la plus humble condition lui appartient. Une telle destinée ne peut, d'autre



part, l'enorgueillir, car elle comprend que, si la faveur du roi l'appelle à partager ses souffrances pour l'élever ensuite à la première place, le service du roi doit l'abaisser à la dernière. «Voici, ta servante sera une esclave pour laver les pieds des serviteurs de mon seigneur». Quelle humilité chez cette épouse du roi! Seule, la communion avec la grâce, avec Jésus, nous rend capables de nous abaisser ainsi dans la poussière, mais, par là même qu'Abigaïl s'abaisse, le roi grandit en dignité et en majesté, et c'est ce que le coeur de l'épouse désire.

N'oublions donc pas, chers lecteurs chrétiens, que l'un des caractères de la foi est de se *hâter*. Abraham se hâtait quand il était question du service de l'Eternel (Genèse 18: 6-8); Zachée, quand le Sauveur l'invitait à le recevoir dans sa maison (Luc 19: 6); Marie, quand le Seigneur l'appelait à Lui. (Jean 11: 29). S'il s'agit de Lui et de sa personne, pouvons-nous jamais nous hâter assez? Mais d'autre part, n'avons-nous pas à nous garder de la hâte qui si souvent caractérise la chair et le vieil homme? «Leurs pieds courent au mal, et ils se bâtent pour verser le sang» (Proverbes 1: 16; 6: 18), «pour contester» (25: 8), «pour s'enrichir» (28: 20, 22). Dès qu'il s'agit de *nous-mêmes*, ne faisons pas comme le monde dont il est parlé ici, car il est dit d'autre part: «Celui qui croit en Lui ne se hâtera pas» (Esaïe 28: 16; Romains 9: 33).

Elle est admirable, cette Abigaïl, par son appréciation de David. On trouve tout chez elle, depuis le sentiment de la *dignité* de son seigneur, qui la fait se prosterner devant lui, jusqu'au ravissement que produit chez elle la *beauté* de son caractère. «Mon seigneur combat les combats de l'Eternel, et la méchanceté n'a *jamais* été trouvée en toi» (verset 28). Comment son coeur ne serait-il pas attiré par la vue de la perfection dans un homme? Et cependant David, type de Christ, n'est *en lui-même* qu'un homme imparfait. Jamais Christ n'aurait été en danger de se faire justice à lui-même. La grâce de Dieu seule en préserve David, quand déjà sa résolution était prise de ne laisser de reste aucun de ses ennemis. Abigaïl est l'instrument employé de Dieu pour le faire revenir de sa décision et l'aider à ne pas perdre le caractère de grâce qui convient à l'oint de l'Eternel.

Tout ce que dit Abigaïl est le fruit de sa communion avec les pensées de Dieu. Ce n'est pas de la prophétie, mais elle *sait* ce qui arrivera à David, parce qu'elle *sait* ce que Dieu pense de lui. «La vie de mon seigneur est liée dans le faisceau des vivants, par devers l'Eternel, ton Dieu; et l'âme de tes ennemis, il la lancera du creux de la fronde» (verset 29), et «Dieu t'établira prince sur Israël» (verset 30). Saül, le roi d'Israël, n'est pour Abigaïl qu'«*un homme* qui s'est levé pour poursuivre David et pour chercher sa vie». Dans son antagonisme au fils d'Isaï, il ne mérite pas même la mention de son nom.

On voit bien que le discours d'Abigaïl n'est pas inspiré par la crainte de ce qui pourrait arriver à sa maison, mais elle est indignée du mal qu'on osait souhaiter à un tel homme; elle désire que son caractère ne soit pas déshonoré; elle admire sans réserve le futur roi d'Israël.

Aussi David la bénit. Il se souviendra d'elle selon sa demande. Le «souviens-toi de ta servante» trouve une oreille aussi attentive que, plus tard, le «souviens-toi de moi» du brigand converti. Il la renvoie dans sa maison avec cette *paix* dont Nabal n'avait pas voulu, et avec

l'assurance de sa *faveur* (versets 6, 35). C'est là qu'elle attendra patiemment le message du bien-aimé l'appelant à lui.

Mais pendant ce temps le jugement atteint Nabal. «Il faisait dans sa maison un festin comme un festin de *roi*». Voilà l'homme! Nabal se substitue à David et ne pense qu'à se faire du bien. Il s'enivre et ne peut rien connaître de ce qui l'attend. Son sort est fixé. Quand il l'apprend, «son coeur meurt au dedans de lui et il devient comme une pierre». Il est mort d'avance, avant d'être frappé dix jours plus tard.

Le sort des hommes dépend de cette alternative: s'ils méprisent Christ aujourd'hui pendant sa réjection, ou s'ils l'estiment comme Dieu l'estime et s'adressent à sa grâce qui seule peut les «accueillir avec faveur».

Heureux David! Il a trouvé une femme selon son coeur, une femme qu'il bénit et dont il bénit la sagesse (verset 33), une aide véritable dans les difficultés de sa carrière. Il la bénit de ce qu'elle l'a empêché de faire le mal qui aurait déshonoré son Dieu. Saül avait béni les Ziphien qui s'offraient pour accomplir ses mauvais desseins contre David, et avait salué comme libérateurs au nom de l'Eternel, ceux qui l'aidaient à faire la guerre à son oint!

## Chapitre 26

Les Ziphien reparaissent avec leurs offres de trahison. Sans souci de l'injustice du roi, de la grâce déployée par David à son égard, ils se tournent vers celui dont ils espèrent obtenir des avantages ou dont le déplaisir pourrait leur nuire. Un tel mépris de la personne et du caractère de David est peut-être plus effrayant que la violence grossière de Nabal. Les Ziphien sont une image fidèle du monde chrétien d'aujourd'hui. Il accueille Christ en apparence et le trahit en réalité. Les avantages qu'il convoite, Jésus ne peut les lui donner; il se tourne alors vers l'ennemi pour les obtenir, «reniant ainsi le maître qui les a achetés» (2 Pierre 2: 1).

Saül a tout oublié, la grâce qui l'a épargné dans la caverne d'En-Guédi, ses propres paroles de repentance, le serment généreux que lui a fait David d'épargner sa semence. Sa haine ancienne renaît; une proposition des Ziphien suffit pour attiser le feu qui couve au dedans de lui. L'animosité contre Christ peut dormir dans l'homme naturel; l'occasion la ranime; on voit, alors que rien n'est changé dans le coeur du pécheur et qu'il est, comme toujours, *désespérément* malin.

David envoie des espions, est averti de tout, tandis que Saül le cherche encore. Il vient un temps, pour le croyant, où une certaine confiance vis-à-vis de ses ennemis n'a plus de raison d'être, où nous avons à nous mettre en garde et à ne pas leur livrer nos secrets, dont ils se feraient des armes contre nous. Nous n'ignorons pas leurs desseins et, si la Parole nous recommande d'être simples comme des colombes, elle nous exhorte *en même temps* à être prudents comme des serpents. C'est ce qui caractérise David ici, et ce qui caractérisait le Seigneur lui-même quand on lui demandait s'il fallait payer le tribut à César.

Mais, quand il s'agit de confiance en Dieu, toute la prudence de David disparaît. Il s'avance hardiment, le monde dirait témérairement, seul avec Abishaï au milieu de trois mille

adversaires et va sans crainte chercher son ennemi. La foi qui se nourrit de difficultés grandit avec elles. La colline de Hakila, où David marche au-devant de Saül, est témoin d'une plus grande foi que la caverne d'En-Guédi où Saül, par mégarde, tombe entre les mains de David. Mais quelque diverses que soient les circonstances où la foi est engagée, les principes qui la dirigent sont invariables. Saül, quoiqu'à la veille du jugement, restera pour David l'oint de l'Eternel aussi longtemps que Dieu n'a pas donné le dernier signal. Agir autrement envers lui qu'en grâce, serait pour David renier d'autant plus gravement son caractère, qu'il a reçu la sanction de l'Eternel dans la caverne d'En-Guédi. Abishaï, le compagnon de David, lui tend ici un piège sans s'en douter, et probablement à cause même de l'affection qu'il porte à son maître. Sachant que David ne se vengera pas lui-même, Abishaï s'offre pour le venger (verset 8). Si cela eût eu lieu, le caractère de grâce du roi rejeté aurait été de nouveau entièrement compromis. C'est un des principaux buts de Satan à l'égard des croyants. S'il peut nous amener à prendre en mains nos propres intérêts, à nous venger nous-mêmes, à revendiquer nos droits dans ce monde, il nous fait déchoir de la foi, puisque, en même temps que nous nous assimilons au monde, nous renions notre confiance en Dieu seul. David avait été en danger d'abandonner ce principe dans l'affaire de Nabal, mais il a appris sa leçon; Dieu l'a affermi et même son coeur n'a pas à le reprendre comme aux «rochers des bouquetins». «Ne le détruis pas», dit-il à Abishaï, «car qui étendra sa main sur l'oint de l'Eternel et sera innocent?» (verset 9). Ce principe invariable le suit jusqu'après la mort de Saül, quand il fait frapper le prétendu meurtrier du roi: «Comment n'as-tu pas craint d'étendre ta main pour tuer l'oint de l'Eternel?» (2 Samuel 1: 14). Ainsi, jusqu'à son dernier souffle, Saül restera inviolable pour David, comme étant l'oint de l'Eternel.

Souvent nous manquons où David a triomphé. Devant l'injustice persistante des hommes, après avoir fait grâce une et deux fois, il nous semble que c'est assez, et que nous sommes en droit de résister et de protester contre l'iniquité. Si nous sommes avec Dieu, nous apprendrons bien vite qu'en protestant nous sortons de son chemin, et si nous agissons autrement, Satan aura vite fait de nous sa proie.

Le profond sommeil envoyé par l'Eternel sur Saül et sur tout le camp pouvait faire naître la pensée de profiter d'un tel moment. Il n'en était rien. Dieu avait envoyé ce sommeil pour préserver son bien-aimé et non pour lui donner l'occasion de se venger — pour le sauver en vue de l'oeuvre de grâce qu'il l'appelait à accomplir envers Saül. La grâce est réservée à David, le jugement à l'Eternel. Mais David prend un gage, comme il en avait pris un dans la caverne. La lance et la cruche à eau sont deux témoins par lesquels est confirmé ce qui s'est passé. L'arme dont Saül a cherché plus d'une fois à se servir contre David, se trouve maintenant entre les mains de celui-ci. S'en servira-t-il contre l'oint de l'Eternel, comme il se servit jadis de l'épée de Goliath contre cet ennemi d'Israël? Nullement. Il suffit à David d'ôter à Saül ce dont il s'était servi en vue de lui nuire, de montrer au roi qu'il connaît bien ses armes et qu'elles sont impuissantes contre lui.

David s'éloigne maintenant de Saül endormi et met «un grand espace entre eux» (verset 13). Agir autrement aurait été une confiance aveugle en l'homme. Il faut à *certaines moments*

que le monde voie la distance qui le sépare des enfants de Dieu. Ceux-ci, s'ils ne s'éloignent pas de lui, l'entretiennent souvent dans l'illusion sur son état.

En s'adressant à Abner (versets 13-16), non sans ironie, David lui montre qu'il y a plus d'intérêt et de sollicitude pour le monde chez un enfant de Dieu, que chez ceux qui prétendent le soutenir, l'aider ou le défendre.

Et maintenant (versets 17-20), Saül est sommé de répondre à celui qu'il poursuit «comme une perdrix dans les montagnes». «Pourquoi?» «Qu'a-t-il fait?» Ces questions n'obtiennent que le silence. Devant elles toute bouche sera fermée à jamais. Si c'est l'Eternel qui a incité Saül contre David, pourquoi délivre-t-il David de sa main? Si ce sont les hommes, qu'ils soient maudits, eux qui ont chassé David de son héritage et l'assimilent, lui, l'oint de l'Eternel, aux idolâtres, comme plus tard ils ont assimilé Jésus aux démons. Ce péché ne leur sera pas pardonné.

Mais tout ce que David demande, c'est que «son sang ne tombe point en terre loin de la face de l'Eternel» (verset 20), c'est qu'il Lui serve, et que sa mort soit approuvée de Lui, dans le lieu même dont le roi d'Israël cherche à le chasser. Comme Jésus plus tard, il fallait que David souffrît en Juda; c'est pourquoi la parole de l'Eternel l'y avait envoyé (22: 5), et, s'il devait mourir pour glorifier le Seigneur, c'est là qu'il devait mourir.

Saül dit: «J'ai péché... je ne te ferai plus de mal... j'ai agi follement et j'ai commis une très grande erreur» (verset 21). Combien de fois déjà ne l'a-t-il pas dit ou reconnu? Cela a-t-il rien changé à ses voies? Nous nous laissons souvent tromper à ces apparences quand il s'agit d'apprécier l'état des âmes. David ne s'y trompe pas. Il ne se confie qu'en Dieu, et nullement dans les sentiments de Saül. Il lui rend ses armes, sachant que Saül n'en peut rien faire sans la volonté de Dieu. La vie du roi a été précieuse à David, mais ce dernier ne compte pas que sa vie soit précieuse à Saül. «Et voici, comme ton âme a été aujourd'hui précieuse à mes yeux, que de même aussi mon âme soit précieuse *aux yeux de l'Eternel*» (verset 24). C'est sur l'Eternel qu'il compte. La vie de David, une puce, une perdrix sur les montagnes, est d'un grand prix aux yeux de Celui qui l'a choisi, appelé et gardé comme la prunelle de son œil. Dieu se glorifie ainsi dans les faibles et dans les petits.

Qu'importe la bénédiction de Saül? Celui qui avait dit aux Ziphites: «Bénis soyez-vous de par l'Eternel», peut dire à David: «Béni sois-tu, mon fils David» (verset 25); celui qui avait dit: «Tu as choisi le fils d'Isaï à ta honte» (20: 30), peut bien dire: «Certainement tu feras de grandes choses et tu en viendras à bout» (verset 25). Saül aussi est-il parmi les prophètes? Tout cela n'a pas plus de valeur aux yeux de David qu'aux yeux de l'Eternel. David se contente de l'approbation et des promesses de son Dieu, et cela lui suffit parfaitement.

## **Chapitre 27**

«Et David dit en son coeur: Maintenant, je périrai un jour par la main de Saül; il n'y a rien de bon pour moi, que de me sauver en hâte dans le pays des Philistins; et Saül renoncera à me chercher encore dans tous les confins d'Israël, et j'échapperai à sa main» (verset 1).

N'est-il pas étonnant de voir cette défaillance de David, après tant de marques éclatantes de la protection divine? Hier encore il disait, plein d'assurance: «Que mon âme (ma vie) soit précieuse aux yeux de l'Eternel, et qu'il me délivre de toute détresse!» (26: 24). Aujourd'hui il a perdu courage et dit: «Je périrai un jour par la main de Saül». Il nous faut souvent faire l'expérience qu'une grande victoire est suivie d'un grand abatement. Quand Dieu était avec nous, ne nous arrivait-il pas de nous en attribuer quelque chose? Lorsque David disait à Saül: «L'Eternel rendra à chacun sa justice et sa fidélité» (26: 23), Dieu seul sait s'il n'y avait pas quelque satisfaction de soi dans ces paroles. Alors Dieu nous laisse à nous-mêmes (certes, je ne dis pas qu'il nous abandonne), afin de nous montrer que nous ne pouvons avoir *aucune* confiance en la chair. Nous apprenons ainsi à sonder «la division de l'âme et de l'esprit», si subtile que, dans le combat de la foi, on ne s'aperçoit souvent pas du mélange et que l'or affiné, ou paraissant tel, a encore besoin du creuset pour être délivré de tout alliage. Cela explique bien des défaillances chez les croyants, au moment où leur foi vient de briller d'un grand éclat.

Elie en est un exemple frappant (1 Rois 19). Le ciel s'était fermé à sa demande, il avait échappé à la colère d'Achab, fait des miracles, vaincu les prêtres de Baal, tenu tête à tout un peuple, et voici le grand prophète d'Israël qui tremble et s'enfuit devant une femme. Souvenons-nous, qu'avoir été employé de Dieu, ne signifie pas encore nous connaître, et que la connaissance de nous-mêmes est indispensable pour nous faire apprécier la grâce. Cette expérience, nous la faisons souvent après des temps de bénédiction spéciale. L'ennemi en profite pour nous faire tomber, quand, armés de la puissance de Dieu, nous nous faisons illusion sur nos propres forces, nous estimant *nous-mêmes* inattaquables. Donc, un temps de faveur et de puissance spéciale est souvent une occasion pour la chair. Etre introduits dans le troisième ciel ne nous en préserve pas et la discipline de Dieu a pour but, comme nous le verrons, de nous faire sonder tout cela et bien d'autres choses encore.

Est-ce Dieu qui ordonne à David de se sauver au pays des Philistins? Les expériences faites à la cour d'Akish n'étaient-elles pas suffisantes? (21: 11-15). Etait-ce Dieu qui l'y avait jadis envoyé? Non, Dieu, par la bouche de Gad, lui avait jadis donné l'ordre positif d'entrer dans le pays de Juda. (22: 5). Cet ordre était-il révoqué? Et pourquoi ne consulte-t-il pas l'Eternel, comme il l'avait fait à Kéhila? (23: 1-13). Précipitation, découragement, oubli de la parole de Dieu, aide cherchée auprès des ennemis d'Israël, confiance dans ses propres inspirations, en négligeant de rechercher la direction divine, toutes ces faiblesses se concentrent ici en David.

La belle marche de foi qui le caractérisait semble annulée par un seul faux pas. Mais il est bon que nos âmes aient sondé ces précipices. Nous ne pouvons être les compagnons du Christ que si nous retenons ferme jusqu'au bout le commencement de notre assurance (Hébreux 3: 14). David se sauvant chez Akish ne pouvait en aucune manière être un type de Christ. Il n'y avait pas pour Abraham d'autel en Egypte; un second séjour de David parmi les Philistins ne lui inspire pas de psaume.

C'est une chose infiniment sérieuse à considérer, que souvent un faux pas nous fait perdre tout le bénéfice d'une longue vie de foi. Un jour mes pieds glissèrent sur un abîme;

c'en était fait de moi, quand la forte main de mon guide réussit à me retenir, emporté déjà sur la pente. Sans lui j'étais perdu, sa main m'avait sauvé (c'est la grâce), mais en un instant j'avais mesuré et réalisé la conséquence terrible d'un écart.

La grâce seule est capable de prévenir notre perte, mais souvent il nous faudra éprouver pendant longtemps les conséquences d'une marche qui n'avait pas l'approbation du Seigneur. Cette marche délivre David de la poursuite de Saül: «Et on rapporta à Saül que David s'était enfui à Gath; et il ne le chercha plus» (verset 4); à quel prix? Les chapitres suivants nous l'apprennent, mais déjà celui-ci nous renseigne.

Le séjour à Gath engendre la fausseté. Sous peine de leur paraître un ennemi, on ne peut dire aux Philistins qu'on est du parti d'Israël. On a quelque succès contre les Geshuriens, les Guirziens et les Amalékites, mais se dire ouvertement leur adversaire, serait s'exposer à bien des dangers. David est l'hôte du Philistin qui de ce fait estime l'avoir asservi: «Il sera mon serviteur à toujours» (verset 12) et comment ferait-on la guerre à leur race? On use de paroles à double entente pour cacher ses vraies sympathies (28: 2). Voyez donc combien de conséquences graves entraîne la recherche de l'appui du monde! Le chrétien, submergé par les «convenances sociales» auxquelles il s'est assujetti, y perd son vrai caractère et n'a plus aucune action sur les consciences de ceux qui l'entourent. Il vit dans la crainte de déplaire au monde qui le protège; il cherche, comme David, à anéantir tous les témoins qui viendraient déposer de son hostilité contre les ennemis du peuple de Dieu; il n'a plus bonne conscience. Quoique enfant de Dieu, il suit un chemin d'hypocrisie,

«Akish crut David». Le monde nous croit et se flatte d'avoir rompu les liens qui nous unissent au peuple de Dieu (verset 12). David, par la grâce de Dieu, sera restauré et, dans la suite, sa conduite détrompera Akish; mais combien de chrétiens, enlacés dans ce filet, ne détrompent jamais le monde, y perdent leur force, leur repos et leur joie, y sacrifient leur témoignage et quittent enfin la scène pour aller vers le Seigneur avec le sentiment de n'avoir rien été pour Lui, pendant leur vie, pour Lui qui cependant a tout fait pour eux!

## Chapitre 28

Le jour arrive — David ne peut échapper à cette conjoncture — où les Philistins rassemblent de nouveau leurs armées pour faire la guerre à Israël. La fausse position de David au milieu des Philistins va être mise ainsi en évidence. Pauvre David! Que faire? Comment reculer après avoir trompé l'ennemi sur ses entreprises et ses sympathies? Souvenons-nous qu'il est plus aisé de s'engager dans une mauvaise voie que d'en sortir. Nous verrons que Dieu n'abandonne pas David et le sauve malgré lui du danger de combattre le peuple de Dieu, mais nous verrons aussi combien sera sévère la discipline qu'il devra endurer.

Est-il étonnant qu'Akish, trompé par David, compte sur lui? Cette preuve de confiance devrait couvrir de honte l'homme de Dieu: «Sache bien que tu sortiras avec moi pour aller au camp, *toi et tes hommes*» (verset 1). Une mauvaise marche n'est pas seulement déplorable pour nous-mêmes, elle entraîne encore dans le mal, à notre suite, ceux que nous sommes appelés à guider. La réponse de David est ambiguë, comme toute sa conduite: «Aussi tu sauras

ce que ton serviteur fera» (verset 2). Plus tard elle sera, hélas! trop claire, quand il s'agira de se disculper devant le roi et les principaux (29: 8). Akish, trompé, répond: «Aussi je t'établirai pour toujours gardien de ma personne» (verset 2). Voici donc le «bien-aimé» appelé à soutenir l'ennemi héréditaire d'Israël! C'est sa récompense; il avance en dignité. Lui, le vrai roi d'Israël, devient garde du corps d'Akish. Quel avancement, quel honneur! S'il n'est rien à ses propres yeux, un chrétien est un roi aux yeux de Dieu; il est appelé à marcher dans cette dignité. S'il reçoit les honneurs du monde, il perd sa royauté, car il devient esclave et n'a part aux bienfaits de son maître que dans la mesure de son asservissement.

Au verset 3, la parole de Dieu revient sur la mort de Samuel. Comme nous l'avons vu, cette mort laissait désespérés Saül et son peuple. Mais la présence de Samuel et la profession que faisait Saül de servir l'Eternel, avaient eu pour conséquence un acte de purification accompli par Saül lui-même: «Saül avait ôté du pays les évocateurs d'esprits et les diseurs de bonne aventure».

L'ennemi s'assemble: «Saül eut peur, et son coeur trembla très fort. Et Saül interrogea l'Eternel, et l'Eternel ne lui répondit pas, ni par les songes, ni par l'urim, ni par les prophètes» (versets 5, 6). Position plus misérable que lorsqu'Israël suivait les enchantements et les dieux étrangers! Au moins ceux-ci lui donnaient-ils une apparence de réponse, illusion sans doute, mais qui, pour un moment, relevait son courage défaillant. Maintenant, rien que le silence. La maison balayée est sans statue, et sans éphod ni théraphim (Osée 3: 4). Que faire? Qui consulter? Sur qui s'appuyer? Voyez quelle incertitude pour Saül! Le jugement est à la porte, comment l'éviter? Ah! dans ces ténèbres où il se débat, si même un faible rayon de lumière pouvait lui faire découvrir une issue! Rien de plus misérable que son état. Il a conscience d'un sort inévitable et, dans sa grande angoisse, cherche un moyen de lui échapper. C'est maintenant que Saül se rend compte de l'horreur de sa condition. Mieux vaudrait la mort, mais la mort ne met pas à l'abri du jugement qu'il voit de loin s'avancer d'un pas sûr et qu'il sait impitoyable.

«Cherchez-moi une femme qui évoque les esprits, et j'irai vers elle, et je la consulterai» (verset 7). Il n'en est pas autrement de la chrétienté de nos jours, à la veille d'être «vomie de la bouche» du Seigneur. Elle évoque les esprits, se repaît d'illusions sataniques, car il y a à la fois une effrayante réalité et une honteuse illusion dans ces pratiques. La réalité, c'est qu'un démon se met à la disposition de la pythonisse, l'illusion, c'est que les morts puissent être évoqués par elle. Le démon n'en revêt que la vaine apparence, car Jésus tient les clefs de la mort et du hadès, et aucune puissance que la sienne n'a le pouvoir d'en ouvrir les portes. Satan même ne peut évoquer les morts. Ceux qui n'ont pas cru et qui meurent, sont et restent «les esprits en prison». Il n'y a que Dieu qui puisse, en faisant une exception, permettre que Samuel sorte du lieu invisible pour apparaître.

«La femme vit Samuel, et elle poussa un grand cri» (verset 12). Ce n'était point ce qu'elle attendait par ses sortilèges. L'esprit qu'elle connaissait n'était pas là pour revêtir une forme illusoire comme celles dont elle rendait témoins ses sectateurs. Avant même qu'elle puisse faire son évocation, soudain surgit devant elle un personnage qui l'effraye extrêmement. Ce

n'est plus une apparence, c'est une réalité divine, «un dieu qui monte de la terre» (verset 13), un personnage sur lequel ses enchantements n'ont aucune prise. C'est Samuel lui-même, reconnu par le roi devant lequel il a marché si longtemps. La femme, elle, reconnaît non pas Samuel, mais Saül. Lui seul, le chef d'Israël, pouvait avoir assez d'importance pour recevoir une aussi extraordinaire vision. Quant à Saül, il ne peut se méprendre sur la personne, encore moins sur les paroles de Samuel. Dieu, qui ne répondait plus par les prophètes, répond une dernière fois d'outre-tombe par Samuel, mais uniquement pour ratifier le jugement déjà prononcé.

Saül met à nu sa détresse, son abandon, son isolement, l'angoisse de son âme (verset 15). Il est trop tard; la mesure est comble; Dieu n'a rien oublié, il est devenu maintenant l'ennemi de Saül (verset 16), qui a contre lui Dieu et les Philistins. Et pourquoi? Saül «n'avait pas écouté la voix de l'Eternel et n'avait pas exécuté l'ardeur de sa colère contre Amalek» (verset 18). Et puis, outre qu'il n'avait pas «gardé la parole de l'Eternel», il avait «interrogé une femme qui évoquait les esprits pour les consulter; et il ne consulta point l'Eternel» (1 Chroniques 10: 13). La *désobéissance* et *l'indépendance* caractérisent l'homme sans Dieu, et malgré toutes les apparences, Saül était de ceux-là. A cause de ces choses, la mort de Saül et de ses fils était décrétée, ainsi que la défaite d'Israël (verset 19).

Mais une autre décision est annoncée à Saül, et cela pour la troisième fois: «L'Eternel a déchiré le royaume d'entre tes mains et l'a donné à ton prochain, à David» (verset 17). Il l'avait déjà entendu deux fois de la bouche de Samuel (13: 14; 15: 28), mais sans que le nom de David eût été prononcé. Il apprend aujourd'hui de la bouche de Dieu, ce que sa haine avait deviné depuis longtemps (24: 21), c'est que «son prochain» était ce David méprisé, haï, rejeté, poursuivi par lui, et que ce David est l' élu, l'oint, le bien-aimé, qui aura la place d'honneur et auquel appartient la royauté! Tout ce que Saül avait craint, se lève maintenant contre lui. Plus de pitié, plus de pardon. David, le roi de grâce lui-même, qui tant de fois l'avait épargné, soulagé tant de fois, qui lui avait rendu, sans se lasser, le bien pour le mal, ne pouvait plus désormais se montrer à lui que comme un juge.

Saül «tomba à terre de toute sa hauteur, et il fut extrêmement effrayé des paroles de Samuel» (verset 20). Ce n'est que quand l'homme se trouve devant son sort inévitable qu'il en apprécie réellement toute la portée. Jusque-là il y a toujours place pour quelque illusion qui nous cache l'horreur de notre avenir. Le roi n'a aucune force; il meurt de faim et ne veut pas manger; il reçoit enfin quelque secours matériel de la main d'une réprouvée comme lui (versets 20-25).

Quel tableau solennel de la fin de l'homme, du roi selon la chair! Tous les principes de son activité sont remis en mémoire devant lui et, pesés à la balance du sanctuaire, sont trouvés n'être que désobéissance, indépendance, inimitié contre Dieu et contre son oint. Rien, absolument rien de ce qui a dirigé Saül ne subsiste devant Dieu. Tous ses motifs, toutes ses voies, deviennent autant d'objets de jugement.



## Chapitre 29

Les armées des Philistins et d'Israël gagnent le lieu de leur rassemblement; «David et ses hommes passent à l'arrière-garde avec Akish», car ils sont devenus, selon la promesse du roi, ses gardes du corps. Les chefs des Philistins se défient: «Que sont ces Hébreux?» C'est ce qui arrive toujours quand le croyant se place dans une fausse position en recherchant la protection du monde. Il ne peut gagner sa confiance, à moins peut-être que le monde ne se fie à lui comme Akish, parce qu'il s'est mis en mauvaise odeur auprès du peuple de Dieu et s'est prêté ainsi à l'asservissement. Cependant Akish, il faut le constater, a encore d'autres motifs de confiance, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître en une certaine noblesse naturelle, gagnée par la droiture *apparente* (hélas! pas même apparente aux yeux de Dieu) du caractère de David. Akish prend sa défense vis-à-vis des princes: «Je n'ai rien trouvé en lui, depuis le jour qu'il est tombé chez moi jusqu'à ce jour» (verset 3). Akish lui rend témoignage: «L'Eternel est vivant, que tu es un homme droit, et ta sortie et ton entrée avec moi à l'armée ont été bonnes à mes yeux, car je n'ai pas trouvé de mal en toi depuis le jour de ton entrée auprès de moi jusqu'à ce jour» (verset 6). Témoignage des plus favorables, mais basé sur le fait que «David, serviteur de Saül, roi d'Israël» (verset 3), est devenu et restera serviteur d'Akish.

David avait-il bien conscience d'avoir mérité ces louanges? Son coeur était-il réellement à l'aise devant la haute opinion du roi incirconcis, se montrant plus noble et plus honnête que l'oint de l'Eternel? Pouvait-il recevoir cette louange, comme il l'avait reçue jadis d'Abigaïl? (25: 28).

Quoiqu'il en soit, la confiance d'Akish ne réussit pas à vaincre la défiance des principaux, car c'était précisément le caractère de fidélité de David qui pouvait le faire retourner à son ancien maître. Dans un temps qui n'était pas si éloigné, il avait frappé ses dix mille Philistins, d'accord en cela avec Saül qui avait frappé ses mille. Pourquoi serait-il aujourd'hui pour Akish, plutôt que pour Saül? Le manque d'une position *tranchée* vis-à-vis du monde, ne peut que produire de telles conclusions. Notre fidélité passée se tourne elle-même contre nous. Akish est obligé de compter avec l'opinion des principaux, politique inconnue à un croyant fidèle, car la pensée, l'opinion, la volonté de Dieu le dirigent. Mais Dieu se sert de la défiance des hommes pour sauver son bien-aimé d'une chute bien plus sérieuse que lorsqu'il montait contre Nabal pour se venger lui-même. «Maintenant», dit Akish, «retourne-t'en et va en paix, afin que tu ne fasses rien qui soit mauvais aux yeux des princes des Philistins» (verset 7).

Devant cette animosité, David, et c'est un des points les plus humiliants de son histoire, David renie sa foi et son caractère: «Mais *qu'ai-je fait*, et qu'as-tu trouvé en ton serviteur depuis le jour que j'ai été devant toi jusqu'à ce jour, pour que je ne puisse pas aller et *combattre contre les ennemis du roi*, mon seigneur?» (verset 8). Qu'ai-je fait? David pouvait le dire en vérité à Jonathan (20: 1) et à Saül lui-même (26: 18), mais il ne pouvait en bonne conscience le dire à Akish. Ne connaissant rien des entreprises secrètes de David contre les ennemis d'Israël, le roi des Philistins ne pouvait le trouver en faute. Mais c'est son propre peuple que David *demande* à combattre, son peuple qu'il appelle «les ennemis du roi!»

Akish reconnaît encore plus expressément la pureté des intentions de David: «Je sais que tu es agréable à mes yeux comme un ange de Dieu» (verset 9), mais comme conclusion il faut partir. «Allez-vous-en», lui dit-il. (verset 10). En somme, en les pesant à la même balance, l'opinion du monde qui l'entoure a plus de poids pour Akish que l'intégrité supposée de David.

Tout cela nous montre l'abîme qui sépare la famille de Dieu du monde, puisque, même vis-à-vis d'un enfant de Dieu infidèle à sa vocation, le monde se méfie et repousse sa coopération. C'est justice. Dieu nous fait sentir, et c'est une grâce de sa part, que dans cette position tout nous manque, l'approbation de Dieu et la faveur du monde.

David s'en retourne. Quelle main secourable l'Eternel lui a tendue, contre son gré, au moment jusqu'ici le plus critique de sa vie! Dieu ne l'a pas abandonné un instant. Quelle grâce! Mais qu'est devenue l'heureuse communion du coeur avec l'Eternel qui s'exprimait dans les chants du doux psalmiste d'Israël?

### Chapitre 30

Une marche selon les pensées de son coeur naturel avait privé David de la communion avec son Dieu. Il ne pouvait pas, dans le chemin qu'il suivait, recevoir comme Enoch «le témoignage d'avoir plu à Dieu». Livré à lui-même, lui, un des excellents de la terre, il avait été en danger de faire naufrage quant à la foi, tout comme un autre, et d'embrasser la cause des pires ennemis de son peuple. Leur chef reconnaissait en lui un caractère intègre et irréprochable, mais c'était un danger de plus pour son âme. Au milieu de ces écueils, alors qu'abandonné à ses propres forces il aurait certainement sombré, Dieu, ne pouvant le guider de son œil, avait employé «la bride et le mors» (Psaumes 32: 9), c'est-à-dire un concours de circonstances contraires à la volonté de son serviteur, pour le garder d'une chute irrémédiable.

Dans notre chapitre, nous voyons comment Dieu restaure David en se servant de la discipline que son manque de sainteté avait rendu nécessaire. Mais là, en pleine discipline, Dieu, chose infiniment précieuse, peut être avec lui. Dieu, qui était absent au jour de la faveur d'Akish, est présent maintenant au milieu du désastre. David est frappé dans ce qu'il a de plus cher et c'est une cause de grande tristesse, mais le fruit paisible de justice est produit. Comment regretter alors, que la main de Dieu se soit appesantie sur son serviteur? Le caractère de cet homme de Dieu, formé par la discipline, est d'une grande beauté et plein d'instruction pour nos âmes.

En l'absence de David, Amalek, pour se venger sans doute (conf. 27: 8), s'était emparé de Tsiklag, ville de David (27: 6), et après l'avoir incendiée, avait emmené toute la population captive, avec le butin, mais «ils n'avaient fait mourir personne». Quelle grâce de Dieu! Dans ce cruel assaut d'un ennemi sans pitié, tous les captifs avaient été épargnés. C'est ainsi que Dieu jugeait son serviteur avec mesure et d'un jugement qui avait sa restauration pour but. Cependant il faut que la discipline soit sentie profondément, pour porter ses fruits: «David et le peuple qui était avec lui, élevèrent leurs voix et pleurèrent jusqu'à ce qu'il n'y eut plus en eux de force pour pleurer» (verset 4). Les êtres les plus chers à David sont parmi les captifs: la

noble Abigaïl, associée par la foi à la vie errante et aux souffrances de son époux, innocente de sa conduite à la cour d'Akish, est emmenée en captivité. Et, pour que la coupe d'amertume déborde, les compagnons qu'il a dirigés jusqu'ici, pleins d'irritation à cause de leurs fils et de leurs filles, le rendent responsable de cette calamité, se tournent contre lui, et parlent de le lapider (verset 6).

Mais la discipline est, pour l'homme de Dieu, un cordial amer qui fortifie l'âme au lieu de l'affaiblir. Quand tout vient à lui manquer, David retrouve Dieu comme ressource. Il «se fortifia en l'Eternel, son Dieu» (verset 6). Ce Dieu fidèle, connu de lui, qui l'avait jadis aidé dans toutes ses angoisses, n'avait pas changé, et il le retrouve aujourd'hui le même qu'hier et pour l'éternité.

Et voici David qui retrouve aussi ce qui l'avait caractérisé jadis. «Il dit à Abiathar... Je te prie, apporte-moi l'éphod. Et Abiathar apporta l'éphod à David. Et David *interrogea l'Eternel*» (verset 7). Comme Samuel était l'homme de prière et d'intercession, David, au temps de sa force, était l'homme dépendant qui consulte et interroge l'Eternel. Il y revient. L'Eternel qui avait refusé de répondre à Saül, répond à David. «Poursuivrai-je cette troupe? l'atteindrai-je? Et l'Eternel lui dit: Poursuis, car tu l'atteindras certainement, et tu recouvreras tout» (verset 8).

Fort de cette réponse, David se met en campagne sans hésiter. Au torrent de Besçor deux cents hommes, trop fatigués poursuivre la troupe, s'arrêtent et sont laissés à la garde du bagage. La force leur manquait; cependant leur fonction était utile à David et à leurs frères, et ne devait pas être méprisée. Celle de combattants actifs nous met en vue et nous expose bien davantage à l'orgueil spirituel qu'une position plus humble. Les compagnons de David nous le prouvent dans la suite de ce récit en s'attribuant la victoire qui leur a été préparée, puis donnée par Dieu seul (verset 22).

Un esclave égyptien, abandonné comme expirant, fait trouver à David la piste de l'ennemi. On voit la main de Dieu dans cette circonstance. Sans ce pauvre homme, mourant de faim, l'expédition échouait misérablement. Quand nous sommes fortifiés en l'Eternel, notre Dieu, quel puissant secours il nous accorde, et combien inattendu! (versets 11-15).

Tandis que l'ennemi mange, boit et danse, «une ruine subite vient sur eux». «David recouvra tout ce qu'Amalek avait pris, et David recouvra ses deux femmes. Et il n'y eut rien qui leur manquât, petits ou grands, fils ou filles, butin, ou quoi que ce fût qu'on leur avait pris: David ramena tout» (versets 18, 19) avec une abondance de dépouilles (versets 20).

L'épreuve est terminée; la discipline a porté ses fruits; mais, par la grâce de Dieu, elle *continue* à en porter. Voyez avec quelle sagesse David restauré tient tête aux «hommes méchants et iniques d'entre ceux qui étaient allés avec lui» (verset 22), comme il les reprend, en donnant à l'Eternel toute la place, tout le mérite: «Vous ne ferez pas ainsi, mes frères, avec ce que nous a donné l'Eternel, qui nous a gardés et a livré entre nos mains la troupe qui était venue contre nous» (verset 23). Dieu répartit les divers services entre les siens; il est seul juge de l'activité qu'ils y déploient; il ne mesure pas la récompense à la valeur du don, mais à la

fidélité dans l'administration de ce qu'il nous confie. Voilà pourquoi la part de celui qui demeure auprès du bagage est telle qu'est la part de celui qui descend à la bataille (verset 24). Ce principe, établi par David, est devenu «un statut et une ordonnance en Israël jusqu'à ce jour» (verset 25). C'était le principe de la grâce alliée à la justice, que proclamait David restauré, et comment s'étonner qu'il ait eu des conséquences durables?

Dans sa prospérité (versets 26-31), David n'oublie aucun de ceux qui l'ont aidé au temps de son adversité. Il les comble, et je ne vois guère que les Ziphien qui soient exclus et n'aient aucune part à ses largesses, eux les délateurs, qui avaient voulu livrer le roi d'Israël. La libéralité de David apporte à tous les fidèles une preuve palpable que l'Eternel est avec lui et qu'il est bon de l'accepter comme maître et de se ranger sous sa loi — tandis que l'infidélité à l'égard de Christ porte un jour, longtemps après, peut-être, ses inévitables conséquences. Et par contre, un verre d'eau, donné à David dans le désert, est enregistré dans le livre de Celui qui apprécie tous nos actes selon le plus ou moins d'utilité qu'ils ont pour Christ.

### Chapitre 31

Selon la parole de Dieu, annoncée par Samuel (28: 19), Israël tombe devant les Philistins, sur la montagne de Guilboa. Les trois fils de Saül — et Jonathan, l'un d'eux — périssent. Saül reste le dernier. Il avait été *extrêmement effrayé* à l'annonce du jugement par Samuel (28: 20), il avait eu *peur* et son coeur avait *tremblé très fort* devant le camp des Philistins, devant les simples préparatifs du jugement (28: 5); combien plus, quand le jugement s'exécute: «Il eut une *très grande peur* des archers» (verset 3). Ainsi, du moment que le pécheur se trouve devant le jugement de Dieu, toute sa force l'abandonne pour faire place à la terreur. «C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant» (Hébreux 10: 31), quand, ayant professé la foi, on l'a abandonnée. Saül veut mourir pour échapper à cette angoisse sans nom, et il ne fait que se précipiter dans une bien autre angoisse, dans les tourments du lieu invisible, où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas.

«Tire ton épée et perce-m'en, de peur que *ces incirconcis* ne viennent et ne me percent, et ne m'outragent» (verset 4). «Ces incirconcis» exprime jusque dans la mort sa religion extérieure basée sur son mépris pour ce qui n'est pas hébreu (\*). Et sa circoncision à lui, pouvait-elle le sauver? N'est-ce pas à la circoncision du *coeur* que Dieu regarde?

(\*) Jonathan leur donnait le même nom (14: 6), les jugeant au point de vue de Dieu, et sachant que la puissance de Dieu était avec lui, pour les vaincre. Saül les compare avec lui-même et en parle avec mépris et la colère de ne pouvoir leur échapper.

Saül et son page s'ôtent la vie pour échapper aux outrages de l'ennemi. La crainte de Dieu les en aurait empêchés s'ils l'avaient eue devant leurs yeux. Saül mort ne sent plus l'outrage, mais le subit. Les Philistins décapitent le roi, et peuvent penser avoir pris leur revanche de la mort de Goliath. Ses armes sont placées dans la maison d'Ashtaroth (verset 10), et proclament en apparence la victoire de leurs idoles sur le vrai Dieu. Pareille chose était arrivée lors de la prise de l'arche. Israël s'enfuit, l'ennemi s'empare de ses villes et s'y établit. Jabès de Galaad, sauvé jadis par Saül (11), use de piété envers les morts, mais Dieu reste muet, comme indifférent à toute cette ruine, et semble vaincu par l'homme.

Ce livre est comme la fin de tout. Nous y assistons à la fin de la sacrificature, à celle des juges, à celle de la royauté selon l'homme. Tout croule; Dieu laisse faire, car *c'est précisément ce qu'il lui faut*. Tout doit tomber devant David. Que lui demeure, cela suffit. Cette défaite, ce jugement, cette ruine de l'homme sont pour Dieu l'aube du règne de son bien-aimé!

## Une lettre

---

ME 1901 page 94

Cher frère,

Il n'y a pas de sujet plus important à tous égards que celui auquel vous faites allusion. Plus nous présenterons simplement Christ mourant pour nos péchés, mieux ce sera. Toutes ces grandes vérités sont des faits, et j'admire en cela la sagesse de Dieu, car les plus simples peuvent ainsi par grâce les comprendre, et les plus fortes intelligences doivent s'incliner et les accepter comme telles. Lorsque nous cherchons à les sonder — et de nos jours on veut sonder toutes choses — il y a en elles des profondeurs qu'aucun de nous ne peut mesurer.

Le plein droit de Dieu envers les pécheurs est qu'ils doivent le servir selon la relation où ils se trouvent vis-à-vis de Lui, comme créatures qui ont la connaissance du bien et du mal: «L'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal». Il était tenu de reconnaître Dieu et son prochain en tout ce qui leur était dû, et cela même jusqu'aux désirs de la convoitise dans son coeur, à l'égard de son prochain. La loi était la parfaite mesure de cela, même lorsque les hommes n'étaient pas sous son autorité. Mais en fait, les choses allaient beaucoup plus loin, parce qu'il y avait les voies de l'homme et les voies de Dieu, les unes et les autres manifestant ce que l'homme était, et lui imposant de nouvelles obligations. Les hommes n'ont pas aimé garder Dieu dans leur connaissance, et ils ne l'ont pas fait; lorsqu'ils le connaissaient comme Dieu, ainsi que Noé le connaissait, ils s'établirent des démons pour les adorer et se dégradèrent au-dessous de la nature de l'homme. Or le jugement est selon les oeuvres, Dieu tenant compte du degré de lumière en prononçant le jugement (Luc 12). Mais le jugement est selon les oeuvres, et a pour effet judiciaire l'exclusion de la présence de Dieu, quel que soit le degré de châtement infligé.

Mais il y a beaucoup plus au fond. La pensée de la chair est inimitié contre Dieu entièrement et toujours; outre le fait d'enfreindre les obligations, elle conduit à le faire. L'homme a été chassé de devant la présence de Dieu au commencement, et à côté du jugement à venir selon ses oeuvres, il trouve, lorsque ses yeux sont ouverts, qu'il est perdu *maintenant*; quoique cela soit caché pour ceux qui marchent par la vue, quand le voile des sens et l'apparence du monde ont disparu, il trouve que c'est pour toujours. Or, bien que la loi prouve cela à l'esprit enseigné de Dieu, la grande preuve en est le rejet de Christ: «Il (l'Esprit Saint) convaincra le monde de péché (non du sentiment des péchés, bien que cela soit vrai), parce qu'ils ne croient pas en moi», dit le Seigneur. Jusqu'au déluge, le premier monde était (avec le témoignage de la part de Dieu) l'homme laissé à lui-même, et Dieu, à cause de sa corruption, dut le détruire par le déluge. Ensuite le gouvernement fut confié à Noé; puis vint la promesse avec Abraham, la loi avec Moïse; puis il y eut les prophètes, et enfin Christ. Ce sont les voies de Dieu avec les hommes, un système complet de probation qui s'est terminé par la preuve que non seulement l'homme ne voulait pas obéir, mais qu'il n'avait aucune

excuse pour son péché: il avait vu et haï Dieu venant *en grâce*: «Ils ont, et vu, et haï, et moi et mon Père», a dit Jésus. C'est pourquoi il est dit: «Maintenant, *en la consommation des siècles*, il a été manifesté une fois» et, dit le Seigneur, «maintenant est le jugement de ce monde», Et Etienne, après avoir rapporté l'appel d'Abraham et la promesse, déclare: Vous n'avez pas gardé la loi, vous avez rejeté et persécuté les prophètes, vous avez tué le Juste, vous résistez toujours à l'Esprit Saint. Là se termine l'histoire de l'homme. Il n'était pas seulement coupable et sujet au jugement, mais il était *démontré* que sa pensée est inimitié contre Dieu. Cela n'est pas les péchés, mais le péché, c'est l'homme, non pas jugé, mais déjà perdu, tandis que le jugement qui n'est pas encore arrivé, sera selon les oeuvres.

Or Christ était personnellement tout le contraire de l'homme tel que nous venons de le voir; il aimait le Père et il était obéissant. C'est ce qu'il était Lui-même et toujours. Mais il avait une oeuvre à accomplir selon l'amour surabondant de Dieu. «Il est mort pour nos péchés selon les Ecritures», et si quelqu'un croit en Lui ses péchés ne sont plus; ils sont pardonnés et effacés; il a été fait face à la culpabilité et à la responsabilité de l'homme. Mais lorsque nous considérons l'oeuvre de la croix, nous y trouvons davantage. Christ y a glorifié Dieu, et cela quand il a été fait péché. C'était un merveilleux mystère: Christ, une victime parfaite, sans tache devant Dieu, parfait en obéissance, parfait dans un renoncement absolu à soi-même, parfait en amour pour son Père, parfait dans son amour pour nous, capable comme une Personne divine de soutenir le poids de la gloire de Dieu dans la place du péché — c'est-à-dire comme fait péché pour nous, non seulement venu «en ressemblance de chair de péché», mais «pour le péché». — «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même; et incontinent il le glorifiera», et Christ, comme homme, est dans la gloire à la droite de Dieu.

Comme typifié par l'offrande du gâteau, il a été complètement éprouvé par le feu du jugement de Dieu dans la mort, et ne fut qu'une odeur agréable à Dieu; comme holocauste, il a été une odeur agréable à Dieu, mais c'était une propitiation ou une expiation positive comme glorifiant Dieu en justice, en amour, en majesté, en tout ce que Dieu est, et cela dans la place de péché, et pour le péché. Comme sacrifice pour le péché, il a porté nos péchés, mais ce n'était pas alors une agréable odeur, quoique la graisse fût brûlée sur l'autel. Christ était le sort pour l'Eternel aussi bien que le sort pour le peuple (voyez Lévitique 16). Le fait de porter nos péchés acquittait de la responsabilité encourue et de la culpabilité. Cela est vrai de son peuple; et le sang sur le propitiatoire a parfaitement glorifié Dieu en tout ce qu'il est, et a posé le fondement pour l'accomplissement de tous les conseils de Dieu qui existaient avant qu'il y eût de responsabilité. L'amour de Dieu s'est pourvu d'un Agneau, mais la justice de Dieu requérait la propitiation, et c'est par la croix seulement que la justice, l'amour et la majesté sont maintenus, et que ce que Dieu est, est connu. Le Fils de l'homme a été élevé, et le Fils de Dieu a été donné.

Quant au moment de l'accomplissement de l'oeuvre, il est clair que, puisque les gages du péché, c'est la mort, il a dû mourir pour accomplir cela, mais il y avait une vérité beaucoup plus profonde dans ce que cela renfermait; il était également important qu'il eût bu

auparavant la coupe de l'abandon de Dieu et que cela fût passé, parce qu'il avait à remettre en paix son esprit à Dieu comme il le fit, le laissant de Lui-même, quand tout fut accompli. L'abandon de Dieu avait un caractère propre — c'était le caractère le plus profond des souffrances de notre précieux Seigneur. C'est ce qu'il éprouva par anticipation en Gethsémané, alors qu'il ne souffrait pas extérieurement, mais cela ne peut pas être séparé de la mort, parce que la mort porte le caractère du jugement divin contre le péché, et n'est pas un accident, pour ainsi dire, de mortalité. Mais elle n'est pas en elle-même le jugement, c'est-à-dire le jugement à venir, car il est dit: «Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement». Toutes les souffrances possibles s'accumulent sur Christ. Il est trahi, abandonné et renié; les taureaux de Basan et les chiens viennent aussi contre Lui, et la puissance de Satan dans la mort, le pouvoir des ténèbres; le peuple qu'il aimait (les Juifs) y donnant son concours. Cela conduit à l'appel qu'il adresse à Dieu (Psaumes 22), au sentiment qu'en cela il était abandonné de Dieu. Il fut entendu d'entre les cornes des buffles. Lorsque tout fut accompli, il rendit l'esprit, le remettant à son Père; ayant crié à haute voix, il expira.

J'ai pu seulement tracer rapidement en quelques mots ce qui se présente à ma pensée sur ce sujet; c'est qu'il n'y a rien de semblable dans l'histoire du ciel et de la terre, ce que Christ pouvait présenter à son Père comme un motif pour l'aimer: «A cause de cela mon Père m'aime». Tout est envisagé comme un ensemble, car le sang et l'eau sont sortis d'un Christ déjà mort, et il a dû en être ainsi pour être de profit pour nous (comparez 1 Jean 5).

Mais, je le répète, plus, dans notre travail auprès des âmes, nous présenterons simplement le précieux Sauveur mourant pour nos péchés, mieux cela vaudra; mais pour qu'il y ait dans les coeurs une oeuvre solide et profonde, il faut que nous nous connaissions nous-mêmes, et que nous connaissions le péché aussi bien que les péchés, ce que nous sommes dans la chair, aussi bien que ce que nous avons fait (Romains depuis 5: 12); mais cela nous conduit au fait d'être crucifié avec Christ, ce qui est une autre vérité.



## Veillez pour prier (1 Pierre 4: 7)

---

Quelques mots spécialement au sujet des réunions de prières

ME 1901 page 247

La prière est sans contredit un des privilèges les plus précieux de l'enfant de Dieu. Elle est sa grande et indispensable ressource en tout temps. C'est dans la prière que tous les sentiments de la nouvelle nature qui est en lui, se donnent libre cours et trouvent leur expression. Dans la prière, l'homme prend sa vraie place, celle d'être dépendant, et reconnaît celle qui appartient à Dieu qui nous donne toutes choses et qui fait tout pour nous. Toutefois nous ne pouvons occuper cette place devant Dieu qu'en vertu de l'oeuvre de Christ qui nous a amenés à Dieu, le Père et il nous faut aussi pour la prière la puissance de l'Esprit Saint qui nous a été donné, qui forme en nous le sentiment de tous nos besoins selon Dieu, et qui enfin nous rend capables de les exprimer à Dieu comme il convient.

Notre intelligence entre pour sa part dans l'acte de la prière, selon ce qui est dit en 1 Corinthiens 14: 15: «Je prierai avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence»; mais dans ce passage, elle est nommée après l'esprit qui est la partie supérieure de notre être immatériel, celle dans laquelle Dieu se fait connaître par son Esprit. L'intelligence est donc la partie subordonnée. Si je puis dire ainsi, l'Esprit Saint se sert de notre intelligence pour exprimer nos demandes, ainsi nous savons ce que nous demandons. Mais notre intelligence ne peut se servir du Saint Esprit, puisque dans la prière elle est la partie subordonnée et dépendante. Aussi n'y a-t-il rien de plus misérable et de plus insipide qu'une prière qui sort de l'intelligence seule, si éloquemment dite qu'elle soit. Au contraire, quel bien pour l'âme, quel soulagement pour le coeur tant de celui qui la prononce que de ceux qui l'entendent, qu'une prière dite simplement, sans phrases destinées à produire de l'effet, sans aucune recherche de langage, exposant des besoins formés et exprimés par le Saint Esprit et ressentis dans le coeur! Une telle prière est un vrai rafraîchissement. Car dans la prière, le croyant se décharge de tout souci, de toute crainte et de toute inquiétude; le faible y trouve de la force, le simple de l'intelligence, l'âme perplexe une direction, et le combattant la victoire. Aussi Paul, tout grand apôtre qu'il était, réclamait-il dans presque toutes ses épîtres le secours des prières des assemblées et des saints en particulier, et il leur attribuait les succès de ses travaux et la victoire dans ses combats (voyez Romains 15: 30, etc.; 2 Corinthiens 1: 11; Ephésiens 6: 18; Colossiens 4: 2-4; 2 Thessaloniens 3: 1-4). Nous voyons aussi que l'état désiré par l'apôtre pour les Philippiens (1: 27-30), est réalisé de la manière la plus efficace par la prière.

La prière ne sert pas seulement à nous dégager et à nous décharger de tout ce qui pourrait nous inquiéter et nous opprimer; elle est aussi un moyen pour garder nos coeurs et nos pensées dans le Christ Jésus (Philippiens 4: 1), et c'est la voie normale pour être fortifié dans le témoignage et dans le service au milieu d'un monde où tout nous est opposé (Daniel 10: 18-20; Actes des Apôtres 4: 29-31; 13: 3; 14: 26), même dans les afflictions et sans les

mauvais traitements que l'on peut avoir à endurer pour le nom du Seigneur (Jacques 5: 13-18).

Si nous considérons ce que notre adorable Sauveur communiquait à ses disciples au sujet de l'Esprit Saint, cet autre Consolateur, et des avantages qui découleraient de sa présence en eux et avec eux, nous voyons qu'il insiste surtout sur le fait qu'ils pourraient avoir des rapports directs avec le Père en priant par le Saint Esprit, faisant ainsi valoir le beau nom de Jésus en relation avec tous leurs besoins (Jean 16: 23, etc.). Ces passages et d'autres, tels que Ephésiens 6: 18, et Jude 20, nous montrent que l'état normal d'un chrétien animé et guidé par le Saint Esprit, est d'être souvent et même toujours en prières et en supplications: «Priez sans cesse», dit l'apôtre (1 Thessaloniens 5: 17).

En considérant toutes ces précieuses vérités qui se rapportent à la prière, on ne peut qu'être profondément affligé quand on constate la négligence et l'indifférence que les chrétiens de nos jours manifestent généralement à l'égard de la prière et des réunions de prières. Comment s'étonner qu'il y ait autant de faiblesse, tant de chutes, tant de choses de nature à courber nos fronts dans la poussière et à nous couvrir de honte! Dieu n'abaisse pas ceux qui sont humbles, mais il abaisse les orgueilleux. Si l'on ne sait pas et si l'on ne veut pas l'honorer et le satisfaire, en s'abaissant et en fléchissant les genoux, en le priant et en s'humiliant devant Lui, il a des moyens pour produire ce que nous Lui refusons, et souvent c'est en nous frappant dans les choses auxquelles nous tenons le plus, ou dans les personnes qui nous touchent de plus près. C'est douloureux à constater, mais il est vrai aussi que Dieu aime les sacrifices qui sont un esprit brisé. «O Dieu!» dit le psalmiste, «tu ne mépriseras pas un coeur brisé et humilié». — «L'Eternel est près de ceux qui ont le coeur brisé; il sauve ceux qui ont l'esprit abattu». — «Il guérit ceux qui ont le coeur brisé, et il bande leurs plaies» (Psaumes 51: 17; 34: 18; 147: 3).

Il est vrai qu'il y a eu en tout temps des Anne (Luc 2: 36, 37) et des Epaphras (Colossiens 4: 12, 13), et il y en aura toujours, grâces au Seigneur qui suscite de telles âmes ferventes et persévérantes dans la prière, ayant à coeur les besoins des saints et des assemblées. Mais en général, l'esprit de prière va plutôt en s'affaiblissant, témoin le petit nombre de ceux qui assistent aux réunions de prières, là où il en existe; car c'est une chose pénible à constater que plusieurs assemblées n'en ont pas une. On invoque toutes sortes de raisons pour s'excuser et même se justifier, mais ces raisons ne soutiennent pas l'épreuve de la Parole, ni la lumière du sanctuaire de Dieu.

Je ne puis à cet égard entrer dans tous les détails. Je me bornerai à signaler quelques-unes des raisons qu'on allègue, et je le fais pour aider à les juger, afin qu'elles ne soient plus une entrave pour ceux qu'elles auraient retenus de la fréquentation des réunions de prières.

Il y a des chrétiens qui prétendent que les réunions de prières sont plutôt l'affaire de frères doués, spirituels et âgés. Ils se trompent grandement, car que fait-on principalement dans ces réunions, sinon de demander à Dieu ce qui nous manque. Elles sont donc bien la place de ceux qui reconnaissent qu'ils manquent de dons et de spiritualité. Faut-il qu'ils

restent dans cet état? Où iront-ils chercher le remède, sinon auprès de Dieu, dans la prière avec les saints? L'âge non plus n'a rien à faire en cela. Un jeune converti ne devait pas avoir la charge de surveillant, mais tous les chrétiens d'une assemblée ont leur place dans la réunion de prières.

Nous lisons dans le livre des Actes (4: 23 et suivants), que les apôtres Pierre et Jean ayant été relâchés, «vinrent vers *les leurs* et leur rapportèrent tout ce que les principaux sacrificateurs et les anciens leur avaient dit. Et l'ayant entendu, ils élevèrent d'un commun accord leur voix à Dieu». Puis au verset 31: «Et comme ils faisaient leur supplication, le lieu où ils étaient *assemblés* fut ébranlé, et *ils furent tous remplis du Saint Esprit, et annonçaient la parole de Dieu avec hardiesse*». Quelle bénédiction que celle qui répondit à leurs prières! Quelle perte pour ceux des leurs (s'il y en eût) qui ne se trouvaient pas là! Ils ne participèrent pas à la merveilleuse réponse de l'amour de Celui que l'on venait invoquer.

Au chapitre 12: 12-17 du même livre des Actes, nous avons un autre exemple. L'apôtre Pierre, miraculeusement délivré de la main de ses adversaires, «se rendit à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où *plusieurs étaient assemblés et priaient*». Pierre leur raconta comment le Seigneur l'avait fait sortir de prison et leur dit: «Rapportez ces choses à Jacques et aux frères». Certainement Jacques et les frères auxquels il fallait rapporter ces choses, ne jouirent pas de la réponse que Dieu venait d'accorder, dans la même mesure que ces «plusieurs» qui l'avaient imploré. Ces deux cas me semblent bien montrer que l'on ne se prive jamais d'une réunion de prières sans faire une perte, et inversement que jamais on n'y participe sans y trouver un gain positif pour l'âme.

D'autres croyants avoueront qu'ils n'ont pas le temps d'assister aux réunions de prières. Tous leurs moments sont pris, disent-ils, surtout certains jours, comme le samedi soir, par exemple, où l'on a du travail à terminer, et où les mères de famille ont tout à préparer en vue du dimanche. Ces raisons-là peuvent être prises en considération, et l'assemblée doit s'attacher à fixer les heures et les jours de réunion, de manière à faciliter autant que possible à tous le moyen de s'y rencontrer. Mais dire que l'on n'a pas le temps ni le moyen d'assister aux réunions de la semaine, c'est beaucoup dire. J'admets qu'il y ait des exceptions, et le Seigneur en tient compte, Lui qui a dit: «Elle a fait ce qui était en son pouvoir». Jamais il ne nous demande quoi que ce soit au delà de notre pouvoir. Mais c'est Lui qui peut fournir et le temps et les forces et les moyens de participer à tout ce qui contribue à nous maintenir dans un bon état d'âme, et à être en bénédiction à son Assemblée. C'est là certainement une des choses que nous pouvons demander au Père en son nom, et elle nous sera accordée (Jean 16: 23).

Bien des chrétiens pourraient aussi apporter une simplification dans leur manière de vivre, et auraient ainsi plus de temps pour s'occuper du Seigneur et de sa Parole. Dût-on même prendre quelques moments sur son sommeil, n'en vaudrait-il pas la peine? N'est-il pas dit: «Veillez pour prier»? On y trouverait certes une compensation dans le calme, la paix, la bénédiction dont on jouirait. Beaucoup d'âmes qui prétendent manquer de temps, seraient

plus vraies, si elles disaient qu'elles n'éprouvent aucun besoin d'aller aux réunions de prières. Cela me conduit à examiner des raisons que l'on n'avance pas en général.

Nous avons fait remarquer que la prière dépend de l'action de l'Esprit Saint en nous. Or cette action est très facilement entravée. Par exemple, si l'on ne se juge pas et qu'on laisse libre cours à ses tendances et à ses affections charnelles et mondaines, l'Esprit est obligé de nous occuper du mal qui est en nous, et de celui qui est autour de nous, lorsque nous nous y sommes attachés. Comment dans une telle condition l'Esprit Saint pourrait-il former en nous des sentiments pour Christ et pour les siens? Sentiments qui seuls ont la puissance de nous faire désirer et aimer les réunions de prières, et qui nous y conduisent, nous faisant surmonter les obstacles qui se présenteraient, et rejeter toute excuse pour ne pas nous y rendre. C'est aux réunions de prières que les sentiments formés par l'Esprit prennent leur essor et s'épanchent en requêtes, en supplications et en actions de grâces. Si le coeur n'est pas sensible aux intérêts de Christ, au bien de son Assemblée, et à celui de ses rachetés en particulier, s'il est tiède ou froid à cet égard, on n'est pas attiré dans ces réunions, on n'y éprouve que de l'ennui, tandis que, dans le cas contraire, si notre coeur brûle pour Christ et les siens, et aussi pour ceux qui ne jouissent pas du bonheur de le connaître, nous trouvons dans nos rassemblements pour la prière, un charme tout spécial, un soulagement et une consolation pour le coeur, une bénédiction précieuse.

En étudiant dernièrement l'évangile de Matthieu, j'ai été frappé d'un fait qui se rapporte à ce que je viens de dire. Dans les chapitres 5, 6 et 7, le Seigneur a exposé les principes du royaume. Puis dans les chapitres 8 et 9, nous le voyons descendu dans la plaine et déployant sa grâce et sa puissance en faveur de plusieurs personnes, dont chacune présentait un des caractères de l'homme irrégénéré. Mais aux versets 36-37 du chapitre 9, Jésus voit les foules, et «il fut *ému de compassion* pour elles, parce qu'ils étaient las et dispersés, comme des brebis qui n'ont pas de berger. Alors il dit à ses disciples: La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers: *suppliez* donc le Seigneur de la moisson, en sorte qu'il pousse des ouvriers dans sa moisson». Voilà donc un sentiment qui remplissait le coeur du Seigneur; il était *ému de compassion* envers les pécheurs qui périssaient, et il désire que les siens partagent ce sentiment qui les pousserait à prier pour les âmes inconverties. Chers amis, afin de pouvoir faire des demandes conformes aux désirs du Seigneur, il faut que nos sentiments soient conformes aux siens. C'était le cas chez l'apôtre Paul (voyez 2 Corinthiens 11: 28, 29; 2 Timothée 2: 8-10), ainsi que chez Epaphras qui était dans un grand travail de coeur pour ceux de Colosses, de Laodicée et d'Hiérapolis. Lorsque l'Esprit Saint peut nous occuper de Christ et de ce qui Lui est cher dans ce monde, savoir de son Assemblée et du salut des âmes, alors on vient aux réunions de prières avec des coeurs remplis de besoins et des bouches disposées à les présenter à Celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons, selon la puissance qui opère en nous. A Lui soit la gloire dans l'Assemblée, dans le Christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles! Amen (Ephésiens 3: 20, 21).

Encore un mot avant de terminer. On rencontre souvent des frères connus et estimés pour être pieux et spirituels, et qui n'ouvrent jamais la bouche pour prier dans les réunions. Si

on leur demande la raison de leur mutisme, ils répondent les uns qu'ils n'ont pas le don de la prière; les autres qu'ils craignent de ne pas pouvoir s'exprimer assez bien; d'autres encore avouent franchement qu'ils sont trop timides pour oser prier en public.

Je répondrai aux premiers qu'il n'est jamais question dans la Parole d'un don pour prier. Prier est une capacité spirituelle que tous les enfants de Dieu possèdent, car c'est à tous que vont les exhortations: «Priez sans cesse»; «persévérez dans la prière», etc. Aux seconds, je dirai que Dieu regarde au coeur et non à la forme sous laquelle on s'adresse à Lui. Il n'a pas besoin de belles paroles, ni d'éloquents discours quand nous Lui présentons nos besoins. Au contraire, plus nous parlerons à Dieu simplement et mieux cela vaudra, car alors le plus faible et le plus ignorant pourra nous comprendre et dire Amen à notre prière ou à notre action de grâces. Enfin je ferai remarquer aux derniers qu'il ne faut pas croire que le Seigneur n'emploie que des hommes non timides, témoin Moïse, cet homme de Dieu si éminent, qui reculait devant la mission que l'Eternel lui confiait, parce qu'il n'était pas éloquent, et qu'il avait une bouche et une langue pesantes. «Qui suis-je?» disait-il, «pour que j'aille vers le Pharaon». Mais Dieu lui dit: «Je serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu diras». Jérémie ne dit-il pas aussi: «Ah! Seigneur, voici, je ne suis qu'un enfant, et je ne sais pas parler». Et l'Eternel l'encourage en lui disant: «Ne dis pas: Je suis un enfant; tout ce que je te commanderai, tu le diras». Ne voyons-nous pas également que Timothée semble avoir été un homme timide, puisque Paul lui dit: «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte», ou de timidité. Pour prier en public, comme pour accomplir toute autre chose, Dieu peut choisir les choses faibles pour couvrir de honte les choses fortes (1 Corinthiens 1: 27) Bien des frères qui maintenant ouvrent la bouche dans les réunions et y sont en bénédiction, l'ont fait la première fois avec émotion et tremblement, mais l'expérience qu'ils ont faite de la grâce du Seigneur pour les aider et les soutenir, les a peu à peu enhardis, et ils ont fini par obtenir une entière liberté pour devenir la bouche même d'assemblées nombreuses. Rappelons-nous que c'est l'ennemi des âmes qui cherche à mettre des entraves pour empêcher ou gêner l'enfant de Dieu dans l'exercice de la prière. S'il parvient à nous y rendre indifférents, ou à ce que nous y apportions de la négligence, il a remporté une grande victoire sur nous. C'est pourquoi, frères, soyons sobres de toutes manières, physiquement et moralement, et veillons pour prier.

Puis faisons attention à deux choses importantes. D'un côté nous avons le privilège de nous approcher de Dieu comme d'un Père qui nous aime et dont la faveur est sur nous, ses enfants. Nous pouvons donc venir, en toute liberté et avec confiance, Lui exposer tous nos besoins, prier pour tous les saints, ceux qui sont près et ceux qui sont loin, ceux que nous connaissons et ceux qui nous sont inconnus, prier aussi pour tous les hommes, car cela est bon et agréable à Dieu, notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité (1 Timothée 2). Mais d'un autre côté, rappelons-nous que nous avons à servir Dieu dans la prière comme en toute autre chose «d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et crainte» (Hébreux 12: 28), à élever vers Lui des mains pures, sans colère, sans raisonnement et sans douter. Qu'il y ait en nous le sentiment que nous rappelle l'Ecclésiaste: «Prends garde à ton pied, quand tu vas dans la maison de Dieu... Ne te presse

point de ta bouche, et que ton coeur ne se hâte point de proférer une parole devant Dieu; car Dieu est dans les cieus, et toi sur la terre: c'est pourquoi que tes paroles soient peu nombreuses» (Ecclésiaste 5: 1, 2).

«Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints» (Ephésiens 6: 18).

## Les alliances

---

Darby J.N. – ME 1901 page 267

Parmi les hommes, une alliance est un accord entre deux parties, dans lequel chacune s'engage à certaines conditions.

On voit une alliance entre peuples, en Josué 9.

Entre particuliers et amis, en Genèse 26: 26-33; 31: 41-54.

Dans ce cas, il y a toujours plus ou moins un état de réciprocité entre les deux parties contractantes. Mais dans les alliances de Dieu avec les hommes, il en est autrement. La souveraineté de Dieu est gardée. C'est, en général, une disposition à laquelle Dieu s'oblige par une révélation, soit avec condition, soit sans condition.

Il y en a eu plusieurs.

On appelle quelquefois «alliance des oeuvres» l'état conditionnel sous lequel Adam était placé en Eden. Une seule parole de l'Écriture semble établir cela; c'est Osée 6: 7, cité par Paul dans Romains 5: 14: «Eux, comme Adam, ont transgressé l'alliance». Mais, dans le récit (Genèse 2), ce fait ne nous est pas donné dans ces termes. Ces paroles d'Osée signifient seulement que les Israélites avaient violé l'alliance qu'ils avaient reçue de Dieu, — qu'ils avaient péché contre des ordres positifs et qu'en cela ils avaient péché selon la similitude du péché d'Adam (Romains 5). Le propre de la position d'Adam en Eden, était la possession par pure bonté de Dieu de la jouissance de toutes ces bénédictions et l'obligation de les conserver par son obéissance, en se gardant de toucher à l'arbre de la connaissance du bien et du mal. C'était là sa responsabilité.

La première alliance de Dieu qui soit mentionnée dans la Parole, est celle que Dieu fit au sujet de la création après le déluge. C'est alors qu'on trouve l'expression «alliance» pour la première fois (Genèse 9). Deux malédictions pesaient sur la terre. Maudite en Adam, elle ne donnait son fruit qu'au travail de l'homme. Maudite en Caïn, elle refusait son fruit à ses labeurs. Dans le premier cas, la terre était maudite à cause de l'homme (Genèse 3: 17); dans le second, l'homme était maudit de la part de la terre (4: 11). Sous cette double sentence, loin de revenir à Dieu, l'homme, au contraire, ne montre que plus d'impiété. Alors Dieu porte remède à ce mal par le jugement. Le déluge survient et submerge l'ancien monde. Noé seul est épargné avec les siens, et c'est par lui que Dieu va recommencer un monde nouveau. Au sortir de l'arche, Noé offre à Dieu un holocauste, au sujet duquel il est dit que «Dieu flaira une odeur agréable». C'est alors que, par une promesse sans condition, Dieu confie à Noé son alliance avec la création; alliance dans laquelle il s'engage à ne plus frapper toute chose vivante comme il l'a fait, et à donner en continuité, tant que la terre sera, les semences et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit (Genèse 8: 21, 22).

Il est à remarquer que, par le déluge, Dieu montre que dès lors les bénédictions et les jugements découleront de son gouvernement. Satan s'empare de cet arrangement et s'en fait le chef. Trompés par lui, les hommes lui rendent un culte comme s'il était Dieu et Seigneur (1 Corinthiens 8: 5, 6; 10: 20). C'est là l'origine de l'idolâtrie. Alors dans la famille de l'idolâtre Taré (Josué 24: 2), Dieu choisit Abraham et l'appelle à quitter la maison de son père pour le suivre au pays qu'il lui montrerait. Puis il lui révèle son alliance. C'est donc en sortant Abraham d'entre les idolâtres, que Dieu lui donne son alliance. Elle lui est répétée plusieurs fois. On la voit mentionnée dans les chapitres 12, 15, 17 et 22 de la Genèse, mais toujours avec ce caractère, de reposer sur une promesse et non sur une condition.

Au chapitre 12, elle est présentée sous sa forme la plus générale. Il y entre deux éléments très importants à distinguer. 1° «Je te ferai devenir une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai ton nom grand, et tu seras une bénédiction... Je donnerai ce pays à ta semence» (versets 2, 7). 2° «En toi seront bénies toutes les familles de la terre» (verset 3).

Deux bénédictions, l'une relative à la semence charnelle, les Juifs; l'autre relative à la semence spirituelle, les croyants, fils d'Abraham par une foi semblable à la sienne (Romains 4: 11). Élément qui admet les gentils.

Le chapitre 15 a pour objet seulement la bénédiction terrestre de l'alliance générale mentionnée au chapitre 12. Il y a (verset 6) la première expression de la justice de la foi; puis, l'alliance proprement dite, l'héritier et sa postérité charnelle héritière avec lui, et enfin l'héritage (versets 18-21).

Quant à l'alliance proprement dite, il a plu au Seigneur d'en assurer l'accomplissement à Abraham en passant au milieu des victimes divisées. Il condescend jusqu'à accepter la forme usitée parmi les hommes pour confirmer leurs engagements. En pareil cas, ainsi qu'on le voit en Jérémie 34: 18, on immolait une victime, et les parties contractantes passaient entre les moitiés de la victime placées l'une vis-à-vis de l'autre. Par cet acte, elles déclaraient tenir jusqu'à la mort même, les choses auxquelles elles s'engageaient. Jérémie reproche aux Juifs de n'avoir pas gardé l'alliance dans laquelle ils s'étaient engagés à renvoyer leurs esclaves hébreux en passant entre les deux moitiés du veau. — Ici, comme l'alliance de Dieu est par une promesse, Abraham ne s'engage à rien; Dieu seul est obligé. C'est pourquoi il passe seul entre les moitiés des victimes (Genèse 15: 12, 17).

Dans le chapitre 17, Dieu se révèle lui-même à Abraham, et lui donne son nom de relation, celui sur lequel seront basées ses relations avec Lui: le Dieu Tout-puissant (Exode 6: 3). Selon cette révélation, Abraham doit marcher devant la face de Dieu et être parfait; il doit se conduire de manière à montrer que Dieu est «le Dieu Tout-puissant», et cela en se confiant par la foi en sa puissante protection. Cette précision du nom de Dieu devenait importante pour le témoin du seul vrai Dieu dans un temps où la terre se couvrait de dieux étrangers. Ce chapitre, comme le 15<sup>e</sup>, a pour objet particulier les bénédictions temporelles de la postérité charnelle. Dieu, en rappelant son alliance, donne à Abraham le signe de la circoncision, figure du crucifiement de la chair (Romains 2: 29).



Enfin, dans le chapitre 22, nous retrouvons les deux éléments que nous avons remarqués au chapitre 12.

1° «Ta postérité possédera la porte de ses ennemis». 2° «Toutes les familles de la terre se béniront — ou «seront bénies» — en ta semence» (verset 18).

Mais ce qui frappe ici, c'est que l'alliance déjà exprimée dans ses termes complets au chapitre 12, est ici confirmée après qu'Isaac a été recouvert par une sorte de résurrection (Hébreux 11: 19). Ainsi, déjà dans le type, Dieu montre ses promesses basées sur l'oeuvre de Christ et assurées en résurrection. C'est à cette occasion que Dieu, ne pouvant jurer par un plus grand, jura par Lui-même pour ratifier ses promesses, non proprement à Abraham, mais selon que nous l'apprend le Saint Esprit (Galates 3: 17), à Christ, et selon que nous le montre ce type et que l'Ecriture nous le déclare ailleurs (Actes des Apôtres 13: 34), à Christ ressuscité.

L'alliance donnée à Abraham est répétée à Isaac et à Jacob. A Isaac, sous ses deux caractères de bénédictions temporelles pour la postérité charnelle, et de bénédictions en sa semence pour la postérité spirituelle (Genèse 26: 3, 4). A Jacob, deux fois. D'abord sous ses deux formes (Genèse 28: 13, 14), à Béthel, puis dans le même lieu, lorsqu'il revenait de chez Laban, mais seulement en ce qui regarde les bénédictions temporelles (Genèse 35: 11, 12).

Considérons maintenant l'alliance de Sinaï. Celle-ci reposait sur des termes qui la distinguaient essentiellement de toutes les autres. Dieu d'une part, et le peuple de l'autre, se rencontrent sur un pied de réciprocité. Israël ignorant sa faiblesse, s'engage pour sa part à tenir les conditions proposées et n'hésite pas à dire: «Nous ferons tout ce que l'Eternel a commandé» (Exode 19). Mais quelques jours sont à peine écoulés, que déjà l'alliance est rompue. Le peuple a violé la première des conditions auxquelles il s'est engagé; il s'est fait un autre dieu; il a adoré le veau d'or. En sortant d'Egypte, il allait au désert pour faire un repas à l'Eternel (Exode 5: 1), et voilà qu'il le fait à un dieu étranger!

L'alliance étant conditionnelle, les relations étaient gâtées. Le peuple avait promptement perdu la pensée de Dieu. Il avait dit: «Ce Moïse, cet homme qui nous a fait monter du pays d'Egypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé»; et Dieu à son tour avait aussi cessé de dire: «Mon peuple». Il dit à Moïse: «Va, ton peuple s'est vite détourné» (Exode 32: 1, 7, 8). Mais Moïse intercède pour le peuple et rappelle à Dieu les promesses qu'il a faites à Abraham sans condition. C'est ainsi qu'au sujet du péché, la médiation toujours rappelle la grâce.

Dieu introduit alors une autre alliance fondée sur la suprématie en vertu de laquelle il exerce la miséricorde envers qui il veut (Exode 34: 8-11). Mais comme elle est gratuite, ce n'est plus avec le peuple qu'il traite. Il s'adresse au Médiateur (Exode 33: 13-19). Ici le peuple d'Israël se trouve dans une position toute particulière. C'était par grâce qu'il avait été tiré d'Egypte et conduit jusqu'à Sinaï. Pendant ce trajet il tombe, sans recevoir de châtement, dans les mêmes péchés qui lui en valurent de si douloureux ensuite; parce que depuis Sinaï il se trouvait sous la loi. Par l'alliance de médiation donnée à Moïse après le veau d'or, Israël se trouve donc de nouveau sous la grâce; c'est par elle qu'il subsiste devant Dieu; mais ce n'est plus uniquement la grâce comme avant la loi; l'alliance de Sinaï n'est pas effacée par celle-ci.

La loi demeure dans les voies gouvernementales de Dieu envers son peuple. D'ailleurs Dieu avait un but à atteindre par la loi, savoir la révélation de la ruine complète de l'homme. Et, dans ce sens, les choses n'avaient pas mal commencé dès le premier jour. Il peut, pour cela, la laisser dans les mains du peuple qui l'a acceptée, puisque sa grâce vient de reprendre la haute main en suprématie pour maintenir le lien entre Dieu et son peuple. On voit une autre alliance de Dieu avec Israël, donnée au pays de Moab avant de passer le Jourdain (Deutéronome 29). Elle est conditionnelle et a pour objet non des bénédictions à atteindre, mais à conserver par l'obéissance. Par grâce, Dieu introduira son peuple dans la terre de la promesse; à lui de s'y tenir par la fidélité. Ce cas a quelque ressemblance avec celui d'Adam en Eden.

Jusqu'ici nous avons vu, relativement à Israël, trois alliances qui peuvent se résumer ainsi:

1° En Sinaï, alliance conditionnelle dans laquelle les bénédictions sont accordées à l'obéissance.

2° Après la chute de Sinaï, alliance de médiation, fondée sur la suprématie de Dieu (Exode 34).

3° En Moab, alliance où la permanence des bénédictions données gratuitement est conservée par la fidélité (Deutéronome 29). C'est pour cela qu'il est dit en Romains 9: 4: «les alliances».

Avec les nations, Dieu n'a jamais traité d'alliance; il ne l'a fait qu'avec son peuple. Si les gentils ont part aux bénédictions de la nouvelle alliance, c'est plutôt comme objets indirects, comme sauvageon enté sur l'olivier franc; étant en Jésus qui est le garant de la nouvelle alliance, ils y participent en Lui.

Cependant, en Zacharie 11: 10, il est dit que Dieu a rompu «l'alliance qu'il avait traitée avec tous les peuples» — celle, sans doute, qui aurait eu lieu par la venue du Shilo, à qui appartient l'assemblée des peuples (Genèse 49: 9, 10). Mais elle a été rendue impossible, parce que les Juifs et les gentils ont rejeté Celui qui devait les réunir (Actes des Apôtres 4: 27).

## Extrait d'une lettre inédite

---

ME 1901 page 290

Mon esprit a été particulièrement occupé ces temps-ci à rechercher ce que sera la présence du Seigneur. Je suis convaincu que nos coeurs ont besoin de Le connaître davantage, plus intimement, ce qui les fera languir après Lui d'une manière à laquelle sa présence seule pourra répondre. Les âmes arrivent à cet état, non point par l'effet de la connaissance intellectuelle, mais bien de l'intimité par le Saint Esprit avec le précieux Sauveur.

Il est étrange que, objets continuellement de ses bontés, de sa miséricorde, redevables envers Lui de tant de bienfaits, nous le connaissons si peu. Voilà pourquoi nous pensons comme à regret à notre départ pour aller auprès de Dieu. Naturellement un voyageur ne comptera guère sur une bienvenue en pays étranger. Il nous plairait davantage de dépenser notre argent dans une hôtellerie, que de nous hasarder à bénéficier d'une hospitalité étrangère, tandis que chez un ami intime nous allons comme chez nous, à quelle heure que ce soit, assurés que toutes sont également propices.

Ne vivons pas des bontés continues de Dieu sans faire connaissance avec Lui. Par sa grâce, ne laissons point passer une journée sans croître dans son intimité, Lui donnant des preuves de notre amour, et recevant de Lui quelque gage nouveau de sa constante faveur à notre égard.

Au jour d'aujourd'hui, jour de recherches scientifiques, ce qu'il nous faut avant tout ce sont des affections nourries de Christ.

Puisse l'Esprit Saint donner cette direction à nos coeurs. C'est une leçon difficile à apprendre pour quelques-uns d'entre nous, que d'avoir pour toutes jouissances, celles qui sont entièrement en dehors de la nature. Nous sommes disposés à connaître Christ selon la chair, et à le désirer seulement au milieu des circonstances et des relations de la vie ordinaire. Il est souvent difficile d'aller plus loin, je le sais. Mais en cela ne consiste point notre appel. Ce n'est pas la vocation céleste, ni la vie de résurrection. Nous aimons le charme de la vie naturelle, le chez-soi, la considération, choses au milieu desquelles on veut bien introduire Christ.

Mais le connaître et le posséder d'une manière qui indique que nous sommes étrangers avec Lui sur la terre, voilà «une parole dure» pour nos pauvres coeurs.

Entre autres choses, le Seigneur nous enseigne cette leçon dans l'évangile de Jean. Les disciples étaient affligés à la pensée de le perdre dans leur vie journalière, de ne plus l'avoir en chair au milieu d'eux. Il leur enseigne alors qu'il leur était avantageux de le perdre sous ce caractère, afin que par la présence du Saint Esprit, ils pussent apprendre à le connaître dans les lieux célestes, y étant introduits avec Lui (Jean 16).

De nouveau, au chapitre 20, Marie de Magdala eût voulu retrouver le Seigneur comme auparavant, comme elle le connaissait déjà, mais cela ne pouvait être, il le lui refuse. Expérience douloureuse, mais utile, comme pour les disciples au chapitre 16, tous apprenant ainsi qu'ils devaient perdre Christ selon la chair et avoir communion avec Lui dans la sphère bénie où il est entré. Les disciples rassemblés à Jérusalem «se réjouirent quand ils virent le Seigneur», mais leur joie était humaine, la joie d'avoir retrouvé, ainsi qu'ils l'estimaient, Celui qu'ils avaient perdu, Christ homme.

Mais immédiatement le Seigneur les conduit plus loin, à cette paix faite par sa mort, et à la vie de résurrection qu'il venait de leur acquérir.

Il est utile pour nos âmes de méditer ces choses, étant donné combien nous sommes disposés à nous contenter d'un autre ordre de choses. La tristesse des disciples à l'idée du départ de leur Seigneur, le «Rabboni» de Marie de Magdala, d'autre part la joie de ceux qui le «virent», tout cela témoigne de la disposition de nos cœurs à demeurer avec Christ au milieu des circonstances et des relations humaines, plutôt que d'entrer avec Lui ressuscité dans les lieux célestes.

## Ephésiens 1: 3-7

---

ME 1901 page 318

On a remarqué qu'au moment où Paul leur adressait son épître, l'état des Ephésiens n'obligeait pas l'apôtre à donner une tournure particulière à sa lettre. Il n'y avait parmi eux ni erreur, ni mal positif, comme parmi les Corinthiens, les Galates, et même les Colossiens. L'apôtre pouvait donc aborder d'emblée avec eux la révélation des conseils de Dieu, et cela même avant de mentionner la rédemption.

Lorsque notre état spirituel est bon et que notre marche y correspond, la Parole peut nous occuper de ce que Dieu a résolu, décrété dans son coeur à notre égard, en Christ, avant la fondation du monde. Elle nous parle de ce qui est relatif à *la louange de la gloire de sa grâce* (verset 6). La rémission des fautes, ou ce qui concerne *les richesses de sa grâce* (verset 7), vient ensuite. Si l'état spirituel, si la marche sont bons, la sécurité du salut est une chose acquise, dont on a la jouissance, et l'âme, n'en étant pas préoccupée à nouveau, peut se nourrir, par le Saint Esprit, des conseils de Dieu et de la personne de Christ.

Mais lorsque le taux spirituel est bas, alors même que la marche ne serait pas positivement mauvaise, comme par exemple chez les Galates et les Hébreux, il est nécessaire que la Parole nous occupe de la rédemption, de la perfection de l'oeuvre de Christ, de la sécurité du salut. L'état spirituel de l'âme ne lui permet pas de s'élever à la hauteur des conseils de Dieu, et elle est plus occupée de l'oeuvre de Christ que de sa Personne adorable.

D'autre part, si la marche est décidément mauvaise, la Parole doit agir sur la conscience pour amener le jugement du mal; elle insiste sur la responsabilité, elle montre même qu'une mauvaise conduite peut mettre en question pour l'âme la sécurité du salut. Si la conduite est bonne, de telles préoccupations ne peuvent aborder l'âme; si elle est mauvaise, le coeur naturel est assez rusé pour aller même jusqu'à se demander à quel degré il pourrait avancer dans le mal sans perdre son salut.

## Dieu peut-il se repentir?

---

ME 1901 page 331

Les passages où il est dit que Dieu se repent de ce qu'il a fait, offrent souvent quelque difficulté aux lecteurs de la Parole, surtout quand ils la mettent en regard de l'affirmation opposée, que Dieu n'est pas «un fils d'homme pour se repentir».

Afin d'être au clair, il faut comprendre d'abord que la repentance de l'homme et celle de Dieu sont deux choses fort différentes. Elles n'ont en commun qu'un seul caractère, fondamental il est vrai, c'est que l'une et l'autre sont un *changement de disposition*.

Chez l'homme, la repentance est un changement de disposition envers Dieu, mais ce changement est amené par un retour sur lui-même et le jugement douloureux qu'il porte sur son péché. Il comprend que sa conduite a offensé un Dieu d'amour qui lui voulait du bien et qui peut-être (car il n'en est pas encore certain) lui en veut encore. Ce sentiment, produit par la foi, accompagne la conversion. Le pécheur se retourne vers Dieu, va à Lui en confessant son état, et, se trouvant en sa présence, découvre que cet amour qu'il osait à peine entrevoir, dépasse toutes ses pensées et toute son attente. La parabole du fils prodigue nous décrit en détail le travail d'âme par lequel un pauvre pécheur, convaincu de sa culpabilité et repentant, arrive en fin de compte dans les bras du Père et entre dans sa maison, revêtu de la plus belle robe.

Telle est, chez l'homme, la repentance avec ses résultats. Il est facile de comprendre qu'à part le changement de disposition, tout cet état n'a rien de commun avec le caractère de Dieu.

En Dieu, la repentance est un changement de disposition à la suite d'un *contrat* passé entre Lui et l'homme. Ce dernier ayant violé le contrat, ayant failli à la condition que Dieu lui posait, Dieu est obligé de changer de disposition envers lui, d'agir d'une manière opposée à ce que le contrat avait primitivement établi. Dieu se repent donc, mais cette repentance ne porte aucune atteinte à l'immutabilité de sa nature et de ses conseils, car «Dieu n'est pas un fils d'homme pour se repentir» (Nombres 23: 19).

Quelques passages vont nous prouver ces vérités.

Dieu avait créé l'homme à son image et l'avait établi comme centre de la bénédiction sur la terre. Pour se maintenir dans cette position, une seule chose était nécessaire, une simple condition était posée, celle d'obéissance. L'homme ne devait pas enfreindre la défense de Dieu, en mangeant du fruit de l'arbre du bien et du mal, mais l'homme, responsable d'observer cette condition, a failli. Avec le péché, la mort est entrée. Mais, fait digne de remarque, ce ne fut que lorsque le péché eut porté *tous ses fruits* et que l'Eternel vit «que toute l'imagination des pensées du coeur de l'homme n'était *que* méchanceté en tout temps», qu'il «se *repentit* d'avoir fait l'homme sur la terre et s'en affligea dans son coeur», (Genèse 6: 5, 6). Alors seulement Dieu changea de disposition: Il détruisit l'homme.

Mais ce changement de disposition de Dieu ne le fit nullement abandonner ses *conseils*; il conserva Noé et sa famille pour en former une souche nouvelle, dans un monde purifié par le jugement, et en vue d'introduire finalement le Fils de l'homme comme chef de la création et de toutes choses. C'est donc la désobéissance de l'homme à la condition que Dieu avait posée pour le bénir qui fait changer Dieu de disposition envers lui, et c'est l'immutabilité de la nature et des conseils de Dieu qui le fait préserver Noé et sa maison.

En établissant la royauté de Saül, l'Eternel lui ordonna de descendre à Guilgal et d'y attendre sept jours jusqu'à ce que Samuel vînt vers lui pour lui faire savoir ce qu'il devait faire (1 Samuel 10: 8). Nous savons comment le roi désobéit. Alors Samuel lui dit: «Tu as agi follement, tu n'as pas gardé le commandement de l'Eternel, ton Dieu, qu'il t'avait ordonné; car *maintenant l'Eternel aurait établi pour toujours ton règne sur Israël*, et maintenant ton règne ne subsistera pas: l'Eternel, s'est cherché un homme selon son coeur et l'Eternel l'a établi prince sur son peuple» (1 Samuel 13: 13, 14). Dieu patiente encore pour exécuter cette sentence, mais lorsque Saül eût mis le comble à sa désobéissance dans l'affaire d'Amalek, et *seulement alors*, l'Eternel dit (1 Samuel 15: 11): «Je me *repens* d'avoir établi Saül pour roi»; et: «Parce que tu as rejeté la parole de l'Eternel, il t'a aussi rejeté comme roi» (verset 23). Dieu le rejette définitivement, mais Samuel proclame que Son conseil demeure: «La sûre Confiance d'Israël ne ment point et *ne se repent point*; car il n'est pas un homme pour se repentir» (verset 29). La désobéissance de Saül l'a privé du royaume que son obéissance lui aurait acquis pour toujours, et quoique la longue patience de Dieu ait retardé l'exécution du jugement, il arrive un moment où Dieu se repent de l'avoir établi. Dieu change de disposition, mais ses conseils immuables à l'égard de la royauté se poursuivent en David et, par le canal de David, en Christ.

Dans les deux passages que nous venons d'examiner, Dieu se repent du *bien* qu'il voulait faire. En 2 Samuel 24: 16, on voit l'Eternel se repentir du *mal* qu'il avait décrété comme jugement sur Israël et sur David. Fait très remarquable, on ne trouve pas ici que Dieu se repente à la suite de l'humiliation de David. Cette humiliation avait eu lieu (verset 10), mais sans arrêter le cours du jugement. Tout au contraire, c'est alors que David s'humilie, que Dieu lui laisse le choix entre trois calamités. Ce fût seulement lorsque «l'ange étendit sa main sur *Jérusalem* pour la détruire, que l'Eternel *se repentit* de ce mal», et arrêta l'épée du destructeur.

Ici l'Eternel se repent, change de disposition, *vis-à-vis de sa propre miséricorde* qu'il avait assurée à Sion, choisie en grâce dans ses conseils, et désirée pour en faire son habitation et son repos à perpétuité (Psaumes 132: 13, 14). C'est la grâce qui arrête le jugement. Dieu se repent, pour ainsi dire, à l'égard du mal, parce qu'il n'est pas un homme pour se repentir à l'égard du bien.

De nombreux passages nous montrent que, sous le régime de la loi, Dieu se repent, soit en *bien*, soit en *mal*, *suivant que se repentent ou non les hommes qu'il gouverne*. «Au moment où je parle», dit-il, «au sujet d'une nation et au sujet d'un royaume, pour arracher, pour démolir, et pour détruire, si cette nation au sujet de laquelle j'ai parlé, se détourne du mal qu'elle a fait, je me repentirai du *mal que* je pensais lui faire» (Jérémie 18: 7, 8). Mais si la

nation ou le royaume que Dieu voulait bénir, pêche: «Si elle fait ce qui est mauvais à mes yeux, je me repentirai du *bien* que j'avais dit vouloir lui faire» (verset 10).

On trouve le même principe à l'égard d'Israël. Si Israël se repent et revient à l'Eternel, son Dieu, il trouvera un Dieu plein de grâce et miséricordieux qui «se repent du mal dont il a menacé» (Joël 2: 12, 13; conf. Jérémie 26: 13).

Pour les nations, la chose eut lieu partiellement dans le cas de Ninive (Jonas 3: 5-10; 4: 2), et l'histoire d'Israël nous offre bien des exemples de repentance momentanée qui arrête le jugement de Dieu. Mais soit pour les nations, soit pour le peuple de Dieu, une repentance définitive n'aura lieu que dans un temps futur sous l'action de la grâce.

Cependant le cas d'Israël a un caractère particulier. Quelle qu'ait été sa méchanceté et sa rébellion, il n'est jamais dit que Dieu se soit repenti de l'avoir choisi pour être son peuple. Sans doute Israël, placé sous l'épreuve de la loi, a failli d'une manière révoltante, et Dieu l'a finalement rejeté comme peuple en le déclarant Lo-Ammi (Osée 1: 9), tout en se réservant un résidu selon l'élection de grâce (Romains 11: 5). «En ce qui concerne l'évangile», dit l'apôtre, «ils sont ennemis à cause de vous; mais en ce qui concerne l'élection, ils sont bien-aimés à cause des pères. Car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont *sans repentir*» (Romains 11: 28, 29). Aussi Dieu peut-il dire: «J'appellerai mon peuple celui qui n'était pas mon peuple» (Romains 9: 25; Osée 2: 23).

Quand Dieu *commence par les promesses*, il s'engage vis-à-vis de Lui-même. C'est ce qu'il fit à l'égard d'Abraham, père du peuple. «Car lorsque Dieu fit la promesse à Abraham, puisqu'il n'avait personne de plus grand par qui jurer, il jura *par lui-même*, disant: Certes, en bénissant je te bénirai, et en multipliant je te multiplierai... Et Dieu, voulant en cela montrer plus abondamment aux héritiers de la promesse *l'immutabilité de son conseil*, est intervenu par un serment» (Hébreux 6: 13-18).

Or c'est ce qu'exprime aussi, d'une manière remarquable, la prophétie de Balaam que Balak voulait induire à maudire le peuple; et certes, son état offrait assez d'occasions de le maudire. Mais «Dieu n'est pas un homme pour mentir, ni un fils d'homme pour se repentir; aura-t-il dit et ne fera-t-il pas? aura-t-il parlé et ne l'accomplira-t-il pas?... Il n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël» (Nombres 23: 19, 21); car en vertu de l'oeuvre de Christ, toutes ses promesses sont sans repentance!



## Luc 20: 37, 38

---

ME 1901 page 337

Le Seigneur Jésus, interrogé par les sadducéens qui pensaient l'embarasser par une question captieuse sur la résurrection, leur répond et leur ferme la bouche en leur citant ce que Dieu dit à Moïse du sein du buisson en feu (Exode 3: 1-6).

Nous lisons dans les Actes: «Les sadducéens disent qu'il n'y a pas de résurrection, ni d'anges, ni d'esprits» (Actes des Apôtres 23: 8); ils niaient tout ce qui ne tombe pas sous les sens; c'étaient les matérialistes de ce temps-là. S'ils admettaient les autres Ecritures, ils ne leur attribuaient pas la même valeur qu'aux livres de Moïse. Surtout ils rejetaient la tradition orale que les pharisiens admettaient et sur laquelle ils s'appuyaient. Cela donnait une grande force aux sadducéens contre ces derniers.

Recevant donc les livres de Moïse comme autorité suprême, c'est là que les sadducéens vont chercher un texte sur lequel ils fondent leur histoire d'une femme qui aurait eu sept maris, croyant trouver ainsi un argument irrésistible contre la doctrine de la résurrection. Le Seigneur, dans sa sagesse divine, réfute leur raisonnement et renverse leur erreur par un passage des mêmes écrits de Moïse, d'où il tire et leur montre une preuve «que les morts ressuscitent». Nous, avec notre vue bornée, nous n'aurions pu discerner dans les paroles de l'Eternel à Moïse: «Je suis le Dieu d'Abraham, et d'Isaac, et de Jacob», l'évidente réalité de la résurrection des morts. Mais de ce fait que l'Eternel se nomme le Dieu de ces patriarches morts plusieurs siècles auparavant, le Seigneur tire la conséquence qu'ils ne devaient et ne doivent pas rester indéfiniment dans l'état de séparation de l'âme et du corps. Sans doute que ces patriarches, étant des justes, *vivaient* comme tels durant la période qui s'étend entre la mort et la résurrection. Mais cette vie emportait avec elle la nécessité de la résurrection de vie.

Non seulement Dieu est le Dieu des vivants relativement à ceux qui vivent de la nouvelle vie, tout en étant séparés du corps, mais cette vie-là même demande pour eux la résurrection *de vie*; car sans elle, ils restent des morts couchés dans le tombeau: or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. De sorte que si Dieu se nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, bien que ces trois patriarches fussent morts, cela prouve qu'ils doivent ressusciter. Dieu ne s'appelle pas le Dieu des morts comme trépassés. Quant à Lui tous vivent, qu'ils soient justes ou méchants. Ils sont tous vivants devant Lui: il ne connaît point de morts; tous subsistent devant Lui. Mais il est le Dieu des vivants, en ce sens que l'on est ramené devant Lui, corps et âme réunis, ressuscités. Ainsi Abraham, Isaac et Jacob, seront rendus vivants en résurrection, et, dans cette condition, Dieu sera leur Dieu pour l'éternité. Ce sera aussi le cas de tous les rachetés qui, comme eux, auront passé par la mort, comme l'apôtre le dit: «Dans le Christ, tous seront rendus vivants» (1 Corinthiens 15: 22).

Et même il est dit des méchants: «Le reste des morts ne *vécut* pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis» (Apocalypse 20: 5). Bien que pour Dieu tous vivent, ceux-là ne sont pas comptés comme vivants avant leur résurrection. Ils seront toujours des morts quant à leur état devant Dieu, mais ils existeront corps et âme réunis. Dieu ramènera l'homme devant Lui, tel qu'il l'a créé, avec un corps et une âme. C'est ainsi qu'il a été placé sous une responsabilité; c'est dans cet état qu'il sera jugé. La résurrection des méchants est nécessaire pour les droits de Dieu. Dieu jugera des hommes et non des âmes; de même que, quant aux sauvés, Dieu glorifiera des hommes et non des âmes.

Ainsi Dieu n'est pas le Dieu des trépassés, bien que quant à Lui tous vivent, mais il est le Dieu des vivants corps et âme réunis. Nous ne voulons pas dire que Dieu sera le Dieu des damnés dans les peines éternelles, loin de nous une telle pensée; mais à l'époque de leur jugement, il les amènera devant Lui vivants avec un corps et une âme.

Une autre remarque à faire sur le verset 37, c'est combien l'inspiration des Ecritures ressort dans la réponse du Seigneur aux sadducéens. Au lieu d'invoquer le fait que l'Eternel a dit à Moïse telle où telle chose, le Seigneur s'appuie sur le fait que l'auteur inspiré a montré la chose dans son écrit, au titre: «Du buisson». Ainsi au lieu de dire: «Or que les morts ressuscitent, cela se trouve confirmé dans ce que l'Eternel dit à Moïse auprès du buisson en feu», le Seigneur dit aux Sadducéens: «Or que les morts ressuscitent *Moïse même l'a montré*, au titre: «Du buisson», *quand il appelle le Seigneur*: le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob». Le Seigneur se réfère donc à l'autorité de l'auteur inspiré. Du moment que celui-ci l'avait écrit, ses paroles faisaient autorité.

Il est intéressant de comparer le récit de Luc avec ceux de Matthieu et de Marc relativement au même fait. En Matthieu 22: 31, 32, le Seigneur dit aux sadducéens: «Et quant à la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu ce qui vous est dit par Dieu, disant: Moi, je suis le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob?» Dans Marc 12: 26, il leur dit: «Et quant aux morts et à ce qu'ils ressuscitent, n'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse, au titre «Du buisson», comment Dieu lui parla, disant: Moi, je suis le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob?»

Les paroles de Dieu font autorité; pour nous, ces paroles de Dieu, ce sont les Ecritures. Aussi, en Matthieu, le Seigneur dit encore aux sadducéens: «Vous errez, ne connaissant pas *les Ecritures*, ni la puissance de Dieu». Ainsi, pour le Seigneur, dire: «Dieu l'a dit», ou dire: «Moïse l'a montré», c'est une seule et même autorité.

## Extrait d'une lettre relative aux expressions: la table du Père — la table du Seigneur (Darby J.N.)

---

ME 1901 page 409

L'expression «table du Père» *ne se rencontre pas dans la parole de Dieu*, qui nous parle seulement de la «table du Seigneur», raison suffisante pour que nous nous en tenions nous-mêmes à ce terme-là. Sans y mettre de rigorisme, je ferai observer que chaque mot a sa raison d'être, et qu'un terme étant donné de Dieu, nous ne devons pas en chercher un autre. En dehors de toute autre considération, il est à remarquer qu'une expression dictée par l'esprit humain, conduit généralement à des pensées purement humaines, si même elle n'en tire pas son origine. Une très large part de l'abandon de la vérité par l'église professante peut être attribuée au fait que l'homme a substitué ses propres phrases à celles dont s'était servi l'Esprit Saint. Satan n'a pas de prime abord introduit des vues erronées, mais bien des mots susceptibles de différentes interprétations, ou bien il a employé dans un autre sens les paroles dont Dieu se sert, atteignant ainsi petit à petit son but, qui était de faire perdre de vue la vraie portée des mots, ou d'en introduire qui annihileraient la vérité.

Les saints ne se réunissent pas le jour du Seigneur dans le but de témoigner de leur caractère *d'enfants de Dieu*, mais comme reconnaissant le *Christ Jésus leur Seigneur*. Ils se souviennent de Lui, ils annoncent *sa mort* jusqu'à *son retour*. Ils adorent le *Père* en présentant Christ. Ils se rassemblent à Son nom maintenant par la foi, ainsi qu'ils le feront bientôt autour de sa Personne dans la gloire. C'est la *cène du Seigneur*, et la *table du Seigneur*. Sans doute Dieu est notre *Père*, mais la relation se rapporte plutôt à nos besoins qu'à notre culte. C'est comme notre *Dieu* que nous, ses saints, ADORONS le *Père*; c'est comme notre *Père* que nous, ses enfants, le *prions* et le *louons*, Lui exposant nos besoins et nous reposant en son amour. Mais ceci n'est point le caractère du culte à la table du Seigneur, et je crois qu'avec quelque intelligence on ne s'écarterait pas de l'exactitude du terme. Toutefois comme le cœur peut être en règle même avec peu d'intelligence, je ne serais pas trop sévère à l'égard du terme «la table du Père», quoique ne pouvant pas m'en servir moi-même. Seulement, ainsi que je viens de le dire, si Satan peut nous amener à nous servir de nos propres expressions, il nous amènera bientôt aussi à leur donner le sens qu'il veut y mettre — c'est ce qui est arrivé dans ce cas-ci. L'unité réalisée de la famille, la douceur de l'amour fraternel, et autres choses semblables, ont sans doute conduit des chrétiens à parler de la table du Père sans que personne objectât à l'expression. La relation existait et l'*amour* également. Mais l'amour usurpa bientôt la place de Christ et ce terme fut alors employé sciemment par Mr N., je n'en doute pas (car j'ai vu la même chose à Jersey et élevé les mêmes objections que maintenant, sans toutefois soupçonner *alors* le mal manifesté plus tard *en rapport avec ce terme*).

Mais revenons à l'importance *actuelle* de la question. Si c'est la table du Père, aucun enfant ne peut en exclure un autre enfant. Sans doute le *Père* le pourrait, mais seulement le

Père, quels que pussent être les sentiments des enfants. Si un frère ou une sœur — dans les relations naturelles — voulait exclure un individu de la famille notoirement mauvais, et que le Père choisit de lui laisser sa place à table, quel enfant oserait le contredire? Appliquons ceci à la famille de Dieu. Je puis m'affliger de la conduite de mon frère, refuser de m'identifier avec lui et de le reconnaître en particulier, mais *force m'est* de le rencontrer à la table du Père, à moins de m'en exclure moi-même. Vous direz: «Mais la *sainteté* de la table demeurerait la même». Non, parce que dans ce cas le Père *a lui-même* en mains toute *la discipline*. Il ne nous donne pas le droit de faire plus que des remontrances, d'avertir ou de reprendre, en sorte que vous n'avez aucun pouvoir de retrancher de la communion pour *quoi que ce soit*. Dieu pourrait intervenir en jugement, frapper de mort ou de maladie, mais vous ne pourriez rien faire. «Pas même dans la puissance du Saint Esprit?» demandera-t-on. Non. Il n'est pas ici pour gouverner la famille, mais pour agir dans *l'Eglise*, le corps.

Mais si c'est la table du *Seigneur*, alors nous avons une autorité qui nous est donnée par le Seigneur. Nous nous rassemblons *en son Nom*, le Saint Esprit agissant pour Lui, et il nous est *ordonné* de conserver pure *l'habitation* de Dieu, — non pas de tenir la famille en ordre. — Je ne suis *pas* chargé d'agir de la part du Père, mais de la part du *Seigneur*. La relation de famille, si elle existe, n'est pas atteinte par le péché, c'est une question de vie, non de manifestation. *L'Eglise* est ici comme témoin pour Christ, comme épître de Christ, ce qui doit *manifestement* le représenter collectivement. C'est pourquoi, lorsque Christ était déshonoré, on a pu nous demander: «Quel droit avons-nous de nous séparer de chers enfants de Dieu, de les exclure de la table du Père?» Même dans la famille, le déshonneur jeté sur Christ ne peut être réprimé que par *le Père*, mais dans *l'Eglise*, quant à ce qui regarde la communion, la relation *manifeste* et *extérieure*, toute atteinte à l'honneur de Christ, la détruit, ne nous laissant pas une *Personne* autour de laquelle nous rassembler, car par la foi nous ne pouvons nous rassembler qu'autour de «Dieu manifesté en chair».

Si la table était celle du *Père*, ce ne serait certes pas une raison pour y recevoir quelqu'un ayant déshonoré Christ. Je veux seulement dire que le *droit d'exclusion* ne nous appartiendrait pas; Dieu ne l'a pas donné. Il n'est donc pas question ici de l'horreur qu'inspire à Dieu le mépris de son Fils, mais il s'agit de savoir s'il nous a donné, oui ou non, le droit d'agir. Au point de vue de l'une des relations, oui, au point de vue de l'autre, non, et personne ne doit oser agir sans autorité positive et sans la puissance pour le faire.

## Matthieu 13

---

ME 1901 page 427

Il est rare qu'un chapitre de la Parole soit assez isolé pour que l'on puisse en donner l'exégèse, sans tenir compte de la liaison avec ce qui précède et avec ce qui suit. Il y en a qui contiennent un seul sujet assez développé pour qu'on puisse le considérer séparément. Parfois même un seul verset présente quelque trait du précieux Sauveur qui peut suffire aux méditations de bien des heures bénies, Mais pour expliquer les idées qui se présentent dans un chapitre, il faut toujours le considérer en rapport avec les choses auxquelles il fait suite selon l'intention du Saint Esprit. C'est ce que j'essaierai de faire par rapport au chapitre qui nous occupe.

On peut appeler cet évangile de Matthieu l'Évangile du royaume. C'est-à-dire qu'il raconte l'histoire et les discours de Christ spécialement en vue de l'établissement du royaume des cieux. Ce chapitre 13 nous révèle les mystères du royaume.

Voyons dans quelle position la révélation du royaume se trouvait quand le Seigneur l'a prononcé; en d'autres termes, quelles étaient ses relations avec le peuple juif dans ce moment-là.

Dans ce but, repassons un peu le contenu de cet évangile.

Dans le premier chapitre, nous trouvons, selon le modèle de la Genèse, des Nombres et des Chroniques, la généalogie de la race royale et les deux grandes souches auxquelles les promesses se rattachaient et desquelles descendait Christ: David et Abraham.

Les promesses étaient faites à la semence de l'un et de l'autre. La conception miraculeuse de Jésus, selon les prédictions de l'Écriture, est ensuite racontée. Puis il nous est parlé de sa naissance royale, sujet de frayeur pour Hérode, qui jouissait de la royauté juive, et de témoignage et de joie jusqu'aux bouts de la terre. Sa fuite en Égypte et son retour, et, dans toutes ces circonstances, l'accomplissement des prophéties est constaté.

Dans le chapitre suivant, l'approche du royaume des cieux est annoncée. Le prophète avertit le peuple de la colère à venir, laquelle il fallait fuir, de la cognée qui est mise à la racine des arbres; puis il annonce que Dieu cherchait des fruits, et qu'il serait inutile de se vanter d'être enfant d'Abraham si l'on n'en produisait point. — Jésus se soumet à la condition des Juifs et reçoit en même temps le témoignage qu'il est le Fils de Dieu; son assujettissement et son humiliation, et là-dessus le témoignage rendu, et rendu à lui-même, de la gloire de sa personne, sont ici profondément instructifs.

Au chapitre 4, Jésus, identifié en humiliation avec les Juifs et reconnu Fils de Dieu par le Père, subit la tentation de l'ennemi qui doit être vaincu et lié, comme l'homme fort, si l'on veut piller ses biens; tentation appropriée aux circonstances où le Messie se trouvait. Satan cherche à détourner le Seigneur du chemin de l'obéissance en le poussant à user de sa gloire

ou à la prendre selon sa volonté et comme soumis à Satan lui-même: par ses besoins naturels, la faim; par ses privilèges, c'est-à-dire les promesses qui lui avaient été faites (ses privilèges judaïques ou de Messie, selon le Psaume 91); et par la gloire dans le monde, gloire qu'il possédera effectivement plus tard de la part de Dieu, savoir tous les royaumes du monde; et tout cela en l'engageant à sortir du chemin de l'obéissance dans lequel il était entré. Mais en vain. Alors Jésus commence, après que Jean fut mis en prison, à prêcher l'approche du royaume, sa demeure dans l'endroit désigné en Esaïe 8, donnant lieu à la distinction prédite, entre les dernières afflictions des Juifs et toutes celles qui précédaient l'apparition de la lumière du Messie (\*). Il prêche l'Evangile du royaume, et confirme sa doctrine, et rend témoignage à la glorieuse vérité de sa présence par des miracles de bonté qui proclamaient la visitation du Dieu d'Israël.

(\*) Lorsque Satan ne peut réussir à soustraire le fidèle au chemin de l'obéissance, il commence à agir sur les adversaires et à les pousser à l'opposition et à la persécution. Jésus se retire devant cette réjection ainsi commencée et, par ce moyen, il se trouve le centre de lumière et de bénédiction, au milieu de la détresse d'Israël, selon le passage cité.

L'attention des multitudes étant ainsi attirée, il explique les principes du royaume et les conséquences du témoignage qui devait Lui être rendu.

Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de rédemption. Il n'en est pas question. Il y a la spiritualité de plusieurs parties de la loi, ou plutôt l'application faite par Jésus de ses ordonnances au coeur comme aux actes, et l'introduction du nom du Père comme motif, principe et modèle de conduite. Israël est ici comme en chemin, en danger d'être livré au juge s'il ne s'accorde pas avec sa partie adverse. C'est la lumière du ciel qui luit sur la pratique des hommes, par le moyen de Celui qui est venu du ciel.

Au chapitre 9, il continue à travailler personnellement au ministère du royaume. Reconnu comme Fils de David par des aveugles, et reçu avec admiration par les masses, il est accusé par la jalousie des pharisiens de chasser les démons par le prince des démons; mais le temps de la grâce envers ce pauvre peuple n'est pas encore fini. Quand Jésus voit les troupes, il en a compassion; c'était comme des brebis sans berger; et, chapitre 10, il envoie ses disciples à ses brebis perdues de la maison d'Israël, pour leur annoncer que le royaume s'était approché: préfiguration, pour ainsi dire, de la transmission de ce ministère à ses disciples, quand Lui-même aurait été rejeté. Mais il ne s'agit que d'Israël. Ils ne devaient pas aller dans le chemin des gentils. Toutefois, à cause de cette mission générale, le Seigneur, dans ses directions et dans ses encouragements, s'exprime d'une manière qui peut leur servir de guide dans toutes les circonstances où ils pourraient se trouver, soit dans leur mission actuelle, soit pendant son absence de cette terre; mais il n'envisage leur mission que comme une mission envers Israël, soit alors, soit même aux derniers temps. Ils n'auraient pas parcouru les villes d'Israël que le Fils de l'homme serait venu. La prise de Jérusalem a suspendu cela, jusqu'à ce que Dieu reprenne ses travaux envers Israël.

Chapitre 11. — Le Seigneur, en reprenant les travaux de sa charité, repasse, à l'occasion de l'arrivée des disciples de Jean, toute l'histoire de cette oeuvre parmi les Juifs. Jean-Baptiste

lui-même prend la place d'un disciple au lieu de celle d'un prophète, et le Seigneur lui rend témoignage au lieu d'en recevoir un de lui. Le royaume des cieux, au lieu d'être établi en puissance, étant rejeté, est envahi par la violence seule à travers les difficultés et l'opposition de l'homme; car les Juifs, soit que l'on ait chanté des airs lugubres, soit que l'on ait joué de la flûte, n'ont pas répondu au témoignage de Dieu. La réjection de Jésus, réjection qu'il accepte avec une entière soumission, est expliquée par ceci, que le Père seul pouvait connaître le Fils, et le Fils seul révéler le Père. Le Messie disparaît, pour ainsi dire, dans cette gloire trop pure pour que l'homme la reçoit. Mais la grâce ne fait que rejaillir d'autant plus, *et toutes choses ayant été confiées au Fils*, il ne s'agit pas seulement du Messie des Juifs: il invite tous ceux qui sont chargés et travaillés à venir à Lui. C'est un chapitre du plus haut intérêt.

Là-dessus (au 12<sup>e</sup> chapitre), le Seigneur rompt décidément avec les Juifs. Il est Seigneur du sabbat donné comme signe de l'alliance avec eux, Seigneur en grâce, toutefois Seigneur.

Les pharisiens cherchent à le détruire. Il se cache et la lumière des gentils commence à poindre dans le témoignage de Dieu. Reconnu de nouveau par un peuple étonné pour être le Fils de David, les pharisiens mettent le sceau à leur iniquité et à leur condamnation en attribuant de nouveau ses oeuvres à la puissance du prince des démons. Là-dessus Jésus prononce leur jugement: le blasphème contre le Saint Esprit n'est pas pardonné. Le signe demandé par la génération perverse lui est refusé; il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe du prophète Jonas. Les gens de Ninive et la reine du Midi même les condamneront, et enfin l'esprit impur, qui était sorti de ce peuple, y rentrera avec d'autres plus méchants, et son dernier état sera pire que le premier (\*). Voilà la fin de la génération qui avait rejeté le Sauveur. Là-dessus il repousse les liens naturels qui l'unissaient comme Messie selon la chair à ce peuple, et ne reconnaît d'autres relations que l'obéissance à son Père.

(\*) Je crois que ceci sera vérifié dans l'idolâtrie des Juifs sous l'Antichrist, aux derniers temps.

Cette récapitulation rapide du contenu des douze premiers chapitres, nous fera voir l'importance de la position du chapitre 13, auquel nous sommes maintenant arrivés et qui doit nous occuper plus particulièrement. Il est basé sur le rejet du Fils de l'homme, du Messie, par la propre justice d'Israël, et, de fait sur le jugement porté sur ce dernier à la suite de cette réjection de l'héritier des promesses.

C'est pourquoi, s'adressant ce même jour aux multitudes, Jésus se présente comme ne cherchant plus du fruit. Il ne s'agissait plus de sa vigne ou de son figuier. Il sème, il est semeur. Il ne trouve rien, il apporte avec Lui ce qui peut germer par sa grâce et produire du fruit. Il distingue complètement ses disciples: il leur est donné de comprendre les mystères du royaume des cieux; c'est ce qui n'est pas donné aux multitudes, dont le coeur est engraisé. Il leur parle en paraboles, lumière précieuse pour le résidu conduit de Dieu; ténèbres pour le peuple conduit par leur propre aveuglement.

Ici donc, le Seigneur prend la position d'un semeur, et la Parole tombe çà et là sur toute espèce de terrain. Mais ayant pris ce caractère, il ne s'agit pas seulement du Juif (là on aurait cherché du fruit), mais en principe de quiconque entendait la Parole. Toutefois, nous n'avons

pas ici l'unité de l'Eglise, corps de Christ, dans le ciel, mais l'oeuvre sur la terre, et puis après cela, les formes que prenait le royaume, et le jugement qui s'y rapportait sur la terre. Je ne veux pas dire que les conséquences de cela n'aillent pas plus loin, mais c'est là le sujet de ce chapitre. C'étaient des semailles, parce qu'il n'y avait rien. Chaque individu qui entendait, portait du fruit selon le terrain où la semence tombait. Car ici nous avons, non pas les secrets de l'efficace de la grâce de Dieu, mais la responsabilité de l'homme, et les effets extérieurs qui se trouveraient à la suite de l'oeuvre faite dans ce monde. Aussi la Parole était là Parole du royaume, le témoignage rendu aux droits de Christ par la grâce de Dieu, la proclamation de l'établissement de l'autorité de Dieu sur la terre, en grâce peut-être, mais exigeant la soumission de l'homme. Le royaume, ainsi proclamé, avait un caractère moral, parce que c'était le royaume de Dieu, ayant des promesses précieuses et une sûreté qui était de tout prix. Mais, en même temps, c'était le royaume des cieux, dont l'autorité devait s'établir sur la terre, le gouvernement de Dieu ici-bas, et son oeuvre en vue de ce gouvernement, et non pas l'Eglise unie à Christ dans le ciel. Toutefois, dans cette première parabole, le Seigneur ne donne pas une similitude du royaume des cieux, quoique la Parole fût la Parole du royaume, parce qu'il s'agit, non pas des effets et des résultats de la semence dans son ensemble, sous l'administration de Dieu, mais du fait de la semence et du résultat individuel, selon le terrain dans lequel la semence tombait. Quant à l'oeuvre du semeur la chose s'individualisait. Le résultat serait un ensemble qui exigerait bien un triage, mais qui, néanmoins, était un ensemble en attendant. L'oeuvre n'adoptait pas le corps des Juifs comme base, ne reconnaissait pas l'ancienne vigne. On semait et chaque grain, pour ainsi dire, avait telle ou telle conséquence dans le coeur où il tombait. C'était là un point important dans l'oeuvre, soit dans la prédication du royaume: l'individualité et la responsabilité individuelle (\*).

(\*) C'est un principe que le papisme détruit complètement en mettant l'Eglise et la réception de son autorité avant la réception de la Parole sous la responsabilité individuelle, tout en laissant, au bout du compte, à chacun son fardeau; c'est l'Eglise faisant la guerre à Dieu, et non pas le fruit de la bénédiction à laquelle l'homme est appelé.

Principe, du reste, toujours vrai, mais que l'oeuvre même faisait ressortir; qui était à la racine de l'oeuvre, parce que Dieu et l'homme étaient pleinement manifestés. Il ne s'agissait pas seulement du gouvernement d'un peuple; mais le premier principe, le fondement du christianisme, serait que chacun porterait son propre fardeau. La grâce unit ceux qui ont bien reçu cette semence, car la vie est commune et l'Esprit est un; mais chacun reçoit pour lui-même, et ne saurait se soustraire à sa propre responsabilité à cet égard, responsabilité qui se rapporte non pas seulement à la moralité de sa conduite comme homme, mais à la réception du témoignage que l'activité de l'amour de Dieu vient répandre comme de la semence parmi les hommes, sur les coeurs. Le principe de responsabilité individuelle était toujours vrai pour le jugement éternel, et doit l'être si Dieu est juge. Il jugera chacun; toutefois ce n'était pas le principe sur lequel le système juif était basé ici-bas; mais lors de la réjection du Messie par ce peuple, ce principe était mis en évidence et se rattachait à la seule chose qui restât à Dieu comme moyen de relation avec les hommes, savoir le témoignage de son amour et la révélation de ses droits sur le coeur.



Je n'entre pas en beaucoup de détails quant à cette première parabole, non pas qu'elle manque d'importance, tant s'en faut, mais seulement parce que je pense qu'elle a dû être si souvent traitée en public et en particulier devant ceux qui liront ces pages, qu'il n'est guère nécessaire de le faire. La seule chose que je rappellerai ici, c'est que ce qui nous est présenté n'est pas l'explication doctrinale des sources du bien, mais l'oeuvre actuelle et son résultat actuel selon la responsabilité de l'homme; les faits du nouveau système et non pas les conseils de Dieu.

Ce qui distingue le bon terrain, quant à la réception de la Parole, c'est qu'un homme comprend la Parole; dans le cas contraire, proprement dit, il ne la comprend pas; dans les deux autres, il y a de l'apparence, mais point de fruit: ici, c'est du fruit seul que l'on tient compte.

Jusqu'ici nous avons seulement la Parole du royaume. Dans les six paraboles qui suivent, nous avons des similitudes du royaume même; c'est-à-dire les formes qu'il prend, lors de la réjection du Roi sur la terre et à la suite des semailles de la Parole.

Ces paraboles se distinguent assez pour en former deux divisions, savoir les trois premières et les trois dernières avec l'explication de la première. Les unes sont adressées aux multitudes, les autres aux disciples en particulier. Les premières nous donnent l'apparence extérieure de ce royaume dans le monde, son état tel que le monde le voit, sans énoncer absolument le jugement de Dieu sur cet état. C'est de l'histoire. Les dernières nous donnent les pensées et les intentions de Dieu dans le royaume qui existe ici-bas, et le résultat de cet ensemble extérieur. L'efficacité de la grâce n'est jamais touchée dans ce chapitre; c'est une histoire et non pas une explication de doctrine (\*).

(\*) Dans les trois premières, c'est le résultat actuel de la semence dans ce monde. Dans les trois dernières, c'est le puissant motif qui gouvernait le coeur de celui qui était conduit par ce motif selon le secret de Dieu.

On remarquera que nous y trouvons comme en tant d'autres occasions, quand l'Esprit veut nous donner quelque ensemble général des pensées de Dieu, le nombre parfait de sept, divisé même, comme cela a lieu d'ordinaire, en 4 et 3: quatre paraboles adressées aux foules, et trois aux disciples.

J'ai dit que les trois premières paraboles nous présentent le dehors, l'aspect du royaume du côté du monde; mais cela n'empêche pas l'homme spirituel de discerner les principes qui y opèrent, ni de porter sur cet état le jugement de Dieu; au contraire, c'est ce qu'il doit faire toujours pour bien marcher selon la sagesse de Dieu.

Toutefois, je m'occuperai essentiellement de l'explication de ce qui est présenté dans la parabole même.

La première idée, qui nous est donnée du royaume dépeint dans ces mystères, c'est une oeuvre faite par quelqu'un dans un champ qui lui appartient; mais tout ce qu'il y fait maintenant, c'est d'y semer de bonne semence. L'oeuvre qu'il a faite peut être gâtée dans son

ensemble, dans le champ, quoique la semence ne puisse pas être altérée, et c'est ce qui est arrivé.

Pendant que les hommes dorment, l'ennemi de celui qui a semé la bonne semence et à qui le champ appartient, vient semer de l'ivraie, et le champ, dans la beauté de sa récolte, est gâté. Le maître du champ laisse les deux choses porter leurs propres fruits. Celui à qui le champ appartenait avait fait son oeuvre; l'ennemi la sienne, pendant que les hommes dormaient, puis il s'en alla, lui aussi; le résultat en fut un triste mélange dans le monde, dont on pourrait accuser le propriétaire du champ; mais la chose étant manifestée dans ses résultats (car elle avait été faite en cachette), les serviteurs la reconnaissent lorsqu'elle devient publique. Le maître explique à ses serviteurs qui se retirent vers lui et reçoivent de lui leur intelligence, que c'est l'oeuvre de l'ennemi, et que la récolte, quant à ce monde, restera gâtée. Lors de la moisson, il y portera remède, c'est-à-dire lors du jugement qui distinguera dans le champ entre les bons et les méchants. Ce n'était pas l'oeuvre des serviteurs de détruire l'ivraie. Ils n'étaient pas les exécuteurs du jugement dans ce monde, et le moment même n'en était pas venu.

Le royaume ne s'établissant que par des semailles ici-bas pendant l'absence du Roi, et non pas en puissance et par conséquent par le jugement, la confusion qui en résultait devait être le triste caractère du royaume jusqu'à ce qu'il s'établisse en puissance et que le jugement mit fin au désordre que Satan avait produit.

Comparez ici la manière dont le Seigneur nous présente ses voies à l'égard de cette semence, en Marc 4: 26. — Le royaume de Dieu est comme si un homme, après avoir jeté de la semence dans la terre, dormait et se levait de nuit et de jour, et que la semence germât et crût, sans qu'il sache comment; car la terre produit d'elle-même premièrement l'herbe, ensuite l'épi, et puis le plein froment dans l'épi, et quand le blé est mûr on y met incessamment la faucille, parce que la moisson est prête.

Tant que le mélange existe et que le blé n'est pas mûr le jugement ne s'exerce pas; car s'il s'exerçait, il pourrait arracher du monde le blé non mûri.

On a voulu confondre tout ceci avec la discipline de l'Eglise; ce n'est nullement le même sujet: il ne s'agit pas de l'Eglise ni de la discipline, mais du royaume et du jugement à exercer sur le mal que Satan a introduit au milieu du bon grain (\*).

(\*) Mon but n'est pas la controverse, mais l'explication des paraboles; cependant je dois ajouter un mot sur la force d'une interprétation souvent donnée à celle-ci.

Qu'un mélange de chrétiens avec le monde existe, c'est un fait. On se prévaut de cette parabole pour le justifier ou au moins pour dire que l'on ne peut pas arracher l'ivraie de l'Eglise ou exercer la discipline. Dans l'Eglise-monde, d'accord; mais, premièrement, si l'on s'en sert pour dire que ce système Eglise-monde est bon (car son existence est admise comme un fait), alors c'est vouloir, comme chrétien, réduire l'idée de l'Eglise ici-bas à l'état auquel Satan l'a réduite de fait. C'en est assez pour me convaincre que celui qui a la gloire de Christ à coeur, ne peut pas se laisser diriger un instant par une telle pensée. De plus, quand je trouve que tout cela est mauvais, je ne commence pas par arracher l'ivraie de ce système mauvais, c'est ce que ceux qui y restent et cherchent à le purifier voudraient faire; je quitte, non pas le champ, le ne le puis pas, car le champ c'est le monde; mais le mal que je

faisais moi-même, je cesse de le faire; je suis toujours blé dans le champ où l'ivraie se trouve; je n'ai pas touché l'ivraie, mais, comme chrétien, j'ai rectifié individuellement ma conduite à certains égards, et, par le fait même, je suis séparé de ceux qui le font encore. Si je puis me réunir en paix avec d'autres pour trouver la présence de Jésus selon sa promesse, tant mieux; c'est une grande bénédiction; mais je n'entre pas ici sur ce terrain; mon but n'est que d'éclaircir l'explication de la parabole, en écartant ce qui n'est que pur sophisme.

Quant à la discipline proprement dite, elle s'exerce toujours sur du blé et dans le but non pas d'arracher mais de guérir, et même de restaurer ici-bas si cela est possible. L'incestueux a été livré à Satan pour la destruction de la chair, afin que son esprit fût sauvé au jour du Seigneur. En résultat, il fut restauré ici-bas, parce qu'il se repentit. Ce n'est pas mon intention de poursuivre ce sujet, mais les paraboles. J'y ai fait allusion seulement pour dire qu'il n'y a pas *une idée commune* aux deux sujets. On peut faire remarquer ici aussi comment le Seigneur envisage le royaume et tout ce qui s'y trouve, comme un seul tout, depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Enfin, ce qui nous est révélé, c'est que, ce que Satan a fait là où Christ avait semé les enfants du royaume, c'est-à-dire cet état de choses sur la terre, doit rester jusqu'à la moisson. L'ivraie, ce n'est pas simplement des hommes inconvertis, ce sont des personnes que Satan a introduites sous la forme du christianisme, pour gâter la récolte de Dieu sur la terre, là où le christianisme avait été introduit. Ce n'était pas l'Eglise dans le ciel, ce n'étaient pas les églises rassemblées dans de certaines localités; ces idées ne se trouvent pas ici. Ce sont les enfants du royaume envisagés comme étant dans ce monde des plantes de Dieu, mais qui se trouvent là où Satan a pu semer les siens. Le résultat, en apparence déshonorant pour le maître du champ, est expliqué pour celui qui apprend de Lui. Le jugement l'expliquera à celui qui ne veut pas se laisser enseigner.

Quant au jugement la parabole dit qu'il y a un temps de moisson, et non pas seulement la moisson. Dans ce temps-là l'ivraie est premièrement ramassée et liée en faisceaux *pour être brûlée*, le froment est mis dans le grenier (\*).

(\*) L'enlèvement de l'Eglise appartient à ce siècle, à la moisson, à la fin, mais à ce siècle, quant à son époque. Elle *paraîtra* dans un autre siècle.

En général le jugement ou la moisson, telle qu'elle est présentée dans la parabole même, ne va pas au delà de ce qui se manifeste dans ce monde. L'ivraie est ramassée pour être brûlée, voilà tout; c'est ce qui est propre à la terre. La seule chose qui dépasse ce qui est extérieur ici-bas, c'est le fait que le froment est recueilli dans le grenier. C'est un fait négatif, il n'est plus du champ: ce qu'il devient dans le grenier ne paraît pas ici. Dieu intervient par les moissonneurs pour lier en faisceaux l'ivraie (non pas les païens ou inconvertis comme tels, mais ces méchants de la chrétienté, de l'endroit, du moins, où la bonne semence a été semée) et il ôte les siens entièrement de la scène.

La condition naturelle de l'ivraie est détruite, mais elle n'est pas ôtée du champ. Voilà le résultat dans ce monde, champ qui appartient à Christ, des semailles qu'il y a faites.

La seconde parabole nous présente le royaume pendant cette période: un petit grain de semence au commencement, il devient une grande puissance sur la terre, en sorte que l'on cherche sa protection, qu'on s'abrite sous ses branches.

Pour l'explication de ce symbole, comparez Ezéchiel 31, aussi 17: 23; Daniel 4: 10, 12, 14.

La troisième parabole nous présente le royaume non pas dans sa puissance extérieure séculière, mais comme principe ou doctrine qui se propage et s'empare entièrement de ce qui est soumis à son influence. Ici il ne s'agit ni du cœur ni du monde, mais du royaume établi dans ce monde. L'idée de l'autorité de Christ, son nom, devaient se propager. Une certaine mesure déterminée est soumise à son influence et entièrement remplie de la profession du nom de Christ. Je vois ici que la chose dont il est directement question est l'existence générale, en de certaines limites, de la profession extérieure de la doctrine ou du nom de Christ. Ces paraboles, me semble-t-il, ne s'occupent pas du bien spirituel, et leur but n'est pas non plus de présenter le mauvais côté de ce qui est arrivé. Comme nous avons dit, elles sont historiques. Un discernement spirituel, nourri et développé par d'autres passages, me fait voir qu'une puissance séculière semblable à Nebucadnetsar ou à l'Assyrien n'est pas une bonne chose, quand il s'agit de ce que Christ a établi et de ma position spirituelle; mais ici cela nous est présenté comme un fait historique: le royaume devait devenir tel.

Le mot *levain*, en général, ne présente pas l'idée d'une bonne chose à celui qui est familier avec les Ecritures; mais le but de la parabole est d'annoncer le fait de l'existence générale de la profession extérieure du nom de Christ, en laissant le jugement de ce qui existe ainsi au discernement spirituel de l'enfant de Dieu.

Nous en venons maintenant aux explications données aux disciples, et aux paraboles qui étaient pour leurs oreilles seules.

Ici la semence n'est pas proprement la Parole; ce sont les enfants du royaume, introduits dans le monde par Christ, qui tiennent leur vie, leur existence morale de Lui. Nous semons la Parole; mais ici le grand fait, c'est que le Fils de l'homme introduit les siens dans le monde, c'est une oeuvre qu'il commence. La vigne rejetée, il ne cherche pas dans le monde ce qui ne se trouvait pas en Israël. Il introduit, mais dans le monde, les siens, parce qu'il en avait fini, pour le moment du moins, avec Israël. Quand il a fait cela, Satan fait de même, actif en mal, là où le bien a été fait.

Israël, peuple de Dieu, est devenu méchant; mené par le prince de ce monde, il rejette son Sauveur, son Messie. Là-dessus, Dieu étant actif en bien dans le monde, Satan se jette dans une activité hostile pour en gêner le résultat ici-bas; c'est tout ce qu'il peut faire. Mais le jugement s'y applique. La moisson est la fin de ce siècle, les moissonneurs sont les anges; car il s'agit ici du gouvernement de ce monde par Dieu. Quant à l'expression de *ce siècle*, on a été habitué à l'appliquer à l'Eglise; or il n'est pas question de l'Eglise ici, mais de l'introduction du royaume des cieux, le Messie étant rejeté des Juifs. Quel était le siècle où le Seigneur se trouvait avec ses disciples? Etait-ce l'Eglise ou l'économie de l'Eglise? Nullement, c'était un

certain siècle de ce monde qui aurait dû se terminer par la réception du Messie et par son gouvernement, remplaçant la loi comme régime.

Le peuple d'Israël ayant rejeté le Seigneur, ce siècle devient purement et simplement ce *présent siècle mauvais*, duquel Christ nous délivre, mais durant lequel Dieu a établi son royaume en la manière dont nous venons de parler. La consommation du siècle est suspendue pendant que ces choses ont lieu, mais elle arrive enfin. Alors le Fils de l'homme (car il s'agit du monde, non pas des Juifs et de leur Messie seulement) nettoiera son royaume de tous les scandales et de ceux qui commettent l'iniquité et ils seront jetés dans la fournaise de feu. Voilà le jugement de tout ce qui est contraire à la gloire de Christ, quand il l'exécutera. Mais ici il est vu comme chef du gouvernement providentiel de Dieu, non pas comme l'Époux qui vient chercher l'Épouse, ni comme le Roi qui veut régner en Israël ou sur les gentils dans des relations immédiates. C'est le Fils de l'homme, chef suprême de l'administration de Dieu, qui envoie les anges de sa puissance pour vider son royaume, longtemps souillé par la présence des enfants du malin, de tout ce qui l'offense (\*). C'est un acte de sa propre puissance, comme agissant d'en haut; ce ne sont pas les serviteurs qui le feront. Il envoie ses propres messagers pour rassembler l'ivraie et la jeter dans le feu. Il n'entre pas en personne dans le royaume terrestre déjà établi. Il agit comme d'en haut par ses messagers, et les justes ne sont pas établis et bénis dans le royaume corrompu, mais ils luisent comme le soleil dans le royaume de leur Père (\*\*).

(\*) Le premier acte ici regarde les méchants, l'ivraie. Dans le cas du filet, la première chose est de séparer les bons. Dans le cas de l'ivraie, c'est le dehors du gouvernement dans le monde, le résultat actuel; dans les dernières paraboles, ce sont les motifs et le discernement spirituel, quoique le jugement arrive ensuite.

(\*\*) Les justes luisant comme le soleil, cela nous fait comprendre pourquoi ces paraboles s'appliquent en même temps à Christ et aux croyants. Lui abandonne sa gloire terrestre, méprise la honte et endure la croix, en vue de la joie qui Lui était proposée; mais ceci nécessairement implique l'Église vue en gloire selon les conseils de Dieu: les justes lui rendront. Nous voyons cette gloire qui est nôtre dans le soleil auquel nous serons semblables. Dans les deux cas, c'est la gloire. «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée»; de sorte que Lui, tout en la voyant pour lui-même, abandonne toute sa gloire juive et même personnelle, dans un certain sens, comme de droit, pour y amener l'Église; en un mot, il l'abandonne pour l'Église. Nous, tout en voyant cette gloire comme nôtre, nous la voyons en Christ; et ainsi, en appliquant la parabole, on peut dire: Jésus l'a fait pour l'Église comme son trésor; nous le faisons pour Christ comme notre trésor. Le conseil de Dieu est que nous soyons ensemble dans cette gloire.

Tel est le résultat de la souillure du royaume souillé par l'oeuvre de l'ennemi; le jugement est la réponse à l'absence de tout jugement dans le royaume entre les semences et la moisson. Ce n'est ni la joie de l'Église, ni l'établissement du trône du jugement sur la terre, mais la purification du royaume, l'idée générale du gouvernement d'en haut. Les serviteurs avaient pensé à rétablir ici-bas, en arrachant les méchants du monde, l'ordre de choses qui s'y trouvait au commencement, pour que le champ fût selon l'intention de celui qui avait semé; ou en d'autres termes qu'il fût une représentation juste de son travail et de sa pensée; mais ce n'était pas là ce qui devait être: cela ne se pouvait plus.

Dans l'interprétation de la parabole une révélation est ajoutée, c'est que les justes (et il me semble que cela ne se borne pas nécessairement à ceux qui avaient vécu depuis les semilles, du royaume) luiront alors comme le soleil dans le royaume du Père. Voilà pourquoi il ne s'agissait pas en attendant de purifier le champ ici-bas. Dieu avait de meilleurs conseils à notre égard. Cette révélation appartient aux disciples. Le reste était le gouvernement public de Dieu, intelligible, ou qui aurait dû l'être, à un Juif.

Les paraboles qui suivent nous donnent plutôt les secrets du royaume ne regardant que les initiés, les disciples. Ce n'était plus *le dehors* appliqué aux multitudes qui l'entouraient. Dans ce qui était dit aux multitudes, tout se passait dans le monde, c'est-à-dire dans le champ, sauf le seul fait que le bon grain en serait ôté et caché dans le grenier. Tout était proprement de ce siècle, à moins que l'on ne veuille en excepter l'existence du grenier. Dans l'explication de cette première parabole, le Seigneur dépasse ce qu'il avait dit, et nous fait voir l'effroyable résultat du jugement de l'ivraie dans les pleurs et les grincements de dents; puis il lève le rideau de l'autre côté, et les justes luisent comme le soleil dans le royaume de leur Père. Mais ceci jette une toute nouvelle lumière sur le principe du royaume; c'est un motif d'action, là où cette révélation est comprise, et l'on agit selon l'intelligence de ce but de Dieu.

Il ne s'agit plus de comprendre les rapports entre l'ancien système et les formes qu'il prenait lors de la réjection de Christ, ou à cause de l'état stérile de la vigne, mais de saisir le résultat des conseils de Dieu qui allaient beaucoup plus loin. Il y avait là de quoi dominer le cœur. Nous avons vu précédemment les résultats ici-bas des semilles, le fait du mélange et de la séparation, et à la suite de cela la forme que prenait le royaume dans le monde; ici nous avons la révélation aux disciples du résultat en dehors du monde, et par conséquent le motif qui devait diriger celui qui était intelligent dans le royaume, enfin l'intelligence qui savait agir dans ces circonstances même de confusion où le royaume se trouvait, et non pas seulement le fait de cette confusion dans le monde. Cela explique l'ordre des paraboles. Dans les deux cas, l'historique pour la multitude donne les semilles et le jugement divin à la fin (c'est tout ce qui regarde la multitude), et après cela les grands faits historiques: l'arbre et le levain.

Mais ici nous avons le motif qui gouverne et fait agir celui qui a l'intention de Christ, tout premièrement Christ lui-même et nous par son Esprit, en vue de ce qui a été révélé du dedans du voile, puis la séparation intelligente quand le filet est plein. Ce ne sont pas des semilles qui aboutissent à ce qui est laissé ensemble jusqu'à ce que Dieu agisse; c'est une activité intelligente et motivée, basée sur la découverte d'une chose cachée ou sur le discernement et la recherche d'une beauté appréciée, qui vaut bien l'abnégation de tout, ou sur le besoin d'avoir séparés et ainsi réunis ensemble ceux qui faisaient le but unique de tout le travail, et qui précédemment avaient été mêlés dans le filet avec ce qui ne valait rien pour les pêcheurs.

L'un présente le dehors, sur lequel Dieu agira sans doute à la fin, mais qui, comme tableau, est laissé dans son ensemble devant les yeux du monde: un grand arbre, un levain qui fait lever toute la pâte. L'autre, l'intelligence et l'activité de l'Esprit de Christ, qui sacrifie tout et discerne les choses excellentes pour les acquérir en se défaisant de tout le reste.

Maintenant le principe général des deux premières paraboles de cette seconde série basées, comme nous l'avons dit, sur la révélation de la gloire des justes faite dans l'explication de la première parabole de la série précédente, c'est l'énergie qui renonce à tout, à cause de la découverte de ce qui est d'un prix inestimable pour l'âme. Ce n'était pas là le caractère du royaume, s'il eût été établi parmi les Juifs; il y avait des principes et une conduite qui lui eussent convenu: son autorité aurait été exercée pour maintenir le bien et la justice, et un grand bonheur aurait été le fruit de son établissement. Mais une fois rejeté par ceux qui en étaient les enfants, le royaume n'était plus de ce monde, et l'on a dû renoncer à tout pour le posséder, selon la découverte faite de la joie et de la gloire qui appartenaient aux fidèles dans le royaume de leur Père. Cette gloire fait renoncer à tout pour la posséder selon les conseils de Dieu dont on a fait la découverte dans la révélation de ce trésor, l'Eglise proprement dite. Christ lui-même a fait cela et même de deux manières. Il a renoncé à tout, s'est anéanti pour accomplir cette oeuvre et acheter l'Eglise. Or, de quel prix pour lui-même et pour Dieu l'Eglise, ainsi amenée à la gloire devant Lui, a dû être, pour qu'il quittât la gloire de son Père, son sein, pour avoir et ramener cette Eglise avec Lui! En effet, c'est parce qu'elle était infiniment précieuse au Père, et qu'il a voulu l'avoir devant Lui sainte et irrépréhensible, que le Fils, selon son amour pour le Père, s'est donné pour elle, le Père Lui ayant confié cette oeuvre et l'Eglise elle-même, afin qu'il la ramenât à Lui; car si le Père aime le Fils et Lui a confié toutes choses, de même le Fils a donné sa vie, afin que le monde sache qu'il aime le Père et que, comme le Père Lui avait donné commandement, ainsi il fait. Car il est venu faire la volonté de son Père. Mais, comme héritier du royaume, chef légitime et parfait, selon Dieu, des Juifs, peuple de Dieu et héritiers des promesses selon la chair, il a dû renoncer à tout cela, à cette position d'exaltation unique. Il a pu pleurer sur Jérusalem dont il aurait si souvent voulu rassembler les enfants. Il pouvait apprécier ce qu'il y avait de glorieux dans cette position. Il pouvait sentir toute la force de ces mots: «Parce que, après m'avoir haut élevé, tu m'as jeté par terre». Toutefois, pour la joie de posséder l'Eglise, cette belle et précieuse création du Père en grâce et en lumière, ce joyau de la lumière de Dieu, cette expression des pensées du Père en grâce, témoin dans les siècles à venir, et parce qu'elle en est le reflet, de la grâce qu'elle a reçue; — pour la joie, dis-je, qui s'attachait à la découverte de ce trésor qui n'était pas du monde mais de Dieu dans la lumière, il a renoncé à tout ce qu'il avait parmi les Juifs, il a considéré tout le reste comme n'étant rien. Répondant parfaitement à la pensée de Dieu son Père, en vue de ce qui était l'objet glorieux de l'affection divine, une création non pas en dehors de Lui comme Créateur mais qu'il voulait avoir devant Lui, selon sa nature qu'il lui avait communiquée — Christ s'est anéanti, il est vrai, mais n'en répondait pas moins, ou plutôt répondait d'autant plus à toute la pensée du Père, abandonnant tout pour l'accomplissement de Sa volonté et pour la possession de ce trésor.

Ainsi le royaume prend ce caractère. C'est en *Christ* que nous voyons ce reflet de la nature du Père, car il est non seulement par grâce (une grâce créatrice et communicative) mais essentiellement le reflet et l'image de la gloire du Dieu invisible; il en est la manifestation morale en toutes choses et, de plus, en tant que toute la divinité habite en Lui corporellement. Ainsi nous aussi, pour le Christ glorifié devant le Père, en vue de cette gloire que nous aurons

avec Lui, quand nous Lui serons semblables en le voyant tel qu'il est, mais que nous voyons en Lui dès à présent, nous aussi nous renonçons à tout maintenant (comparez Philippiens 3: 7, 8). C'est Christ qui nous en a donné l'exemple par dévouement à son Père. Paul n'était qu'un faible imitateur de Celui qui l'inspirait et lui avait fourni le modèle parfait de ce dévouement. Mais alors Christ, tout en renonçant à sa gloire et à ses droits terrestres, ne pouvait pas encore posséder l'Eglise toute pure et glorieuse comme étant à Lui en propre. Il lui faut la prendre dans le monde, mais cela ne l'arrête pas. Il l'y place et achète tout le champ. Ce trésor est son but et suffit pour l'engager à prendre tout le champ; car il ne s'agit pas ici du gouvernement bienfaisant qui sera établi sur le monde, quand les jugements qui l'auront purifié auront été exécutés, mais de quelque chose qu'il prend à cause du trésor qu'il y a caché. Ailleurs, dans les prophètes, nous voyons toutes les bénédictions qui découleront de son règne (l'Eglise, la nouvelle Jérusalem, étant déjà glorifiée, de sorte que les nations marcheront à sa lumière), bénédictions qui seront l'effet de l'administration publique du royaume du Fils de l'homme. Mais ici, nous avons les mystères de ce royaume présentés à l'intelligence spirituelle.

Mais avant tout remarquons-le ici: *Où* se trouvent ces révélations des secrets du royaume, cette joie qui suffit pour faire renoncer celui qui la possède à tout ce qu'il a, qui lui fait sentir que tout est perte au prix de cette gloire? *Où*, ce discernement qui sait assez reconnaître la beauté de la perle de grand prix, pour comprendre que l'on gagne tout en renonçant à tout? ce discernement qui fait que la réflexion, l'intelligence spirituelle qui sait juger de tout, comprend que garder quelque autre chose n'est qu'un empêchement à posséder ce que cette intelligence divine goûte et apprécie, et se décide ainsi en pleine connaissance de cause? Le choix est fait, la nature qui cherche des perles a trouvé la perle qui lui va. *Où* se font, dis-je, ces révélations, qui réveillent et satisfont cette nature divine? *Dans la maison*; elles étaient faites à des disciples qui avaient suivi Jésus, qui s'étaient attachés à Lui. Ils le suivaient déjà, ils le suivaient à part; et c'est à part qu'ils ont reçu ce qui lui appartenait, Lui-même étant mis à part du monde. La multitude ne reçoit pas ces choses.

Venons-en à l'application ou plutôt à l'explication suivie de la parabole du trésor caché dans le champ.

Nous avons ici la pensée secrète de Dieu. Il ne s'agit pas proprement du dehors du royaume, mais de la pensée intime de celui qui y agit.

Christ lui-même a pris à Lui un champ, mais, pour celui qui comprend sa pensée, est-ce que ce champ est son but en le prenant maintenant? Non, c'est le trésor qui est là-dedans. C'est là ce qui remplit son coeur et qui a été le mobile de ce qu'il a fait. Dieu Lui a donné pouvoir sur tous les hommes, afin qu'il donnât la vie éternelle à tous ceux que le Père lui avait donnés. Je ne veux pas dire par là que tous les hommes soient le champ, mais montrer comment il peut y avoir deux pensées dans les conseils de Dieu.

Dans le royaume des cieux un champ a été acquis. En apparence peut-être, le champ est l'objet que l'acheteur a eu en vue. Christ a le droit de possession sur ce champ, son autorité devrait y être reconnue, puisqu'il l'a acquis; mais la joie de son coeur, son but en tout cela,



c'est le trésor (l'Eglise) qui y est caché. Ce qui a été acquis par Christ et qui lui appartient visiblement là où son nom est reconnu extérieurement dans ces temps des mystères du royaume, ce qui est de droit à Lui et que l'intelligence de *l'homme* pourrait reconnaître comme l'acquisition qu'il a faite, ce qui est comme un champ qu'un homme a acquis, n'est pas ce qu'il a à coeur; car il pense à un trésor qu'il y a caché. C'est la forme qu'a prise le royaume.

Il ne peut pas encore posséder l'Eglise toute pure, transportée chez lui dans le ciel pour qu'elle règne avec Lui. En attendant, elle est dans le monde et le royaume prend le caractère d'un ensemble qui, en apparence et de droit, est une autorité, une possession qui appartient à Christ, mais dont le secret et le vrai but n'est connu que de ceux qui ont la pensée de Christ.

Il a pris ce champ pour avoir le trésor (\*), mais c'est ce trésor tout pur, tel qu'il le connaît, qu'il a à coeur. Le ministère de Pierre ne distinguait guère les deux, quoique lui et tous les saints d'alors fissent partie du trésor acquis. Paul ne nous parle presque que du trésor. Pierre avait les clefs du royaume. Paul fut converti par la doctrine de l'union de Christ et de l'Eglise, attachée à Lui en gloire; il ne connaissait pas Christ selon la chair.

(\*) Quoique le grand principe de tout abandonner pour Christ soit vrai (et nous en avons parlé), on ne peut pas appliquer le détail de cette parabole à l'histoire d'une âme; elle n'est jamais appelée à acheter quelque chose pour avoir le trésor, Christ, mais à chercher à n'avoir rien que Lui. De fait, dans l'histoire des âmes, quelque chose de semblable arrive souvent, c'est-à-dire que l'on embrasse le christianisme, le vrai christianisme, avec une joie qui prend tout d'une manière grossière, pour ainsi dire. L'âme possède, en effet, le vrai trésor, mais n'a pas du tout discerné encore toute la beauté de cette perle unique. La joie devient alors en apparence plus modérée, mais le discernement spirituel des pensées de Dieu est beaucoup plus réel et plus avancé.

Voilà ce que ses disciples doivent comprendre, quand ils voient ce qui est comme une possession acquise à Christ, ce qui Lui appartient. Ses disciples devraient comprendre quel est le vrai objet de son coeur et bien distinguer entre le champ et le trésor qu'il contient, quoique le trésor ou l'Eglise, étant pour le moment caché dans le champ, l'administration du gouvernement de Dieu prenne cette forme extérieure (\*).

(\*) Tout ceci ne touche pas la question de la conduite ni du devoir du fidèle dans ces circonstances. La parabole ne fait que présenter les pensées de Dieu quant aux faits. Voilà la forme que prendrait le royaume ou plutôt une figure qui le représente. Le champ acquis est une pensée très abstraite; on est toujours en danger de la confondre avec l'état actuel des choses, tandis que la parabole ne présente que le principe. J'ai cherché à éviter ce piège, je ne sais si j'ai réussi. En principe, Christ a acheté le monde, l'Eglise y est; de fait, son autorité ne s'étend même qu'à une très petite partie du monde, et une partie, autrefois soumise, est soustraite même de nom à son autorité; mais la parabole ne touche nullement toutes ces choses. Elle ne donne que le principe, savoir qu'il y a le trésor caché qui n'était pas même acheté mais trouvé, et une chose extérieure est achetée, pour l'amour de ce trésor, ainsi nécessairement et de fait caché là; que le trésor soit tout ensemble ou dispersé pièce par pièce, ce n'est pas la question ici. L'acheteur prend le tout tel quel pour avoir le trésor, Les délices qu'il trouve dans ses beautés (de l'Eglise) font l'objet de la parabole suivante. Ici, c'est le fait du champ acheté en gros pour posséder le trésor qui lui était cher. Il ne s'agit pas non plus de l'établissement de l'autorité de Christ en bénédiction dans ce monde, ni de sa joie dans la délivrance de la création même. Cela viendra dans le siècle à venir, quand il ne s'agira plus des mystères du royaume. Ce mystère de Dieu sera fini; les résultats naturels du règne du Sauveur seront manifestés, de même la beauté de l'Eglise sera manifestée en haut, et sa gloire luira partout.

En outre, le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles.

Ici, nous voyons le Seigneur estimant, selon son discernement parfait, la beauté morale de ce qu'il voulait avoir à tout prix pour Lui-même. Il ne s'agit pas seulement de la joie de posséder un trésor, mais de distinguer et d'apprécier le trésor qu'il cherchait et que Lui était à même d'apprécier et de distinguer d'avec tout autre. Ainsi l'Esprit de Christ, dans sa véritable action, ne s'arrête définitivement que sur l'Eglise, non pas seulement dans la joie de la possession, ni dans celle d'accomplir le salut en la rachetant, mais dans l'accomplissement de toutes les pensées de Dieu, de toute la beauté morale qui a sa source dans le cœur de Dieu et se reproduit pour Lui dans cette Eglise, qu'il a donnée à Christ. L'épître aux Ephésiens nous présente spécialement cette pensée: le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ nous a élus en Christ avant la fondation du monde, afin que nous soyons saints et irréprochables *devant Lui* en amour. C'est se reproduire en grâce. Et quelle est la vocation suivant laquelle il nous faut marcher? C'est que nous sommes l'habitation de Dieu par l'Esprit. Il nous a donné une place qui est à la louange de la gloire de sa grâce.

Plus on examine cette épître en comprenant la pensée de Dieu qui s'y trouve, plus on y verra la perle qui est de grand prix pour le marchand seul capable de l'estimer. La répétition de l'emphatique expression *Lui-même*, sa *propre* volonté, etc., que l'on trouve dans le grec (\*), donnera encore plus de force à cette observation. Or, quelles pensées devrions-nous avoir, mes frères, d'une telle vocation de l'Eglise, et de l'Eglise elle-même, placée devant Dieu telle qu'il veut l'avoir devant Lui-même, trouvant sa satisfaction et retrouvant ses propres pensées en elle pour qu'elle soit les délices de Celui qui est Lui-même la seule source de ce qui peut Lui convenir, et qu'elle soit propre à être toujours devant Lui! Mais pour la recevoir, pour la donner à Christ, il a dû la faire telle. Quelle pensée pour nous! Pour que nous en jouissions, il nous a donné l'Esprit, son propre Esprit (comparez Ephésiens 3: 16, 21; voyez aussi 1 Jean 4: 13; dans ce dernier passage, il s'agit de l'individu, de son état et de la démonstration pratique qui en résulte). Mais il est encore une autre idée à faire ressortir qui explique l'état du royaume; c'est que Christ s'est dépouillé de tout pour posséder ce trésor. Où est sa gloire, sa royauté, son jugement, sa puissance? Le royaume n'a aucun de ces caractères; mais nous, disciples, nous connaissons Christ qui, étant riche, est devenu pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis. Il est caché en Dieu. L'épître aux Ephésiens parle des conseils de Dieu à notre égard, de ces conseils si précieux pour nous.

(\*) Je donne ces expressions ici, selon leur force dans le grec: «Ainsi qu'il nous a choisis en Lui avant la fondation du monde, afin que nous soyons saints et irrépréhensibles devant *Lui-même* en amour, nous ayant prédestinés à l'adoption à *Lui-même* par Jésus Christ, à la louange de la gloire de sa *propre* grâce». Puis, verset 9: «Nous ayant fait connaître le mystère de sa *propre* volonté selon son *propre* bon plaisir qu'il s'est proposé en *Lui-même*», et, verset 11, «le conseil de sa *propre* volonté».

Ici, nous avons la même idée, mais l'idée du royaume perdue dans celle de la grâce. Christ aime le trésor, il apprécie les perles. Il est Lui-même non le reflet seulement, mais la parfaite expression de ce qu'était le Père. Il sait se présenter à Lui-même l'Eglise sans tache, ni ride, ni rien de semblable. La perle est dans sa pensée avant qu'il la trouve comme objet de son affection. Mais alors il se présente ici comme un homme qui trouve, non comme Dieu qui crée

et qui est la source de la beauté de l'objet trouvé, comme ses pensées en sont le prototype, de la beauté qui convient à celui qui trouve et à celui qui crée. Bien que l'Eglise soit de Dieu dans son existence et sa beauté, il faut aussi tenir compte de ce que le Christ a fait selon les conseils de Dieu, selon la plénitude de son désir et des délices qu'il éprouve dans ces conseils, Il se dévoue à cela et se dépouille de tout pour avoir l'Eglise, telle qu'elle est selon la pensée de Dieu; et pour le disciple intelligent, le royaume prend ce caractère. C'est le trésor de Christ dans ce monde, dans le champ qu'il achète; c'est la perle toute pure, de quelque coquille qu'elle soit sortie, qui répond à tout ce que son coeur cherche.

Jusqu'à présent nous avons le discernement spirituel, pour comprendre le principe qui caractérise le royaume dans la pensée de Christ, et sur lequel, par conséquent, le fidèle agit aussi selon la mesure de son intelligence. Mais il y a, de plus, une séparation actuelle des éléments qui se trouvent mêlés là-dedans.

Effectivement, le filet a rassemblé de la mer des peuples, toutes sortes de personnes. Quand le filet est rempli, ceux qui l'ont tiré, les pêcheurs, s'asseyent sur le rivage; ils rassemblent les bons dans des vaisseaux et jettent de côté les mauvais.

Ici arrêtons-nous un moment, car des principes importants se présentent à nos réflexions.

Les pêcheurs s'occupent des bons; ils les mettent dans des vaisseaux. Ils rejettent et laissent de côté seulement les mauvais: voilà l'effet de l'intelligence du pêcheur. Quel est son objet? de quoi s'occupe-t-il? Des bons. Pour les avoir selon son désir et son but, il faut qu'il rejette, en passant, les autres; mais ce n'est que pour avoir les bons. Sauf dans ce but, il ne s'en occupe pas; ce n'est pas son affaire: ils sont un embarras pour lui. Le filet n'a pas été jeté pour cela. Il rassemble les bons dans des vaisseaux; leur destination finale n'est pas son affaire non plus; c'est à lui à les prendre et à les rassembler dans ces vaisseaux à part. Voilà en quoi se montrent sa capacité, sa diligence et le succès de ses travaux. L'intelligence du maître s'y trouve. Sans cela il ne peut le faire. Tout ceci est adressé exclusivement à l'intelligence spirituelle, à défaut de laquelle on ne peut pas comprendre ces instructions.

Mais il y a une oeuvre dont les effets seront nécessairement intelligibles, et comme nous avons dans l'explication de la parabole de l'ivraie, le fait additionnel de la gloire des justes dans une autre sphère, fait qui faisait comprendre en bien la négligence qui paraissait avoir lieu dans le gouvernement du royaume; ainsi, dans l'explication du filet, nous avons un fait qui n'est pas dans la parabole, savoir le jugement des méchants.

Les anges sortiront, à la consommation du siècle, et sépareront les méchants d'entre les justes (ils ne s'occupent pas des justes ici comme faisaient les pêcheurs), et ils les jetteront dans la fournaise de feu où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Il est très évident que c'est un procédé tout autre que ce qui est raconté dans la parabole, et qui va au delà de ce qu'elle contient. Il ne s'agit pas non plus du filet seulement: c'est une séparation générale et définitive des méchants d'avec les justes de ce temps-là. Les pêcheurs ne s'occupaient que de ce qu'il y avait dans leur filet et du bon qui s'y trouvait. Les anges, à la fin du siècle, séparent les *méchants*; c'est une oeuvre générale; et dans ce monde, où ils se trouvent mélangés, ce

ne sont pas les anges non plus qui ont affaire avec le filet. Les deux choses, remarquez-le bien, se font dans ce monde. Il ne s'agit pas de séparer les bons et les méchants dans le ciel. Il ne s'agit pas non plus du grand trône blanc, mais de la fin de ce siècle. Les bons, qui se trouvent dans le filet, seront séparés et mis dans des vaisseaux par ceux qui l'ont tiré, selon leur intelligence des bons et des mauvais; puis les anges prendront les mauvais dans ce monde et les sépareront d'avec les justes qui se trouveront là, ils jetteront les premiers dans la fournaise de feu. Ce n'était pas là l'affaire des pêcheurs. Mais les deux choses se font dans le monde à la fin du siècle. Les anges ne s'occupent des bons que pour les laisser; tandis que les pêcheurs s'occupent des bons pour en disposer en rejetant et laissant là les mauvais.

Les disciples ici sont censés comprendre toutes ces choses; le Seigneur les considère ainsi: ce sont les sages, les instruits de Daniel. C'est pourquoi, dit-il, tout scribe instruit dans le royaume des cieux, est semblable à un maître de maison, qui tire de son trésor des choses vieilles et des choses nouvelles. Nous voyons, par ces paroles, le caractère des instructions, qu'il vient de donner: il ne s'agit pas de l'Eglise en tant qu'Eglise. Sans doute, ses disciples en firent partie plus tard; mais ce n'est pas sous ce point de vue qu'il les envisage. Il s'agit de l'application des instructions sur le royaume des cieux aux connaissances acquises comme scribes dans l'Ancien Testament. Il ne s'agit pas du mystère caché et révélé par le Saint Esprit aux apôtres et prophètes; mais de la lumière jetée par le royaume et ses mystères sur les promesses et le gouvernement de Dieu, qu'un scribe aurait trouvés dans la loi et les prophètes. Il y avait des choses nouvelles, mais elles se rattachaient aux anciennes; elles ne les mettaient pas de côté. Paul eût-il connu Christ selon la chair, ne le connaît plus ainsi. Dans son cas, il s'agissait des choses purement célestes, de Christ seul. Il reconnaît bien, en certains épisodes, ce qui a rapport aux choses anciennes comme affaire de raisonnement, mais quant à son service direct, il ne les connaît plus.

Ayant achevé ce que j'avais à dire sur ce chapitre, je m'arrête. D'autres pourront probablement ajouter beaucoup à ce que je vous ai communiqué. Le germe de l'infini est toujours dans chaque passage de la Parole. Je ne vous présente qu'une explication générale; mais je ne doute pas que ce que je vous envoie ne soit de Dieu, mêlé assurément avec de l'imperfection, mais *de Dieu*.

---

### *Appendice*

Il est des personnes qui pensent qu'il y a un ordre historique dans ces paraboles, ordre que je vais indiquer sans commentaire, comme une idée sur laquelle chaque frère portera un jugement selon les lumières qu'il possède. Premièrement, le fait général des semailles de la Parole, commencées par Jésus lui-même; puis, comme nous avons vu, le commencement des mystères du royaume: le Fils de l'homme sème la bonne semence, l'ennemi y fait son oeuvre. Premier résultat: la puissance hiérarchique ou ecclésiastico-séculière dans le monde. Second résultat: la doctrine chrétienne, de nom, est un levain qui ne fait que corrompre toute la pâte. Puis vient la découverte, que c'est le trésor caché dans ce champ qui est précieux; ceux qui

ont de l'intelligence spirituelle distinguent ce trésor, quoiqu'il soit caché dans le champ; ce serait là la doctrine augustinienne et protestante d'une Eglise invisible; mais à la suite de cela, il y a l'intelligence de la beauté et de la pureté qui conviennent à ce trésor, et elles sont recherchées par ceux qui sont conduits par l'Esprit de Christ. Enfin, il y a la séparation pratique des bons poissons, mis dans des vaisseaux par ceux qui y travaillent. Voilà l'idée; chaque chrétien, je le répète, en jugera selon sa capacité spirituelle. Quoi qu'il en soit, il reste encore quelque chose à dire sur le grand arbre et le levain, par rapport à ce que le jugement spirituel peut y discerner. La différence entre ce qui est dépeint dans ces paraboles et ce qui est dit dans les trois dernières, est assez remarquable. Il n'y a ici aucune trace d'affection spirituelle, ni de goût pour les choses divines, ni de discernement entre le bien et le mal.

L'affection de l'Esprit manque entièrement, et même elle est perdue. Je dis perdue, parce qu'au commencement les serviteurs distinguaient entre le bon grain et l'ivraie, et parfaitement bien, et s'étonnaient de trouver de l'ivraie dans un champ que leur maître avait semé, quoique ce ne fût pas à eux d'exécuter le jugement sur l'ivraie. Ils s'en occupaient auprès du maître, tenant au bien-être du champ qui lui appartenait, mais le champ ne pouvait être purifié que par le jugement. N'as-tu pas (voilà leur question) semé de bonne semence dans *ton* champ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Plus tard, l'intelligence spirituelle discerne que le champ n'est qu'un objet secondaire, tout en reconnaissant qu'il était acheté; elle cherche la perle pure et précieuse, et même sépare en des vaisseaux les bons poissons. Mais ici, ce n'est pas cela, c'est un tableau d'un résultat sombre, mondain et extérieur: l'attachement aux intérêts de Christ manque; c'est un dehors, un état commun où rien ne se voit que ce que le monde peut voir. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût pas des enfants de Dieu cachés dans ce système, ou qui en fussent séparés; mais l'Esprit de Dieu n'en tient pas compte dans ces paraboles, ni d'aucune spiritualité qui les discerne ou qui distingue entre ce qui est agréable à Christ dans son royaume, ou le contraire: ce qui résulte de l'oeuvre est entièrement semblable au monde. On ne saurait les distinguer: c'est un grand arbre, symbole, dans toute la Parole, de la puissance et de l'orgueil humains, objets du jugement de Dieu.

C'est seulement lorsque le Christ rétablira son royaume en puissance que ce royaume deviendra un grand arbre sur la terre selon les conseils de Dieu en justice. (voyez Ezéchiel 17: 22-24). En attendant, la chose arrive, mais, comme nous l'avons vu, avec une absence totale de discernement spirituel, qui contraste avec ce qui précède et ce qui suit. Même remarque sur le levain qui n'est pas la puissance extérieure et mondaine; c'est la diffusion universelle, dans certaines limites, d'une doctrine. Ici, il faut remarquer que ce n'est pas le Fils de l'homme qui sème de bonne semence; cette idée est perdue: c'est l'état du royaume qui sera semblable au résultat de l'acte d'une femme qui agit ainsi. Aussi il ne se trouve ici aucune distinction quelconque entre la semence du Fils de l'homme et l'oeuvre de l'ennemi. S'il y a de la bonne semence, elle est entièrement méconnue. Que cette distinction eût été faite par les serviteurs de Christ, c'est ce que la parabole du bon grain et de l'ivraie nous démontre; mais toute apparence en est perdue: on ne peut pas dire que tout est bon, car l'ivraie doit croître jusqu'à la moisson. Tout discernement du Saint Esprit est donc absolument exclu de cet état de

choses; tout vrai témoignage à l'oeuvre de Dieu perdu; car on ne peut pas dire que tout est bon; c'est ce qui serait le témoignage selon le coeur de Dieu. Toute distinction entre le bon et le mauvais est détruite; c'est une masse, de sorte que ce témoignage à la différence du bien et du mal est perdu aussi; ainsi le mal sous le nom de Christ est ce qui se présente comme une masse uniforme.

Je ne veux pas dire ici que le Saint Esprit ait eu pour but de présenter cette idée à la multitude. J'ai déjà dit que ces paraboles parlent du dehors, de l'aspect extérieur du royaume, mais celui qui étudie la Parole juge, selon l'intention de Christ, de ce qui est présenté, et jusqu'à quel point cet état de choses répond à cette intention; il juge avec discernement spirituel ce qui est ainsi présenté au monde. C'est là ce qui distingue le vrai chrétien: l'homme spirituel discerne toutes choses. Il ne pense pas que la masse sera changée, parce que l'homme spirituel discerne et aime le bien; mais l'état de la masse ne le gouverne pas; il sait, pour lui-même, que, partout ailleurs, le grand arbre est le symbole de l'homme exalté. Devrait-il l'être avant l'apparition de Christ? Il sait que le levain, partout ailleurs, est le symbole de ce qui est mauvais. L'histoire de la chrétienté n'a-t-elle pas fourni ce qui répond assez à un tel symbole? S'il en est ainsi, c'est ce qui, selon le Seigneur, caractérise l'état du royaume. Dans ce cas-là le chrétien, que doit-il faire? Doit-il se contenter d'afficher un tel témoignage comme étant celui de Christ?

## «Eprouvant ce qui est agréable au Seigneur»

---

Ephésiens 5: 10

ME 1901 page 459

Ces quelques mots n'offrent aucune difficulté à *l'intelligence* du lecteur; la seule question est de savoir s'ils ont trouvé une place dans notre coeur. Suivons-nous l'exhortation de l'apôtre? Examinons-nous véritablement notre vie, toutes les petites circonstances de notre marche journalière, pour voir si elles sont ou non agréables au Seigneur? Si nous le faisons, nous trouverons sûrement de fréquentes occasions de nous humilier et de nous juger, mais d'un autre côté nous jouirons de la douce communion du Seigneur. Comme autrefois Enoch, nous porterons en nous le témoignage que nous «sommes agréables à Dieu» (Hébreux 11: 5). Un enfant sait parfaitement s'il se conduit suivant le désir de ses parents et leur est agréable, ou s'il suit son propre chemin et leur déplaît. Devrions-nous être moins au clair sous le rapport spirituel? Assurément non.

Il nous faut donc suivre l'exhortation du Saint Esprit et voir si dans notre vie et dans nos habitudes il n'y a rien qui déplaît au Seigneur. Et si le Seigneur nous montre quelque chose de tel, jugeons-le immédiatement et rompons sans retard avec cette chose, afin que notre communion avec Celui qui est saint, ne soit pas plus longtemps entravée. Comme elle est pauvre et sans joie, l'existence, d'un chrétien qui doit faire son chemin, pour ainsi dire, *seul*, parce que le Seigneur ne peut lui donner la conscience joyeuse de sa présence et de son approbation! Peut-être n'y a-t-il rien dans sa vie de particulièrement mauvais, rien que les autres aperçoivent, mais son coeur n'est pas véritablement heureux, sa conscience n'est pas réellement dans la lumière, il n'a pas rompu avec tout ce qui déplaît au Seigneur, et ainsi son christianisme est pauvre, son témoignage faible, et son âme à sec. — Que le Seigneur nous donne à tous de la décision et de la fidélité en toutes choses, même les plus petites.